This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 460941 DUPL

VIE

DE L'ABBÉ MARTIN

(D'AGDE)

OUVRAGES DE L'ABBÉ MARTIN (D'AGDE)

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SES ŒUVRES ET SON SIÈCLE

3 vol. in-8° sur papier grand-raisin. — Montpellier, Félix Seguin, libraire-éditeur, 1860. — 15 fr.

Prières et Méditations sur le Chemin de la Croix; 1 vol. in-18, 2e édition, épuisée. — Une 3e édition paraîtra prochainement.

Notice sur Notre-Dame du Grau, suivie de la Vie de saint Sévère, abbé de Saint-André, à Agde; 2e édition, 1 vol. in-8°. Chez P. Grollier, imprimeur, à Montpellier.. 60 c.

Recueil de Discours prononcés à la distribution des prix au Petit Séminaire de Saint-Pons; 1 vol. in-12, édition épuisée.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE GRAS.

[illegible] DE L'ABBÉ MARTIN D'AGDE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

SON ŒUVRES ET SON SIÈCLE

[illegible] — Montpellier, Félix Seguin, [illegible] — [illegible]

Prières et Méditations sur le Chemin de la Croix; [illegible] — Une 3e édition paraîtra [illegible]

Notice sur Notre-Dame du Grau, suivie de la Vie de saint Sévère, abbé de Saint-André, à Agde; 2e édition, [illegible] Montpellier, 60 c.

Recueil de Discours prononcés à la distribution des prix au Petit Séminaire de Saint-Pons; [illegible] in-12, édition [illegible]

[illegible]

SOULAS	COUSTOU	MONTELS
BOUISSET	FLOTTES	RAYNAUD
RECLUZ	COURAL	SÉGUIER
ROUSSAC	MARTIN	ARGELLIÈS

VIE

DE

L'ABBÉ MARTIN

(D'AGDE)

CURÉ DE SAINT-DENIS, A MONTPELLIER

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

CONTENANT

DES NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR QUELQUES PRÊTRES DU DIOCÈSE

PAR

L'ABBÉ A. ROÜET

Ouvrage orné de portraits, d'un fac-simile d'autographe
et d'une gravure sur bois

Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione suâ.

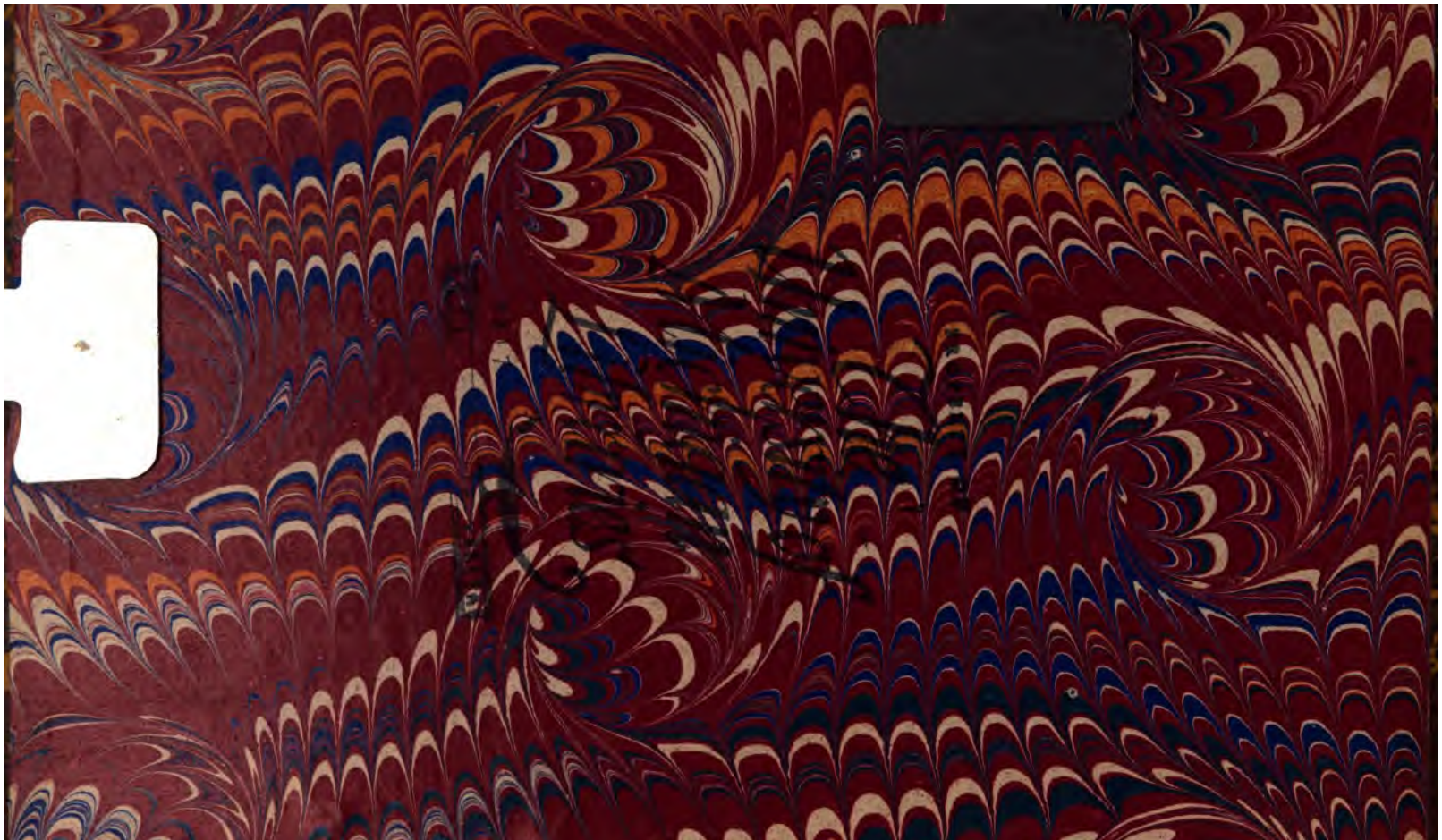
Louons ces hommes pleins de gloire, et nos pères en leurs générations.

(Eccl., ch. 44, v. 1.)

MONTPELLIER

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE GRAS

M DCCC LXIX



VIE

DE L'ABBÉ MARTIN

(D'AGDE)

d'une bouche si auguste ? Mais n'y aurait-il pas de la présomption à nous l'appliquer à nous-mêmes ? Rapportons-le plutôt aux morts, parmi lesquels nous comptons d'illustres prédécesseurs, de glorieux ancêtres, qui nous ont donné, comme la meilleure part de leur héritage, cette bonne réputation. Nous devons leur témoigner notre admiration et notre reconnaissance en faisant revivre leur mémoire.

Allons donc cueillir les fleurs éparses sur les tombeaux de nos pères. Les vertus dont ils nous ont laissé les plus touchants exemples exhaleront un parfum de piété et d'édification, tandis que nos mains tresseront en leur honneur une couronne de gloire.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de notre tâche. D'autres auraient pu l'entreprendre et l'accomplir avec plus de succès que nous. Notre témérité aura pourtant son excuse dans l'affection paternelle du Prêtre éminent qui fut notre maître et notre ami. Douloureusement éprouvé par une séparation récente, nous trouverons dans le

récit de sa vie la consolation la plus douce, surtout si vous daignez en agréer favorablement l'hommage respectueux et dévoué.

A. Roüet,
prêtre.

Montpellier, le 2 novembre 1868,
jour de la Commémoraison des Morts.

INTRODUCTION

I

IDÉE GÉNÉRALE DE CE TRAVAIL

Une fondation est établie au Séminaire Romain[1] pour perpétuer la mémoire des prêtres illustres dont la jeunesse fut abritée dans cette maison, mère et modèle de toutes celles qui ont pour but d'initier à la vie sacerdotale. Les portraits de ces hommes éminents, après qu'un jugement d'honneur les a proclamés dignes de servir de modèles aux générations futures, sont placés dans une galerie déjà considérable; car la mort, devant laquelle personne ne trouve grâce, loin d'oublier en ce monde les hommes d'un talent supérieur ou d'une rare vertu, les choisit

[1] Ce séminaire existe à Rome depuis le concile de Trente.

INTRODUCTION

I

IDÉE GÉNÉRALE DE CE TRAVAIL

Une fondation est établie au Séminaire Romain[1] pour perpétuer la mémoire des prêtres illustres dont la jeunesse fut abritée dans cette maison, mère et modèle de toutes celles qui ont pour but d'initier à la vie sacerdotale. Les portraits de ces hommes éminents, après qu'un jugement d'honneur les a proclamés dignes de servir de modèles aux générations futures, sont placés dans une galerie déjà considérable; car la mort, devant laquelle personne ne trouve grâce, loin d'oublier en ce monde les hommes d'un talent supérieur ou d'une rare vertu, les choisit

[1] Ce séminaire existe à Rome depuis le concile de Trente.

INTRODUCTION

I

IDÉE GÉNÉRALE DE CE TRAVAIL

Une fondation est établie au Séminaire Romain[1] pour perpétuer la mémoire des prêtres illustres dont la jeunesse fut abritée dans cette maison, mère et modèle de toutes celles qui ont pour but d'initier à la vie sacerdotale. Les portraits de ces hommes éminents, après qu'un jugement d'honneur les a proclamés dignes de servir de modèles aux générations futures, sont placés dans une galerie déjà considérable; car la mort, devant laquelle personne ne trouve grâce, loin d'oublier en ce monde les hommes d'un talent supérieur ou d'une rare vertu, les choisit

[1] Ce séminaire existe à Rome depuis le concile de Trente.

souvent pour victimes, sans permettre qu'ils recueillent les fruits d'une vieillesse honorée. C'est avec une religieuse émotion que le voyageur contemple les nobles et saintes figures de ces serviteurs de Dieu, dont la plupart ont usé trop vite leur précieuse existence au service de l'Église et de l'humanité. Là se trouvent des noms de martyrs, de docteurs, d'apôtres, ainsi dérobés à l'oubli du tombeau et offerts à l'admiration de leurs frères dans le sacerdoce.

Nous avons visité bien des fois, pendant notre séjour à Rome, cette galerie mystérieuse, et toujours nous éprouvions le désir que tous les séminaires de France imitassent cette louable coutume. Le Saint-Esprit n'a-t-il pas dit lui-même : « Louons ces hommes pleins de gloire et nos pères en leurs générations » ? Quel est, en effet, le diocèse qui n'a pas à offrir des palmes et des couronnes à plusieurs de ses enfants morts après avoir vécu glorieusement pour la cause de Jésus-Christ, que nous servons tous, sinon avec l'éclat d'une grande réputation, du moins avec le mérite d'un dévouement sincère ?

A l'exemple des ordres religieux, fondés sur le double principe de l'association et de la solidarité, de sorte que la gloire d'un membre rejaillit sur le corps entier, tout clergé diocésain devrait avoir des annales, où l'éloge des plus illustres d'entre eux serait inscrit, comme un mémorial de leur vie, pour être lu publiquement, à l'édification de tous, dans

les assemblées périodiques de retraite et de synode[1].

La pensée de la publication de semblables annales a été admirablement réalisée dans un des plus beaux diocèses de France. Le cardinal Giraud, qui a jeté naguère une nouvelle splendeur sur l'église de Cambrai, ayant appris qu'un ecclésiastique avait le projet d'écrire la biographie des prêtres distingués de son diocèse, morts depuis 1800, exprimait ainsi sa satisfaction : « *Écrire la vie des hommes qui ont brillé par leurs talents et leurs vertus, c'est servir les desseins de Dieu, qui veut que la mémoire du juste soit éternelle.* »

Nous nous sommes rappelé cette parole de l'éminent et digne successeur de Fénelon, et nous n'avons pas hésité à l'appliquer comme un encouragement à notre modeste travail.

L'auteur de la *Biographie des Prêtres de Cambrai*[2] raconte qu'au temps des persécutions, des notaires apostoliques recueillaient les noms et les

[1] Dans le chapitre général des Dominicains, tenu à Rome le 7 juin 1862, on a lu publiquement l'*Éloge du Frère Dominique Lacordaire*. L'historien de sa vie, le Père Chocarne, ayant pu livrer cet éloge à la publicité, en a fait le digne couronnement d'un livre inspiré par l'enthousiasme filial et qui, grâce à la révélation d'actes sublimes, quoique étranges en apparence, comme la folie des disciples passionnés de la croix, nous montre l'humble et fervent disciple de saint Dominique aussi grand par sa sainteté que l'orateur de Notre-Dame de Paris par son génie et son éloquence.

[2] M. l'abbé Capelle, missionnaire diocésain de Cambrai.

actes des glorieux confesseurs de la foi qui avaient cimenté de leur sang les premières pierres de l'édifice fondé par le Fils de Dieu.

L'Église, dont la destinée sur la terre est de souffrir et de combattre, n'a pas cessé, depuis dix-huit siècles, d'avoir ses défenseurs et ses martyrs, et à chaque époque elle a pu ajouter leurs noms à ses diptyques.

Une persécution politique et religieuse a enfanté, à la fin du siècle dernier, les plus magnifiques témoignages de foi comme les plus généreux dévouements. La phalange des athlètes de Jésus-Christ comptait alors des hommes qui ont été nos concitoyens et nos prédécesseurs dans le sacerdoce; plus d'une fois nous avons entendu le récit émouvant de leurs épreuves et de leur martyre : pouvions-nous laisser tomber leurs noms dans l'oubli ? Comme les notaires des premiers siècles qui écrivaient les annales de l'Église naissante, nous avons arraché au temps ces précieux souvenirs, et, pour étendre cette noble lignée d'ancêtres, nous avons recueilli les actes et les portraits des confesseurs de nos jours, des illustres défunts que nous avons plus particulièrement connus et vénérés.

Notre galerie se composera de tableaux qui portent tous un caractère particulier. Chacun de ces dignes prêtres se distingue par une vertu spéciale, selon les dons que le Ciel lui a départis et le poste qu'il lui a confié, soit dans l'administration générale du diocèse,

soit dans le gouvernement modeste d'une paroisse : le zèle ardent se trouve auprès de la plus touchante mansuétude ; la simplicité du bon pasteur brille à côté de l'éclat de l'orateur éloquent ; l'aumônier de l'hospice, qui console de pauvres infirmes et des vieillards, est uni au professeur éminent, dont l'action savante s'exerce sur la génération de ceux qui ont été ses disciples ; le fondateur d'œuvres charitables se survit à lui-même, comme l'écrivain qui a consacré son talent à l'apologie de la religion ; l'humilité, la grandeur d'âme, la douceur, la force, la foi, la charité, ont tour à tour leurs héros dans notre livre. C'est l'image de l'Église de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul : les uns sont apôtres, les autres évangélistes, d'autres sont docteurs ou pasteurs, et tous concourent à nous réunir dans une même foi et une même connaissance du Fils de Dieu. C'est la robe de la sainte Épouse de l'Esprit divin : toutes les nuances des couleurs la font briller chacune dans son éclat ; c'est un musée, où chaque maître a exposé son chef-d'œuvre à l'admiration et à l'étude des jeunes artistes qui viennent y former leur goût et y choisir leur modèle.

II

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Au commencement de ce siècle, le culte public de la religion n'existait plus en France. Les églises avaient été profanées ou détruites; les prêtres, comme autrefois le diacre Laurent inséparablement uni à son cher Pontife et Père Sixte II[1], avaient accompagné leurs évêques sur l'échafaud ou dans l'exil. C'en était fait du catholicisme au milieu de nous, si Dieu n'avait opéré un miracle pour reconstruire tout ce qui avait été anéanti. Dans ce rétablissement du culte, les anciens diocèses ne furent pas tous conservés, il est vrai; la plupart perdirent leur titre épiscopal, et l'on fut obligé de les réunir dans une même circonscription territoriale, pour former de nouveaux diocèses, qui furent canoniquement érigés et approuvés par les concordats de 1801 et de 1817[2].

[1] L'an de Jésus-Christ 258.

[2] Dans le concordat signé, le 15 juillet 1801, entre le Pape Pie VII et Bonaparte, premier consul, on lit : « Il sera fait par le Saint-Siége, de concert avec le gouvernement, une nouvelle circonscription des diocèses français. »

Le 11 juin 1817, un nouveau concordat fut passé entre le Pape et le roi Louis XVIII. L'article 4 est conçu ainsi : « Les siéges qui furent supprimés dans le royaume de France par la bulle de

Ce fut alors que Montpellier devint le siége d'un plus vaste diocèse[1]. Son premier Pasteur commença à étendre sa juridiction sur les antiques églises d'Agde, de Béziers, de Saint-Pons et de Lodève. Finissant comme elles avaient commencé, ces églises léguèrent à leur commune héritière des couronnes de martyrs et de saints confesseurs, qui, sous les noms à jamais immortels de Fumel[2], de Nicolaï[3], de Chalabre[4] et de Saint-Simon[5], venaient de montrer qu'ils portaient encore dans leurs veines le sang de leurs illustres prédécesseurs Aphrodise, Pons, Venuste, Flour et Fulcrand.

Des milliers de prêtres aidèrent ces premiers Pasteurs dans leur saint ministère. Aucun monument

Sa Sainteté, du 29 novembre 1801, seront rétablis en tel nombre qui sera convenu, d'un commun accord, comme étant le plus avantageux pour le bien de la religion. »

Dans une autre bulle, signée le 19 juillet 1817, le Pape établit quarante-deux diocèses, parmi lesquels se trouvaient Alby et Béziers, dépendant, depuis 1801, de Montpellier. Mais ces nouvelles dispositions ne furent pas toutes exécutées, particulièrement en ce qui regardait Béziers : cette ville et son ancien territoire épiscopal sont attachés encore aujourd'hui à notre diocèse. — L'état provisoire de l'Église de France persévéra tel qu'il était jusqu'en 1823. Ce fut au mois de mai de cette année, en conséquence d'une bulle du 10 octobre 1822, que le Tarn cessa de faire partie du diocèse de Montpellier, qui n'a, depuis, que les limites mêmes du département de l'Hérault.

[1] Mandement de Mgr Rollet, évêque de Montpellier, concernant l'organisation de son diocèse, daté du 8 brumaire an XII de la République française (31 octobre 1803).

[2] Lodève. [3] Béziers. [4] Saint-Pons. [5] Agde.

n'a consacré leur mémoire ; mais, s'il ne nous est pas possible de rappeler même leurs noms, glorifions-les tous ensemble dans une commune louange : *Laudemus viros gloriosos, et parentes nostros in generatione suâ.*

De nouveaux ouvriers évangéliques ont été suscités de Dieu, pour remplacer ces illustres défunts qui avaient si bien consommé leur vie. Le plus éminent de tous, M. Coustou[1], marche à leur tête. Pour résumer en deux mots son éloge, nous ne craignons pas de proclamer qu'il n'a point eu d'égal, pendant les quarante-deux années de son grand-vicariat, sous les trois évêques Nosseigneurs Rollet, Fournier et Thibault, et, ce qui est un autre titre à notre estime et à notre vénération, qu'il a refusé plusieurs fois l'épiscopat pour ne pas quitter sa bonne ville de Montpellier, qu'il aimait tant.

Ses coopérateurs et ses auxiliaires les plus distingués dans l'administration du diocèse et des paroisses ont été MM. les vicaires généraux Boyer-Danty, de Lunaret et Valade ; MM. Rahoux, Bastet, Miquel et Grasset, supérieurs du Grand Séminaire ; MM. de Girard, surnommé le Saint, et Guiraud, supérieurs du Petit Séminaire de Montpellier ; M. Sirou, supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons ; MM. les chanoines titulaires Bessière, Broussonnet, Mazières de Saint-Marcel, Brouilhet, de Cambiaire-Molières,

[1] *Vie de M. Coustou*, par l'abbé Coste, curé de Pézenas. 1846.

Fermaud de Labanquière, Rossignol, Seloudre, Carrière, Devillers, d'Adhémar, Delarroc, Baisse, Méjean, Guibaud, Gingibre, Cullier, Pénicaut, Berlen, Molinié, Lavige, Villaret et Martin (secrétaire général); MM. Poujol[1], Brun, Félix, Vidal et Rouger, curés de la cathédrale, et, dans les autres paroisses de Montpellier, MM. Théron et Bertrand, de Notre-Dame-des-Tables; Manen, de Saint-Denis; Serres et Blaquière, de Sainte-Anne; Olivier, de Saint-Mathieu; Crespin, de Saint-Roch; Cambon, Crébassol et Laignelot, de Sainte-Eulalie; tandis que, au dehors de la ville épiscopale, les paroisses principales du diocèse étaient sagement administrées par MM. Daumas et de Lamarre, de Saint-Nazaire (Béziers); Vigues, Cabanel et Gayraud, de Sainte-Madeleine (id.); Martin, Maillac et Tailhand, de Saint-Aphrodise (id.); Lavit et Beaupillier, de Lodève; Daubi, Collard et Lenthéric, d'Agde; Guiraud et de Bène, de Saint-Pons; de Mirman, Rigal, Gosse et Goudon, d'Aniane; Despuech, Fédière et Farnarier, de Castries; Savy et Gourgon, de Cette; Seranes et Lacan, de Claret; Pascal, Vernières et Vernet, de Frontignan; Rieusset et Combes, de Ganges; Saisset et Ducat, de Lunel; Reynal et Viala, des Matelles; Conte, de Mauguio; Bonnaric et Cassan, de Saint-Martin-de-Londres; Baldoui, Bonneviale et

[1] *Vie de M. Jean-Pierre Poujol*, par le curé de Clapiers et Jacou. 1847.

Boyer, du Caylar; Pons, Granier et Tailhand, de Clermont; Nouguier, de Gignac; Bosquet, de Lunas; Vidal, Aoust et Miquel, de Bédarieux; Lecoq, de Capestang; Martel et Imar, de Murviel; Montels, Écolasse de Labruyère, Bosquet et Birbes, de Roujan; Bel et Roque, de Saint-Gervais; Espic et Arnal, de Servian; Donnette et Castelbon, de Florensac; Perny, de Montagnac; Mazuc, Brouliet et Coste, de Pézenas; Massip, de Raynaud et Coustan, de Saint-Chinian; Thomassin, d'Olargues; Pradal et Crouzet, d'Olonzac; Gazel et Azaïs, de la Salvetat. Nous devons mentionner encore MM. Tindel et Deydé, vicaires généraux honoraires; M. Roquès, aumônier de la Citadelle; M. Peytal, savant professeur de mathématiques au Grand Séminaire, et les saints abbés Montels[1], aumônier des prisons, fondateur de l'œuvre de la Madeleine, et Soulas[2], nouveau Bridaine de nos contrées, fondateur de l'œuvre des Sœurs gardes-malades de Notre-Dame-

[1-2] Nous avons reproduit, au frontispice de notre livre, les portraits de M. Coustou, digne représentant de cette génération passée; de MM. Montels et Soulas, dont la mémoire vénérée se perpétue au milieu de nous par les œuvres de charité qu'ils ont établies dans la ville de Montpellier et dans le diocèse, et ceux de neuf autres prêtres dont la notice biographique sera publiée plus loin. Il nous a été impossible de rendre notre galerie plus complète.

M. Montels est mort le 29 août 1840, à l'âge de quarante-six ans.

La vie de M. Soulas a été écrite par un de ses amis, en 1858.

Auxiliatrice et des Prêtres Adorateurs-Missionnaires.

Nous regrettons de ne pouvoir rappeler ici les noms de tous nos dignes prêtres décédés depuis plus d'un demi-siècle. Si nous nous sommes borné, dans notre énumération, à ceux que la Providence a placés au premier rang, nous aurons la consolation de déposer, en passant, une fleur sur des tombes plus ignorées, mais non moins précieuses aux yeux de Dieu, rémunérateur de tous les mérites, qui a glorifié également leur sainte et modeste poussière.

Depuis la mort de Mgr Thibault, nous avons à signaler de bien grandes pertes. Plus elles sont rapprochées de nous, plus aussi elles sont douloureuses à nos cœurs. La plupart de ceux que nous pleurons dans la génération présente nous avaient témoigné une bienveillante amitié; c'est pour leur rendre un pieux hommage que nous allons essayer de faire revivre leur mémoire, en retraçant quelques traits de leur vie.

M. L'ABBÉ RECLUZ

Curé de Saint-Roch

—

Le premier dont nous regrettons la perte était un homme d'un âge mûr, placé à la tête d'une paroisse de Montpellier. Son noble caractère, son esprit sacerdotal, son zèle pour ériger une église monumentale à saint Roch, lui donnaient des droits à l'estime et à la reconnaissance publiques. Aussi la cité fut-elle profondément émue, le 17 novembre 1861, à cette triste nouvelle : M. l'abbé Recluz a été frappé, ce matin, d'une mort subite.

J'avais été près de deux ans son vicaire, et, lui ayant conservé une vive gratitude pour l'affection et la confiance dont il m'avait honoré, je priai M. l'abbé Martin (d'Agde), curé de Saint-Denis, d'écrire sa biographie. Il le fit d'autant plus volontiers, qu'il était ami et compatriote du vénéré défunt :

« M. l'abbé Recluz, dont la mort laisse dans la paroisse Saint-Roch de profonds et unanimes regrets, était né à Agde en 1803. Après de brillantes études au collége Stanislas, qui jetait alors sous la direction de M. Léotard son plus vif éclat, il entra

au séminaire de Saint-Sulpice, où il contracta d'honorables amitiés, qui lui sont restées fidèles jusqu'à la fin. Ordonné prêtre, en 1827, par Mgr de Quélen, il revint dans son diocèse et fut, peu de temps après, envoyé à Pézenas, comme vicaire d'un homme distingué, M. l'abbé Coste.

» Ses succès ne tardèrent pas à le signaler à l'attention de ses supérieurs, et Mgr Fournier, d'illustre et sainte mémoire, lui confia la paroisse de Pouzols, près Gignac. Le jeune curé montra dans l'exercice de son ministère tant de douceur, de bonté, de sagesse, qu'il se fit bientôt de tous ses paroissiens autant d'amis. Aujourd'hui encore, après plus de vingt ans, son souvenir leur est toujours cher, et son testament porte la preuve irrécusable et touchante de l'affection qu'il leur a toujours conservée.

» Juste appréciateur d'un mérite trop caché, Mgr Thibault appela M. Recluz à Montpellier, et lui donna l'aumônerie des Dames de Saint-Maur, position délicate, où l'ancien curé de Pouzols sut conquérir, en même temps qu'un surcroît d'estime de la part de son évêque, la reconnaissance inaltérable de ces saintes religieuses consacrées à l'éducation de l'enfance, et dont l'établissement eut, à cette époque, des succès et prit un développement auxquels le dévouement de l'aumônier ne fut pas complétement étranger. Au mois d'août 1842, M. Recluz remplaça dans la cure de Saint-Roch M. l'abbé Vinas, qui prenait la direction du séminaire diocésain. Ce n'était pas une tâche

aisée que de succéder à un homme qui avait tant fait de bien et laissait de si vifs regrets. Sans doute, le nouveau pasteur ne fit pas oublier l'ancien ; mais son excellent esprit, l'aménité de son caractère, son zèle éclairé, sa piété accueillante et toujours affable, sa charité que rien ne lassait, lui gagnèrent vite l'estime et les sympathies du pieux troupeau auquel il se consacrait sans réserve. Aussi fut-il généreusement secondé dans tout ce qu'il fit, avec un goût si parfait, pour l'embellissement de son église.

» Saint Roch, le plus grand bienfaiteur et la plus haute gloire de notre pays, n'avait dans sa ville natale qu'une chétive église. M. Recluz conçut la noble pensée de réparer cet oubli, et d'élever à ce fils illustre de Montpellier un monument digne de sa grande mémoire, digne de la cité catholique qui lui donna le jour.

» Une fois entrée dans le cœur de M. Recluz, cette pensée n'en sortit plus ; il y dévoua toute sa vie. Son insistance persuasive et ses sacrifices personnels n'ont-ils pas été pour beaucoup dans la résolution adoptée et poursuivie avec persévérance par l'administration municipale : bâtir un vaste et magnifique sanctuaire en l'honneur de saint Roch? Le digne curé ne s'en tint pas là : il voulut enrichir d'avance le nouvel édifice religieux de ce qui devait en être le plus précieux trésor, et il fit le voyage d'Italie pour aller demander à Venise, l'heureuse dépositaire de la dépouille mortelle de l'homme de

Dieu, une portion de ses restes vénérés. Une lettre de Pie IX ouvrit les cœurs à la prière du curé de Montpellier, et la vieille reine découronnée de l'Adriatique voulut bien partager avec nous un trésor qui devrait nous appartenir tout entier.

» Ce fut pour la paroisse de Saint-Roch une fête à laquelle toute la ville s'associa, quand elle put ajouter le nouveau gage des célestes bénédictions aux reliques précieuses, mais trop minimes, qu'elle avait le bonheur de posséder. Le voyage de M. Recluz en Italie eut un autre résultat : il visita avec amour les théâtres divers où avait éclaté la sublime charité de notre saint, les églises où son nom est le plus honoré ; de là son *Histoire de saint Roch et de son culte*[1], livre excellent, plein de recherches intéressantes et d'aspects entièrement neufs.

» Ce monument modeste, élevé par le docte curé à la gloire du grand thaumaturge, fit désirer plus vivement le monument splendide qui lui est promis. M. Recluz dut éprouver une sainte joie le jour où le premier pasteur du diocèse, entouré des magistrats de la cité et au milieu d'un concours immense, bénit et posa la première pierre de l'église Saint-Roch. Hélas! cette joie devait être trop courte. Dieu n'a pas voulu couronner ici-bas les vœux et les espérances de son serviteur. Un autre achèvera l'œuvre

[1] Cet ouvrage fut publié en 1858.

de toute sa vie. Il y affecta, par ses suprêmes dispositions, une bonne partie de sa petite fortune par une somme de 10,000 francs, des vases sacrés et ses ornements sacerdotaux. M. Recluz a légué, en outre, 6,000 francs à la salle d'asile de Saint-Roch et un beau tableau au musée Fabre, de Dominico Fati, ayant pour sujet : *la Mélancolie*.

» Ces deux legs et d'autres disent assez quelles furent toujours les pieuses préoccupations du digne pasteur, et justifient bien la douleur qu'a causée sa mort si prématurée et les profonds regrets de ses paroissiens.

» Puissent tout ce qu'il a fait, tous les sacrifices qu'il s'est imposés pour la future église de Saint-Roch, obtenir pour sa dépouille mortelle la faveur qu'il sollicite dans son testament : d'avoir une place au pied de l'autel et sous les yeux du Saint qu'il a tant aimé ! »

Ce vœu a été exaucé.

M. L'ABBÉ SÉGUIER

Curé de la Cathédrale

—

Une autre paroisse de Montpellier ne tarda pas à être aussi douloureusement éprouvée. Le 9 février 1862, M. Séguier, curé-archiprêtre de la Cathédrale, terminait, par une touchante et sainte mort, une vie de foi et de bonnes œuvres.

Nous regrettons de ne pas connaître l'auteur de la notice suivante, qui lui fut consacrée dans le *Messager du Midi :*

« M. l'abbé Séguier était un des anciens du sanctuaire; il continuait parmi nous les traditions de ce clergé qui avait si généreusement confessé la foi aux tristes jours de la Révolution.

» Né en 1788, à Arfons, dans le diocèse d'Alby, non loin de cette célèbre école de Sorèze qui garde la tombe du Père Lacordaire, il fit ses études au séminaire de Castres, sous la direction d'un saint prêtre, M. Gabaude, dont la mémoire est restée en vénération parmi ses élèves. La ville de Montpellier eut les prémisses de son ministère. Après avoir rempli les fonctions de vicaire à Notre-Dame, il fut ap-

pelé à occuper successivement le poste de Dourgne, près de son pays natal, et celui d'Alignan, où son souvenir est encore vivant.

» Les qualités du jeune curé attirèrent bientôt sur lui, d'une manière toute spéciale, les yeux de l'autorité ecclésiastique, et, après avoir dirigé pendant quelques années la paroisse de Saint-Roch, il fut nommé, en 1828, au poste éminent de la Cathédrale, qui effraya d'abord sa modestie, et qu'il n'accepta qu'après de longues hésitations.

» M. Séguier l'a administrée pendant trente-quatre ans, et l'esprit si profondément chrétien qui anime le bon peuple de cette paroisse atteste la piété du pasteur. Plein de charité pour les pauvres, il avait envers tous le cœur et la bonté d'un père. Sa nomination de vicaire capitulaire, pendant la vacance du siége[1], fit éclater les sympathies qu'il avait dans le clergé. La simplicité, la modestie, l'humilité de son âme, relevaient en lui les vertus sacerdotales, et nous pouvons lui appliquer avec vérité ces paroles de nos saints livres : « Le Seigneur l'a sanctifié dans sa foi et dans sa douceur[2]. »

» Sa fin a été simple et édifiante comme sa vie. La patience, la paix et la sérénité du cœur ne l'ont pas abandonné un seul instant, au milieu des plus cruelles souffrances. Calme et résigné, doux avec la

[1] En 1861.

[2] *Eccli.*, ch. XLV, v. 4.

mort comme il l'avait été avec les hommes, il a offert à Dieu le sacrifice de sa vie pour sa paroisse, pour le diocèse, pour l'Église, objet constant de son amour. Pendant trois semaines, la ville tout entière semblait penchée avec émotion sur sa couche, recueillant chaque parole, chaque souffle du bon pasteur, et y répondant par les vœux et les larmes les plus sincères. Fortifié par la bénédiction du Souverain Pontife, il s'est éteint, laissant à ses paroissiens et à ses nombreux amis, comme un précieux héritage, le souvenir de ses douces et modestes vertus. »

M. L'ABBÉ RAYNAUD

Vicaire général

—

Le diocèse faisait une nouvelle perte, le 7 décembre 1862, dans la personne de M. l'archidiacre Raynaud, vicaire général, décédé à Montpellier, après une maladie douloureuse, supportée avec une longue et persévérante résignation.

Attaché depuis seize ans à l'administration diocésaine, ce prêtre vénérable s'était acquis les sympathies de tout le clergé par ses nobles vertus et ses excellentes qualités.

M. l'abbé Raynaud a été, sans contredit, une des belles figures sacerdotales de notre diocèse. Une remarquable bonté de caractère en était le côté le plus saillant; elle se révélait non-seulement par son langage, mais encore par ses œuvres, par la multitude de ses bons services, par la bienveillance de son accueil et l'hospitalité de sa maison.

Nous laissons à un de ses meilleurs amis[1] le soin

[1] M. l'abbé Pailloux, curé de Saint-Mathieu.

de raconter quelques-uns des principaux traits de cette noble existence :

« Né à Olonzac en 1796, Jean-Baptiste Raynaud, tout jeune encore, fut envoyé au Petit Séminaire, récemment établi à Montpellier[1]. L'altération momentanée de sa santé ne lui permit point de suivre le régime commun, trop rigoureux pour lui. Il chercha à entrer dans une autre maison, où il put, sans péril, continuer ses études.

» Avant la formation de nos séminaires diocésains, deux établissements dirigés à Montpellier par de pieux laïques, MM. Arché et Lacan, offraient aux élèves les meilleures garanties pour une instruction solide et religieuse. Plusieurs vocations cultivées dans ces modestes écoles contribuèrent à augmenter le nombre des aspirants au sacerdoce[2]. Ce fut dans la première de ces maisons que le jeune Raynaud alla s'abriter et continua avec succès ses

[1] Lettre de Mgr Fournier, évêque de Montpellier, pour l'établissement et l'entretien des séminaires de son diocèse, 7 mars 1807.

[2] La Providence avait ménagé des ressources dans plusieurs villes du diocèse, pour réparer les pertes du clergé. Nous citerons surtout Lunel et Montpeyroux, dont MM. les curés Saisset et Euxière, de vénérée mémoire, avaient transformé leurs presbytères en petits séminaires, où les enfants qui se destinaient à l'état ecclésiastique étaient élevés avec le plus grand soin, et d'où ils sortaient pour venir à Montpellier étudier la théologie et recevoir les Ordres sacrés. (Mandement de Mgr Fournier, cité plus haut.)

classes de latin. Il racontait plus tard le plan de vie qu'il s'était tracé, les formules de prière qu'il avait composées et l'énergie de sa volonté pour surmonter cette épreuve de son enfance. Il rentra au Séminaire dès que ses forces le lui permirent. Son talent se développa plus particulièrement en étudiant la philosophie et la théologie. Il fut alors chargé de remplacer l'abbé Martin (d'Agde), comme répétiteur de ses condisciples. Il se plaisait dans le vaste champ des idées et des opinions que lui ouvraient ces nouvelles études.

» Ordonné prêtre en 1822, l'abbé Raynaud fut nommé vicaire de Sainte-Madeleine à Béziers, sous la direction d'un curé éminent, M. Cabanel. Son vicariat ne fut pas long. Ses supérieurs, voulant le rapprocher de ses vieux parents, lui confièrent la cure d'Azillanet, près d'Olonzac, qu'habitait sa famille. Humble pasteur de cette petite succursale, il aurait voulu y rester toujours. Ses loisirs étaient consacrés à l'étude des belles-lettres et de l'Écriture sainte. Suivant l'exemple de Duguet, prêtre illustre de l'Oratoire au XVIIIe siècle, l'abbé Raynaud avait écrit un traité sur l'*Ouvrage des six jours de la Création*, qu'il mettait en harmonie avec les découvertes et les calculs de la science moderne. Sa modestie se refusa à livrer ce travail à la publicité, et le retint longtemps dans une obscurité volontaire.

» Lié d'amitié avec M. Barthe, son ancien condis-

ciple, devenu garde des sceaux, honoré dans son presbytère de la visite d'un maréchal de France, M. Baraguay-d'Hilliers, qui avait été charmé, aux eaux des Pyrénées, de l'aménité de son caractère et des agréments de sa conversation, il n'avait nullement songé à se frayer, à l'aide de ces puissants protecteurs, un chemin aux dignités ecclésiastiques.

» L'abbé Raynaud se révéla à Mgr Thibault par une allocution très-délicate et très-spirituelle qu'il lui adressa, en 1836, sur le seuil de son église. Le Prélat, dont le coup d'œil était si prompt et si pénétrant, l'appela immédiatement à la cure de Saint-Chinian. Le bien que M. Raynaud opéra dans sa nouvelle paroisse, par ses vertus et son zèle, se soutient encore, et les regrets qu'il emporta ne sont pas effacés. La paroisse de Saint-Louis, à Cette, lui fut offerte; il ne l'accepta pas.

» Les liens d'affection qui unissaient les abbés Raynaud et Martin (d'Agde), depuis leur jeunesse cléricale, se resserrèrent davantage par un voisinage qui rendait les rapports plus faciles entre le nouveau curé de Saint-Chinian et le supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons.

» Mgr Thibault ne voulut pas laisser cette lumière de son diocèse cachée sous le boisseau. Il engagea l'abbé Raynaud à l'accompagner à Paris, le signala au Ministre des cultes, l'introduisit dans une société savante, au sein de laquelle on vit le docte curé prendre part à une dissertation de géologie avec

un talent et une science qui lui méritèrent les applaudissements de toute l'assemblée. Quelques jours après, le célèbre membre de l'Institut, M. Langlais, félicitait Mgr Thibault et lui demandait s'il avait beaucoup de prêtres aussi instruits dans son diocèse. Le Prélat, confiant dans les lumières et la sagesse de l'abbé Raynaud, l'attira définitivement auprès de lui[1] en qualité de vicaire général titulaire. Le clergé sut apprécier à la fois sa bonté, sa justice, sa modération, sa fermeté et surtout son affabilité devenue proverbiale.

» L'abbé Raynaud fut désigné pour assister au Concile d'Avignon[2], avec M. Peyrac, supérieur du Grand Séminaire; Durand et Caylus, chanoines titulaires; Séguier, curé-archiprêtre de la Cathédrale; Argelliès, curé-doyen de Frontignan, et Roux (Pierre), aumônier des Religieuses Ursulines de Montpellier et docteur en théologie. Sa joie de participer aux travaux de ce Concile fut si grande, qu'il l'exprimait naïvement en écrivant à son ami M. Vinas, curé de Notre-Dame-des-Tables : « Je regrette » que tu ne sois pas ici ; ta foi et ta piété y trou- » veraient des consolations indicibles. Pour moi, » je remercie le bon Dieu de m'avoir envoyé au » milieu d'une réunion d'hommes si imposants par

[1] En 1847.

[2] *Concilium provinciæ Avenionensis, Avenione habitum anno Domini MDCCCXLIX mense decembri, IV autem Pontificatûs Pii Papæ IX.*

» leur science et plus encore par leur éminente
» piété[1]. »

» La flexibilité du talent de l'abbé Raynaud se prêtait à tous les genres d'étude; aussi la Société archéologique de Montpellier l'avait-elle accueilli parmi ses membres.

» En 1861, le siége épiscopal du diocèse étant devenu vacant, il fut nommé vicaire capitulaire et, bientôt après, membre de la Légion d'honneur.

» Des souffrances corporelles, devenues de plus en plus fréquentes et aiguës, annonçaient la fin prochaine de cette noble existence. L'abbé Raynaud vit arriver la mort d'un œil tranquille et résigné, et, quelques mois avant de lui payer son tribut, il disait, dans une conversation intime avec le prêtre qui trace ces lignes : « Étrange inconséquence de l'homme!
» Nous sommes appelés à un bonheur infini, et nous
» tenons encore à ce monde, où tout passe si vite. »

M. Raynaud avait légué sa bibliothèque au Séminaire, dans le cimetière duquel ses restes vénérés reposent, au milieu d'une sainte légion de prêtres éminents dont il avait reproduit la science et la piété.

[1] Lettre du 13 décembre 1849.

ans, il professait le dogme au Séminaire de Montpellier. Il échangea cette chaire, en 1817, contre la chaire de philosophie du Collége royal, qu'il devait occuper jusqu'en septembre 1838.

» L'abbé Flottes cumula, de 1815 à 1830, avec les fonctions professorales, celles d'aumônier du Collége, et ses nombreux élèves ont gardé le meilleur souvenir du zèle infatigable et du sage esprit de conciliation qu'il déployait des deux côtés — ce qui ne l'empêchait pas de se livrer, en outre, à la prédication dans les diverses églises de la ville.

» Ce multiple dévouement faillit lui coûter cher. Sa santé, déjà peu robuste, ne put s'accommoder toujours d'un pareil travail, et il lui fallut, en 1830, abandonner à un autre ecclésiastique les fonctions d'aumônier, en se renfermant dans sa chaire de philosophie.

» L'abbé Flottes se consacra désormais avec d'autant plus d'ardeur à l'enseignement, et lorsque, en 1838, on établit à Montpellier une Faculté des lettres, il y obtint la chaire de philosophie. Il l'a occupée, avec beaucoup de succès, jusqu'au 8 mai 1857, ne s'y faisant suppléer qu'à de rares intervalles, quand ses forces refusaient obstinément leur service à ses savantes leçons. Il devint, à partir de cette date, professeur honoraire de notre Faculté.

» Il n'avait, d'ailleurs, en cessant d'être aumônier du Collége, diminué qu'à demi sa tâche. Il accordait volontiers, à quiconque les recherchait, les

secours et les consolations du ministère sacerdotal. N'a-t-il pas été, de 1844 à 1852, supérieur de nos religieuses de la Visitation? et n'a-t-il pas servi de confesseur à celles de notre hôpital Saint-Éloi, de 1828 à 1858, c'est-à-dire pendant trente ans?

» Notre ami était bien digne de diriger ces chastes héroïnes d'immolation. Qui offrait mieux que lui les doubles garanties de science et de charité où saint Vincent de Paul, l'admirable père de ces admirables filles, avait placé l'idéal du prêtre?

» Je regrette de ne pouvoir redire ici toutes les misères que l'abbé Flottes a soulagées, ni énumérer toutes les pieuses largesses de sa charité inépuisable. Personne, assez souvent, n'y était initié, car il excellait à cacher le bien qu'il opérait. Il s'étudiait à le dissimuler aux yeux mêmes de ses obligés. Il lui suffisait d'avoir pour confident de ses aumônes le Dieu qui devait l'en récompenser. L'abbé Flottes partageait, d'une manière presque égale, ses revenus de chaque année entre les pauvres et sa bibliothèque.

» Sa bibliothèque était pour lui l'objet d'une vraie passion, mais non d'une passion jalousement égoïste. L'abbé Flottes n'achetait pas sans cesse de nouveaux livres pour le vain plaisir de les avoir ou de les montrer : il colligeait en bibliophile et en savant. Sa bibliothèque est, au point de vue de certaines branches littéraires ou théologiques, une des plus remarquablement spéciales. Aussi a-t-il voulu

assurer l'intégrale conservation de ce précieux trésor, en le léguant à la ville de Montpellier.

» L'abbé Flottes ne se bornait pas à réunir des livres : il en faisait lui-même. Il en a écrit jusqu'à la veille de sa mort; il en a publié pendant quarante-cinq ans. Son *Introduction aux ouvrages de Voltaire* porte la date de 1816, et ses *Études sur saint Augustin* ont paru en 1861. Il s'occupait de les compléter, il n'y a pas encore huit jours, en achevant une traduction commentée et annotée des *Soliloques* du grand évêque d'Hippone; car l'abbé Flottes a toujours été un travailleur intrépide.

» Ses principaux ouvrages imprimés sont, après la réfutation de Voltaire de 1816 : 1° cinq fascicules d'observations critiques, publiés à propos du système de La Mennais, de 1823 à 1829, où notre perspicace confrère, en vigilante sentinelle de la foi, sonnait, un des premiers, l'alarme contre les doctrines de l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion;* 2° une réponse, en latin, aux aphorismes touchant les quatre articles de la Déclaration de 1682; 3° des études sur Spinoza, sur Pascal, sur Huet, émises en 1845, en 1846, en 1857; 4° des analyses de leçons sur l'habitude, sur le perfectionnement moral de l'humanité, sur nos facultés intellectuelles et leur développement, sur le sens moral et le sentiment religieux, sur la constitution de l'humanité, analyses publiées, sous les auspices du professeur, en 1845, en 1849, en 1850,

en 1851, en 1853, en 1855, en 1856, en 1858. A quoi il faudrait encore ajouter plusieurs discours et opuscules relatifs à divers autres sujets philosophiques ou théologiques; vingt-cinq articles insérés dans l'*Encyclopédie moderne;* quatre-vingt-cinq articles dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle;* une collaboration aux importants travaux de Frédéric Bérard, etc.

» Ce n'est pas devant un cercueil, Messieurs, qu'il convient de juger de telles œuvres : elles sont trop nombreuses pour pouvoir être convenablement appréciées dans un adieu funèbre. Vous m'accuseriez à la fois de présomption et de maladresse si, n'étant ni philosophe ni théologien, j'osais troubler, par un examen minutieux, les saintes émotions qui nous réunissent tous ici en un même deuil.

» Cette vie savante, si diversement méritoire, était connue et appréciée. Je ne dis rien de l'estime publique dont l'abbé Flottes s'est toujours vu entouré. Qui de nous n'en a été le témoin et ne s'y est associé avec bonheur? Nos évêques de Montpellier n'ont-ils pas tour à tour, pendant un demi-siècle, rendu hommage à notre collègue? Mgr Fournier ne l'a-t-il pas nommé chanoine honoraire à une époque où cette distinction ne se prodiguait point? Mgr Thibault ne l'a-t-il pas appelé dans ses conseils avec le titre, plus rare encore, de vicaire général[1], et ne

[1] En acceptant le titre de vicaire général, l'abbé Flottes ne s'était fait aucune illusion sur les difficultés qui l'attendaient. Il

l'avait-il pas, antérieurement, institué promoteur diocésain près son officialité?

» L'autorité civile n'avait pas besoin de ces excitations pour payer sa dette, elle aussi, à notre collègue. Le ministre de l'instruction publique lui conférait, le 8 juin 1818, sans examen ni thèse, le diplôme de docteur ès lettres. Il le nommait, en juin 1845, membre du Conseil académique de Montpellier; puis, deux ans plus tard, il le proposait au chef de l'État pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

» L'abbé Flottes aurait moins attendu la décoration, si un scrupule de conscience ne lui en avait fait éloigner l'époque. Mais il ne perdit rien à ce délai : il lui valut une charmante lettre de M. Cousin et un délicieux billet de M. Théry.

» Voici comment notre recteur de Montpellier notifiait à l'abbé Flottes, le 1er mai 1847, l'ordonnance royale du 25 avril précédent, dont il venait d'être l'objet. Le message honore autant le recteur que le professeur :

vit, dès le premier instant, que son acceptation était le sacrifice de sa popularité. Les faits se hâtèrent de justifier les appréhensions d'une amitié qui s'alarmait de son dévouement. Les mêmes motifs qui lui avaient arraché, après une longue résistance, la promesse d'un concours fidèle et généreux à l'autorité diocésaine, et lui avaient fait subir la charge de vicaire général, le déterminèrent à donner sa démission. Il était resté dans l'administration épiscopale depuis le 10 février 1844 jusqu'au 19 mai 1848. (*Vie de M. Flottes*, par M. l'abbé C. D., chanoine théologal. 1866.)

« Monsieur l'Abbé, je m'empresse de vous annon-
» cer que le roi vous a nommé chevalier de la Légion
» d'honneur. Cette récompense de vos services eût
» été moins tardive, sans les combats de votre mo-
» destie. Il faut pardonner à la justice de faire enfin
» violence au mérite. C'est une résignation que vos
» amis attendent de vous. »

» L'abbé Flottes se résigna, et jamais décoration ne fut mieux accueillie à Montpellier.

» Notre professeur de philosophie était, en outre, officier de l'instruction publique depuis le 5 juillet 1825, et, quoique n'ayant jamais recherché les titres académiques, il appartenait à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, à la Société asiatique de Paris, à l'Académie de Grenoble, etc.

» Je me borne à jalonner les principales étapes de cette vie si pleine et si féconde, en laissant à des voix plus autorisées le soin de la retracer moins incomplètement. Mais une notice sur l'abbé Flottes aura-t-elle jamais chance d'être complète? Que de pieux secrets, que de saintes confidences, que d'actes d'héroïque charité, cette tombe ne va-t-elle pas ensevelir, avec la noble dépouille de notre ami!

» Nous ne saurons jamais tout, car l'abbé Flottes a vécu d'une vie très-intime, et la société d'élite au sein de laquelle s'écoulait paisiblement son existence ignorait elle-même beaucoup de choses, la sage et austère discrétion du prêtre lui en dérobait la vue. Le petit cercle d'appréciateurs qui s'honorait en

l'honorant, et où l'on se faisait une gloire d'être admis, nous dira bien que l'abbé Flottes a opiniâtrément refusé le traitement de vicaire général, pour en enrichir le Séminaire ; il nous apprendra bien aussi que l'abbé Flottes a, par son testament, assigné aux pauvres une part importante de sa succession. Mais ce sont là des traits que notre collègue ne pouvait réussir à cacher. Que d'autres échappent à tous les regards d'ici-bas !

» Cette tombe engloutira donc d'innombrables secrets. Il est, toutefois, un enseignement dont elle ne nous privera pas, et qui jaillira, au contraire, de ses entrailles mêmes : c'est que l'abbé Flottes a essentiellement perpétué en lui l'union du sacerdoce et de la science, et qu'il lui a dû, avec la célébrité de son nom et le cachet particulier de son talent, la magique auréole dont sa trace demeurera illuminée.

» L'abbé Flottes est mort durant la nuit de Noël, la nuit sainte par excellence; son âme brisait doucement les derniers liens, quand l'Eglise entonnait le sublime cantique des anges : *Gloire à Dieu dans le Ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Quelle fin providentiellement heureuse pour cette pacifique nature de philosophe, si chrétiennement spiritualiste ; pour ce savant et digne prêtre, dont toute la vie a été une active glorification de l'Evangile !

» Adieu, cher et vénéré collègue ! Votre mort est pour nous une leçon, tout comme l'a été votre longue

et belle vie. Puissions-nous finir purement et saintement à votre exemple, et mériter de vous revoir un jour dans le repos de l'éternelle béatitude ! »

M. L'ABBÉ BOUISSET

Vicaire général

—

Le 12 novembre 1865, nous apprenions cette douloureuse nouvelle : « M. l'abbé Bouisset, ancien vicaire général du diocèse, vice-président de la commission des hospices, chevalier de la Légion d'honneur, est mort aujourd'hui à Montpellier, après une rapide maladie, dont il avait contracté le germe en revenant de Montagnac, où il était allé voir sa mère [1]. » Il était âgé de cinquante-neuf ans. Hâtons-nous de le dire à sa louange : nous ne l'avons jamais entendu se plaindre, quoiqu'il souffrît de toutes manières, après la mort de Mgr Thibault, d'un délaissement qui paraissait, aux yeux du public, une disgrâce imméritée ; et nous cherchions à le soutenir, à le consoler par tout le dévouement et toutes les délicatesses d'une amitié constante et sincère, quand la mort vint mettre un terme à ses souffances.

La vie de M. l'abbé Bouisset a été dignement remplie par les saintes occupations du ministère. A peine ordonné diacre, en 1829, il fut appelé auprès de M. Bertrand, respectable curé de Notre-Dame-

[1] *Messager du Midi.*

des-Tables, vieillard fatigué par les infirmités qui accompagnent souvent une longue existence, et il continua, comme vicaire, ses fonctions dans cette paroisse, avec un zèle intelligent et une modération de caractère qui le distinguèrent aux yeux des supérieurs.

En 1837, la paroisse de Marsillargues lui fut accordée, comme la récompense de ses premiers travaux. Cette nomination était en parfaite harmonie avec son esprit d'aménité, de prudence et de conciliation, qualités nécessaires pour opérer le bien dans une ville qui n'appartient pas tout entière au catholicisme. Des hommes d'un grand mérite, MM. Gingibre, Grasset et Combes, s'étaient déjà montrés les dignes pasteurs de cette paroisse, dont l'administration n'est pas toujours facile, et où le prêtre n'a le plus souvent d'autres fruits de son zèle à recueillir que le respect pour son ministère et le maintien de la paix. Le jeune curé eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès, au point que les dissidents et le ministre lui-même n'hésitèrent pas à demander ses conseils et ses bons services, qu'il leur donnait avec la même sollicitude et la même générosité qu'à ses propres enfants. Aussi sa mémoire demeure-t-elle en vénération dans tous les cœurs, sans distinction de croyances religieuses.

Au pied des Cévennes, recélant encore dans les anfractuosités de leurs montagnes un grand nombre de paroisses mixtes, la ville de Ganges réclamait

un pasteur capable de succéder au vénérable M. Combes, qui, après un long ministère, emportait dans la retraite des regrets universels. C'était en 1848. M. Bouisset fut désigné naturellement au choix de son évêque; et, comme s'il avait reçu d'en haut une grâce spéciale pour ce ministère tout exceptionnel, on le vit, pour la seconde fois, chéri et estimé de ses nouveaux paroissiens. Ne pouvons-nous lui donner aucune part dans l'œuvre de la construction de l'église, plus digne du culte, que les catholiques de Ganges possèdent aujourd'hui ?

Dans les deux paroisses que M. l'abbé Bouisset a dirigées successivement avec une grande sagesse, personne n'ignore le soin qu'il prenait des pauvres et des malades, et nul n'a su, mieux que lui, vivre en bon accord avec les autorités civiles.

Cet excellent curé aurait mené une vie heureuse et paisible au milieu de ses bons paroissiens, si une volonté à laquelle il ne put résister ne l'eût appelé, l'année suivante, aux fonctions élevées et difficiles de vicaire général. Là il devait trouver, au milieu de travaux incessants, plus de tribulations que d'honneurs.

Son prédécesseur, l'abbé Flottes, s'était retiré, après quatre années de grand-vicariat, « quand il s'aperçut que les résultats ne répondaient pas à la grandeur des sacrifices [1]. »

[1] *Vie de M. l'abbé Flottes*, page 129.

M. Bouisset ne craignit pas de sacrifier son repos et son bonheur, et l'on peut dire qu'il s'est immolé tout entier, jusqu'à la fin, par dévouement pour son évêque.

Il avait accompagné plusieurs fois Mgr Thibault à Rome. Les sympathies personnelles qu'il s'était acquises, parmi des membres très-éminents du Sacré Collége et de la Cour romaine, facilitèrent au Prélat la conclusion favorable des affaires qui l'y avaient amené. Le Saint-Père avait distingué l'abbé Bouisset d'une façon particulière, et le traitait avec une familiarité dont notre vicaire général était justement fier.

M. Bouisset fut le principal rédacteur du *Propre des fêtes et des saints*[1], lorsque la liturgie romaine devint obligatoire dans notre diocèse, et il se chargea, en retournant lui-même à Rome, de le faire approuver par la Sacrée Congrégation des Rites. Il ne fut pas étranger à l'esprit de condescendance et de bonté vraiment paternelle qui présida au Synode pour la promulgation des statuts diocésains en 1852, et qui devint comme une nouvelle règle d'administration, suivie désormais par Mgr Thibault, à la plus grande satisfaction du clergé.

La carrière administrative de M. Bouisset finit avec cet évêque; elle avait duré quatorze ans.

[1] *Proprium officiorum de festis et sanctis diœcesi Montispessulani, à Pio Papâ IX specialiter concessum ac Ill. et Rev. Caroli Thomæ Thibault, episcopi Montispessulani, jussu editum, MDCCCLV*

On sait avec quelle résignation il supporta l'épreuve que la Providence lui envoyait. Sa noble et loyale nature n'en subit pas la moindre atteinte, et, chose remarquable, plus il fuyait le bruit, plus le respect et la considération s'attachaient à ses pas et le suivaient dans son modeste intérieur.

Dès que la nouvelle de sa maladie eut circulé dans nos murs, sa maison fut assiégée par une foule avide de recueillir un espoir qui, d'heure en heure, allait s'évanouissant. On vit des magistrats, des membres du barreau et des diverses administrations, des hommes appartenant à tous les rangs de la société — sans parler du clergé, qui se montra si empressé et si dévoué — venir interroger les amis plus intimes qui avaient recherché la consolante mission de veiller sur ses derniers moments. Tout le monde comprenait que la mort d'un homme de bien est un deuil pour les honnêtes gens.

La sérénité, le courage, la fermeté, qui avaient rayonné sur toute sa vie, bien loin de l'abandonner à l'heure dernière, se ranimèrent avec plus d'énergie, quand il reçut les derniers sacrements. On eût dit que cette nature ardente et pleine de foi avait réservé toute sa vigueur pour mieux savourer cette dernière consolation; car, après avoir reçu le saint viatique, il cessa de lutter et se livra, avec un abandon filial, à la volonté de la Providence. Il mourut[1]

[1] La commission des hospices, reconnaissante et voulant ho-

sans fatigue et sans agonie : précieuse récompense du bon prêtre qui, après avoir beaucoup souffert, avait tout pardonné.

norer M. l'abbé Bouisset après sa mort, comme ayant été l'un de ses membres les plus zélés et les plus actifs, a fourni aux frais de son inhumation dans le cimetière de l'Hôpital Général.

M. L'ABBÉ ROUSSAC

Aumônier de l'Hôpital, à Lodève

—

Quinze jours plus tard, l'ancienne ville épiscopale de Lodève était dans le deuil et se pressait tout entière autour de la froide dépouille d'un de ses illustres enfants. Le lendemain de ses funérailles, un des meilleurs amis[1] du défunt retraçait les traits principaux de sa vie et les émotions qui s'étaient manifestées sur sa tombe. Nous nous contenterons de reproduire son récit :

« Le diocèse de Montpellier vient de perdre encore un de ses prêtres les plus distingués. Mercredi dernier, 29 novembre, M. l'abbé Anatole Roussac, vicaire général honoraire de Grenoble, a rendu sa belle âme à Dieu, dans l'hospice civil et militaire de Lodève, dont il était depuis plus de vingt ans aumônier.

» Neveu d'un des vétérans de la Grande Armée, M. le général Montbrun, honoré de l'estime des membres les plus éclairés du clergé de France et d'un

[1] M. l'abbé Paulinier, curé de Saint-Roch, à Montpellier.

grand nombre d'hommes éminents dans les diverses branches des sciences profanes, doué de facultés exceptionnelles, bon prêtre dans toute l'acception du mot, M. l'abbé Roussac aurait pu facilement s'élever aux dignités de l'Église, et il s'est résigné volontairement à n'exercer dans son diocèse que les plus modestes fonctions. Malgré l'obscurité de sa vie, nous avons entendu plus d'une fois ce cri en présence de sa tombe : C'est une grande lumière qui s'éteint ! C'est un noble cœur qui vient de cesser de battre !

» Tous ceux qui ont eu le bonheur de voir de près M. l'abbé Roussac ont pu apprécier les trésors de cette nature d'élite. Si la théologie, qui est l'étude spéciale du prêtre, n'eut pas pour lui de secrets, il ne demeura étranger à aucune des connaissances humaines : la philosophie lui révéla ses abstractions, la science naturelle ses mystères. Doué d'une puissance de conception peu commune et d'une clarté d'élocution plus rare encore, il embrassait tout de son regard de penseur, il parlait de tout avec une facilité entraînante. Les hommes spéciaux ne savaient, en l'écoutant, ce qu'ils devaient admirer le plus, de l'universalité de son intelligence ou de la lucidité de ses démonstrations, et nul ne posséda à un degré supérieur cette intuition du génie qui devine ce qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre.

» Chargé, dès les premières années de son sacerdoce, de l'enseignement de la philosophie au collége de Béziers, puis au Grand Séminaire diocésain, et

plus tard enfin à l'école ecclésiastique de Saint-Pons, il montra successivement, dans ces trois chaires, l'exactitude de la doctrine, la largeur des appréciations, la force de la dialectique, l'éclat de la parole, l'éloquence du cœur; en un mot, toutes les qualités solides et brillantes qui font les professeurs éminents.

» Un jour — qu'on nous permette la révélation d'un fait dont l'humble prêtre cherchait souvent à écarter le souvenir — Mgr Sibour, l'illustre archevêque de Paris, qui savait si bien discerner les hommes, eut la pensée d'appeler M. l'abbé Roussac dans son diocèse. Si le jeune prêtre avait accepté cette proposition, la Sorbonne, qui depuis quelques années sent revivre son antique splendeur sous la direction intelligente du pieux et savant évêque de Sura, eût retenti des accents inspirés de sa parole; et le regrettable abbé Perreyve, dont l'Église pleure aussi en ce moment la perte prématurée, aurait trouvé, dans le jeune prêtre lodévois, un collègue dont l'âme était bien digne de la sienne. Chose singulière! tandis que la présomption perd ordinairement les hommes médiocres, il n'a manqué peut-être à l'abbé Roussac qu'un peu moins de défiance de lui-même pour devenir, non pas seulement une des illustrations du diocèse de Montpellier, mais une des gloires du clergé de France.

» Lorsque Mgr Ginoulhiac[1], le savant auteur de

[1] Mgr Ginoulhiac appartient aussi à notre diocèse, et la ville de Montpellier est fière de l'avoir vu naître dans son sein.

l'*Histoire du dogme catholique*, qui nous rappelle par son érudition théologique les premiers Pères de l'Eglise, fut appelé au siége épiscopal de Grenoble, il jeta les yeux sur l'abbé Roussac, depuis longtemps son disciple et son ami, pour lui confier les fonctions de vicaire général de son diocèse. Le professeur de philosophie de Béziers, de Montpellier et de Saint-Pons, remplissait alors les modestes fonctions d'aumônier de l'Hospice de Lodève. M. l'abbé Roussac appartenait à cette famille d'esprits distingués qui sont jaloux des nobles traditions de l'Église de France, qui ne s'effrayent pas avec exagération des tendances de l'esprit moderne, mais qui, larges dans les idées, pratiques dans les moyens, croient pouvoir empêcher plus sûrement les écarts dangereux de notre siècle par une sage modération. Ces précieuses qualités, jointes à un talent d'observation, à une bienveillance naturelle, à une aménité de manières qui font les administrateurs habiles, justifiaient pleinement le choix de Mgr de Grenoble; mais il n'avait pas plus compté que Mgr Sibour sur la modération des désirs de son ami. La simplicité des goûts et des habitudes de l'abbé Roussac s'accommodait peu de l'éclat. Puis un attrait indéfinissable l'attachait à la ville de Lodève: il avait, comme toutes les nobles âmes, l'esprit de famille, et peut-être plus encore le culte de l'amitié. Enfin il aimait les humbles sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui depuis longtemps le regardaient comme un père; les pauvres malades de la ville et

de la garnison, qui voyaient en lui un consolateur. Il résista donc à toutes les sollicitations de Mgr de Grenoble; mais il dut accepter, cependant, le titre de vicaire général honoraire.

» C'est en cette qualité qu'il accompagna Mgr Ginoulhiac dans plusieurs voyages à Paris, et qu'il fut mis en contact avec les hommes distingués dans les sciences et les lettres qui visitaient le savant prélat. Tous apprécièrent le mérite du modeste vicaire général et exprimèrent plus d'une fois le regret que la lumière demeurât ainsi cachée sous le boisseau. Il alla plus tard à Rome, avec l'évêque son ami, dans les deux circonstances solennelles de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception et de la canonisation des martyrs japonais, et produisit la même impression sur quelques-uns de nos plus savants cardinaux, qui purent remarquer en lui la science de la doctrine unie à la fermeté de la foi et à l'esprit de conciliation le plus admirable.

» Le cœur de l'abbé Roussac fut toujours à la hauteur de son intelligence. Ouvert à toutes les aspirations libérales et généreuses, on eût dit que ce cœur était pétri de dévouement. Aucune larme ne le trouva jamais insensible, aucune misère matérielle ou morale ne put lasser son énergie.

» La bonté de l'aumônier de l'Hôpital était devenue proverbiale : riches et pauvres ne craignaient pas d'y faire appel. Les premières familles de Lodève le prirent plus d'une fois pour arbitre et conciliateur,

et les ouvriers de la ville manufacturière, pour qui ses sympathies furent si vives, rencontrèrent toujours en lui un protecteur et un conseil. Mais c'est surtout dans un cercle étroit d'affections privilégiées que s'épanouissait son âme expansive. Nous l'avons déjà dit tout à l'heure, l'abbé Roussac eut le culte de l'amitié : Mgr Ramadié, évêque de Perpignan[1], un de ses condisciples de prédilection; M. l'abbé Martin, le savant curé de Saint-Denis, purent apprécier, dans des moments difficiles, l'immensité de son dévouement. A Lodève, entouré de quelques nobles cœurs, bien dignes de comprendre le sien, il connut au degré le plus éminent les joies de ces délicates affections qui ont adouci ses dernières années, éprouvées par des infirmités précoces, et qui sont devenues pour son agonie, après la bénédiction de l'Eglise, la plus ineffable consolation.

» Le testament de M. l'abbé Roussac a été comme la dernière révélation de son âme. S'il a laissé à son frère une partie de son patrimoine, la charité du saint prêtre lui a inspiré les legs les plus touchants. Il a donné à l'hospice de Lodève la somme de 15,000 francs, en exprimant le désir qu'elle soit employée à l'agrandissement du jardin de cet établissement de bienfaisance. Les pauvres des paroisses de Saint-Fulcrand et de Saint-Pierre, l'œuvre des Or-

[1] Mgr Ramadié avait été curé de la paroisse Saint-Jacques, à Béziers.

phelines et de la Miséricorde, les pauvres de Florensac, où vécut une partie de sa famille maternelle; la paroisse d'Alignan-du-Vent, dont il fut lui-même un moment le pasteur[1]; la société de Saint-Vincent-de-Paul, l'œuvre modeste des Domestiques, ont eu une large part à ses bienfaits. Enfin, par un legs particulier, dans lequel les prédilections de l'ancien professeur se trahissent, il donne à la bibliothèque du Grand Séminaire de Montpellier la somme de 1,000 francs, pour être employée en achat d'ouvrages modernes de science et de philosophie.

» Aucune parole d'éloges n'a retenti dans la cérémonie de ses funérailles; mais l'abbé Roussac a eu l'oraison funèbre la plus éloquente, celle des larmes de tout un peuple, coulant tout autour de son cercueil. La journée du 30 novembre a été, en effet, un deuil public pour la ville de Lodève; les travaux ont été spontanément interrompus. M. le Sous-Préfet de l'arrondissement, le tribunal civil, le conseil municipal, toutes les administrations de bienfaisance, toutes les corporations religieuses, un nombreux clergé, la population tout entière, ont fait cortége au saint prêtre. Pendant le chant des vêpres, dans l'antique cathédrale de Saint-Fulcrand, la vaste nef a été insuffisante pour contenir la foule, et le silence le

[1] M. l'abbé Roussac fut nommé curé d'Alignan en 1837, quand il quitta la chaire de philosophie du Grand Séminaire de Montpellier.

plus religieux, interrompu seulement par les cantiques funèbres et par les sanglots, exprimait éloquemment les sentiments de toutes les âmes.

» Plein d'émotion au souvenir d'une manifestation si belle, qu'il nous soit permis d'émettre un double vœu : Nous souhaitons à la ville de Lodève que Dieu lui suscite souvent des enfants si généreux, et à l'Église de Montpellier qu'il fasse surgir dans son sein de tels prêtres[1]. »

[1] Tandis que le *Messager du Midi* publiait cette Nécrologie, écrite avec autant de talent que de cœur, les *deux journaux de Lodève* se faisaient les interprètes de la douleur publique, « *en rendant un sincère hommage à l'esprit distingué, au généreux concitoyen, au digne prêtre, dont cette cité et le clergé diocésain déploraient la perte, comme un malheur public.* » (3 décembre 1865.) Nous signalons ici, regrettant de ne pouvoir les reproduire tout entières, ces Notices que MM. Hugounenq et A. Baduel ont consacrées à la mémoire de leur ancien maître et ami.

M. L'ABBÉ COURAL

Fondateur-Aumônier de la Solitude de Nazareth

—

Les hommes de bien sont soumis, sans aucune exception, à l'arrêt fatal qui pèse depuis la chute primitive sur tout le genre humain; et, quelque utile que soit leur vie pour la gloire de l'Église et le bonheur de l'humanité, elle n'atteint guère les longues années de saint Vincent de Paul[1]. Ainsi avons-nous vu mourir, plein de jours et de bonnes œuvres, M. l'abbé Coural, fondateur et aumônier de la solitude de Nazareth [2]. Il est décédé le 21 mars 1867, à l'âge de soixante-dix-huit ans, dans cette maison qu'il n'avait cessé de diriger avec le dévouement de la plus inépuisable charité.

M. Coural a établi à Montpellier une œuvre admirable, destinée à recueillir de pauvres femmes dont

[1] Saint Vincent de Paul mourut à l'âge de 85 ans.

[2] Mémoire de l'abbé Coural intitulé : *Solitude de Nazareth*, maison religieuse et industrielle, fondée à Montpellier en 1841, dans le but de recevoir, sans rétribution et sous la direction des sœurs de Marie-Joseph, les jeunes filles libérées sortant des prisons et des maisons centrales de France. 1843.

le repentir a surpassé les fautes, et manquant souvent d'asile au sortir des prisons. C'est là une des inventions de la charité chrétienne, devant laquelle nos ennemis sont obligés de s'incliner avec respect. C'est donc avec un saint et légitime orgueil que nous inscrivons sur nos diptyques le nom à jamais béni de M. l'abbé Coural, qui mérite de prendre place parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Sa biographie a été écrite en partie par une prisonnière dont le nom et le procès resteront célèbres dans nos annales judiciaires [1]. La reconnaissance et le respect pour ce saint prêtre lui ont inspiré les pages suivantes, justement consacrées à son éloge :

« Je n'ai jamais vu l'abbé Coural dans ma cellule, sans lire sur ses traits la grandeur de l'abnégation, la puissance du sacrifice, la noblesse du caractère, affranchis du moi humain. L'expression habituelle de sa physionomie est une sérénité humble et douce; sa foi respire dans son sourire; l'oubli de lui-même se révèle dans chacune de ses paroles, dans le moindre de ses mouvements. On ne trouve rien en lui sans qu'on le cherche. Il s'enveloppe dans son humilité. Si les bruits du monde ne l'atteignent pas, il est rare qu'une douleur étrangère lui échappe. Il déteste le mal, mais il veut qu'on pardonne et qu'on aime les méchants. Prêtre laborieux, il n'a pas la

[1] Madame Lafarge, *Heures de prison*, livre XII.

science qui éblouit, il a celle qui éclaire. Prêtre humble et timide, sa bonté touchante et naïve a quelque chose d'un profil de saint découpé dans la Bible. Parle-t-il des malheureux, on dirait une mère parlant de son enfant, avec des caresses dans le sourire et des larmes dans la voix. Son cœur bat dans le cœur des pauvres; son âme n'est jamais qu'en Dieu.

» M. Coural est le prêtre qui s'oublie pour n'oublier personne, qui souffre avec ceux qui souffrent, pleure avec ceux qui pleurent, console toutes les infortunes qui l'approchent, et prie pour celles qu'il ne peut atteindre de la main et du cœur.

» L'abbé Coural est né en 1789, à Saint-Chinian, au sein d'une famille pieuse et charitable; il a commencé sa carrière sacerdotale par être curé de campagne. Sa cure était si humble, que l'ombre du clocher, en s'allongeant le soir, dépassait la limite des dernières maisons du village. Son royaume étant si petit, sa charge d'âmes était légère; mais il était heureux de guider tout doucement son cher petit troupeau vers le Ciel.

» Je ne sais combien d'années M. Coural passa au village, semant des bienfaits et récoltant des vertus. Sa dernière cure fut, je crois, Argelliers, près d'Aniane. Il la quitta pour venir habiter Montpellier, où les pressentiments de sa charité l'appelaient et où l'attendait depuis longtemps un de ses condisciples, aumônier du Pénitentiaire de cette ville.

» Les maisons centrales n'étaient pas alors ce

qu'elles sont aujourd'hui. A la vue de celle de Montpellier, le bon prêtre s'effaya des misères de toute sorte entassées pêle-mêle dans l'enceinte de cet enfer, qui aurait dû être un purgatoire. Le désordre était partout. Mais bientôt les avertissements de l'autorité amenèrent de nouveaux règlements. Le travail dompta le corps. La religion s'empara de l'âme. La police intérieure fut confiée à des religieuses. Le silence se fit pour que le repentir pût s'entendre. Une ère d'espérance s'ouvrait.

» Ce fut alors que l'abbé Coural, avec son instinct des grandes œuvres, conçut le projet de dévouer toutes ses forces à la régénération morale des détenues. Il s'occupa particulièrement de préserver les condamnées libérées des dangers de la rechute, en créant pour elles un asile; et, embrassant d'un coup d'œil son œuvre d'*inspiration divine*[1], il lui donna pour bases le travail, l'abnégation et la charité.

» Cette maison sera appelée *Nazareth,* en souvenir de cette autre maison, humble et bénie, qu'habita le Sauveur Jésus, avec Marie et Joseph.

» Parmi les plus intimes confidents du projet de M. Coural était un homme de bien, un homme de foi, vivant loin du monde avec sa digne compagne, aimés tous deux des malheureux et les aimant, préférant l'un et l'autre au luxe de l'opulence le luxe de la charité : j'ai nommé M. et Mme de Villiers.

[1] Paroles de Mgr Thibault.

» M. l'abbé Coural leur avait souvent communiqué son pieux projet. Quelle ne fut pas sa joie quand ils lui annoncèrent que la porte de leur château s'ouvrait devant son œuvre ! Le pavillon du riche se transformait en berceau des espérances du pauvre.

» Ah ! ce fut un beau jour que celui où deux religieuses de l'ordre de *Marie-Joseph* [1] et trois jeunes filles, sorties la veille d'une prison, vinrent s'asseoir au foyer béni, emportant avec elles leurs pénates chrétiens : un crucifix de bois, une vierge en plâtre et le rameau toujours vert des dernières Pâques fleuries.

» La chère famille était pauvre. Pauvre fut l'installation du nouveau ménage. A la fin de l'hiver, le pavillon si généreusement offert par M. de Villiers fut trop petit pour contenir les membres toujours croissants de la famille. L'infortune en avait appris le chemin ; les faibles et les orphelins s'arrêtaient en priant sur le seuil de la porte, et, derrière leurs barreaux, les prisonnières y retenaient leur place, s'efforçant de la mériter pour le jour de la libération.

» Cette fois encore l'abbé Coural vit la Providence incliner un cœur au-devant de ses souhaits. M. Bégé, alors préfet de l'Hérault, ayant trouvé dans l'œuvre

[1] La Congrégation des sœurs de Marie-Joseph, qui se consacre exclusivement à l'œuvre des prisons, a été fondée en 1805, par Mlle Elisabeth Duplex, de Lyon. La maison centrale de notre ville est confiée, depuis 1840, à leur excellente direction.

le reflet des vertus de son fondateur, voulut en assurer l'avenir, en cédant, contre un modique loyer, une jolie propriété qu'il avait récemment achetée dans un des faubourgs de la ville.

» A partir du moment où les *Nazaréennes* furent installées chez M. Bégé, on vit la *Solitude* grandir sans entraves, et la belle pensée de l'abbé Coural se développer radieuse, sous la douce influence de la charité ! Oh ! béni soit l'asile qui s'est ouvert à l'abandon et au repentir, qui désarme la justice, console et rassure la société !

» Les grandes pensées brisent vite les murs de leur enceinte. Déjà les échos de *Nazareth* retentissent au loin ; le grain de sénevé se fait arbre. Si les projets de l'ambition sont vains et insensés, ceux de la charité sont protégés et bénis ; l'impossibilité s'efface, l'horizon recule devant eux. Qu'importe aux grandes âmes que, sur le seuil des siècles, le temps creuse ses fosses ? Les serviteurs de l'humanité sèment pour que d'autres moissonnent. Vivants, ils ne s'appartiennent pas ; morts, ils survivent dans l'œuvre immortelle de leur vie. »

Il faut avoir vu l'établissement de M. l'abbé Coural pour croire au bien immense qui s'y fait. Quelle vie! quelle activité ! quelle paix ! quelle obéissance ! Tout y est distribué avec ordre et sagesse. Une harmonie parfaite règne partout. Comme les abeilles dans leurs ruches, la *Nazaréenne* a son emploi qu'elle accomplit

avec le plus d'empressement et le plus d'habileté possible; mais toutes n'ont qu'un but : le bien-être et la prospérité de l'établissement. Vraie ferme-modèle, on y voit tous les divers travaux de la campagne exécutés par les filles, sans le secours d'un bras étranger. Les animaux domestiques sont élevés avec un soin tout particulier. Les métiers les plus usuels y sont exercés avec une intelligence et une étonnante adresse et dextérité. La *Nazaréenne* pourvoit à tout et suffit à tout.

Les précieux résultats qui font admirer la *Solitude de Nazareth* ont leur source dans la grâce de Dieu, qui est le principe de tout bien ; puis dans les exemples de dévouement et de sagesse qui sont sans cesse sous les yeux des *Nazaréennes,* dans la personne de celles qui les dirigent.

Les pieuses sœurs de *Marie-Joseph* ont adopté pour leurs filles toutes les infortunées dont elles essuient les larmes. Remplies d'humanité aussi bien que d'amour, elles ont voulu tout partager avec elles: le même pain, les labeurs d'un travail continuel, les austérités d'un silence absolu. Entre elles tout est commun ; tout... excepté l'habit ; tout... excepté l'innocence qui est la parure des mères, comme le repentir est celle des filles.

Telle est l'œuvre admirable à laquelle M. l'abbé Coural a consacré, pendant vingt-cinq ans, ses forces, son existence entière.

Il a publié successivement des comptes rendus qui

abondent en idées humanitaires et charitables « sur l'avenir social[1] ; sur la moralisation des classes pauvres en France, et spécialement sur la colonisation de l'Algérie[2]; sur le moyen de réhabiliter le malheur flétri ou de secourir le malheur honnête[3]; sur l'urgence d'un établissement en faveur des hommes libérés, fondé sur les bases de la *Solitude de Nazareth* en faveur des femmes, c'est-à-dire sur la religion, le travail et le dévouement[4]. »

Le XXIIIe compte rendu[5] est précédé d'une lettre dont l'auteur, après avoir visité en touriste cet établissement, rapporte un dialogue qu'il eut avec son vénéré fondateur :

» — Quel est, Monsieur l'Abbé, le personnel de votre établissement ?

» — Il est de trois cents filles environ, y compris celles du quartier correctionnel formé de jeunes enfants que l'Etat prend sous sa tutelle et nous confie, pour y recevoir une éducation religieuse, morale et laborieuse. Les unes et les autres sont formées aux divers travaux propres à leur sexe, à la couture, au blanchissage du linge, au ménage d'une maison, à la culture du jardin, au soin de la basse-cour. Si on leur inspire, comme l'unique ressource du pauvre, l'amour du travail, et si on les stimule par des récompenses à devenir habiles, on s'efforce avec non moins de zèle

[1] En 1846. [2] En 1849. [3] En 1852. [4] En 1864. [5] En 1865.

à les former à la vertu, en leur inspirant l'horreur du mal, la pratique du bien, la fuite de l'oisiveté, l'amour de la tempérance; en un mot, toutes les vertus qui ennoblissent le pauvre et le font chérir. A leur libération, si elles le désirent, on les garde au refuge; elles peuvent même s'y fixer jusqu'à la mort.

» — Je suis ravi, Monsieur l'Abbé, de l'ordre et de la direction éclairée que vous avez imprimés à votre refuge. Toutefois je ne puis m'empêcher de croire qu'une si nombreuse famille doit vous surcharger de travail et de sollicitude.

» — Lorsque Dieu m'inspira la pensée de fonder cet établissement, je m'abandonnai à lui, en le priant de disposer de moi selon ses desseins et son bon plaisir. Depuis, il n'a cessé de m'assister avec une bonté toute paternelle, au delà même de mes espérances, et, quoique d'un âge avancé, mes forces ont augmenté avec mes occupations. Loin d'en être accablé, je voudrais, s'il m'était possible, doubler et tripler le nombre de nos filles; je brûle du désir de sauver des âmes. C'est là mon bonheur et ma vie. »

Que pourrions-nous ajouter au témoignage que ce saint prêtre a rendu de lui-même, sans s'en douter ? Il a vécu, tout entier, dans son œuvre digne de Vincent de Paul, et, imitant cet apôtre de la charité jusque dans la mort, il s'est endormi, plein de foi et d'espérance, pour se réveiller dans le Ciel.

M. L'ABBÉ ARGELLIÈS

Curé de Frontignan

Cette année n'est pas encore arrivée à son terme, et déjà la mort a frappé trois et quatre fois des coups violents et inattendus sur des membres éminents de notre corps sacerdotal. Qui ne s'est pas associé au deuil général et public en apprenant, à des intervalles très-rapprochés, la mort regrettable de MM. les curés Argelliès, Gay, Martin (d'Agde) et de M. l'abbé Seyvon, vicaire général[1] ?

[1] Combien d'autres prêtres, dignes d'éloge, pourraient figurer dans cette nomenclature des huit dernières années ! Nous n'avons pas connu tous ceux dont la vie aurait pu être écrite, et dont la mémoire ne cessera d'être en bénédiction dans le diocèse. Nous mentionnerons seulement M. Vèrnières, curé-doyen de Capestang, homme dont la vivacité de la foi n'était égalée que par l'austérité de la vie ; le Père Audouard, originaire d'Agde, qui embaumait du parfum de ses vertus la maison des jésuites de Montpellier ; M. Alauzet, ancien directeur au Grand Séminaire, dont le talent et la piété ont laissé dans le cœur de ses élèves d'impérissables souvenirs ; M. Roux (Henri), docteur en théologie, aussi modeste qu'il était savant ; M. Montels, curé de Lansargues, que Mgr Thibault proclamait le premier de ses succursalistes ; et enfin le Père Dom Martin qui, au fond de l'humble solitude de Mougères, pendant plus de trente ans, édifia par la sérénité de son ascétisme les nombreux prêtres qui le visitaient, comme il les dirigeait par ses conseils.

Prêtres de Montpellier et du diocèse, si vous aimez votre pays avec la même unanimité de sentiments que vous aimez l'Église, vous avez versé des larmes, et la plaie de vos cœurs n'est pas encore cicatrisée. Ceux dont nous pleurons la perte récente n'étaient-ils pas nos guides, nos maîtres les plus éclairés et nos amis les plus bienveillants? Ils sont morts, comme doit mourir tout prêtre imitateur de Jésus-Christ, renouvelant, à cette heure suprême, le *fiat* de Gethsémani et le *consummatum est* du Calvaire. Ils nous ont ainsi légué toute l'édification qu'on espère trouver auprès d'un prêtre mourant.

Le lendemain de la mort de M. le curé Argelliès, le *Messager du Midi* consacrait à sa mémoire l'article suivant, qui révèle la plume et le cœur dévoué d'un excellent ami [1] :

« La ville de Frontignan et le clergé diocésain viennent de faire une perte douloureuse dans la personne du vénérable abbé Argelliès, décédé avant-hier [2], à la suite d'une courte maladie.

» Grand canoniste, profond théologien, M. Argelliès unissait à un vaste savoir toutes les vertus du saint prêtre. On le consultait pour ses lumières, on l'aimait surtout pour sa modestie, sa douceur inaltérable, l'aménité ravissante de son caractère, sa piété

[1] M. Martin (d'Agde), curé de Saint-Denis.
[2] Le 10 janvier 1868.

si sincère et si tendre, sa charité sans bornes et son dévouement à toute épreuve pour ses frères dans le sacerdoce. Nommé, jeune encore, vicaire général d'Angoulême, il préféra à ces fonctions élevées la plus humble position dans son diocèse. Les paroisses qu'il a successivement desservies ont conservé un souvenir ineffaçable de ses enseignements et de ses exemples. Au concile d'Avignon, où il accompagna Mgr Thibault, il se fit remarquer par la précision de sa doctrine et la sagesse de son esprit. A Rome, où il n'était pas inconnu, le Saint-Père daigna l'accueillir avec une bienveillance particulière. Curé de Frontignan, sa ville natale, par une rare exception à l'antique proverbe, *Nul n'est prophète dans son pays*, il sut se concilier la confiance, la vénération, l'affection de tous. Ses concitoyens étaient fiers de lui; ils l'admiraient autant qu'ils le chérissaient. Aussi sa mort prématurée est-elle, parmi eux, l'objet d'unanimes et profonds regrets, auxquels s'associeront, nous n'en doutons pas, tous ceux qui ont connu M. Argelliès. »

Quelques jours après, un journal religieux de Montpellier[1] ajoutait ces détails, qu'on lui avait transmis de Frontignan :

« Samedi, 11 janvier, à midi, la ville de Frontignan célébrait les funérailles de son vénérable curé,

[1] La *Chronique méridionale*, 18 janvier 1868.

M. l'abbé Argelliès. Nous renonçons à rendre la manifestation de l'immense douleur qui éclata dans tous les rangs d'une population hier encore si heureuse et si fière, quand la nouvelle de la terrible catastrophe vint troubler son repos.

» Malgré l'heure avancée, et sans tenir compte des rigueurs extraordinaires de la saison, on la vit accourir de tous les points de la cité jusqu'au lit où l'homme de Dieu venait de rendre le dernier soupir, se partageant les moindres petits objets qu'il avait touchés, et qui allaient devenir pour tous des reliques précieuses. Mais là ne devaient pas s'arrêter les témoignages de la piété filiale; ils se multiplièrent jusqu'au dernier moment des obsèques, lorsque le corps du défunt, déposé au milieu d'une chapelle ardente, dans le sanctuaire, fut présenté à la vénération de tous ses enfants. Qui pourrait dire le nombre de tous les objets de piété qu'une tendre dévotion mettait en contact avec ces restes sacrés, d'où semblaient sortir une vertu et une bénédiction particulières pour les familles auxquelles le prêtre fidèle avait fait tant de bien pendant sa vie? Telle est la confiance que les saintes qualités de l'abbé Argelliès surent inspirer à tous ceux qui furent assez heureux pour en connaître le prix. Aussi, longtemps avant l'heure des obsèques, la vaste nef était trop étroite pour contenir les flots de la population locale, à laquelle venait se joindre une multitude d'étrangers. Plusieurs ecclésiastiques de Montpellier, de

Cette, de Béziers, et les curés du canton de Frontignan, apportaient leur concours aux confréries, aux congrégations religieuses de la paroisse, aux autorités civiles, pour donner à la cérémonie un caractère de solennelle grandeur ; et ce ne fut pas sans attendrissement qu'on vit de nombreuses députations de Balaruc, de Montbazin et de la Peyrade, se montrer jalouses de partager avec nous ce pieux devoir et prouver combien elles gardaient le souvenir inaltérable de la science et de la charité de leur ancien pasteur.

» Quand le cortége se mit en marche à travers les rues silencieuses de la cité, une vive émotion gagna tous les cœurs à la vue de cette foule recueillie, de ces visages baignés de pleurs, de ces poitrines haletantes que soulevaient les soupirs et les sanglots, et il n'était pas difficile de se convaincre que celui auquel s'adressait un pareil tribut de larmes universelles devait être l'orgueil et la gloire de sa famille, le conseil des affligés, l'ange gardien des petits enfants, la providence des pauvres, l'appui des faibles, une lumière pour ses confrères dans le sacerdoce et pour tous : en un mot, un père, un ami et un bienfaiteur.

» Nous espérions qu'à la fin de la messe M. l'abbé Martin, curé de Saint-Denis, prononcerait l'oraison funèbre. Ce digne ecclésiastique, vivement sollicité, a persisté dans son refus, motivé sur les règlements actuels, qui défendent aux prêtres de prononcer

l'oraison funèbre de leurs confrères décédés, à moins d'autorisation[1].

» A défaut du prêtre, nous avons entendu le magistrat.

» M. Bellonnet, maire de Frontignan, nous a dédommagés un peu de notre espérance déçue, par un magnifique discours. Il appartenait à ce digne ami du vénérable défunt de nous faire sentir, avec son cœur, combien grande est la perte que viennent de faire la ville de Frontignan, le diocèse de Montpellier et le clergé de France.

» Ce remarquable discours est la meilleure notice biographique. Nous le reproduisons tout entier :

« Messieurs,

» Je viens, comme magistrat, apporter devant » cette tombe les regrets de toute la population, et, » comme ami, dire un dernier adieu, payer un juste » tribut d'affection et de reconnaissance à l'homme » éminent, au pasteur vénéré que la mort nous a » ravi.

» Retracer, comme il conviendrait de le faire, » l'existence de cet homme de bien, serait une tâche » au-dessus de mes forces; d'ailleurs, mon émotion » est trop grande en ce moment. Je me bornerai à » en rappeler les traits principaux :

» Frédéric-Napoléon Argelliès naquit à Fronti-

[1] Mandement du 10 janvier 1866.

» gnan en 1804. Dès son enfance, il montra des
» aptitudes particulières et une vocation marquée
» pour le sacerdoce. Je ne mentionnerai aucun fait
» le concernant depuis son entrée au Séminaire jus-
» qu'à l'époque de son ordination; je ne dirai rien
» non plus du peu de temps de son vicariat, sinon
» qu'il se fit remarquer par sa douceur, sa modestie
» et l'aménité de son caractère. Ces qualités dispo-
» saient en sa faveur tous ceux qui l'approchaient;
» elles le désignèrent, alors qu'il n'avait encore que
» vingt-sept ans, au choix de ses supérieurs pour la
» cure de Balaruc-les-Bains.

» Dès cette époque, le jeune curé, qui avait tou-
» jours aimé passionnément l'étude, s'y livra avec
» une nouvelle ardeur; mais, comprenant aussi les
» grands devoirs de sa nouvelle charge, il commença
» cette vie d'abnégation, de charité et de sacrifice
» que rien n'a pu égaler, si ce n'est, plus tard, une
» érudition profonde et des vertus qui en ont fait le
» plus vénéré, le plus regretté des pasteurs.

» Si modeste que soit le vrai mérite, il est des
» hommes qui savent le découvrir, et plusieurs per-
» sonnages de distinction, que les circonstances
» avaient mis en rapport avec le curé de Balaruc,
» lui vouèrent une respectueuse et tendre amitié.

» Les soins et les devoirs difficiles du ministère,
» qu'il accomplissait avec un zèle et un dévouement
» qui ne seront point surpassés, ne constituaient pas
» un élément suffisant pour cette nature vraiment

» douée de prodigieuses facultés : il fallait à cet es-
» prit d'élite un champ plus vaste. Alors il se livra
» à l'étude de la théologie dans les sphères les plus
» élevées. Travailleur doué d'une intelligence re-
» marquable, d'une mémoire étonnante et d'une
» perspicacité rare, il apprit, sans le secours d'un
» maître, la langue grecque, les notions de l'hébreu,
» étudia avec succès les sciences les plus abstraites,
» et marqua ainsi cette première étape, d'où il aurait
» pu sortir pour aller dans un palais d'évêque avec
» le titre de grand vicaire, s'il n'avait préféré rester
» auprès de sa vieille mère et de sa famille, dont il a
» toujours été, à si juste titre, l'orgueil et la conso-
» lation.

» Après dix ans de sacerdoce, c'est-à-dire après
» dix ans de charité, de bons exemples et de services
» rendus, alors qu'il était dans toute la maturité
» de son immense érudition, il fut appelé au poste de
» Montbazin. Il y arriva précédé de la réputation
» d'un saint et d'un savant; cette réputation gran-
» dit encore avec le zèle qu'il mit à soulager toutes
» les misères, à servir les pauvres et les malheu-
» reux.

» S'il grandissait en renommée, il grandissait
» également en science, et Mgr l'évêque de Mont-
» pellier en fit, en plusieurs circonstances, un de
» ses conseillers intimes. Il accompagna Mgr Thi-
» bault au concile d'Avignon, et je puis dire avec
» orgueil qu'il en fut une des principales lumières,

» et que les éminents prélats qui y étaient assem-
» blés furent émerveillés de tant de science unie à
» tant de simplicité et de modestie.

» Voilà, Messieurs, la plus grande et la plus puis-
» sante consécration des talents et des vertus de
» notre vénérable curé.

» Il nous était réservé à nous, ses concitoyens,
» qu'il appelait ses enfants, de pouvoir apprécier de
» plus près les qualités éminentes de M. Argelliès.

» Nommé curé-doyen de Frontignan en 1851, il a
» su, dans une période de dix-huit ans, s'attirer les
» sympathies et l'admiration de toutes les personnes
» qui l'ont connu.

» Avec quelle paternelle bonté n'accueillait-il pas
» nos moindres désirs? Qui de nous, dans des mo-
» ments de peine, après avoir conversé avec lui,
» n'est pas revenu consolé et le cœur tranquille?
» Combien de misères n'a-t-il pas su soulager, et
» combien de familles ne lui doivent-elles pas leur
» repos? Avec quelle main habile ne savait-il pas
» panser nos blessures?...

» Nous avons tous présentes à la mémoire ses
» prédications si saintes et si substantielles. Se met-
» tant à la portée de toutes les intelligences, il fai-
» sait comprendre les grandes vérités de la religion
» qui moralisent la société; sa parole claire, précise
» et pénétrante, allait jusqu'au fond de nos cœurs;
» elle réveillait et faisait croître le germe du bien.

» Ferme et inébranlable dans ses convictions, ne

» se laissant arrêter par aucune considération ter-
» restre, il mettait son talent au service des causes
» justes, et l'un des plus grands orateurs de notre
» siècle a eu recours au modeste curé de Frontignan
» pour la solution de questions complexes de théolo-
» gie et de droit canon. Aussi l'illustre père Ventura,
» qui l'honora de son amitié, proclamait-il haute-
» ment qu'il y avait, entre Cette et Montpellier, un
» *curé de campagne qui était l'honneur du clergé*
» *français*. Ces éloges, venus de si haut, nous cau-
» saient une très-grande joie, et nous étions fiers
» qu'un de nos concitoyens les eût mérités.

» Mais ce n'est pas impunément qu'on peut, pen-
» dant trente-cinq ans, se livrer avec un zèle d'apôtre
» à l'exercice du saint ministère; ce n'est pas im-
» punément qu'on passe ses veilles à pâlir sur les
» livres; les forces physiques ont des limites. Et ce-
» pendant nous voyions notre vénérable curé fran-
» chir les Alpes et les Apennins pour aller déposer
» aux pieds du Souverain Pontife son hommage de
» gratitude et de vénération.

» Il était connu à Rome : la fermeté, la droiture
» de son caractère et son dévouement au Siége apos-
» tolique avaient été appréciés, et l'accueil distingué
» qu'il reçut de Pie IX fut pour lui la plus douce
» des consolations, comme les félicitations écrites
» que le Saint-Père lui avait adressées furent le
» legs le plus précieux qu'il laisse à sa famille.

» Je m'arrête, moi qu'il connaissait et qu'il vou-

» lait bien honorer d'une amitié particulière; je » crains, même en présence de sa tombe, par res- » pect pour son humilité et pour sa modestie, de » rappeler toutes ses vertus. Je laisse à la popula- » tion qui le pleure le soin de les énumérer.

» Debout au chevet d'un moribond, qu'il soignait » et qu'il consolait, il sent lui-même les premières » atteintes de la mort, et, comme pour consommer » son sacrifice, il va s'unir au Dieu qui l'appelle dans » l'éternité. Intrépide soldat de la foi, il est tombé, » sainte victime de sa charité et de son dévoue- » ment; il est mort au champ d'honneur, après avoir » traversé le monde en faisant le bien.

» Nous vous quittons, vénérable ami. Adieu! La » terre gardera vos dépouilles, mais vos vertus con- » tinueront à planer sur Frontignan, et, retiré dans » le sein de Dieu, vous veillerez encore au bonheur » et au salut de vos enfants. »

M. L'ABBÉ GAY

Curé de Saint-Gervais

—

Trois mois s'étaient à peine écoulés, que le diocèse essuyait de nouveau une grande perte. « Les plus grandes lumières s'y éteignent cette année-ci, lisait-on, le 17 mai, dans la *Chronique méridionale*. Après M. Argelliès, curé de Frontignan, qui s'était montré si profond théologien au concile d'Avignon, nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. l'abbé Gay, curé-doyen de Saint-Gervais.

« D'une vertu sans défaillance, d'une intégrité austère, d'une fermeté invincible pour le bien, comme il l'a prouvé dans sa dernière paroisse, ce digne prêtre avait édifié et renouvelé celles de Mireval et de Fontès, où il avait successivement exercé son ministère. Sa foi vive et sa piété si indulgente s'étaient unies à son talent pour cette œuvre réparatrice. Son talent, il l'avait développé par un amour insatiable de l'étude; il faisait suivre ses livres à table et il lisait en prenant ses repas. Aussi quelle science n'avait-il pas acquise! Très-savant helléniste, il avait quelque connaissance de l'hébreu, et il savait, parmi les langues

vivantes, l'italien et l'espagnol. Il avait envoyé plusieurs mémoires à des congrès religieux, en France et en Belgique, qui avaient reçu des mentions honorables, et des articles de polémique aux journaux de la capitale, qui avaient été vivement remarqués.

» Son travail le plus sérieux a été le livre de la *Chute de l'homme en Adam,* dont la précision et l'exactitude théologiques, dans une question si ardue, lui ont mérité les témoignages les plus flatteurs de la part de plusieurs cardinaux et évêques de France. « Nous croyons, écrivait un savant professeur de notre Faculté des lettres, devoir appeler l'attention de la presse religieuse sur la *Vue philosophique de la Chute en Adam,* dont la *Voix de la vérité* a déjà rendu compte. Ce livre, comparable aux travaux des grands apologistes, est un éminent service rendu à la Religion. Le dogme, que les philosophies rationalistes du temps combattent toutes de préférence, parce qu'il les atteint toutes directement au cœur, est là posé, défendu avec une science, une vigueur, une beauté de style et une éloquence qui persuadent, entraînent, subjuguent. Pour qui sait comprendre, la cause de la vérité de la *Chute* est finie, après un ouvrage pareil. Quiconque l'aura lu n'osera plus même mentionner les difficultés opposées jusqu'ici à ce fait. La pierre de scandale qui obstruait, pour tant d'esprits, l'entrée du Christianisme, est décidément écartée. Les erreurs, les passions, sorties du naturalisme panthéistique, reçoivent un coup mortel. *L'Exposition raison-*

née du dogme ferait, à elle seule, de la *Vue de la Chute* un ouvrage hors ligne. Le rationalisme demande sans cesse de la philosophie dans le fait; il en trouvera ici, plus peut-être qu'il l'eût désiré.

» En parlant de la forme du livre de M. l'abbé Gay, M. Laurentie a écrit dans l'*Union*: « On dirait la langue retrouvée de l'abbé de Lamennais en ses beaux jours. » Nous ne craignons pas d'ajouter, à propos du fond: On dirait la pensée retrouvée de M. de Maistre; et d'autres l'ont déjà dit avant nous. Que les journaux religieux, que le clergé nous viennent en aide pour faire connaître ce livre, et mettre sur le chandelier une grande lumière trop longtemps cachée dans un presbytère de village. Il le faut d'abord dans l'intérêt du bien que l'œuvre de l'abbé Gay ne peut manquer de produire; il le faut ensuite pour l'encourager dans le travail dont il s'occupe, nous le savons, pour établir de nouveau, contre le naturalisme, la misère de la nature, la nécessité, la réalité, la puissance de la grâce de la Rédemption, telle que la dispense l'Eglise; car c'est sur ce terrain qu'il transporte, avec toute raison, la controverse religieuse actuelle. Tout gît, après tout, dans la double démonstration de la chute et de la réhabilitation.

» M. l'abbé Gay, en faisant hommage de cette œuvre à Mgr Thibault, disait: « La vie d'un prêtre appartient tout entière à l'Eglise qui l'a consacré. Lors donc qu'il a évangélisé, de la voix, cette partie du troupeau que la foi rassemble autour de sa chaire,

il doit encore, s'il lui reste des forces, évangéliser par l'*encre* et le *papier*[1], comme a dit un apôtre, les hommes du *dehors*[2], ceux que l'indifférence et l'incrédulité éloignent du temple. C'est ce que j'ai osé entreprendre, peut-être avec plus de *zèle* que de *science*. Mais voyant, de ma solitude, le mal du naturalisme tuer cette génération ; voyant l'oubli de la grâce jeter notre société dans une faiblesse, dans des périls, des souffrances, qui peuvent nous faire craindre la fin de tout, j'ai voulu employer les loisirs que laissent, au village, les soins du ministère spirituel, à combattre ce funeste naturalisme, à plaider la cause de la grâce réparatrice et de l'Eglise chargée d'en dispenser les trésors. Dans cette pensée, j'ai mis la main à une démonstration de la *chute ;* car établir ce dogme, en donner au siècle la foi, le sentiment profond, c'est du même coup l'enlever au culte de la nature, et le ramener aux autels du Catholicisme, où ce qui a péri trouve le salut. »

» Et l'auteur terminait son livre par ces mots : « Si mon désir ne m'abuse, ami lecteur, je vous laisse sur les ruines d'Eden, méditant, la foi dans l'âme, la chute de l'humanité en Adam. Peut-être, si le temps m'est donné, nous retrouverons-nous bientôt, méditant sur le Calvaire sa *Réhabilitation en Jésus-Christ*.

» L'impression de ce second ouvrage était déjà

[1] IIIe Epit. de saint Jean, v. 13.
[2] IIe Epit. de saint Paul aux Thes., ch. IV, v. 12.

commencée ; mais la mort a frappé son auteur avant qu'il ait pu livrer au public le fruit de ce long travail, qu'un prêtre très-versé dans les sciences philosophiques et religieuses qualifiait ainsi : *cadre immense, plan effrayant.*

» Espérons que le goût des études sérieuses et l'attrait des vertus sacerdotales susciteront dans le jeune clergé des sujets capables de consoler le diocèse des pertes douloureuses qu'il vient de faire. « Celle de l'abbé Gay, disait-on dans la cérémonie de ses funérailles, sera difficile à réparer. »

M. L'ABBÉ SEYVON

Vicaire général

—

La mort réclamait encore un double holocauste : quelles seront ses nouvelles victimes ? Sans hésiter devant l'immense douleur qui allait éclater dans notre cité et dans tout le diocèse, elle a frappé, presque en même temps, deux hommes à jamais regrettables, MM. les abbés Martin (d'Agde) et Seyvon : l'un participant à l'administration générale du diocèse, et l'autre placé depuis vingt-quatre ans à la tête d'une grande paroisse de la ville.

Un biographe anonyme a consacré les lignes suivantes à notre regrettable vicaire général[1] :

« M. l'abbé Seyvon est mort le 24 mai, après avoir reçu, avec l'expression de la plus vive piété, les sacrements de l'Église. Mgr Ramadié, évêque de Perpignan et notre compatriote, arrivé la veille à Montpellier, s'était empressé d'apporter à M. Seyvon ses consolations d'ami et lui avait donné sa bénédiction épiscopale. M. Seyvon a vu arriver la

[1] *Chronique méridionale*, 27 juin 1868

mort avec une calme résignation et a manifesté devant elle les plus nobles sentiments. Pour le juste, la mort n'est-elle pas un affranchissement et l'introduction aux récompenses éternelles? Or ces récompenses, M. l'abbé Seyvon s'en était rendu digne par une vie consacrée tout entière à l'accomplissement du bien.

» A peine initié à la prêtrise, ses vertus, d'une maturité précoce, et le bon sens pratique qui le caractérisaient, le firent nommer par Mgr Fournier, d'illustre mémoire, missionnaire diocésain.

» Alors, sous la direction du vénérable M. Guibaud, il évangélisa successivement les différentes parties du diocèse. Son zèle produisit des fruits abondants et merveilleux; sa charité laissa des traces si profondes, qu'il ne se célébrait aucune fête dans les paroisses qui l'avaient autrefois entendu sans qu'il y fût invité.

» Appelé ensuite à la pacification d'un poste de campagne difficile, il y fit bénir son ministère et aimer la religion.

» Plus tard, M. Grasset le *Saint,* supérieur du Grand Séminaire, le demanda à Mgr Thibault pour son successeur dans la cure de Saint-Etienne, à Agde.

» Les fonctions pastorales allaient au cœur paternel de M. Seyvon : il les accepta avec foi et les rendit fécondes en fruits de salut. Sa modestie lui cachait le bien qu'il opérait en silence; et, lorsqu'en

1862 il fut nommé chanoine titulaire, et peu de temps après vicaire général, toujours humble, toujours modeste, il mérita la confiance et la sympathie de tout le diocèse, par sa condescendance, ses sages décisions, ses conseils lumineux et ses solides vertus.

» Prions Dieu pour que le *double esprit de ces Elie* qui s'en vont ne s'en aille pas avec eux, et qu'il se repose sur les héritiers de leur ministère. »

M. l'abbé Seyvon a emporté les regrets de tout le clergé, qui savait apprécier ses vertus et ses mérites. Il est mort comme les grands hommes de l'antiquité, qui ne laissèrent pas de quoi subvenir aux frais de leurs funérailles. Mais ses amis n'ont pas voulu qu'il fût enseveli dans l'oubli : ils ont placé sur sa tombe, dans le style lapidaire dont l'Église a le secret, l'inscription suivante, qui résume, d'une manière aussi complète que succincte, toute la vie du saint Prêtre :

Hic jacet
Stephanus Seyvon,
Apud ruricolas strenuus Evangelii præco,
Post Agathensis archipresbyter,
Tandem archidiaconus,
Fide et lenitate et prudentia conspicuus.
Obiit die 16 junii 1868,
Ætatis suæ 72.
Requiescat in pace.

Ses amis au vénéré défunt.

La mort de M. Martin[1] avait précédé de quelques jours celle de M. Seyvon. Nous n'avons pas observé ici l'ordre chronologique, parce qu'il nous convenait de placer la biographie de notre regretté vicaire général à la suite des autres, dans cette Introduction.

Notre livre est consacré principalement à la mémoire de M. Martin, que nous avons aimé comme un fils dévoué et reconnaissant, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Six mois déjà écoulés n'ont pas adouci l'amertume des larmes que nous avons versées sur sa tombe. Son âme était si belle, son intelligence si élevée, son cœur si parfait et si bon ! Il avait une de ces natures d'élite tellement au-dessus du vulgaire, qu'on est heureux de contempler en elles des images plus parfaites de Dieu. Son nom survivra à la génération présente, qui l'entourait d'estime et de vénération, sans connaître néanmoins tous ses mérites cachés ; et c'est avec juste raison que M. l'abbé Bayle[2], aumônier du lycée de Marseille, historien érudit et habile dans l'appréciation des hommes supérieurs, nous écrivait dans cette circonstance : « La modestie de M. l'abbé Martin l'a » empêché d'être aussi connu qu'il méritait de l'être.

[1] Le 7 mai 1868.

[2] M. l'abbé Bayle a publié les ouvrages suivants : *Vie de S. Philippe de Néry*, *Vie de S. Vincent Ferrier*, *Etudes sur Prudence*, *Massillon*, etc. (Sa lettre est datée du 11 août 1868.)

» En faisant revivre sa mémoire, vous accomplirez
» un travail de justice en même temps que de re-
» connaissance. Lorsque tant d'hommes médiocres
» aspirent aux plus hautes dignités, l'exemple de
» M. Martin, refusant toutes les offres, pour rester
» dans son humble cure de province, sera d'un
» salutaire effet. »

Qu'il nous soit donc permis de parler avec plus de détails de ce Prêtre, le plus distingué entre tous ses contemporains, dans notre diocèse !

L'ABBÉ MARTIN (D'AGDE)

SA VIE ET SES ŒUVRES

Vir bonus, dicendi peritus.

Il parlait éloquemment; il était bon et il faisait du bien.

PRÉFACE

C'est une mission délicate et difficile d'écrire la vie d'un homme au milieu de la génération qui l'a connu. Les lecteurs jugent plus aisément si le portrait qu'on met sous leurs yeux est la reproduction fidèle de l'original ou le fruit de l'imagination. D'un autre côté, le biographe qui a été le témoin, le confident et l'ami de celui dont il entreprend l'histoire, tire de cette triple source autant d'inspirations et de documents qu'il en reçoit par des voies étrangères. Si cet homme n'a pas toujours vécu dans le même lieu et la même position, une grande partie de son existence est ignorée de ceux qui l'ont connu seulement à travers une ou plusieurs de ses phases successives.

L'historien doit réunir ces différentes époques

avec leurs caractères distinctifs, et en former un tout complet et véritable, de telle sorte que chacun reconnaisse ce qu'il aurait pu en raconter lui-même et apprenne ce qu'il ignorait. Son œuvre peut être comparée alors à une série de tableaux représentant un même individu dans les divers âges de sa vie : les traits encore indécis de l'enfant sont aussi intéressants à contempler que la physionomie plus forte et plus accentuée du jeune homme et du vieillard.

La mémoire d'un homme dont la destinée modeste et obscure s'est accomplie en faisant le bien, au sein de sa famille, ne périra pas avec lui : elle sera l'objet d'un culte domestique; mais, en dehors des siens, personne ne cherchera à rappeler ses traits ni à transmettre son nom aux générations futures, tandis qu'un intérêt général s'attache au souvenir des hommes qui ont été les élus de Dieu pour la gloire de la religion et le bien de l'humanité. Ces hommes, placés à la tête d'une paroisse ou d'un diocèse, appartiennent à la grande famille au milieu de laquelle ils ont vécu; et lorsqu'ils retournent, pleins de jours et de mérites, vers Celui qui les avait envoyés, la reconnaissance publique élève des monuments en leur honneur; leurs portraits sont recherchés et conservés avec un saint respect; une pieuse curiosité désire connaître toutes les actions de leur vie.

Ces hommages, justement mérités par l'abbé Martin, doivent être rendus à sa mémoire. Sa vie a été celle d'un prêtre dévoué entièrement à la cause de l'Église catholique et romaine, *qu'il a servie et aimée de tout son cœur*[1], et d'un homme distingué par les qualités éminentes de son caractère autant que par la supériorité de son talent.

Les amis de l'abbé Martin se sont empressés, les uns, de nous raconter ce qu'ils savaient de son enfance et de sa jeunesse; les autres, de nous livrer les écrits qu'ils avaient entre les mains et qui pourraient nous être de quelque utilité. Que M. l'abbé Pomarèdes, chanoine titulaire de Montpellier; M. Beaupillier, curé-archiprêtre de Lodève; M. Vinas, curé-doyen de Notre-Dame-des-Tables, et M. Paulinier, curé de Saint-Roch, nous permettent de leur adresser ici tous nos remerciements pour le témoignage de haute confiance qu'ils ont bien voulu nous donner. Grâce à leur bienveillant concours, notre tâche a été plus facile : nous avons pu la remplir sans crainte de nous laisser égarer par le cœur et l'imagination, et de rendre fastidieuse la lecture de notre travail.

[1] Paroles de l'abbé Martin dans son testament.

L'ABBÉ MARTIN (D'AGDE)

SA VIE ET SES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales. — Vie de l'abbé Martin au Séminaire. — Témoignages de ses condisciples. —Lettre de M. Simon, son professeur. — Ses relations d'amitié avec l'abbé Vinas. — Ses vacances. — Son amour pour l'étude. — Son premier sermon. — Sa modestie. — Le jeune diacre prêche à Saint-Étienne d'Agde. — Il est nommé vicaire de cette paroisse.

La vie de l'abbé Martin a été consacrée à l'amour et à la défense de l'Église : c'est sous ce point de vue que nous l'avons considérée dans notre travail, et pour cette raison que nous en avons fait hommage à tous ceux qui étaient ses frères dans la hiérarchie sacrée et ses coopérateurs dans ce diocèse « *si beau, si catholique, si dévoué à Rome* », comme il se plaisait à le dire. Il était heureux de pouvoir invoquer en notre faveur les témoignages des prélats les plus

distingués de l'Église de France. Il répétait souvent que Mgr Pavy, évêque d'Alger, avait dit, à son passage dans notre ville, « qu'il ne connaissait pas un ensemble de prêtres plus dignes, plus estimables que ceux de notre diocèse », et que l'évêque de Nîmes avait affirmé « qu'avec des hommes comme ceux de Montpellier, d'une foi si vive, d'un élan si généreux, si éclairés et si dévoués, on pourrait faire des merveilles. »

M. Martin n'avait pas hésité à faire publiquement l'éloge du clergé diocésain, dont il était l'interprète, au dernier synode [1], en adressant de sincères félicitations à Mgr Thibault : « Comptez sur nous, lui disait-il, comptez sur des prêtres qui viennent de se retremper, près de Vous, dans la méditation de leurs devoirs, et qui ont à cœur de faire respecter Votre autorité par leur obéissance, d'alléger Votre fardeau par leur dévouement. »

L'abbé Martin s'est toujours montré, avec une bienveillance incomparable, le sage conseiller et l'ami dévoué de ses confrères ; et jamais, de ce côté, il ne reçut que des preuves d'estime, d'affection et de confiance.

1817. — Au Séminaire, son ardeur pour l'étude et son intelligence d'élite le placèrent au premier

[1] En 1852.

rang parmi tous les élèves, qui le regardaient déjà comme un maître. Ne peut-on pas attribuer à son influence la formation et la supériorité de cette classe de prêtres, ordonnés en 1822, qui produisit, sans les énumérer tous, M. Caylus, son digne émule, et MM. Beaupillier, Raynaud, Combes, Périer, Sabatier, Beaumelle, de Massilian, Fraiche et Vinas, ses admirateurs et ses amis demeurés fidèles jusqu'au delà du tombeau ?

M. l'Archiprêtre de Lodève et M. le Curé de Notre-Dame-des-Tables nous en ont donné les témoignages écrits depuis sa mort. Nous estimons d'un très-grand prix ces hommages rendus, après de longues années, à une amitié d'enfance préservée de l'oubli et de l'indifférence, et nous les reproduisons à la louange de ceux qui en sont les auteurs autant que de celui qui en est l'objet.

M. l'archiprêtre Beaupillier, en appelant l'abbé Martin *son vénérable, regrettable et sincère ami,* nous écrivait, le 13 juillet 1868 :

« Son talent distingué, son excellent caractère et ses bonnes qualités, que vous connaissez mieux que moi, l'ont rendu très-regrettable à tout le clergé. Vous connaissez ses épreuves : elles n'auront servi qu'à embellir sa couronne. »

Dans les quelques pages intitulées : *Mes Souvenirs sur le cher ami Martin (d'Agde),* que M. l'abbé

Vinas, curé de Notre-Dame-des-Tables, a bien voulu nous communiquer, nous trouvons ces détails précieux :

« Au Séminaire, l'abbé Martin primait tous ses condisciples avec un tel avantage et une telle supériorité, que, ni dès lors, ni plus tard, on ne lui a contesté le premier rang parmi les élèves. Son talent était tellement supérieur, qu'il l'appliquait avec la plus grande distinction à toutes les sciences les plus élevées et les plus exactes. L'amour de l'étude, la facilité du travail et une application invincible semblaient être nés avec lui. Chargé de professer les mathémathiques au Petit Séminaire il n'en suivait pas moins avec un grand succès les cours de théologie. Sa modestie, sa bonté et sa douceur se ressentaient admirablement dans les rapports qu'on avait avec lui.

» La langue grecque était encore inconnue aux élèves. Nous priâmes, quelques amis et moi, ce cher condisciple de nous initier à la connaissance de cette langue, dont l'application est si précieuse pour l'intelligence des saintes Écritures et des Pères de l'Église.

» Notre professeur, M. l'abbé Simon, Alsacien et juif converti, qui avait quitté la synagogue et le barreau pour l'état ecclésiastique, et s'était dérobé, disait-on, à ses parents pour venir s'abriter contre leurs poursuites, à Montpellier, était tout étonné

de la rare intelligence qui brillait déjà d'un si vif éclat dans un de ses élèves, le plus jeune et le plus modeste. »

C'est une bonne fortune de pouvoir reproduire, à la suite de ce témoignage de l'ancien condisciple et du vieil ami, celui du maître vivant encore et écrivant de Paris, le 30 avril 1861, à son cher élève Étienne Martin (d'Agde) :

« Quelle agréable surprise! quel sujet d'émotions profondes pour un vieillard, que votre si gracieuse lettre! Quoi! voilà la perle de mes élèves de Montpellier retrouvée, voilà l'immense espace de quarante ans comblé, et mon souvenir reporté à une époque si chère à mon cœur? Eh! non, jamais je n'ai oublié ni cet excellent Séminaire, ni les fonctions importantes dont on avait bien voulu m'honorer, ni, parmi tant d'élèves distingués, celui qui les primait tous par les belles qualités du cœur et les dons de l'intelligence : *le bon Martin (d'Agde)*. Puisque, de votre côté, vous m'avez conservé un affectueux souvenir, nos cœurs se sont donc rencontrés, et je suis largement payé des quelques soins que j'ai pu vous donner pendant ma rapide apparition auprès de vous.

» Si la divine Providence vous ramène quelque jour dans la Capitale, j'ose réclamer de votre part une petite visite; je serai très-heureux de vous serrer dans mes bras et de revoir, avant de terminer

mon pèlerinage terrestre, un ancien élève devenu maître et plus que maître.

» Adieu! Que le Seigneur vous comble de toutes les bénédictions que je vous souhaite, et prions réciproquement l'un pour l'autre.

» Votre dévoué et affectueux

» SIMON. »

L'amitié qui unit autrefois deux étudiants d'Athènes, devenus illustres parmi les plus grands docteurs de l'Église, a trouvé des imitateurs dans tous les siècles chrétiens. La religion, loin d'étouffer en nous cette tendresse de cœur, la rend plus vive et plus sincère, en l'épurant et l'élevant au-dessus des intérêts et des pensées de ce monde. Il s'agit ici d'amitiés spirituelles, qui prennent leur source dans l'amour de Dieu même. Ceux qui aiment ainsi ont trouvé le paradis sur la terre.

C'est avec une joie indicible que nous pouvons évoquer une telle affection entre deux jeunes cœurs qui se sont rencontrés dans le sanctuaire, auprès de l'autel de Jésus-Christ. Les abbés Martin et Vinas, tous deux lévites aspirant au sacerdoce, s'étaient liés au Séminaire comme des amis qui prennent la douce habitude de se communiquer désormais toutes leurs pensées et toutes leurs impressions. Au sortir de cette pieuse maison, ils entretinrent leurs relations d'amitié par des lettres instructives et pleines des meilleurs sentiments.

Ce ne sera peut-être pas sans utilité que les jeunes prêtres liront quelques-unes de ces pages intimes.

L'amour de l'étude et des choses ecclésiastiques domine dans cette correspondance, dont la première des lettres conservées par l'un des deux amis survivant à l'autre montre l'abbé Martin regrettant, au milieu des vacances, le temps perdu en visites et le repos donné forcément au soin de sa santé :

« Agde, le 14 juillet 1820.

» Voici, mon cher Vinas, une lettre d'Agde. Il est doux pour mon cœur de m'entretenir avec toi! Ne t'inquiète pas sur ma santé. On te peint faussement notre ville comme une région de maladies et de mort. Notre climat est parfaitement sain. Malgré les chaleurs insupportables de la canicule, les fièvres ne sont pas fort communes. Je ne puis me plaindre que de mon estomac toujours languissant et de mon cerveau un peu fatigué. Je suis contraint de quitter le travail. J'ai perdu plusieurs semaines entières, mais j'ai eu du moins la consolation d'accueillir les amis qui m'ont fait l'honneur de me visiter. J'ai vu Fraiche, Gabriel, Vernières... et jamais Vinas! Malgré ce repos forcé, je n'avance pas; pourquoi m'en inquiéter? Je pourrai dire cette fois, en toute vérité, que j'ai pris des vacances. Faisons provision de santé pour nous livrer, dans le courant de l'année, à nos études avec une ardeur nouvelle. En agissant ainsi,

nous ne perdrons pas le temps. N'oublions pas que l'Église a besoin plus que jamais de prêtres studieux. »

La pensée du travail vit sans cesse dans l'esprit de notre séminariste; elle devient le thème d'une seconde lettre :

« Agde, le 20 août 1820.

« Ma santé revient peu à peu, mes forces augmentent; je serai, dans quelques jours, un homme nouveau. *Le bon Homère!* qu'il est doux pour moi de le traduire! Ah! cher ami, si nous pouvions, réunis sous le même toit, dévorer ensemble ses admirables poëmes, étudier ses grandes images, nous pénétrer de l'harmonie de ses vers, nos vacances seraient doublement utiles; nous ferions de rapides progrès dans l'art d'écrire avec goût et dans la connaissance de la langue des Grecs.

. . . . . .

» J'ai choisi pour sujet du sermon que je dois prêcher au Séminaire, à la rentrée des classes, le *scandale,* question large, dont je ne traiterai que quelques parties.

» J'aurais voulu donner à mon sermon la forme d'une homélie, à la manière des Pères; mais ne s'élèverait-on pas contre le novateur? J'en prends donc mon parti. Mon discours renfermera un premier et un second point, des divisions, des sous-divi-

sions, un exorde et une péroraison. Bon Dieu! quel ouvrage va sortir de là?

» Caylus est décidément confiné chez lui; il doit enfanter quelque chef-d'œuvre dans le silence de sa retraite. »

Ces dernières réflexions sur la chaire chrétienne, qui sont une critique de la méthode moderne, employée, il est vrai, avec succès par Bourdaloue et Massillon, leurs chefs illustres, ne font-elles pas pressentir déjà l'orateur qui, se délivrant de ses entraves, devait prêcher, plus tard, à la manière de saint Chrysostôme et des Pères de l'Église?

Dans cette même lettre, l'abbé Martin témoignait un grand étonnement de ce que M. Bastet, supérieur du Séminaire, comptât sur lui pour professer la philosophie à la rentrée des classes, et, confus d'une telle désignation, qui le rendait professeur de ses condisciples, il parvint, à force d'instances, à changer la volonté de son supérieur.

L'abbé Martin n'avait pas attendu d'être revêtu du sacerdoce pour faire ses essais de prédication. Il n'était que diacre, en 1821, lorsqu'il monta, le jour de la Toussaint de cette même année, sur la chaire antique de l'église d'Agde, d'où plus de soixante-dix évêques avaient annoncé la parole de Dieu.

Ordonné prêtre, en mars 1823, par Mgr Fournier, il fut immédiatement nommé vicaire à la cathédrale d'Agde, son pays natal.

CHAPITRE II

Appréciation de ses confrères. — Il se livre avec ardeur à toutes les œuvres paroissiales. — Son zèle pour la maison de Dieu. — Ses prédications multipliées. — Succès de son ministère. — Lettres d'un ami à son ami : il refuse une chaire de philosophie ; sa théorie sur l'art d'écrire ; vœux de bonne année ; il perd un frère et son père, sa douleur profonde, sa résignation chrétienne.

Tout rempli de l'esprit de sa vocation, l'abbé Martin trouva dans son vicariat un vaste champ, où les dons précieux qu'il avait reçus de la nature et de la grâce produisirent, en s'épanouissant avec toute l'ardeur de la jeunesse sacerdotale, des fruits surprenants et multipliés.

Laissons à M. Pomarèdes, alors vicaire d'Agde, aujourd'hui chanoine titulaire de la cathédrale de Montpellier, le soin de raconter lui-même les merveilles du zèle, du talent et des vertus de notre jeune prêtre. Quelle aimable sincérité brille dans ce récit ! Ne dirait-on pas qu'une même gloire convient à celui qui est loué et à celui qui loue ?

« Pendant les trois ans de notre vicariat dans l'ancienne cathédrale d'Agde, tout ce qui venait de la part de mon regrettable confrère me paraissait on ne peut plus intéressant; mais, à la distance de quarante-cinq années, ma pauvre mémoire n'aperçoit

que l'ensemble de ses actes si multipliés et si divers. C'est maintenant pour moi comme un amas confus de choses précieuses, où il m'est d'autant plus difficile de faire un choix que, en vivant avec lui dans la plus intime familiarité, je m'étais habitué à ne voir, dans les traits même les plus saillants, que l'accomplissement d'un devoir ordinaire.

» Néanmoins les circonstances qui assurèrent à sa ville natale les prémices du ministère de notre cher défunt pourront vous faire connaître la haute idée que nous nous formions tous de son mérite, en même temps que l'occasion des succès dont je fus si heureux de le voir couronné.

» Le jour même de mon ordination, 22 février 1823, ayant été nommé vicaire du bon et vénéré curé de Saint-Etienne d'Agde, M. Collard, vieillard accablé d'infirmités et presque octogénaire, je me trouvai, au bout de deux mois de service, dans la nécessité de lui exposer que les intérêts spirituels de sa paroisse populeuse réclamaient un autre vicaire. Il m'autorisa à faire, sous ce rapport, ce qui me paraîtrait le plus convenable. La question était dès lors résolue. Ayant appris à connaître au séminaire les qualités éminentes de l'abbé Martin, et sachant qu'il était appelé à recevoir la prêtrise à l'ordination de la Trinité, j'en écrivis à M. Bastet, notre supérieur. Ma demande fut accueillie, et M. Martin nous fut donné. La paroisse en témoigna hautement sa satisfaction à M. le Curé.

» De son côté, le nouveau vicaire ne tarda point à réaliser, à dépasser même toutes nos espérances. Sans parler de la conduite du prêtre au point de vue des pauvres, des malades, du soin des petits enfants et de tant d'autres devoirs de chaque jour dans le temple et hors du temple, j'ai hâte de signaler les fruits de la parole de Dieu. Les grands catéchismes raisonnés, les conférences dogmatiques et morales, faites à deux du haut de la chaire, avec demandes, objections et réponses; les prônes du matin, les discours du soir, les prédications suivies de l'Avent et du Carême, changèrent la face de la paroisse.

» Le vestiaire de la sacristie avait besoin d'être complétement renouvelé, pour l'honneur du culte public et la célébration des saints mystères. La foi et la charité accueillirent avec enthousiasme l'annonce de nos collectes dans l'église et de nos quêtes à domicile, auxquelles MM. les Fabriciens prêtèrent leur concours le plus empressé. Il s'agissait ici du domicile même du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; sous ce rapport, rien n'est petit dans la maison de Dieu : tout est grand dans les plus minimes détails ! Aussi l'abbé Martin se plaisait-il, dans ses moments de récréation, à tracer la coupe des ornements, le dessin des boiseries, et à les faire exécuter sous ses yeux.

» Dans nos promenades du soir, sur les bords de l'Hérault ou bien sur le chemin de Notre-Dame-du-Grau, nous avions coutume de nous concerter tou-

chant les besoins de la paroisse et la matière des instructions. J'ai toujours remarqué que sa mémoire était très-étendue ; aucun souvenir ne lui faisait défaut; et, pour traduire sa pensée, l'expression la plus facile et la plus heureuse était toujours à son commandement.

» Je me souviens aussi que nous parlions souvent de Rome et du Saint-Père, comme on n'en parlerait pas mieux, ce semble, au Vatican.

» C'est pour cela, sans doute, que Dieu a voulu qu'à la dernière heure de notre ami, une bénédiction suprême tombât sur lui de ce haut lieu.

» Je ne puis oublier qu'ayant été, en janvier 1826, nommé curé de la paroisse Saint-Sevère, j'avais souvent recours à l'abbé Martin, qui voulait bien tenir à ma disposition les bons services de sa parole, et là, comme à Saint-Étienne, des victoires sur les âmes indifférentes et rebelles prouvaient de plus en plus que, lorsque Dieu le veut, on peut, par sa grâce, être *prophète*, même *dans son pays*... Beau prélude! gage magnifique des succès qui devaient le suivre partout où il porterait ses pas et former le tissu de sa carrière sacerdotale ! »

POMARÈDES, chanoine.

Château d'Alco, 25 juillet 1868.

Nous savons qu'il ne nous est pas facile de raconter, aussi bien que ses contemporains, les travaux

et les succès de la jeunesse sacerdotale de l'abbé Martin ; mais nous ne saurions taire le cri de notre admiration devant ce tribut de louanges, rendu par des collègues, au plus distingué et au plus aimé d'entre eux, témoignage digne d'envie, qui est comme une couronne de gloire déposée sur sa tombe par la main de l'amitié.

Nos deux amis du Séminaire, Martin et Vinas, conservèrent leurs bonnes relations, en entretenant une correspondance que nos lecteurs regretteraient de ne pas connaître. Aussi nous empressons-nous de mettre sous leurs yeux tout ce que nous avons pu recueillir de ces confidences si intéressantes.

Le 21 septembre 1824, l'abbé Martin écrivait à son ami :

« Il est temps enfin que je revienne à toi ! Je me trompe, je ne me suis jamais écarté ; et notre amitié n'est pas de celles qui s'évanouissent, parce qu'on est forcé, par la multiplicité de ses travaux, de garder le silence. J'ai en ce moment une double fonction à remplir[1]. Tu es plus libre; pourquoi ne pas me procurer le plaisir de te lire, en dédommagement du chagrin que j'éprouve de ne pas causer avec toi ?....

» On m'a écrit plusieurs lettres pour m'attirer au collége royal de Marseille, où l'on me réservait la

[1] Il était chargé de professer les mathématiques au collége d'Agde.

chaire de philosophie. Devais-je contrister mes parents, irriter M. Viala[1]? J'ai donc imaginé des prétextes et persisté dans mes refus, malgré les instances qu'on renouvelait.

» Écris-moi bientôt. Mes occupations m'ont presque isolé; et moi qui vis tant par le cœur, je ne reçois plus, pour ainsi dire, de lettres de nos amis. L'abbé Raynaud, qui m'intéressait si vivement par ses causeries scientifiques, se tait depuis quelque temps. Beaumelle et de Massilian l'imitent... »

La lettre suivante, dans laquelle l'abbé Martin exposait son appréciation littéraire sur le style, nous a paru offrir un intérêt tout particulier:

« Agde, le 11 octobre 1824.

« J'aime à te voir, mon cher ami, juger si sévèrement les productions de certains orateurs, châteaux aériens semblables aux nuages, où l'œil de l'enfant admire des chefs-d'œuvre, tandis qu'un œil exercé n'y voit qu'un amas confus de vapeurs... La parole est le miroir de la pensée; le style est l'homme exprimé, et, si j'ose le dire trivialement, c'est le *facsimile* de son âme. Y a-t-il une pensée dans ces orateurs dont les discours ne sont qu'un amas de mots, et les mots qu'un assemblage de lettres? A mesure que je lis nos grands écrivains, je comprends de plus en plus que, pour bien écrire, il faut avant tout bien

[1] Principal de ce collége.

» Voilà ma théorie du style : elle est, ce me semble, celle de nos grands maîtres.

» J'ouvre Tacite : quel est le caractère de cet historien, penseur si profond et pourtant écrivain si figuré, si pittoresque ? Son esprit vaste saisit, dans les idées et dans les faits, de nouveaux rapports ; et, comme il ne trouve pas sous sa plume de mots nouveaux pour les exprimer, il se sert des mots usités, mais il les allie, les rapproche, les modifie, et de la langue de tout le monde il se fait une langue qui lui est propre.

» Lisons une tragédie de Racine : est-elle autre chose qu'un vaste et magnifique tableau, composé d'autant de tableaux particuliers qu'il y a de scènes différentes ? Permets-moi, mon ami, de le dire en passant : Je connais peu de poëtes plus nobles par la pensée que Racine. Mais y en a-t-il beaucoup dont le style soit plus hardi ? Et comme sa hardiesse est aimable, comme l'éclat de ses vers est doux ! Et le savant Buffon, quel langage plus élégant, plus élevé ! Qui, mieux que lui, se sert de notre langue ? Avec quel art il en épuise toutes les ressources, et les multiplie à son gré ! Comme il sait l'agrandir par d'heureux rapprochements ! Et qu'est-ce que son style, sinon une suite continue d'images toujours vraies et toujours brillantes ?

» Et Rousseau, dont on est malheureusement forcé d'admirer la parole alors même qu'il la met au service du mensonge ou de la passion, par quel pres-

tige séduit-il ses lecteurs? Par quel talent merveilleux maîtrise-t-il les âmes? Il ne parle pas, il peint; il se sert des mots comme personne ne fit avant lui : on les voit accourir sous sa plume étonnés de leur alliance, de l'éclat qu'ils se prêtent l'un à l'autre et de la magie irrésistible qu'ils exercent sur le cœur. Chez lui, surtout, chaque mot est un tableau; chaque tableau une passion; chaque passion fait éclater son âme tout entière; et cette âme, il *l'infuse* dans celle de ses lecteurs avec toute sa flamme, toutes ses idées, tous ses sentiments, et même, hélas! avec toutes ses erreurs et tous ses vices.

» Les fables éminemment philosophiques du bonhomme Lafontaine ne sont-elles pas aussi, chacune, un tableau dont tout le charme est dans les rapprochements nouveaux de mots toujours hardis dans leur simplicité naïve?

» Ne te hâte pas, mon cher Vinas, de me jeter l'anathème, parce que je m'égare trop longtemps dans un monde profane. J'aurais mieux fait, je l'avoue, et la chose m'eût été facile, de justifier ma théorie par nos auteurs de prédilection :

» Bourdaloue, le théologien sublime, dédaigne-t-il les ressources du langage? Et, si sa puissante logique a des effets si surprenants, ne les doit-il pas en partie à ce style sobre, mais élevé; à ces comparaisons austères, mais saisissantes; à ces tableaux calmes, mais pleins de grandeur; à ces rapprochements d'idées, à ces associations d'images; en un mot, à ce grand art

CHAPITRE III

L'abbé Martin est nommé principal du collége d'Agde. — Souvenirs d'enfance. — Influence de sa mère sur sa piété et son éducation. — Il reçoit la décoration du Lis. — Jubilé de 1826. — Sa conversion à l'Ultramontanisme. — Il présage les événements politiques de juillet 1830.

Les occupations du saint ministère n'absorbaient pas toute l'activité du jeune vicaire de Saint-Étienne. L'abbé Martin avait accepté, au milieu de ses fonctions sacrées, une chaire de mathématiques au collége d'Agde. Il fut bientôt nommé Principal de ce collége par un arrêté du ministre, M. Frayssinous[1]. Il n'avait alors que vingt-six ans. En se voyant, si jeune, à la tête de cet établissement universitaire, il devait penser quelquefois au jour où il y entra comme élève, en 1807, l'année même de sa fondation.

La tradition locale rapporte qu'il avait montré de très-bonne heure une intelligence et une application au-dessus de son âge, et que l'amour de sa mère fut un de ses plus vifs stimulants pour l'étude. Cette pieuse femme s'appelait Marie Blanquefort. Née dans une condition modeste, elle a vécu toujours ignorée au foyer domestique, mais admirable dans la simplicité de ses goûts et la pratique des vertus

[1] Cet arrêté est daté du 31 mai 1826.

de la femme *forte*. Elle se plaisait, comme une autre Marie, à contempler les qualités singulières qui distinguaient déjà son enfant; et l'on peut dire de lui ce qu'il a écrit de Jean d'Antioche [1], qu'il respira près de sa mère cet esprit de foi et cette piété naïve dont le cachet resta toujours sur sa vie. Chrysostome, qui nous apparaîtra souvent son modèle dans cette biographie [2], n'a pas eu pour sa chère Anthusa une plus grande vénération.

L'aspect de la mer avec ses horizons infinis, le cœur de sa mère et les saints Évangiles où il apprit à lire, versèrent des flots de lumière, de poésie et d'amour sur cette belle âme, ouverte de bonne heure aux grandes impressions de la nature et de la foi.

Il dut à sa piété précoce, puisée dans les bons exemples de sa mère, de conserver intacte cette fleur de jeunesse et de pureté, effeuillée d'ordinaire à tous les vents, sur tous les chemins. Comme ces tiges métalliques qu'il suffit de dresser vers le ciel pour émousser la foudre, cette direction vers un monde supérieur, donnée de bonne heure à la pensée du jeune enfant, préserva sa vie des orages qui en brisent tant d'autres.

L'amour filial, s'unissant à une pensée charitable, lui inspira une pieuse résolution dont il nous parlait

[1] *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres et son siècle*, tom. I, chap. II, p 41 et 42, par l'abbé Martin (d'Agde).

[2] L'abbé Martin, sans s'en douter, s'est peint lui-même, à différentes reprises, sous les traits du fils d'Anthusa.

ses sacrements. C'est elle qui lui a donné, jusqu'au dernier soupir, la patience et le courage d'un vrai chrétien; c'est elle qui lui a mis sur les lèvres ces dernières paroles: « Mon père, consolez-vous, conservez-vous pour votre famille; le Seigneur m'appelle à lui, faites-lui généreusement le sacrifice qu'il vous demande.» Et il mourut. Oh! Ciel! puis-je me faire à une pensée si cruelle? O mon ami! jamais tu ne comprendras toute l'étendue de ma douleur; j'ai perdu le compagnon de mon enfance, un frère dont l'affection remplissait si bien ma vie.

» Encore un sujet de douleur! Je n'ai pu consoler son agonie et recevoir son adieu suprême! Je n'ai pu lui donner un tendre et dernier baiser! Je ne trouve d'autre consolation que dans la prière; mais je n'ai pas celle de prier sur son tombeau. Pourquoi est-il si loin de moi? Encore une fois, que la Religion adoucisse ces regrets! Mon frère est heureux; il vit au Ciel, et moi j'ai à courir tous les dangers de la vie; j'ai à craindre tous les caprices de la fortune, les injustices des hommes, surtout les chances terribles du péché. *Beati mortui qui in Domino moriuntur : amodò requiescant à laboribus suis.*

» Adieu! prie pour mon frère, prie pour ma famille et pour moi; je suis contraint de cacher ma douleur, pour calmer celle des autres. Si tu dis mon malheur à mes amis, dis-leur aussi ma consolation. »

Ce deuil n'était pas encore fini, que l'abbé Martin

se trouvait de nouveau plongé dans une affliction non moins cruelle : « J'ai perdu mon père ! écrivait-il[1]. Ses voyages étaient terminés ; il avait dit adieu à la mer, il venait au sein de sa famille goûter le repos après tant de tempêtes. Je me flattais de réjouir sa vieillesse : c'était mon plus doux avenir... Mon ami, quels affreux sacrifices le Ciel me commande coup sur coup ! Mes affections les plus chères se rompent avec violence, et j'ai comme le pressentiment de nouvelles douleurs. Le bonheur a fui de mes jours ; je puis me distraire, je ne puis plus être heureux.... A quelle joie vive, à quel sentiment suave mon âme pourrait-elle s'ouvrir ? Les joies pures de la famille, ces plaisirs les plus vrais de la terre, ont fini pour moi ! Ma mère me reste, il est vrai, mais je ne la vois que pour me préparer à de nouveaux déchirements..... Bientôt, entraîné loin d'elle, loin de ce qui m'est cher et des lieux où tout me rappelle leur souvenir, loin d'un frère et de deux sœurs que Dieu me garde encore, j'irai peut-être affronter la mer orageuse du monde ; et, lorsque je serai battu par ses vagues, il ne me restera pas un cœur pour appuyer le mien.... O mon père ! ô mon frère ! ô ma mère ! qu'il me reste votre souvenir, vos vertus et mes pleurs : après le Ciel, je ne souhaite plus rien ! »

[1] Lettre du 5 mai 1825, Agde.

CHAPITRE III

L'abbé Martin est nommé principal du collége d'Agde. — Souvenirs d'enfance. — Influence de sa mère sur sa piété et son éducation. — Il reçoit la décoration du Lis. — Jubilé de 1826. — Sa conversion à l'Ultramontanisme. — Il présage les événements politiques de juillet 1830.

Les occupations du saint ministère n'absorbaient pas toute l'activité du jeune vicaire de Saint-Étienne. L'abbé Martin avait accepté, au milieu de ses fonctions sacrées, une chaire de mathématiques au collége d'Agde. Il fut bientôt nommé Principal de ce collége par un arrêté du ministre, M. Frayssinous[1]. Il n'avait alors que vingt-six ans. En se voyant, si jeune, à la tête de cet établissement universitaire, il devait penser quelquefois au jour où il y entra comme élève, en 1807, l'année même de sa fondation.

La tradition locale rapporte qu'il avait montré de très-bonne heure une intelligence et une application au-dessus de son âge, et que l'amour de sa mère fut un de ses plus vifs stimulants pour l'étude. Cette pieuse femme s'appelait Marie Blanquefort. Née dans une condition modeste, elle a vécu toujours ignorée au foyer domestique, mais admirable dans la simplicité de ses goûts et la pratique des vertus

[1] Cet arrêté est daté du 31 mai 1826.

de la femme *forte*. Elle se plaisait, comme une autre Marie, à contempler les qualités singulières qui distinguaient déjà son enfant; et l'on peut dire de lui ce qu'il a écrit de Jean d'Antioche [1], qu'il respira près de sa mère cet esprit de foi et cette piété naïve dont le cachet resta toujours sur sa vie. Chrysostome, qui nous apparaîtra souvent son modèle dans cette biographie [2], n'a pas eu pour sa chère Anthusa une plus grande vénération.

L'aspect de la mer avec ses horizons infinis, le cœur de sa mère et les saints Évangiles où il apprit à lire, versèrent des flots de lumière, de poésie et d'amour sur cette belle âme, ouverte de bonne heure aux grandes impressions de la nature et de la foi.

Il dut à sa piété précoce, puisée dans les bons exemples de sa mère, de conserver intacte cette fleur de jeunesse et de pureté, effeuillée d'ordinaire à tous les vents, sur tous les chemins. Comme ces tiges métalliques qu'il suffit de dresser vers le ciel pour émousser la foudre, cette direction vers un monde supérieur, donnée de bonne heure à la pensée du jeune enfant, préserva sa vie des orages qui en brisent tant d'autres.

L'amour filial, s'unissant à une pensée charitable, lui inspira une pieuse résolution dont il nous parlait

[1] *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres et son siècle*, tom. I, chap. II, p 41 et 42, par l'abbé Martin (d'Agde).

[2] L'abbé Martin, sans s'en douter, s'est peint lui-même, à différentes reprises, sous les traits du fils d'Anthusa.

plus tard avec une simplicité admirable : il s'efforçait toujours d'être le premier de sa classe, au collége, uniquement pour plaire à sa mère, et il avait fait le vœu de donner une aumône aux pauvres toutes les fois qu'il obtiendrait ce succès d'écolier. Mais ce fut bientôt l'habitude de chaque semaine, et il fallait vider trop souvent la petite bourse de l'enfant. Après lui avoir persuadé que cette promesse était trop onéreuse, on l'en fit relever par l'autorité ecclésiastique, qui lui imposa, en échange, de réciter une prière à la sainte Vierge.

A peine âgé de quatorze ans, il reçut du roi Louis XVIII, par l'entremise de M. de Bonald, alors recteur de l'Académie de Montpellier, la décoration du Lis, *récompense* (portait le diplôme) *des brillants succès obtenus dans ses classes par l'élève Et. Martin (d'Agde)*.

Tels étaient les antécédents du jeune principal, qui pouvait dire en vérité à ses élèves : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme j'ai fait[1] » ; et, par la sage direction de cet établissement, il allait préluder à une mission semblable qu'il devait remplir, quelques années après, dans un collége ecclésiastique plus important.

L'abbé Martin ne resta pas étranger au mouvement religieux qui excitait alors tant d'enthousiasme

[1] Ev. s. Jean, chap. XIII, v. 15.

parmi les populations du midi de la France. Le grand Jubilé de 1826 réclamait le concours de tous les ouvriers évangéliques. L'abbé Martin se multiplia, en quelque sorte, pour suffire au soin de ses élèves et au ministère des âmes ; aussi écrivait-il à son ami :

« Agde, le 26 novembre 1826.

« Je suis accablé par les travaux du Jubilé ajoutés à ceux de ma nouvelle charge ; mes espérances de trouver plus de liberté pour l'étude se sont bien vite évanouies : prêcher, confesser, surveiller mon petit établissement, voilà ma vie. Et puis on dira qu'un Principal de collége est un prêtre inutile.... Après tout, que sont les appréciations des hommes ? Ce n'est pas pour eux que nous travaillons. »

Le Gallicanisme et l'Ultramontanisme préoccupaient à cette époque le clergé de France, et cette divergence d'opinions, qu'on discutait vivement, tendait à diviser des esprits unis d'ailleurs par une amitié sincère.

L'abbé Martin avait été élevé, au Séminaire, dans les idées gallicanes[1]. Converti plus tard à l'Ultra-

[1] L'abbé Martin défendit, un jour, dans une Conférence, les idées gallicanes avec tant d'ardeur, qu'il crut devoir s'en confesser, par délicatesse de conscience. M. de Girard, dont la direction était si éclairée, exigea, comme réparation, de son pénitent, une déclaration explicite de sa foi. Elle consista, disait plus tard l'abbé Martin en souriant, à répéter à son Directeur

montanisme, il en exposait ainsi les raisons à son ami :

« Agde, le 10 juin 1826.

« Si nos pensées ne sont plus les mêmes, nos cœurs du moins resteront unis; ils se rencontreront toujours, ils sauront assez se confondre... au pied de la Croix. Jésus-Christ n'y a-t-il pas consacré l'amitié dans la personne de Jean? Les affections humaines ne tirent-elles pas de la Croix seule ce qu'elles ont de pur, de grand et de beau? Où puiser, mieux que là, ces communs sentiments de foi, d'espérance et d'amour, qui rapprochent vivement deux âmes et les fondent en une seule? Et cette conformité qui est la seule amitié du chrétien, qui nous la donnera? N'est-ce pas la Croix? Oui, mon ami, embrassons-la étroitement, et, alors que certaines idées nous éloignent ou nous rapprochent, nous n'en resterons pas moins unis de cœur. Tu me diras peut-être que j'ai tort d'avoir déserté des doctrines qui, jusqu'ici, nous étaient communes. N'attribue pas, je t'en conjure, cette désertion à des préventions irréfléchies. Je suis assez calme pour me tenir à l'abri des exagérations et des entraînements. Je conserve pour Bossuet le respect le plus profond et l'admiration la plus vive. J'ai lu La Mennais, il y a un mois; cette lecture m'a

les belles paroles de Bossuet : « Si je t'oublie, Eglise Romaine, puissé-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se dessèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir... » (Sermon sur l'unité de l'Église.)

saisi; mais mon Ultramontanisme est de plus vieille date. M. de Maistre m'a fait admirer la monarchie divine de l'Église; j'y croyais avant de connaître ses œuvres. Veux-tu savoir ce qui m'a ramené à ces opinions romaines, si anciennes et si pures? Veux-tu que je t'explique en deux mots les vrais motifs de ma conversion théologique? C'est l'étude plus approfondie de l'histoire et du milieu dans lequel les doctrines sur les Libertés gallicanes ont surgi; c'est leur nouveauté, l'opposition de la tradition tout entière, le spectacle imposant de l'Église universelle, la France exceptée; enfin, la condamnation que Clément XIV commençait à lancer sur ces funestes propositions et la manière dont tous les Papes suivants les ont traitées. J'étais ébranlé; après ces études, le livre célèbre de M. de Maistre est tombé dans mes mains : il a dissipé mes doutes, il a agrandi ma vue, il m'a entraîné. Je me suis écrié : Rome, je m'attache à toi! j'y tiendrai par le fond de mes entrailles; que ma langue se dessèche, si jamais je pense autrement que toi! Depuis lors, j'ai réfléchi davantage, j'ai discuté, j'ai lu à mesure que la marche des affaires et les cris de l'impiété m'en ont fourni l'occasion, et de plus en plus ma conviction est devenue ferme et inébranlable. »

Comme tous les hommes supérieurs, qui voient de loin sans être prophètes, et présagent, à travers les événements de chaque jour, les destinées futures des

nations, l'abbé Martin gémissait, en voyant l'esprit d'impiété qui régnait à cette époque et poussait la France vers un abîme ; et, d'un autre côté, il était plein d'admiration pour tout ce qu'il y avait de noble et de généreux dans certains esprits élevés qui cherchaient à arrêter le mal, en lui opposant les vraies doctrines du Christianisme.

Ce fut donc avec une douloureuse surprise qu'il apprit la destitution de l'inspecteur général, M. Laurentie. « Cet homme recommandable, disait-il, non-seulement par ses vertus, mais par des écrits littéraires qui peuvent marquer dans un rang distingué, a été destitué pour son *Introduction à la Philosophie,* livre éminemment chrétien. Voilà le prix de la franchise, voilà l'encouragement du talent ! Heureusement, le jour qu'un évêque *in partibus* lui envoyait sa destitution, il recevait de l'évêque des évêques un bref qui le félicitait de son ouvrage. » D'un autre côté, il exprimait dans les lignes suivantes la joie que lui avait fait éprouver un discours de M. de Trinquelague, premier Président à la Cour royale de Montpellier. « Sauf quelques mots dont il a payé le tribut à l'esprit parlementaire et à la faiblesse du gouvernement, écrivait-il après cette lecture, tout est admirable. Quelle noblesse à la fois et quelle franchise ! Il n'y a que la Religion qui apprenne à parler ainsi ! »

Quelque temps après, il présageait la tempête politique de 1830:

« Agde, le 15 août 1828.

« Où nous mène-t-on? Pouvons-nous pressentir tous les orages qui s'amoncèlent autour de nous? La voie des concessions est si douce, on y marche si rapidement; les exigences de l'impiété sont si violentes; elle est si insatiable de proscriptions, que je ne désespère pas d'aller, en proscrit, visiter l'Italie ou parcourir l'Espagne, et peut-être d'aller mourir dans un autre hémisphère, aux antipodes de ma patrie... O mon ami! armons-nous de courage et de foi, et, si l'impiété veut nous montrer tout ce qu'elle peut enfanter de crimes, montrons tout ce qu'il y a de vertu et de force au fond d'un cœur chrétien et sacerdotal. Mais, hélas! nous sommes si faibles, si tièdes, si lâches... N'importe, si Dieu est avec nous, qui pourra donc combattre contre nous?

» On dit que les évêques de France se concertent pour adresser au Roi une représentation qui ne serait pas inefficace sur un cœur aussi magnanime que pieux; je le souhaite pour la gloire du clergé français et pour notre bonheur. Une telle démarche devrait ouvrir bien des yeux, arrêter bien des mouvements; mais rien ne peut nous sauver de cet esprit d'orgueil et d'anarchie qui envahit tout: ses progrès font trembler, et je suis presque tenté de le prendre pour cette bête fameuse de l'Apocalypse, qui entraîne ou dévore tout, et les rois et les peuples, et ses adorateurs et ses ennemis. Il semble qu'une main invisible

nous pousse vers l'abîme; quelques hommes généreux ont beau se lever pour lutter, une voix s'écrie : Marche ! marche ! Nous marchons, et, je le crains, nous arriverons trop vite. »

CHAPITRE IV

L'abbé Martin refuse de prêter serment. — Ses idées lamennaisiennes. — Sa rétractation. — Panégyrique de saint Paul. — Il prêche le Jubilé à Pézenas. — Son carême à la Cathédrale.— Il est surnommé *Bouche d'Or*. — Discours sur la sainte Vierge, à la paroisse Sainte-Eulalie. — Neuvaine à Saint-Roch. — Mort de Mgr Fournier. — Ses prédications à Lodève, Saint-Pons et dans plusieurs villes de France. — Lettre de M. l'abbé Mullois, chapelain de l'Empereur. — Son talent d'improvisation. — Son jugement sur l'éloquence de la chaire. — Notice sur Notre-Dame du Grau et la ville primitive d'Agathè. — Traduction de la vie de saint Sévère. — Son amour pour la liturgie de l'Eglise d'Agde. — Culto de famille. — Il accompagne son Evêque dans une visite pastorale. - Il fait plusieurs de ses Mandements. — Compte rendu d'un Avent prêché par Mgr Thibault.

La révolution de 1830 vint inaugurer un nouvel ordre de choses et imposer à tous les fonctionnaires publics l'obligation de prêter serment au gouvernement sorti des barricades. L'abbé Martin y répugnait. Il se rendit à Montpellier pour consulter l'évêque, Mgr Fournier. C'est encore à M. l'abbé Vinas que nous empruntons ce fait :

« J'accompagnai, dit-il, l'abbé Martin à Château-d'O, pour obtenir une décision à l'égard du serment ; mais je ne saurais affirmer si c'est alors ou plus tard que, par suite de ce serment, il quitta la direction du collége[1]. »

[1] Le souvenir de l'abbé Martin est resté vivant au collége d'Agde. Quelques anciens élèves ayant eu la pensée de former

Bientôt le journal *l'Avenir* jeta au sein du jeune clergé de France, comme une lave brûlante, ses doctrines libérales. Doué d'une imagination de feu, d'un cœur ouvert à toutes les pensées généreuses, à tous les sentiments dévoués, l'abbé Martin ne pouvait rester indifférent devant les pages éloquentes de l'abbé de Lamennais.

Une brillante auréole rayonnait autour du front du prêtre tribun. Les royalistes l'exaltaient; les hommes religieux étaient fiers de sa gloire, qui semblait se réfléchir sur l'Église elle-même; Léon XII lui destinait, disait-on, la pourpre. Comment l'abbé

une association, afin de grouper autour de cet établissement les sympathies de tous ceux qui en sont sortis et qui peuvent aujourd'hui lui prêter le concours de leur influence, la présidence de la première réunion fut donnée à l'abbé Martin, au mois d'août 1865. Sur les instances du Comité, il prit la parole et retraça, dans une intéressante improvisation, l'histoire du collége et de la ville d'Agde. « O mon pays! s'écria-t-il, que tu fus bien nommé par les premiers Phocéens qui, en abordant tes rivages, te dotèrent du nom d'Agathè! » M. Coste-Floret, maire de cette ville, a prononcé l'éloge de notre vénéré défunt, son ancien maître et ami, à la distribution des prix de cette année 1868. Son discours a été le développement des paroles suivantes du poëte latin, dont il a fait une heureuse application au plus illustre des anciens élèves du collége :

« *Pueri ludentes : Rex eris, aiunt,*
Si rectè facies.

» Au siècle d'Auguste, les enfants de Rome disaient dans leurs jeux : Fais bien, et tu seras roi.» (HORACE, 1re *Épître.*)

Martin n'aurait-il pas été séduit par ce *Père de l'Église*, comme on appelait alors l'illustre auteur de l'*Essai?* D'ailleurs, homme de courage et de désintéressement, il ne reculait pas, malgré ses convictions royalistes, devant l'application la plus complète de la liberté. Son imagination lui en signalait les avantages avec plus de clarté que les dangers. Il adopta donc, avec toute l'ardeur de sa jeunesse et de sa foi, les idées nouvelles que les rédacteurs de l'*Avenir* devaient pousser bientôt jusqu'aux plus regrettables conclusions.

Plus d'un de ses contemporains et de ses collègues dans le sacerdoce partageaient ces séduisantes doctrines. Elles étaient professées surtout par un de ses meilleurs amis, l'abbé Gabriel, curé à Pézenas, et le presbytère de Sainte-Ursule devint le théâtre habituel des discussions les plus chaleureuses. Là, entourés d'un certain nombre de jeunes hommes que les deux prêtres éminents avaient amenés aux pratiques de la foi et qu'ils électrisaient tour à tour de leur parole, ils exposaient chaque soir, devant eux, les grandes questions sociales. Membres correspondants de l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, ils recueillaient des souscriptions pour l'émancipation de l'Irlande ou la résurrection de la malheureuse Pologne[1]. La belle âme de l'abbé Mar-

[1] L'amour de la Pologne était resté comme une généreuse pensée au fond du cœur de l'abbé Martin. Il était en correspon-

tin s'ouvrait surtout aux plus vives émotions. Chaque article de l'*Avenir* lui causait une sorte de tressaillement. Il suivait par la pensée Montalembert et Lacordaire réclamant devant la Chambre de Pairs, au nom de leurs droits de citoyens, le titre de *maîtres d'école*. Il exhalait son indignation sur la destruction de l'archevêché de Paris et sur la violation de la liberté du domicile dans la personne des trappistes de la Meilleraye ; mais, plein de confiance dans l'avenir, il faisait partager à ses jeunes auditeurs de radieuses espérances, que les fréquentes visites de l'abbé Combalot, un des membres fondateurs de l'*Agence,* venaient ranimer.

Deux années s'écoulèrent dans cette effervescence d'idées et de sentiments. On connaît le résultat des exagérations lamennaisiennes : Rome fit entendre sa grande voix. Ce fut pour le cœur de l'abbé Martin et de son ami une épreuve terrible, mais leur foi n'hésita pas un moment. A la suite de la retraite ecclésiastique de 1832, où fut publiée l'encyclique de

dance avec le supérieur de la Mission polonaise à Paris. L'abbé A. Jelowski lui écrivait, le 11 juillet 1864 :

« L'image que vous voudrez bien recevoir, en vous rappelant la Pologne, vous rappellera un de ses prêtres, auquel vous aviez donné l'hospitalité et dans la maison de Dieu et dans la vôtre. Pie IX a bien voulu agréer cette image, faite pour encadrer ses propres paroles, qui nous répondent de l'avenir de la Pologne. Ces paroles vous ont fait prier sans doute pour elle, vous qui l'aimez tant ! »

Grégoire XVI, *Mirari vos arbitramur*, qui condamnait les doctrines religieuses et politiques de l'*Avenir*, ils se soumirent sincèrement à cette décision souveraine, et l'abbé Martin écrivait à cette occasion :

« Agde, 16 septembre 1832.

» J'adhère pleinement, sous tous les rapports, sans explication, ni restriction, ni réserve, à l'encyclique de Grégoire XVI et à toutes les vérités qu'elle renferme. Il est vrai que mon adhésion n'est pas très-méritoire : en obéissant, je ne fais qu'appliquer les principes qui, depuis quelques années, dirigent ma vie. Est-ce qu'un des principaux articles de ma foi religieuse n'est pas la profession de l'attachement le plus absolu, le plus entier, le plus aveugle, si je peux parler de la sorte, au siége de Rome, centre de l'unité catholique, organe des traditions séculaires, docteur universel et infaillible du monde chrétien ?

» Quant à la politique de l'*Avenir* touchant la liberté de la presse, la séparation de l'Église et de l'État, le droit donné aux peuples de renverser les gouvernements oppresseurs, je n'y ai jamais vu que des opinions transitoires, applicables à des temps malheureux, où le gouvernement pose l'athéisme en principe et veut confisquer toutes les libertés au profit d'une tyrannie antichrétienne. Si le Pape réprouve cette manière de voir, j'adhère encore à sa pensée. Tu me trouveras toujours, mon ami, sur le chemin

de la soumission, parce qu'il est pour moi le chemin de l'honneur et de la vérité.....

» Si j'ai souffert du déchirement causé par de vives affections, je suis amplement dédommagé par le bonheur que je trouve à m'attacher avec plus d'amour à cette colonne de la foi, dont la base touche la terre et dont le faîte se perd dans le ciel, colonne sainte dont je ne crois pas m'être séparé un moment, et sous le pied de laquelle je voudrais être écrasé, si elle tombait.

» Une autre consolation me reste : je me retrouve de nouveau plus rapproché, par mes sentiments, de toi, le compagnon de mes études, dont le nom seul me retrace tant de doux souvenirs. Après les agitations qui ont brisé mon âme, les jours du Séminaire me semblent plus beaux que jamais. Hélas! ces jours sont loin de nous; ils ont disparu comme la trace du vaisseau. Retrouverons-nous jamais les heures si calmes de notre première jeunesse? Job avait bien raison de dire : « La vie de l'homme est comme un torrent dont l'eau s'enfuit et ne revient plus.... »

Depuis que l'abbé Martin avait quitté la direction du Collége d'Agde, il s'était livré avec un succès toujours croissant au ministère de la prédication. L'originalité de son talent et la nouveauté de sa méthode lui suscitèrent des contradicteurs; mais la foule se pressait autour de sa chaire; et, quoiqu'il n'eût encore prêché que dans quelques modestes églises du

diocèse, l'opinion publique lui présageait déjà de magnifiques succès.

Il fut invité à prêcher, le 25 janvier 1833, le panégyrique de saint Paul dans l'église de Saint-Roch, à Montpellier. Le sujet était digne de l'orateur. L'abbé Martin l'aborda avec une franchise d'allures qui fit une profonde sensation dans la ville épiscopale. Son discours devait attirer naturellement sur lui l'attention de Mgr Fournier.

Cet illustre Prélat fut un des premiers évêques de France qui pressentirent d'avance la chute de l'abbé de Lamennais. Avec son regard d'aigle, il devina le germe des erreurs les plus dangereuses à travers les éblouissements de ce magnifique génie. Il avait donc été contristé de voir l'abbé Martin entraîné un moment par la séduction qu'exerçaient ces doctrines nouvelles; mais l'affection de Mgr Fournier pour le jeune prêtre agathois n'avait pas été affaiblie. Il connaissait depuis plusieurs années son intelligence et son cœur; il savait le bien qu'il pouvait faire dans son diocèse, et, comptant sur la droiture de son jugement et la vivacité de sa foi, il ne doutait pas de sa séparation complète des idées du journal *l'Avenir*, dès que l'erreur deviendrait plus manifeste. Aussi, quand, après la publication de l'encyclique de Grégoire XVI, l'abbé Martin eut donné l'exemple de la soumission que nous avons déjà fait admirer, l'Évêque avait-il pressé sur son cœur le jeune prêtre avec un amour doublement paternel.

Le lendemain du jour où le prédicateur de Saint-Roch prêcha le panégyrique de saint Paul, quelques esprits jaloux crurent devoir profiter de l'occasion pour inspirer à Mgr Fournier de fâcheuses préventions. Ils lui présentèrent l'abbé Martin comme un novateur dangereux, évitant les routes battues et cachant, sous un style imagé et fleuri, le vide ou la hardiesse de la doctrine. L'abbé Vinas, instruit de cette manœuvre perfide, fut effrayé pour son ami. Il se rendit au palais épiscopal; il protesta de toute l'indignation de son âme et, analysant le panégyrique de saint Paul, qui était resté gravé dans sa mémoire, il y montra la théologie la plus saine et la science la mieux approfondie de la doctrine catholique, sur le dogme de la grâce en particulier. L'Évêque accueillit avec bienveillance les observations de l'abbé Vinas; et, comme celui-ci insinuait timidement la pensée de faire prêcher son ami à la cathédrale, Sa Grandeur se hâta de l'accepter et pria le curé de Saint-Roch d'aller trouver M. Coustou, son vicaire général, chargé du choix des prédicateurs. Quelques jours après, l'abbé Martin était prié par Mgr Fournier de prêcher, dans son église cathédrale, la station du Carême de 1834.

A l'occasion du Jubilé qui eut lieu durant l'Avent de l'année précédente, il évangélisa la paroisse Sainte-Ursule, de Pézenas, et il se retira ensuite dans sa chère solitude d'Agde, pour s'y préparer,

par un travail sérieux, à la mission plus importante qui lui était réservée à Montpellier.

Ses amis n'étaient point sans inquiétude touchant le résultat de cette mission. Pour lui, il demeurait calme, se confiant sur la droiture de ses intentions, sur ses convictions bien arrêtées touchant la méthode de prédication la plus utile à notre époque et sur la grâce de Dieu. « Comment ferez-vous, lui demandait-on un jour, pour vaincre les préventions qu'ont suscitées vos doctrines lamennaisiennes? » Il répondit avec simplicité : « Je ferai mon devoir; je ne m'écarterai pas de la ligne que je crois être la meilleure. Je prêcherai tous les dimanches un sermon dogmatique, afin de propager, autant qu'il dépendra de moi, la science religieuse qui s'affaiblit, et l'on rendra justice, je l'espère, à mon orthodoxie; le mardi et le jeudi de chaque semaine, je prêcherai une homélie sur l'Évangile, à la manière des Pères de l'Église, convaincu que c'est le vrai moyen d'enseignement moral. »

Le succès de l'abbé Martin, pendant la station du Carême, dépassa toutes les prévisions. Il sut joindre au coloris du style, au charme des comparaisons, à la grâce et à la grandeur des images, une doctrine exacte, une éloquence grave et élevée, qui séduisirent non-seulement son savant auditoire laïque, mais les membres les plus éminents du Clergé et du Chapitre cathédral. Il nous suffira de citer,

parmi ses admirateurs, le célèbre abbé Carrière, si bon théologien, si parfait appréciateur du vrai mérite, et l'abbé Coustou, dont les idées sur la prédication se trouvèrent en tout conformes aux siennes.

A la fin de la station, Mgr Fournier associa le jeune prédicateur à son Chapitre, en lui donnant les insignes de Chanoine honoraire, et, dans son enthousiasme, il le surnomma *Bouche-d'Or*.

Dans son histoire du savant évêque de Constantinople, l'abbé Martin s'est posé cette question : « De qui Jean a-t-il reçu le nom de Chrysostome ? » Et voici comment il y répond : « Ce que dit le Père Lebrun, qu'il ne fut appelé ainsi qu'au VIIe siècle, est inexact. Théodoret, le concile de Chalcédoine, dans le Ve, le désignent par l'épithète de *Bouche-d'Or*[1]. Proclus, son disciple et l'un de ses successeurs, le nomme *Langue-d'Or*[2]; et le Père Stilting, d'une critique généralement si éclairée et si sûre, n'hésite pas à croire que le grand orateur reçut, dès sa mort même ou à peu près[3], un nom qui répondait si bien à l'idée qu'on avait de son éloquence. Mais ce nom, qui pouvait le populariser, si ce n'est le peuple lui-même ? Non, ce n'est pas d'un écrivain obscur qu'il l'a reçu, mais de cette ville d'Antioche, si fière de lui, qui ne l'entendait presque jamais sans faire éclater, par des applaudissements, son ardente admiration. Chrysostome

[1] Théod., *dial.* 2, Conc., tom. IV, p 830
[2] Procl., *de Trad. div. miss.*
[3] Stelt., t. Sept. 69.

fut ainsi baptisé dans une acclamation populaire. »

Ce n'est pas le peuple de Montpellier qui appela le premier l'abbé Martin *Bouche-d'Or :* il reçut ce titre, comme nous venons de le dire, d'un de nos plus illustres évêques; mais l'opinion publique ne tarda pas à le consacrer, et, depuis surtout que le prédicateur de la station de 1834 fut mis à la tête de la paroisse de Saint-Denis, il n'est pas une simple femme qui ne l'ait désigné sous ce nom. Disons, en passant, que ce titre glorieux inspira peut-être à l'abbé Martin la pensée d'étudier plus à fond la vie et l'éloquence de saint Jean Chrysostome.

On nous permettra le récit d'une simple anecdote, pour prouver quelle était la facilité de conception et de parole de l'abbé Martin.

Pendant la station du Carême, Mgr Fournier, ayant réuni les prédicateurs de la ville épiscopale, fit à chacun des observations sur le sermon auquel il avait assisté. L'un d'eux avait prêché sur la sainte Vierge. Le Prélat, avec une simplicité pleine d'abandon qui lui était naturelle, crut devoir exposer à quel point il se plaçait quand il traitait le même sujet. L'abbé Martin devait prêcher quelques jours après à Sainte-Eulalie, et en présence de Mgr Fournier lui-même, qu'ils avaient invité à leur fête de l'Annonciation. Après un court exorde, il indiqua le plan de son discours. C'était le plan même du discours de l'Évêque; et, développant tour à tour les diverses considérations

qu'il avait entendues au palais épiscopal, il reproduisit avec tant de grâce et d'élégance la pensée du Prélat, que celui-ci, se retournant vers l'abbé de Lunaret, son vicaire général, lui dit en souriant à plusieurs reprises : « Mais il me vole un de mes plus beaux sermons ! » Mgr Fournier fut si satisfait de ce larcin bien légitime, qu'il fit publiquement l'éloge du jeune et brillant orateur.

Cette station de carême laissa les plus doux souvenirs dans l'âme de l'abbé Martin ; aussi saisissait-il avec empressement toutes les occasions qui le ramenaient à Montpellier.

M. le Curé de Saint-Roch l'ayant invité à prêcher dans son église la neuvaine en l'honneur de saint Paul, du mois de janvier 1835, il se hâta de lui répondre : « Je n'ai point oublié Montpellier, et j'ai regretté certaines circonstances qui m'ont empêché d'y reparaître depuis le Carême. En me rendant à ton invitation, je serai donc heureux, non pas seulement de revoir un ami, mais de me retrouver dans une ville qui m'est devenue chère à l'égal d'une seconde patrie. »

La fin de cette lettre nous révèle les sentiments de l'abbé Martin pour Mgr Fournier, dont une grave maladie faisait pressentir la mort prochaine. « Nous ferions, disait-il, une perte d'autant plus grande, que, par le temps qui court, on ne sait en quelles mains peut tomber la crosse épiscopale. Mgr l'Evêque,

par ses longs services, son magnifique talent, sa charité et son indulgence paternelle, a d'imprescriptibles droits à l'amour de ses diocésains, surtout de ses prêtres. » Et, quelque temps après sa mort, il écrivait : « J'ai bien regretté ce bon Évêque ; on le remplacera difficilement. Espérons que du haut du Ciel il continuera le bien qu'il a fait pendant trente ans à son excellent diocèse ! »

Les principales villes de ce diocèse entendirent les prédications de l'abbé Martin. Béziers, Pézenas, Cette, Lunel, Saint-Pons, se souviennent encore de cette parole à la fois si grave et si harmonieuse, qui attirait toujours autour de sa chaire un auditoire aussi sympathique que nombreux.

Mais la ville de Lodève, où il avait débuté en quelque sorte, avant la station de Montpellier, dans la carrière apostolique, fut plus souvent le théâtre de son zèle. Il y prêcha plusieurs carêmes, avec un succès toujours croissant. Aussi, quand il fut invité, une année avant sa mort, à inaugurer la nouvelle chaire de Saint-Fulcran, sa présence fut-elle l'objet d'une véritable ovation.

Nous croyons devoir reproduire ici le compte rendu de cette solennité, parce qu'il nous semble retracer admirablement le caractère du talent oratoire de l'abbé Martin, dans les discours de circonstances solennelles :

« Le sujet s'imposait de lui-même au prédicateur :

comment ne pas parler, en effet, de la grandeur, de l'efficacité de la parole évangélique, en inaugurant une chaire sacrée ? La chaire est la tribune des âmes, c'est pour le prêtre un trône plus haut que celui des rois. De là tombe une parole simple, toujours uniformément moulée dans un texte inflexible et immuable; mais cette parole, on ne l'écoute qu'à genoux; nul n'y répond, nul ne la contredit, même lorsqu'elle blesse. Cette parole n'emprunte rien ni à l'opinion du moment, ni aux intérêts, ni aux passions, ni à la personne même de l'orateur : elle tient toute sa force de Dieu, autorité de langage qui n'a rien d'égal sur la terre, et contre laquelle tout murmure est impie, toute protestation blasphème !

» Quels sont les effets de cette parole ? quelle a été son influence sur le monde ? Le Verbe incarné avait dit à douze inconnus, ses apôtres : « Allez, instruisez toutes les nations, portez ma doctrine jusqu'aux extrémités de la terre. » Et ces douze hommes de néant, jetant les yeux sur la carte, comme les lieutenants d'Alexandre, se partagent le monde.

» L'orateur esquisse à grands traits, avec une profondeur de vues et un bonheur d'expression remarquables, l'histoire de l'établissement du christianisme. A l'Orient et à l'Occident, au Nord comme au Midi, les prodiges s'accomplissent, les miracles se multiplient pour attester les effets irrésistibles de la parole sainte; partout les faux dieux sont renversés, les oracles confondus, les peuples convertis, les nations

régénérées. Rome, elle-même, protégée par ses Césars et ses légions, tombe vaincue devant ces nouveaux conquérants. Leur sang coule, il est vrai, et sur le mont Janicule se renouvelle, par l'ordre du tyran qui, à la honte de l'humanité, trônait alors au Capitole, le sacrifice du Calvaire; mais le glaive des bourreaux ne peut atteindre la semence divine qu'ils ont jetée, à pleines mains, dans la cité de Romulus. Encore quelque temps, et le nom des Néron et des Domitien sera livré au plus ignominieux oubli, tandis que la chaire de Pierre, le trône du haut duquel il a pris possession du monde, incrustée dans l'or et le bronze, sera l'objet d'une pieuse et universelle vénération.

» Impossible de suivre l'orateur dans tous les développements de sa brillante thèse : nous ne pouvons qu'indiquer, en passant, avec quelle puissante harmonie vibre chez lui la fibre patriotique; on sentait qu'elles sortaient du cœur, ces belles paroles : *Si Rome est la tête du catholicisme, la France en est le cœur.*

» Voilà un canevas bien pâle, bien décoloré, de ce que nous avons pu entendre de cette belle instruction ; nous y avons retrouvé toutes les qualités de l'orateur consacrées par la plus brillante des réputations. Son geste est sobre et magistral, sa diction harmonieuse et pure, son langage fleuri et imagé. Il joint quelquefois à l'onction de Fénélon la véhémence de Bossuet. Il peint aussi bien qu'il argu-

mente. Il ne veut point imposer la doctrine, il veut la faire aimer ; son éloquence est un cri du cœur au cœur, ses apostrophes une longue admiration. Il ne démontre pas seulement la beauté de la religion, il la chante; car il est poëte avant tout, poëte dans la plus large acception du mot, c'est-à-dire par le sentiment et l'image, l'essence même de la poésie ; poëte, en un mot, comme Fénélon et Chateaubriand.

» La magnifique chaire de Saint-Fulcran ne pouvait être inaugurée d'une manière plus splendide et plus solennelle ; la nef, la tribune et l'orateur s'harmonisaient admirablement dans la triple essence de la beauté, le grandiose, l'élégance et la pureté[1]. »

On ne nous accusera donc pas d'exagération si nous plaçons l'abbé Martin dans cette pléiade d'orateurs sacrés, tels que MM. Deguerry, Cœur, Plantier, Beautain, de Place, Combalot, qui ont illustré à la même époque la chaire chrétienne ; et nous ne sommes pas surpris de l'éloge tombé de la bouche de Mgr Thibaut, après avoir entendu l'abbé Martin à la fin d'une retraite pastorale[2] : « Voilà un homme que

[1] Compte rendu de M. Danjan, dans l'*Écho de Lodève*, le 23 juin 1867.

[2] Cette retraite avait été prêchée à Saint-Pons par l'abbé Frère, chanoine titulaire de Paris et professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne. L'abbé Martin fut chargé du discours de clôture.

l'on peut sans crainte présenter à ses amis et à ses ennemis ! »

La parole de l'abbé Martin ne pouvait rester enfermée dans les limites de son diocèse. L'éclat de sa réputation le fit appeler au dehors, et nous nous exposerions à des redites si nous voulions rendre compte de ses diverses stations. Nous nous contenterons de citer particulièrement les deux villes capitales du protestantisme dans le midi de la France, Nîmes et Montauban, où il montra sa puissance de dialectique dans les controverses religieuses. A Nîmes, toutes les intelligences d'élite se groupèrent autour de sa chaire ; et il compta surtout, parmi ses auditeurs assidus, le docteur Plaindoux, qu'il devait avoir la consolation de ramener plus tard à la pratique du christianisme [1], et le poëte Reboul.

Après un de ses sermons, le poëte boulanger écrivit

[1] Le docteur Plaindoux a été, de nos jours, la plus grande illustration médicale de Nîmes. Appelé auprès de Mgr Cart, atteint d'un mal incurable, il fut si touché de la résignation surhumaine que témoignait ce saint Prélat au milieu de ses douleurs, qu'il voulut faire une étude plus approfondie de la religion. Et Sa Grandeur, à laquelle il fit part de ses doutes en matière de foi, eut la bonne pensée de l'adresser à l'abbé Martin, comme au prêtre le plus capable de l'éclairer. M. Plaindoux suivit le conseil de son Évêque, et, pendant près d'un an, il vint tous les quinze jours à Montpellier, pour recevoir les lumières et la direction de M. le Curé de Saint-Denis.

à l'abbé Martin un billet qui prouve à quel point il avait subi la séduction de sa parole :

« Nîmes, le 5 février 1855.

» Mille fois merci, Monsieur l'Abbé, des bonnes et belles paroles que vous nous fîtes entendre hier. Si les choses saintes ne commandaient pas la réserve, je serais venu moi-même vous féliciter, à l'issue des offices, dans la sacristie.

» Le sujet de votre instruction (je dis mal peut-être, mais c'est pour ne pas effaroucher votre modestie), m'a rappelé une charmante fable de notre compatriote Florian : c'est un paysan qui, pour passer un fleuve, attend, assis sur le bord, que l'eau ait cessé de couler. Le fabuliste termine en conseillant à ce brave homme de se jeter à la nage, car *cette eau coulera toujours*[1] !

» Qui de nous, hélas ! n'a pas été cet homme-là ? et que vous avez bien fait d'exciter cette paresse d'esprit pour des choses qui tiennent la plus grande et la plus noble place dans les destinées de l'homme et sans lesquelles, comme vous l'avez dit excellemment, l'homme ne saurait se comprendre.

» J. REBOUL. »

M. l'abbé Mullois, premier Chapelain de l'Empereur, avait plusieurs fois formé le projet de se rendre

[1] Florian, liv. V, fable 6.

à Montpellier pour voir M. Martin; il lui écrivit la lettre suivante pour connaître la meilleure manière d'envisager l'éloquence de la chaire, comme il avait écrit au Père de Ravignan et à quelques autres célébrités contemporaines:

« Paris, 8 juin 1852.

» Monsieur le Curé, je vous demande pardon de vous écrire, sans avoir l'honneur d'être connu de vous : je le fais néanmoins en toute confiance, car il s'agit de charité et de religion, et je sais, d'après ce que m'a dit l'abbé..., que ces deux choses vous touchent et que vous les comprenez fort bien.

» Depuis quelques années, Monsieur le Curé, je m'occupe des masses, de l'amélioration morale des ouvriers et des pauvres surtout; je viens de publier deux petits ouvrages dans ce but. Dieu les a bénis au delà de toute espérance. Je m'occupe encore maintenant d'un travail sur la manière de parler au peuple, et je viens réclamer les conseils de votre expérience et de votre charité. Ayez, je vous en prie, la bonté de me dire quels sont, d'après votre jugement : 1° les défauts de la prédication de ce siècle; 2° quelles sont les causes de cet ennui qui vient si souvent prendre l'auditoire; 3° quels seraient les moyens d'y remédier; 4° quelle est la grande différence de la prédication adressée au peuple et de la prédication aux classes élevées de la société, etc., et tout ce que vous savez de bon sur

ce point, ou plutôt non pas tout (car ce serait trop long), mais au moins une petite partie. Je vous le demande, Monsieur le Curé, au nom de mes ouvriers, de mes chiffonniers, de tout mon pauvre et méchant peuple.

« L'abbé MULLOIS. »

Nous ignorons ce que l'abbé Martin répondit à cette lettre ; mais, dans une page de critique littéraire que M. Villemain ne désavouerait pas, il a exposé ses idées sur l'éloquence de la chaire, dont l'idéal lui semblait réalisé dans la méthode oratoire de saint Jean Chrysostome. Voici comment il s'exprime :

« La chaire chrétienne est entrée, depuis deux ou trois siècles, dans une voie qu'il ne nous appartient pas de juger, mais qui l'éloigne singulièrement des premiers maîtres de l'éloquence sacrée, c'est-à-dire des Pères de l'Eglise. » « Les discours de ceux-ci, dit Fleury, sont simples, sans art qui paraisse, sans divisions, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse ; quelques-uns sans mouvement, la plupart fort courts. Il est vrai, ces saints évêques ne prétendaient pas être des orateurs, ni faire des harangues ; ils prétendaient parler familièrement, comme des pères à leurs enfants et des maîtres à leurs disciples. C'est pour cela que leurs discours se nomment *homélies* en grec, et en latin *sermons*, c'est-à-dire entretiens familiers. Ils cherchaient à instruire en expliquant l'Écriture, non par

la critique et les recherches curieuses, comme les grammairiens expliquaient Homère et Virgile dans les écoles, mais par la tradition des saints Pères. Ils cherchaient à émouvoir, non pas tant par la véhémence des figures et les efforts de la déclamation, que par la grandeur des vérités qu'ils prêchaient, par l'autorité de leurs charges, leur sainteté personnelle et leur charité. Ils proportionnaient leur style à la portée de leurs auditeurs[1].»

» C'est avec cette méthode, ou plutôt cette complète absence de méthode, que procède Chrysostome. Point de plan, point de cadre, point de règles; aucun dessein arrêté, si ce n'est, d'une manière générale, *la confirmation de la foi et la correction des mœurs ;* aucune espèce d'unité. C'est l'abandon, l'imprévu, le désordre de la conversation. Souvent il entre en matière sans préambule; parfois il fait, l'un sur l'autre, deux ou trois exordes, inspirés par la première circonstance venue : l'affluence qu'il a sous les yeux, les pauvres qu'il a rencontrés sur sa route, l'événement qui a ému la cité la veille ou le matin. A part les panégyriques et quelques discours sur un sujet spécial, il explique le passage de l'Écriture qu'on vient de lire du haut de l'ambon. L'explication est simple, littérale, solide. Esclave du texte, il en fait valoir tous les mots; quelques phrases lui suffisent pour poser le dogme, répondre aux ques-

[1] Fleury, *Mœurs des chrét.*, 3e part., ch. XXXI.

tions, écarter les difficultés. Il s'interrompt au milieu de son commentaire pour une pensée qui le frappe, pour une digression qui l'entraîne; quelquefois pour donner un avis, pour faire un reproche, pour prendre à partie tels ou tels de ses auditeurs. Puis tout cela finit par une exhortation morale, peu liée d'ordinaire à ce qui précède, mais toujours en rapport avec les besoins de l'auditoire, et dans laquelle il s'abandonne à sa verve et déploie tous les trésors de son éloquence. Du reste, pas plus de façons dans le style que dans la composition. Grand, large, d'une belle et fière simplicité, quelquefois naïf, il est quelquefois sublime..... Pasteur, il s'entretient librement et saintement avec ses ouailles, caresse, gronde, discute, plaisante, raconte, interroge avec une familiarité paternelle et affectueuse, souvent très-piquante; mais, de temps à autre, le ton s'élève, la parole éclate, la conviction déborde, et l'auditoire subjugué bat des mains, pousse des cris, verse des larmes, et proclame à haute voix la résolution de se convertir[1]. »

Dans ces lignes si remarquables, l'abbé Martin a fait plus que caractériser la méthode oratoire de l'évêque de Constantinople, et l'éloquence de la chaire en général : il s'est peint, sans s'en douter, lui-même, et ceux qui eurent le bonheur de l'entendre, lui

[1] *S. Jean Chris.*, tom. I, p. 288.

auront appliqué bien des traits de ce tableau magistral. Il exigeait quelque chose de plus de l'orateur sacré : il croyait que l'improvisation, sinon de la pensée, du moins de la parole, est souvent nécessaire, et il exhortait les jeunes prêtres à se préparer, par des études sérieuses et par une longue habitude d'écrire, à cet art si difficile et quelquefois même si dangereux.

Le don d'une riche improvisation est rare sans doute ; il faut reconnaître cependant que certains esprits réussissent à acquérir cette puissance merveilleuse, et que l'éloquence chrétienne lui doit surtout ses plus grands triomphes. Le discours de saint Paul devant l'Aréopage fut une magnifique improvisation. Sans s'astreindre à écrire ses discours, Chrysostome, quand la chose était possible, n'abordait la chaire qu'après de sérieuses méditations. Toutefois les circonstances l'obligeaient souvent à parler sans préparation, et sa parole improvisée n'en avait que plus de chaleur et de mouvement. Fénelon recommandait et pratiquait cette manière de prêcher. L'abbé Poulle, contemporain et émule de Massillon, n'a écrit ses sermons que dans une extrême vieillesse, après avoir exercé toute sa vie le ministère de la parole avec le plus grand succès. De nos jours, le Père Lacordaire n'a-t-il pas trouvé quelquefois, sous l'ardeur brûlante de l'improvisation, des éclairs de langage et de pensées qui faisaient éclater les applaudissements de son auditoire ? Enfin le célèbre Père Ventura, que la France a entendu « remuant, avec son accent étran-

ger, tous les esprits et tous les cœurs[1] » et a trouvé plus grand que sa réputation, n'a rédigé ses savantes Conférences qu'au moment de leur publication.

L'improvisation a, il est vrai, un danger pour la gloire des orateurs qui s'abandonnent à son souffle. Quand leur bouche est devenue muette, et que la tombe s'est fermée sur leur cercueil, il ne reste d'eux qu'un souvenir, à moins que la sténographie n'ait recueilli leur parole; encore même, cette parole a toujours perdu de son élan, et il est difficile d'en apprécier la puissance.

De tels hommes ne peuvent être jugés qu'au pied de la chaire, au milieu de la foule qui les entoure, au moment où la voix jaillit de leur âme avec ce prestige, cette émotion, cette autorité qu'y ajoutent le regard, le geste, l'accent, la personnalité de l'orateur, et cet amour de Dieu et des hommes qui embrase leur vie et déborde dans leurs discours.

L'abbé Martin peut être classé parmi les improvisateurs véritablement éloquents de notre époque. Après avoir porté pendant plus de quarante ans (selon sa propre expression) le poids de la parole, il n'a pas laissé un seul sermon écrit; et peu de prêtres, placés à la tête d'une paroisse, ont prêché aussi souvent que lui. Il nous est permis d'ajouter que le manque de préparation ne nuisit jamais à la clarté de sa pensée, ni à la pureté, l'élégance et l'harmonie de sa période.

[1] Paroles de Berryer.

Les compatriotes de l'éloquent prédicateur, fiers de sa renommée, ajoutèrent au nom de l'abbé Martin celui d'*Agde,* lui donnant ainsi une sorte de titre de noblesse, honorable pour le patriotisme du fils de cette vieille cité. Agde était, en effet, l'objet de ses prédilections les plus vives. C'est là qu'il avait fait, non-seulement ses premières études d'enfant, mais encore ses premiers travaux d'homme et de prêtre. Aussi lui a-t-il payé le tribut de sa piété filiale en écrivant quelques pages, d'une érudition aussi intéressante que vraie, sur la ville primitive d'Agathé[1], dans un opuscule intitulé : *Notice sur Notre-Dame-du-Grau,* suivie de la *Vie de saint Sévère*[2].

M. Martin raconte que, « vers le milieu du ve siècle, l'an 456, un étranger débarquait sur la plage de l'antique Agathé ; il venait de la Syrie, fuyant le monde et cherchant un lieu désert pour y vivre seul avec son Dieu. Il s'établit à deux milles de la ville, sur un plateau de laves et de cendres, couvert de pins et baigné par les flots de la Méditerranée, non loin d'une de ces bouches par où l'*Araur* (l'Hérault) venait se jeter dans le golfe Gallique, en formant un vaste delta, au bord d'une belle fontaine qui prit le

[1] Agathé, ancien nom de la ville d'Agde.

[2] Ce travail n'a été publié qu'en 1843; néanmoins nous l'avons mis sous la date de ce chapitre, parce qu'il a été le résultat des études et des recherches de l'abbé Martin, à l'époque où il habitait Agde.

nom d'Aigues-Vives. Mais bientôt la cellule de Sévère se changeait en monastère, l'abbé était thaumaturge.

» Agathé, qui avait subi trois invasions de barbares dans un demi-siècle, et qui entendait sans cesse le bruit des Alains, des Vandales, des Huns et des Goths, passant et repassant à travers les Gaules, Agathé crut voir dans la personne de Sévère, ami de Dieu, une égide contre de nouveaux malheurs, un rempart qui devait arrêter l'ennemi. Elle supplia le saint abbé de rapprocher sa demeure; et Sévère vint bâtir son monastère à quelques pas des murs de la ville, à l'ombre de l'église épiscopale de Saint-André, où un autre saint, l'illustre Césaire, présidait, quelques années plus tard, un de nos plus célèbres Conciles[1].

» Mais l'oratoire de Sévère, confié à de pieux ermites, resta l'objet de la dévotion populaire; il semblait placé comme un phare au fond du golfe terrible[2]. C'est parce que son enceinte, trop étroite, ne pouvait suffire au concours des pèlerins, qu'en 1583 le connétable Henri de Montmorency, gouverneur du Languedoc, conçut l'heureuse idée de bâtir une église plus vaste et un couvent de Capucins pour la desservir. Par ses ordres aussi, et par ses libéralités, une autre chapelle fut construite à quelques

[1] Le Concile d'Agde, tenu en 506.

[2] Le golfe du Lion « *mare Leonis* », dit Guillaume de Nangis, parce qu'il est souvent agité et sujet à de fréquentes tempêtes (*Gest. Sancti Ludovici.*)

pas de la première, sous le nom d'*Agenouillade*, et sur la pierre miraculeuse où, d'après la tradition, la sainte Vierge avait apparu à un des premiers ermites du Grau, pour rassurer le pays, menacé d'être à la fois englouti par un débordement de la mer et un tremblement de terre.

» Le temps n'a fait qu'accroître la vénération des peuples pour le célèbre sanctuaire de *Notre-Dame-du-Grau*. De nombreux pélerins y accourent de toute part. Les marins, au retour de leurs courses périlleuses, y portent l'hommage de leur reconnaissance. Que de prodiges opérés dans ce saint lieu, dont la piété seule conserve le souvenir ! »

L'abbé Martin avait souvent exprimé le désir que Notre-Dame-du-Grau fût de nouveau confiée aux soins des disciples dévoués de saint Francois. Nous aimons à croire que son frère[1], propriétaire actuel de cette chapelle, loin de mettre obstacle à ce projet, en faciliterait généreusement la réalisation.

C'est dans les notes ajoutées à la notice sur Notre-Dame-du-Grau, que M. Martin a cherché à préciser, à l'aide de documents archéologiques et de l'inspection des lieux, la position, aujourd'hui incertaine, de l'île Agathé et de l'antique cité de ce nom. D'après lui, « si l'île Agathé a réellement existé, et si elle n'est pas Maguelone, comme l'ont pensé

[1] M. Em. Martin, docteur-médecin, à Agde.

quelques érudits, il ne faut la voir que dans la plage de Sète à Agde, plage dont, à l'époque de Ptolémée, le grau d'Ambone d'une part, et tout autre qu'on peut supposer au pied de la montagne de Sète, faisaient véritablement une île [1].

» La ville primitive d'Agathé fut bâtie au bord de la mer, au pied du mont Saint-Loup, entre les dernières pentes de celui-ci et le bassin marécageux que nous appelons aujourd'hui l'étang d'Ambone. Cette opinion, qui fut celle du dernier et savant évêque d'Agde, et que M. Henri Reboul a soutenue après lui, a pour nous presque le caractère d'une vérité démontrée [2]. Le sol qu'occupait la cité antique, après tant de siècles et de bouleversements, est encore jonché au loin d'innombrables débris d'urnes cinéraires, de vases domestiques, de tuiles à rebord, de mosaïques, de ces *stratumen* sur lesquels étaient posés les parquets et les pavés des maisons; et beaucoup de villes gallo-romaines aujourd'hui détruites, dont l'existence et l'emplacement ne sont pas un objet de discussion entre les savants, sont connaissables à moins de vestiges que celle-là. Sa destruction peut être rapportée à l'époque de l'invasion franco-allemande, sous les empereurs Galien et Valens, vers l'an 265. »

[1] Marcel de Serres, *Hist. des volcans éteints* (*Bulletin des sciences de Montpellier*, t. 4, p. 13).

[2] *Histoire d'Agde*, p. 323 et suiv.

La vie de saint Sévère, abbé de Saint-André à Agde, qui complète la notice de Notre-Dame-du-Grau, n'est que la traduction d'un travail imprimé, pour la première fois, en 1668. Mabillon l'inséra dans ses *Actes des Saints*. L'abbé Martin y a ajouté deux notes relatives aux églises de Saint-André et de Saint-Martin, dans lesquelles il démontre l'existence de deux abbayes différentes, portant, l'une le nom de son fondateur, et l'autre celui de l'apôtre près de l'église duquel elle avait été construite. Il termine son travail par cette question : « Que sont devenus les restes de saint Sévère ? » Son opinion est qu'ils ne sont jamais sortis de l'église de Saint-Martin (aujourd'hui Saint-Sévère), qui les avait reçus d'abord; et si, comme Mgr de Saint-Simon semble l'affirmer[1], des documents anciens parlent d'une translation, elle eut lieu non d'une église à une autre, mais dans la même église , de la tombe où le serviteur de Dieu avait été déposé après sa mort à la place d'honneur[2] qui fut assignée à ses reliques, lorsqu'on eut résolu de les exposer à la vénération des fidèles et de rendre à la mémoire du Saint un culte public. A quelle époque ont-elles été perdues et par quel événement ? On ne saurait l'affirmer.

« Mgr de Saint-Simon, que le désir de retrouver ce

[1] *Brev. Agath., in fest. S. Severi.*

[2] La translation, dans les temps antiques, était une manière de canoniser. Benoît XIV, *de Servorum Dei, etc.*, chap. II.

[illegible] pour avait [illegible] à faire de nombreuses [illegible] dans l'hymne qu'il a [illegible] du Saint : « Oh ! pourquoi [illegible] les restes sacrés de notre père ! [illegible] à nos regards [illegible] ! Heureuse cité, ton bonheur [illegible] »

« [illegible] de l'abbé Martin, pourquoi [illegible] encore que les restes [illegible] conservés jus- [illegible] ne sont pas perdus à jamais. [illegible] qui les recèle sera décou- [illegible] plus heureux que nous, et ils [illegible] après une privation [illegible] de sa protection. »

[illegible] pour Agde, son pays [illegible] avec soin les livres et [illegible] qui se rapportaient à l'his- [illegible] de son ancienne cité épisco- [illegible] deux ouvrages [illegible] Nous avons cru [illegible]

[illegible] intitulé : *Usus Eccle-* [illegible] les statuts que le Cha- [illegible] devait jurer [illegible]

« [illegible] »

avant d'avoir droit au vestiaire commun,
nent de sa charge, aux fruits de sa pré-
aux distributions de chaque jour. Ces rè-
aujourd'hui du plus vif intérêt, avaient
l'office divin, au culte des morts, à la rési-
costume ecclésiastique, à l'habit de chœur;
les honoraires du maître de grammaire,
utions de blé, d'huile, de bois, de légumes
néraire, auxquelles chaque chanoine pre-
Là étaient consignées les diverses obli-
l'archidiacre, du sacriste, du précenteur,
er, du prévôt, du bénéficier, du choriste.
ux, le *bayle* administrait les biens confiés à
le *bouteillier* distribuait le vin aux cha-
le *festier* connaissait les jours particuliers
tenu d'assister au chœur; le bedeau lui-
ait pas oublié, et le carillonneur avait aussi
ents particuliers pour les divers modes de
A côté des devoirs détaillés de chaque digni-
ouvent longuement énumérées les peines
es encourues par les délinquants.
eil contient 81 feuillets, vélin, petit in-4°.
les des premières pages sont enluminées et
Les divers genres d'écriture qu'on y re-
ccusent l'époque où ces actes ont été dres-

sés, et les mots *ne varietur,* qui précèdent la signature de l'official, annoncent l'autorité que le Chapitre a dû lui reconnaître.

Le premier de ces statuts, fait de concert par l'évêque et le chapitre, porte la date de 1277; il est complété par sept autres appartenant au XIIIe et au XIVe siècle; puis viennent les modifications faites, en 1383 et 1384, par le cardinal Guy, du titre de Sainte-Croix, ainsi que celles que Hugues de Montruc, évêque d'Agde, obtint deux ans plus tard du cardinal Guillaume de Saint-Ange.

Ce manuscrit contient un règlement de 1422, au sujet des processions, fait par Philippe de Lévis et son Chapitre; il est suivi des constitutions publiées, en 1276, au concile de Béziers, par le cardinal Simon, du titre de Sainte-Cécile.

On y lit encore les statuts portés, en 1586, par l'évêque Bernard Dupuy; le texte du serment prêté par l'évêque, le chanoine et le bénéficier au moment de leur installation, et enfin la formule d'une profession de foi d'après le concile de Trente.

Le second ouvrage est un Bréviaire d'Agde, dont le frontispice a pour titre : *Breviarium ad usum beatissimi prothomartyris Stephani, Agathensis dyocesis patroni.*

Au dernier feuillet, on lit les mots suivants, indiquant que ce bréviaire a été imprimé à Valence, en 1510, par Jean Belon :

Explicit breviarium ad usum ecclesiæ
Agathēsi. impressum cura et indu-
stria magistri Johānis Belo
civitatis valentineñ. im-
pressoris. anno dñi
M. v. c. x. et die
xv mens. julii.

Ce magnifique exemplaire est complet, dans un état de conservation irréprochable, avec une belle reliure de Lortic, en maroquin vert du Levant. Il a appartenu aux Pères Oratoriens de Pézenas. Mgr de Saint-Simon, dernier évêque d'Agde, en possédait un autre. Celui qui se trouve à la Bibliothèque impériale est en mauvais état. Comme œuvre typographique, ce Bréviaire remonte presque à l'apparition de l'imprimerie en France. Il est remarquable, comme œuvre liturgique, par le grand nombre de petites proses (*proselli*) entre la dernière leçon de Matines et le *Te Deum*. C'est l'ancien Bréviaire gallicano-romain de l'église d'Agde, imprimé pour la première et dernière fois sous l'épiscopat de Mgr de Vesc, et remplacé par le Bréviaire romain, à la suite du Concile provincial de Narbonne, en 1609.

L'affection de l'abbé Martin pour sa ville natale et pour tout ce qui se rattachait à ses vieilles traditions ne s'effaça jamais de son cœur. Appelé à passer, loin de sa *chère Agathé*, la seconde moitié de sa vie, il aima toujours à se reporter par la pensée vers les jours où il habitait ses gracieux rivages; et une lettre

qu'il écrivait à son frère, en 1850, nous a fait comprendre combien fut vivant dans son âme le culte des premiers souvenirs.

Le docteur Martin avait fait bâtir, hors de la ville, la maison qu'il habite aujourd'hui. Au moment d'en prendre possession, il exprimait à son frère sa tristesse de quitter le toit paternel, sous lequel ils avaient passé les premières années de leur vie. L'abbé Martin lui répondit :

« J'étais convaincu, mon cher ami, qu'il t'en coûterait beaucoup de quitter cette pauvre petite maison où nous sommes nés, où nous avons été aimés par la plus digne des mères ; par un père qui était la probité, la bonté, le dévouement en personne ; par des sœurs qui nous affectionnaient au-dessus de tout ; où nous avons souffert bien des épreuves, mais adoucies et ennoblies par des consolations que la vie ne donne qu'une fois...

» A mesure qu'on avance dans l'existence, les liens nombreux qui la rattachent à la terre se brisent ; c'est un mât dont les haubans cassent l'un après l'autre, et que le premier coup de vent va jeter sur le tillac ! Tous les souvenirs du cœur se changent en tristesse ; le passé couvre le présent de son ombre et mêle des douleurs aux joies les plus saintes.

» Mais alors, aussi, on comprend et l'on regrette bien des choses auxquelles on ne pensait pas. Le culte

des lieux où l'on a vécu devient cher, et l'on ne peut voir ces lieux sans être ému...; et pourtant il y a des sacrifices commandés.

» J'irai te voir dans le courant de l'hiver; mais il m'en coûtera aussi de n'être plus abrité sous ce vieux toit de ma mère et de mon enfance. Nous ne sommes plus que nous deux d'une famille nombreuse; restons unis plus que jamais ! »

La ville d'Agde, comme nous l'avons déjà fait pressentir, ne devait pas garder toujours l'abbé Martin. Mgr Fournier était mort le 23 décembre 1834, et Mgr Thibault avait recueilli sa difficile succession. L'éclat du talent et la distinction du caractère du jeune prêtre agathois le désignèrent à l'attention du nouvel Évêque, qui le nomma, le 26 juillet 1837, vicaire général honoraire, en attendant de le nommer, une année plus tard, chanoine titulaire de sa cathédrale. Ce dernier titre lui fut conféré le 17 octobre 1838, quand il était déjà supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons.

Le jeune vicaire général jouit, dès le moment de sa promotion, d'un immense crédit auprès de son Évêque. Il fut l'âme de tous ses conseils; il le suivit plusieurs fois à Paris pour y traiter des affaires difficiles; il devint même le compagnon obligé de ses visites pastorales, et tous les prêtres du diocèse furent heureux de trouver en lui un intermédiaire si bienveillant.

Une lettre qu'il écrivait, à cette époque, à M. Vinas nous montre l'admiration que lui inspirait le zèle infatigable de Mgr Thibault.

« Agde, le 24 mai 1837.

» Monseigneur est rentré de sa visite pastorale. Vraiment je ne me serais pas attendu à tant d'enthousiasme et de sentiments chrétiens dans les pays que nous venons de parcourir. On ne pouvait espérer mieux de l'arrondissement de Béziers ; j'en suis tout heureux à cause du prélat, et aussi à cause de l'Église, dont la foi est bien vivante encore dans les cœurs. Monseigneur, en rentrant chez lui, peut se rendre le témoignage qu'il a fait du bien. Quant à moi, je te dirai que, s'il y a de la fatigue à suivre un pontife toujours debout dans ses longues excursions, je suis charmé pourtant de l'avoir fait, pour apprécier davantage ce qu'il y a de bonté dans son cœur et de loyauté dans son caractère. »

Mgr Thibault, de son côté, appréciait de plus en plus l'homme de son choix, et il n'hésita pas à lui confier la mission la plus délicate.

Nous trouvons ici un nouveau trait de ressemblance dans la vie de l'abbé Martin et celle de l'illustre évêque de Constantinople.

Pendant que Chrysostome était vicaire de Flavien, à Antioche, celui-ci, dont l'âge affaiblissait la voix, le chargea d'exercer à sa place le ministère de la parole. L'histoire raconte comment le jeune vicaire

s'acquitta de cette fonction, et nous savons en particulier qu'il écrivit la célèbre harangue adressée par son évêque à Théodose, dont la statue équestre, érigée sur une place publique, avait été abattue par les séditieux habitants de la métropole de la Syrie.

La voix de Mgr Thibault n'était pas affaiblie comme celle de l'évêque d'Antioche. Elle empruntait à son cœur cette puissance qui soulevait les multitudes et qui l'avait classé de bonne heure parmi nos grands orateurs contemporains. Mais l'activité du prélat lui inspirait d'incessantes créations; de fréquents voyages l'arrachaient à son palais épiscopal, et ses courses apostoliques avec l'abbé Combalot, l'appelant dans les principales villes de son diocèse pour y exercer, comme un simple missionnaire, les divers travaux du saint ministère, ne lui laissaient pas toujours le loisir d'écrire. Il se vit donc obligé de se décharger sur son vicaire général de la rédaction de certaines Lettres pastorales, et l'on peut dire de l'abbé Martin, comme de Jean Chrysostome, qu'il fut à la fois *la bouche et la main* de son Évêque.

Nous citerons un fragment de la lettre du 5 décembre 1838, dans laquelle le zélé prélat lui confiait cette mission :

« Mon très-cher Abbé,

» Je dois partir vers le 15 de ce mois pour Paris; il faudrait vous mettre de suite à l'œuvre et trai-

ter largement votre sujet. Ce que je vous demande ici peut avoir un heureux résultat pour le diocèse. Faites donc *vite* et *bien;* l'un ne vous est pas plus difficile que l'autre. »

» † CHARLES, évêque de Montpellier. »

Les sujets principaux de Mandement traités par l'abbé Martin sont : le *Catéchisme,* l'*Eglise,* le *Sacerdoce,* l'*Industrialisme* et le *Progrès.* Ce dernier attira à Mgr Thibault les félicitations de l'Institut; mais le prélat, ne voulant pas se les attribuer à lui-même, envoya à l'abbé Martin la lettre de l'illustre académicien et savant économiste M. Blanqui, en lui disant : que *l'éloge d'un si beau travail devait naturellement revenir à son auteur.* Trait de simplicité modeste qui nous semble grandir à la fois l'Évêque qui l'accomplit et son vicaire général qui en fut l'objet !

Nous reproduisons ici quelques extraits de ces Mandements, dont la lecture suppléera à l'absence des sermons écrits que n'a pas laissés notre illustre orateur :

« C'est au nom du progrès, disait-il, de ce progrès universellement désiré de nos jours, que le procès est fait à la Religion, et qu'avec nous ne savons quel air de science et d'impartialité, des hommes qui affectent d'énumérer ses bienfaits anciens, de rendre hommage à ses longs services, la bannissent, autant qu'ils le

peuvent, de la société actuelle, et ne veulent voir en elle qu'un débris curieux d'un autre âge et d'un autre monde, tout au plus une belle et imposante inutilité. Prétention malheureuse, qui compte de nombreux partisans; déplorables erreurs, qui, se répandant d'une manière effrayante, entretiennent de plus en plus, avec le dégoût des choses de Dieu, cette indifférence religieuse dont l'Église, notre mère, s'afflige si vivement, et contre laquelle viennent échouer tous les efforts de son zèle.

» A Dieu ne plaise que nous voulions contester à notre siècle quelque chose de sa gloire, ou nous inscrire en faux contre des faits éclatants [1] !

» Notre siècle, nous le savons, est fier, à bon droit, du progrès de ses arts, des conquêtes qu'il fait sur la nature, des découvertes de sa science, des merveilles de son industrie, des richesses de la civilisation. Mais, sous ces dehors si brillants, qui ne voit avec une douleur profonde quelque chose qui se cache et qui atteste un dépérissement universel dans l'ordre de la morale et de la vertu ? La charité n'est plus comprise dans un temps où l'homme lui-même l'est à peine. Les nobles tendances de l'âme, les sentiments sublimes et généreux, s'effacent et disparaissent devant le plus abject égoïsme. Les noms qui avaient la puissance de remuer les cœurs sont aujourd'hui vides de sens et ne survivent guère que comme les débris

[1] Mandement pour le carême de 1840.

d'une langue perdue. Regardez votre temps, et dites si nous calomnions notre époque, quand nous affirmons qu'il n'y a plus qu'une science, celle de parvenir ; qu'une passion, celle de l'or; qu'un dieu, la fortune. De là, cette vénalité hideuse que tous accusent et que tous subissent; cette corruption immense que tous déplorent et que tous propagent. Les réputations élevées descendent de leur poste de gloire, pour se courber devant l'idole du jour. Les intelligences éminentes pactisent avec la honte ; l'honneur, le talent, la vertu, au lieu de cette auréole qui les couronnait, et qui est, suivant l'expression du prophète, *la lumière du visage de Dieu* [1], n'étalent sur leur front, il faut le dire, que leur mise à prix; et, tandis que la civilisation, telle que l'impiété nous l'a faite, s'enorgueillit du bien qu'elle opère, chaque jour de hideuses misères se révèlent, qui viennent confondre les promesses de la philanthropie, déranger les calculs de la perfectibilité humaine, et prouver, même aux moins attentifs, que cette vie, en apparence si active et si pleine, n'est en réalité que la mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* [2].

Oui, il est triste de se l'avouer, mais aux yeux de l'homme vraiment sage, il est à craindre que ce luxe éblouissant d'une civilisation progressive ne soit que le pompeux linceul qui couvre un cadavre, et que ce

[1] Psalm. 4.
[2] Apocal., 3, 1.

mouvement d'un siècle qui menace de dévorer, dans son activité, l'espace et le temps, ne soit lui-même que le travail de la tombe. Mais aussi, qu'avons-nous vu depuis bientôt un siècle? La société, abandonnée à des maîtres trompeurs, s'est efforcée de se séparer de plus en plus de la Religion; et cette Religion sainte, qui avait affranchi la terre de l'esclavage et de la honte, n'a souvent obtenu, à une époque où les mots d'affranchissement et de liberté sont dans toutes les bouches, que les honneurs de la dérision ou les privilèges de l'ilotisme. Nous avons vu ses autels brisés, ses mystères conspués, ses ministres traités comme les ennemis de la patrie, la Croix elle-même, cette Croix qui a sauvé le monde, arrachée de ces places publiques où nos pères l'avaient élevée comme l'emblème de tous les droits pour le pauvre, l'abrégé de tous les devoirs pour le riche; et, comme si ce n'avait pas été assez d'impiété et de folie, nous avons vu cette Croix disparaître des tribunaux, où elle protégeait l'innocence et consacrait la justice; en sorte qu'encore aujourd'hui il faut du courage à nos magistrats, pour oser siéger au-dessous de l'image sainte du Sauveur des hommes et de leur juge. Nous avons vu ces choses! et c'est à une société ainsi saturée d'irréligion et de matérialisme, à une société qu'on a prétendu isoler du Ciel, à une société qu'on a osé faire sans prière et sans foi, qu'on est venu ensuite parler de franchises politiques, de progrès humanitaire, de perfectibilité indéfinie, comme si quelque chose de semblable était possible

en dehors de tout culte et sans Dieu. Ah ! sans doute, la Providence le permettait ainsi, et pour mettre à nu toute l'impuissance de l'homme, s'inspirant de sa seule sagesse, et pour venger la vérité de cette parole divine : « Si le Seigneur n'édifie la maison, en vain » travaillent tous ceux qui l'édifient : *Nisi Dominus* » *ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui* » *ædificant eam*[1]. »

» Et, en effet, voyez comme toutes les théories, toutes les pondérations de pouvoirs, tous les systèmes d'équilibre social, ont été tour à tour vainement essayés parmi nous. Nous avons eu l'anarchie et la terreur ; le despotisme ignoble et le despotisme de la gloire ; des tribuns et des consuls ; des rois et des dictateurs ; des constitutions et des chartes ; puis, des lois à l'infini pour expliquer et les constitutions et les chartes ; et notre belle France, jadis si calme, n'a plus été qu'une vaste arène où toutes les opinions sont venues se mesurer, se combattre, se calomnier l'une l'autre ; où tous les partis, tous les talents, ont apporté, avec le tribut de leurs idées, l'expression plus ou moins heureuse de leurs rêves ou de leurs folies. Depuis près de soixante années nous poursuivons ce cours de douloureuses et terribles expériences. C'est un peu plus que le temps que mit Israël à errer dans le désert, Israël, comme nous, objet et témoin de plus d'un prodige. Et cependant, qui ose-

[1] Psalm., 126,6.

rait dire que nous touchons, comme lui, à la Terre promise, alors que tous ces Moïses présomptueux, qui nous promettaient la gloire et le bonheur, se couchent chaque jour dans la tombe, sans avoir pu même la saluer de loin, sans pouvoir nous dire autre chose, si ce n'est qu'ils désespèrent que leurs fils eux-mêmes puissent jamais y atteindre ?

»Il en devait être ainsi, dès que la société se plaçait elle-même en dehors de la Rédemption du Fils de Dieu[1]. »

Nous ne connaissons pas d'Apologie du sacerdoce catholique plus émouvante et plus sublime que les paroles du Mandement suivant, où l'abbé Martin a laissé déborder de son cœur les sentiments profonds d'estime et de vénération qu'il voulait inspirer à tous pour la dignité sacerdotale. Cette Apologie est un de ses plus beaux mouvements oratoires :

«Nous ne saurions comprendre, dit-il, ces étranges reproches dont le sacerdoce catholique est l'objet, cette question posée sérieusement de nos jours : *Que font nos Prêtres ?* Ah ! sans doute, ils ne descendent pas, avec vous, dans l'arène brûlante des partis ; ils ne viennent pas se mêler à ces luttes sans grandeur et sans résultat, où le drapeau qui triomphe est presque toujours celui de l'égoïsme et de la passion. Mais, tandis que vous vous disputez sur des ruines

[1] Mandement pour le carême de 1839.

encore fumantes, quand vous ne savez que vous jeter à la face les uns des autres les débris qui, chaque jour, s'amoncellent autour de vous, eux, à l'écart et sans bruit, ils labourent patiemment le champ de la Providence; ils sèment, dans le cœur des générations nouvelles, ces germes divins auxquels se rattachent toutes les espérances de l'avenir. Instruire la jeunesse dans l'amour des hommes, dans l'obéissance aux lois; exciter, développer en elle le sentiment de tout ce qui est bon, grand, utile, de toute loyauté, de toute délicatesse, de toute vertu, n'est-ce pas se faire le véritable conservateur de l'ordre public, le sublime initiateur de l'avenir social? Plus ils semblent étrangers à ce qui se passe autour d'eux et plus, dit saint Augustin, *leur immolation est utile, leur vie contribue à la vie et au bonheur de la société*[1].

» *Que font nos Prêtres?* Mais est-ce donc à nous qu'il vous faut la poser, cette question? Allez plutôt le demander dans cette chaumière où, pauvres eux-mêmes, ils nourrissent le pauvre; auprès de ce mourant qu'ils consolent; au milieu de ces orphelins qui les bénissent; dans cette sombre prison où ils viennent lutter, avec de saintes paroles, contre le vice et le désespoir. *Ce qu'ils font?* Ils relèvent, ils font revivre les âmes infortunées que vos passions ont flétries, ces existences trop faibles que vous vous

[1] *Saint Aug., de Mor. Eccl. cath.*, c. 51.

faites un jeu de briser, ceux qui ont pris la terre à dégoût, ceux qui implorent le baume du repentir, ceux qui ont besoin de pleurer et de prier. Dans ce temps d'inquiètes recherches et de douloureux mécomptes, *vos Prêtres,* sachez-le bien, veillent pour recueillir les blessés de tous les partis; pour que l'humanité, dans l'ivresse ou dans la colère, n'aille pas étouffer elle-même, en son sein, sa dernière espérance; ils vous attendent, vainqueurs ou vaincus, pour vous couvrir tous du même drapeau : celui de l'amour. Le Prêtre est l'homme du peuple, le confident de ses secrètes douleurs, l'interprète de ses besoins intimes; il est le père des orphelins, l'ami de quiconque n'a pas d'amis. Souffrir et prier avec les pauvres, vivre et souvent mourir pour eux, c'est le seul privilége qu'il ait retenu de son ancienne puissance, le seul qu'on ne lui dispute pas aujourd'hui. Les siècles et les révolutions l'ont trouvé fidèle à cette grande cause de la souffrance et de la pitié; et, s'il ne s'assied plus au conseil des rois, s'il n'élève plus d'augustes édifices, s'il n'a plus le sceptre de la science, du moins il a toujours le monopole divin de la charité.

» *Que font nos Prêtres?* Mais Paul, nous le demandons, que faisait-il, ce barbare, ce corroyeur mercenaire, ce juif, qui savait à peine parler? que faisait-il dans ce monde des Auguste et des Virgile, dans ce monde d'orgueil, de doute et de volupté; quand l'Aréopage refusait de l'entendre, quand le

peuple se moquait de ses paroles et le traitait de vain parleur[1] ? *Nous travaillons de nos mains*[2], s'écriait-il ; *nous souffrons la faim et la soif ; nous sommes nus*[3] *; on nous traite comme la balayure du monde*[4] *; et moi-même j'ai désiré de me faire anathême*[5] *pour mes frères. Je ne sais*[6] *que Jésus crucifié*[7]. Ce qu'il faisait ? Eh bien ! regardez : il parlait, il priait, il mourait !... Sur sa tombe, à peine fermée, se levait un monde nouveau !

» Immuable dans son esprit et dans sa foi, mais accommodant, d'âge en âge, son action aux besoins de l'humanité, le sacerdoce catholique n'a pas cessé de suivre l'homme, avec ses bienfaits et son amour, depuis ce monde romain, esclave gorgé d'or et de sang, jusqu'à cette époque si brillante et si stérile, qui s'enorgueillit de ses lumières et se meurt d'impuissance et de doute. Le même, lorsqu'au milieu du cirque, rougi de son sang, il proclamait la loi de rachat, en présence de la tyrannie ; le même, lorsqu'au fond des déserts il protestait, au nom de ces luttes sublimes de l'esprit, contre la loi de chair qui régissait le monde ; le même, lorsque se jetant,

[1] *Act.*, c. XVII, v. 18.
[2] *I ad Cor.*, c. IV, v. 12.
[3] *Ibid.*, c. V, v. 11.
[4] *Ibid.*, c. V, v. 13.
[5] *Ad Rom.*, c. IX, v. 3.
[6] *I ad Cor.*, c. II, v. 2.
[7] *Ad Gal.*, c. VI, v. 14.

avec les Basile, les Léon, les Chrysostome, au-devant des envahissements d'un pouvoir ombrageux et dégradé, au-devant d'une invasion immense et, pour ainsi dire, diluvienne, il trouvait, dans ces ruines sanglantes d'un ordre social renversé, dans ces peuples sans nom et sans loi, les éléments providentiels d'un ordre de choses plus puissant et plus beau; le même lorsque, prêtant aux pierres les saintes ardeurs de sa pensée, il élevait les monuments admirables qui défient nos arts sans cœur et sans foi; il est encore le même qui, debout à travers les orages des temps modernes, conserve inviolables ces principes de justice et de vertu auxquels il faut toujours revenir, et qui doivent être posés comme la pierre angulaire de toute constitution sociale. Toute sa vie est une haute protestation contre l'égoïsme et la vénalité du siècle, contre toutes les idolâtries de l'esprit et du cœur, une sainte et touchante réclamation en faveur du pauvre, du faible, de tous les membres souffrants de la grande famille, au nom du Père qui est dans les Cieux.

» Non, il n'est pas vrai que le sacerdoce catholique ferme les yeux à la science et qu'il repousse le progrès; mais il n'est pas vrai, non plus, qu'il doive suivre et seconder, dans tous ses caprices, l'esprit humain, si souvent dupe de son orgueil et de son inconstance. L'empreinte du temps et de la nouveauté s'est attachée de nos jours à tout ce qui nous entoure; laissons du moins quelque chose de stable dans ce

monde, où tout passe si vite, quelque chose qui reste pur et semblable à lui-même, entre les deux abîmes de l'avenir et du passé! Qu'importent donc ces craintes hypocrites sur les destinées de l'Église? Autrefois aussi, elle a paru ployer sous le fardeau, et le monde l'a vu se relever plus puissante et plus belle. Quand tout paraît la trahir aujourd'hui, n'en doutons pas, elle tient des prodiges en réserve pour étonner la terre et pour la sauver!

» *O sainte Église de Rome! mère et maîtresse de toutes les Eglises! vous en qui réside la principauté principale, centre immuable de l'unité, comme Dieu vous êtes patiente, parce que vous êtes immortelle comme lui.* Ah! le mal est grand, la foi s'affaiblit, les gouvernements ont peur de Dieu comme d'un rival, les peuples tournent le dos à la Croix, et ils s'agitent au hasard, également incapables et de la liberté qu'ils adorent, et de l'ordre qu'ils ne comprennent pas. Le flot de l'erreur monte avec celui du vice, et ils menacent tout : c'est l'heure suprême pour la société! Mais vous êtes le mont Sacré où s'arrêtera l'arche après le déluge : le salut est sur vos divines hauteurs. De ce Capitole éternel que la foi vous a fait, vous voyez passer les temps, et vous marquez, avec la Croix, le jour désiré de la renaissance. Nous nous pressons autour de vous, nous vous étreignons de notre amour; vous êtes notre Mère, et votre front, que ceint le diadème d'épines de votre Époux, dans sa tristesse même laisse voir les rayons d'une divine

auréole! Rien n'ébranlera notre confiance, ni votre apparente faiblesse, ni les dédains de vos ennemis! Quand Jésus, enchaîné dans le Prétoire, portait la pourpre de la dérision, il n'avait dans sa main qu'un roseau en guise de sceptre; on lui disait: Prophétise! et on le frappait. Quelques heures après, sur le gibet du Calvaire, nu, baigné dans son sang, il rendait un dernier soupir, et ce soupir sauvait le monde[1]!»

Nous arrêtons ici les citations des Mandements composés par l'abbé Martin, exprimant encore une fois le regret qu'il n'ait pas laissé de sermons écrits.

En acceptant la mission d'exercer ainsi à la place de son Évêque le ministère de la parole, l'abbé Martin ne se dissimulait pas la difficulté de sa tâche, puisqu'elle l'obligeait à s'élever toujours à la hauteur de la parole même de Mgr Thibault. Or, appréciateur intelligent du vrai mérite, il connaissait les richesses intellectuelles de cette nature d'élite, et il savait, mieux que personne, rendre hommage aux qualités oratoires de l'éminent prélat.

Un de ses amis l'invita un jour à rendre compte d'une station de l'Avent prêchée par Sa Grandeur dans sa cathédrale[2]. Nous citerons cette nouvelle page de critique littéraire, où la facture large et magistrale de l'écrivain se révèle toujours :

[1] Mandement pour le carême de 1841.
[2] En 1850.

« L'Avent vient d'être prêché dans l'Église cathédrale de Montpellier, par Mgr l'Évêque lui-même.

» L'éminent orateur, dont tout le monde connaît la facilité brillante et la parole chaleureuse, s'est élevé cette fois à la plus grande hauteur de doctrine. L'aigle de l'Évangile l'a emporté sur ses ailes dans les profondeurs du Verbe divin, et l'on peut dire qu'il a constamment plané, avec la puissance de Bossuet et de saint Augustin, dans ces merveilleuses régions où se cache le dernier mot de la science et du mystère. Constamment aussi il a fait jaillir de ce Sinaï d'admirables éclairs; et, chose plus étonnante encore, l'auditoire saisi, enlevé, suivait tout haletant, mais heureux, le vol audacieux du prédicateur. C'est qu'en effet, maître absolu de son sujet, le prélat le faisait descendre, sans lui rien ôter de sa grandeur, à la portée de toutes les intelligences. Il avait trouvé le secret de rester toujours simple, sans cesser d'être sublime.....

» L'orateur a exposé, dans toute son étendue, la doctrine du Verbe divin. L'auteur des *Élévations* avait jeté sur ce grand sujet quelques traits magnifiques de son génie, mais il avait évité de l'approfondir; et peut-être, depuis saint Augustin, il ne fut jamais traité, en chaire du moins, d'une manière si complète, si lumineuse, si hardie à la fois et si exacte.

» Le prélat a considéré d'abord le Verbe en Dieu, dans le sein de son Père, dont il est l'éternelle et

consubstantielle représentation. Dans un second discours, il l'a montré dans la Création, expliquant avec une admirable clarté ces paroles de l'Évangile : *C'est par le Verbe que toutes choses ont été faites;* il a vengé le dogme de la Création des attaques anciennes et modernes dont il est l'objet. Le troisième discours a été consacré au Verbe en tant que vie et source universelle de la vie, suivant ce mot de saint Jean : *Et la vie était en lui,* sujet hérissé de difficultés, où la précision des formules théologiques n'a rien ôté à l'éclat oratoire de la parole. Aucun détail aride : on sentait partout l'abondance du cœur. En paraphrasant ce passage de la liturgie pour les morts : *Venez, adorons le roi en qui tout vit,* le prédicateur a produit un effet inexprimable. Le quatrième discours devait présenter le Verbe comme lumière. Une indisposition malencontreuse a empêché l'Évêque de le donner. Nous avons entendu à sa place le P. Ventura, et nous l'avons trouvé, comme toujours, l'homme de grande doctrine et d'apostolique entraînement. Enfin, dans le dernier sermon, le jour de Noël, Monseigneur a parlé du Verbe incarné; et pour la première fois, peut-être, nous avons pu admirer toutes les beautés, toutes les harmonies, toutes les profondeurs, toutes les conséquences de ce grand mystère, fondement de la foi chrétienne, dont il a, d'une main puissante, foudroyé les blasphémateurs.

» Mais rien de ce que nous pouvons dire ici ne donnerait l'idée de ce grand enseignement, élevé par le

fond, admirable par la forme, où l'autorité du talent relevait si fort l'autorité de l'Évêque. Tout y était beau, lumineux, éloquent : l'onction se mêlait à la science; la parole puissante qui éclairait les esprits remuait les cœurs, et l'on peut espérer qu'elle a produit autant de bien qu'elle a excité d'applaudissements. Recueillie par une foule nombreuse et empressée qui remplissait la vaste nef de Saint-Pierre, elle laissera dans les âmes chrétiennes un souvenir durable. Quant à ceux qui goûtent moins le Catholicisme et parlent tant de sa déchéance, ils ont dû se convaincre que le temps de ses gloires n'était pas fini, et qu'il avait toujours en réserve, pour les opposer à ses adversaires, quelques grands athlètes dignes de ses plus beaux jours.

» On raconte qu'à la fin d'un discours de l'Évêque, une vieille femme s'est approchée de lui, au pied de la chaire, et lui a dit : « Monseigneur, je vous aime ! » Cette naïve exclamation en dit plus que le plus long article de journal. »

Nous terminerons ce chapitre par une simple observation. La haute estime de NN. SS. Fournier et Thibault pour l'abbé Martin, et la confiance dont nous les avons vus l'honorer jusqu'ici, ne glorifient pas seulement ce Prêtre : elles prouvent aussi à quel point ces deux illustres pontifes aimaient les dons de l'intelligence et les vertus sacerdotales. Ils étaient heureux—c'est le propre des grandes âmes—

de voir briller autour d'eux des hommes supérieurs; ils stimulaient leurs efforts; ils applaudissaient à leurs succès; ils utilisaient leurs talents aussi bien que leur zèle pour le bien général du diocèse. Ces nobles encouragements ne pouvaient demeurer stériles: le diocèse de Montpellier voyait surgir, à cette époque, sous cette paternelle influence, une génération sacerdotale animée de la double passion du vrai et du bien. Le culte des études sérieuses était en honneur; les sciences théologiques et philosophiques n'avaient pas le privilège exclusif d'absorber un certain nombre d'intelligences d'élite; les sciences naturelles, physiques et mathématiques, comptaient de nobles représentants[1]; l'enseignement des deux Séminaires de Montpellier était dirigé par d'habiles professeurs[2], tous recrutés dans les rangs du clergé diocésain; et, quand Mgr Thibault voulut donner au

[1] La chaire de physique était alors occupée avec distinction par l'abbé Peytal, dont la science a regretté la perte précoce; celle de mathématiques, par l'abbé Aoust, devenu plus tard professeur à la Faculté des sciences de Strasbourg et à celle de Marseille. L'abbé Osmont obtenait, à la même époque, le diplôme de licencié ès sciences, qu'il a utilisé depuis par la création d'une Institution préparatoire aux écoles du gouvernement.

[2] Mgr Thibault, afin de se convaincre que les études faites dans ses Séminaires n'étaient pas inférieures à celles des Colléges universitaires, voulut envoyer à l'examen du baccalauréat de la Faculté de Montpellier quatre de ses jeunes étudiants. MM. Anglade, Bousquet, Roüet et Jourdes, obtinrent le premier rang sur 52 candidats.

Petit Séminaire de Saint-Pons une impulsion en harmonie avec les besoins modernes, il trouva sous sa main, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, tous les éléments de cette œuvre si éminemment sacerdotale.

CHAPITRE V

L'abbé Martin est nommé Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons. — Sacrifice. — Don de M. de Bène, curé-archiprêtre. — Lettre de Mgr Thibault. — Méthode de direction appliquée par l'abbé Martin à son établissement. — Reconnaissance des élèves. — Discours prononcés par l'abbé Martin à la distribution des prix : sur la direction et les études de son établissement; sur la liberté de l'enseignement; sur l'amour de la France; sur la littérature; sur l'éducation religieuse. — Colléges libres. — L'abbé Martin quitte Saint-Pons.

Ce fut en 1837 que Mgr l'Évêque forma le projet de confier à l'abbé Martin la restauration du Petit Séminaire de Saint-Pons[1]. Celui-ci, après avoir résisté quelque temps, accepta cette difficile mission, quoiqu'il comprît la grandeur du sacrifice qu'elle lui imposait. Nous en avons la preuve écrite dans une lettre à son ami :

« Saint-Pons, 6 novembre 1837.

» Les occupations que j'ai trouvées ici ne m'ont pas laissé le temps de t'écrire; je le fais à la hâte : nous sommes encore dans le chaos d'une organisa-

[1] Cet établissement avait été fondé, en 1823, par Mgr Fournier. — Voyez, dans le Recueil des Actes administratifs de cet évêque, une *pièce* datée du 4 novembre 1823 et intitulée : *Avertissement au clergé et aux fidèles de notre diocèse, à l'occasion de l'établissement et de l'ouverture du Petit Séminaire de Saint-Pons.*

on naissante. La douleur que j'éprouvai, en accep-
ant la proposition de Monseigneur, n'était que le
ressentiment des contrariétés que je devais trouver
ans ce pays. Le climat est rude, la situation finan-
ière de la maison embarrassée; la tenue des élèves
t des maîtres est loin d'être satisfaisante. Cepen-
ant j'ai confiance que tout ira bien : le nombre des
lèves augmente tous les jours; il dépasse déjà de
eaucoup celui des meilleures années précédentes...
ieu est mon espérance, il ne m'abandonne pas ; je
is toujours soumis à sa volonté. En attendant, je
is de l'ordre et de l'économie, sans négliger les
ins que réclame la santé des élèves. Je sens le
crifice que j'ai fait, mais tout est fini, et je ne dois
as regarder en arrière... »

M. l'abbé de Bêne, curé-archiprêtre de Saint-
ons, eut à peine connu le nouveau Supérieur que,
essentant l'éclat que sa direction allait jeter sur le
minaire, il voulut contribuer, par une généreuse
frande, au succès de cette œuvre diocésaine. L'abbé
artin se hâta d'annoncer cette heureuse nouvelle
son ami :

« Je n'ai pas répondu plus tôt à ta bonne et encou-
geante lettre, parce que je croyais aller d'un jour
l'autre à Montpellier. Le curé de Saint-Pons est
mpli pour moi d'une affection qui m'étonne, et,
ulant, dit-il, m'attacher à l'établissement, il nous

donne 20,000 francs pour agrandir le Séminaire et rendre l'ensemble des constructions plus régulier. Il faudra par conséquent que, dès que mes travaux le permettront, j'aille faire ratifier ce don par Monseigneur, qui n'a pas le temps de venir ici lui-même. »

Et il termine par ces mots, qui prouvent de plus en plus la grandeur du sacrifice qu'il avait fait :

« Le succès de notre maison va toujours croissant; il n'y a que le Supérieur qui soit à plaindre. Mon âme est bien triste : l'isolement est si complet! Puis nous sommes vraiment dans la Sibérie : quand la neige ne tombe pas, le bruit monotone de la pluie et du vent interrompt seul le silence de ce désert... Eh bien! mon ami, que la volonté de Dieu soit faite! Ne dois-je pas m'oublier moi-même, pourvu que je devienne l'instrument de quelque bien? »

Mgr Thibault ne se dissimulait pas les difficultés de la situation du nouveau Supérieur de son Petit Séminaire; il appréciait son dévouement, mais il comptait aussi sur ses qualités éminentes, et, se confiant en sa sagesse, il lui laissait une liberté complète d'action. Ces sentiments de l'illustre prélat se révèlent dans la lettre suivante, qu'il adressait à l'abbé Martin :

« Montpellier, 26 novembre 1837.

» Je me suis parfaitement expliqué votre silence,

mon cher abbé; je sais ce que c'est que de se trouver dans la position où vous êtes, et la besogne dont je vous ai chargé m'est assez connue pour qu'elle suffise à vous excuser. Il est vrai que le climat et le pays plaident contre mon Petit Séminaire de Saint-Pons; mais que ne peut pas l'intelligence? que ne peuvent pas, avec elle, le zèle et l'activité dont je vous sais doué?

» Une fois pour toutes, vous avez carte blanche. Ainsi concluez, avec le bon archiprêtre, ce qui vous paraît devoir être le plus profitable, et faites-moi arriver un projet d'acte à passer pour assurer les droits de tous. Vous pourriez en être vous-même le porteur, car je ne vois pas qu'il me soit possible de vous aller visiter avant mon départ pour Paris...

» Je vous recommande M. de Bonne. Ce jeune prêtre a de l'avenir : sachez me dire s'il s'adonne à l'étude. Il est bon, franc et spirituel; c'est un de mes bons et très-bons sujets.

» Adieu, mon cher abbé; vous savez combien je vous suis tendrement dévoué. Tout vôtre,

† CHARLES, évêque de Montpellier. »

Les espérances que Mgr Thibault exprimait avec tant de conviction, au début de cette lettre, ne tardèrent pas à se réaliser. Bientôt, grâce à l'activité infatigable de l'abbé Martin, de magnifiques constructions s'élevèrent, comme par enchantement, là

où l'on ne voyait, la veille, qu'un rocher aride. Le nouveau Séminaire s'offrit à l'œil ravi de ses nombreux visiteurs, avec ses salles d'étude spacieuses, ses classes parfaitement aérées, ses gracieuses terrasses, son réfectoire élégant, ses dortoirs immenses et les jardins échelonnés qui entouraient ses bâtiments pittoresques d'une couronne de verdure et de fleurs. De vastes cours, ombragées de tilleuls plusieurs fois séculaires ou de jeunes platanes que la main de l'abbé Martin venait de planter, furent consacrées aux récréations des jeunes élèves pendant le printemps et l'été, et une galerie vitrée, dont le dôme immense était supporté par quatre rangs de colonnes, leur permettait de prendre leurs joyeux ébats pendant l'hiver, à l'abri du vent ou de la neige.

La sollicitude paternelle de l'abbé Martin se révèle dans les plus minutieux détails. Il confie à des religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph le soin du vestiaire et de l'infirmerie ; il fait, chaque matin, la visite des malades ; une propreté élégante, qui est le vrai luxe chrétien, reluit partout ; deux fois la semaine, il inspecte, comme un général d'armée dans de solennelles revues, les vêtements et les chaussures des élèves ; il ne craint pas même que son sommeil soit troublé souvent pendant la nuit, et il établit, dans les dortoirs, un surveillant qu'il oblige à venir, de deux heures en deux heures, déposer une boule dans une machine ingénieuse, placée au

chevet de son lit, afin qu'il soit bien constaté, le matin, que sa vigilance n'a pas été en défaut.

Convaincu de la nécessité de relever le niveau des études, le Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons veut s'adjoindre des hommes intelligents, qu'il associera à son œuvre : l'abbé Ferret (des Aires), que M. Poiloup, le célèbre directeur de la maison de Vaugirard, devait attirer quelques années plus tard auprès de lui, comme préfet des études ; l'abbé Paulinier, qui marquait déjà la place qu'il occupe parmi les orateurs éminents de notre époque ; le docteur ès lettres Filachou, dont la Faculté de Montpellier connaît la profonde érudition ; l'abbé Corone, curé de Sainte-Ursule à Pézenas, et le saint abbé Bessieux, devenu évêque des deux Guinées, qu'il féconde de ses sueurs, sont appelés, les premiers, au professorat de l'institution nouvelle, dont la chaire de philosophie devait être confiée, un peu plus tard, à l'abbé Cros (de Lunel)[1], et à l'abbé Roussac, que les lecteurs de nos *Notices* connaissent déjà.

L'abbé Martin expose ses vues à ses nouveaux coopérateurs : il les électrise par sa parole émouvante ; il les anime du même désir du bien ; il demande à chacun ses avis avec une simplicité qui ravit en même temps qu'elle étonne, et livre un

[1] M. l'abbé Cros a publié plusieurs ouvrages de philosophie et de controverse religieuse, parmi lesquels nous citerons ses *Études sur l'ordre naturel et sur l'ordre surnaturel.*

programme d'études dans lequel se manifeste, à chaque ligne, la plus parfaite connaissance des exigences modernes de l'enseignement.

L'Université a des écoles normales d'où sortent, tous les ans, pour propager l'instruction dans nos colléges, les professeurs les plus distingués; les évêques sont privés d'une institution si utile. L'abbé Martin déplore cette lacune, et, comprenant qu'il est indispensable de former des maîtres habiles pour avoir des élèves instruits, il s'occupe, avec une ardeur infatigable, du perfectionnement intellectuel des prêtres dont il a fait choix. Deux fois la semaine, il les réunit chez lui; il institue des conférences; et, après le repas du soir, il continue, dans des causeries intimes, son travail d'initiation. Il fait plus : il visite lui-même les classes; de fréquents examens lui permettent de constater les progrès; et, dans ces examens, l'universalité de ses connaissances excite de plus en plus l'admiration des élèves et des professeurs. La langue grecque lui est familière, comme si elle eût été l'objet continuel de ses études; il se joue avec les difficultés de la traduction; les sciences naturelles semblent n'avoir pas pour lui de secret; les problèmes mathématiques les plus hérissés de chiffres et de signes sont résolus en un clin d'œil. Doué d'une puissance d'intuition qui se trahit dans chacune de ses œuvres, il prévoit même le développement qu'on donnera bientôt aux études scientifiques; et, pour que le Séminaire de Saint-Pons n'ait rien à

envier sous ce rapport aux plus brillantes écoles universitaires, il enrichit le cabinet de physique de magnifiques instruments, et appelle de Paris un professeur laïque, M. le docteur Dantfert, qui imprimera à cette branche de l'enseignement l'impulsion la plus salutaire.

Une des choses que nous ne saurions trop admirer dans le Supérieur de Saint-Pons, c'est l'humble condescendance avec laquelle il abaisse son intelligence jusqu'à ceux qu'il veut *élever*. L'historien du Père Lacordaire l'a dit avec un charme indéfinissable: « Ce qu'il faut à des enfants, c'est moins un grand talent qu'une science aimant à se faire petite, une âme communicative. Trop de lumière leur obscurcit l'esprit et ne le pénètre pas. Bossuet est un génie de haut vol, n'exerçant aucune prise sur l'intelligence trop inégale du Dauphin. Dans cette éducation, le maître était tout, l'élève rien; tandis que Fénelon, doué d'un esprit moins sublime, mais plus simple, et d'une âme plus tendre, sait être pour le duc de Bourgogne un véritable initiateur, un maître, un père[1]. » Nous n'hésitons pas à le déclarer : il y avait, dans l'abbé Martin, quelque chose de la belle âme de Fénelon; comme lui, il ne craignait pas de *descendre :* il bégayait avec les petits; il se pliait à toutes les exigences que le ministère de l'enseigne-

[1] *Vie du Père Lacordaire,* page 588, par le P. Chocarne.

ment réclame, et sa paternelle bonté contribuait, aussi efficacement que la clarté de sa parole, à illuminer l'intelligence de l'enfant.

Voulant accélérer de plus en plus le développement des études et initier ses élèves, autant que la chose est possible dans un collége, aux nobles luttes de la pensée, il créa une *Académie littéraire*. De difficiles épreuves étaient proposées aux aspirants; mais les nombreux priviléges attachés à cette institution stimulaient leur zèle. L'Académie tenait ses séances une fois la semaine. De vives discussions s'engageaient sur les travaux dont on avait entendu la lecture; on signalait les erreurs, on réfutait les objections, on émettait des vœux, et l'heureux vainqueur dans ces combats pacifiques de l'intelligence, avait l'honneur toujours ambitionné de s'asseoir à la table du Supérieur, à l'occasion de certaines fêtes solennelles. Des promenades exceptionnelles étaient accordées aux Académiciens. Un prix d'honneur récompensait l'œuvre la plus remarquable, et l'on publiait à la fin de l'année la collection des travaux, dont un fascicule était distribué à la famille et aux amis des jeunes écrivains. Les réunions générales offraient surtout un vif intérêt. Un public choisi se pressait alors dans la *galerie vitrée* du Séminaire. Le Président de l'Académie rendait compte des travaux accomplis; on lisait de gracieuses poésies; l'histoire offrait ses enseignements utiles; l'éloquence, ses

grands travaux; la philosophie, ses dissertations plus sévères. Les jeunes Académiciens faisaient, avec une grâce juvénile, les honneurs de la séance, et le cœur de l'abbé Martin se dilatait sous l'émotion de la joie, car il voyait peu à peu se réaliser un de ses plus doux rêves : ses jeunes élèves se familiarisant à la fois avec l'art difficile de bien dire et avec les habitudes de convenance et de bon ton que l'éducation du collége ne donne pas ordinairement.

Nous nous sommes occupé principalement jusqu'ici des efforts tentés par le Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons pour le perfectionnement des intelligences. La formation du cœur et du caractère de ses jeunes élèves n'absorbait pas moins ses pensées. C'est sous l'influence religieuse que s'accomplit cette œuvre difficile. Mieux que personne, l'abbé Martin le comprenait, et les ardeurs de son âme sacerdotale se révèlent ici dans tout leur éclat.

Il commença par donner au culte public la splendeur que des imaginations et des cœurs de seize ans réclament. La chapelle du Séminaire était pauvre; ses proportions architecturales n'avaient aucune grandeur; la situation financière de la maison ne permettait pas de la remplacer encore par un édifice plus noble et qui répondît aux aspirations chrétiennement artistiques du Supérieur. Il essaye d'y suppléer par la richesse des ornements et la beauté des offices divins. Tous les dimanches, un nombreux clergé

entourait l'autel, et le modeste oratoire n'avait rien à envier, sous le rapport des cérémonies liturgiques, aux plus splendides cathédrales. Préludant en quelque sorte à l'œuvre qu'il devait créer plus tard à Montpellier, par l'institution de la première maîtrise dans notre diocèse, l'abbé Martin organise des chœurs; faisant un appel à quelques hommes dévoués qui se consacraient déjà, à Saint-Pons, à l'éducation musicale du peuple, il relève l'éclat de toutes les fêtes religieuses par les chants les plus harmonieux. Les chefs-d'œuvre des maîtres les plus célèbres, les messes les plus admirées, les motets de Mozart, les *Stabat* de Rossini et de Pergolèse, furent exécutés plus d'une fois avec une perfection qui, par l'attrait irrésistible du beau, élevait de plus en plus vers Dieu l'âme des jeunes élèves.

Mais l'abbé Martin savait, par une longue expérience, la puissance de la parole du prêtre pour l'affermissement de la foi. Il se livrait donc, avec tout son zèle d'apôtre, à des prédications presque continuelles. Aidé, dans ce divin ministère, par quelques jeunes prêtres qui se formaient à son école, en même temps qu'ils s'inspiraient de son ardeur, il ne laissait jamais passer huit jours sans distribuer à son auditoire, toujours avide de le recevoir, le pain sacré de la parole. Pendant l'Avent et le Carême, il multipliait ses enseignements; et ses jeunes auditeurs n'entendaient pas, sans un noble orgueil, cette voix in-

spirée qui avait ébranlé tant de fois de plus imposants auditoires, et qui adoucissait, pour ainsi dire, ses accents pour se proportionner à leur faiblesse et arriver plus sûrement à leur cœur.

Le zèle de l'abbé Martin pour les créatures délicates confiées à sa sollicitude ne reculait devant aucun sacrifice. Croyant, dans sa simplicité modeste, qu'une parole étrangère aurait plus d'efficacité, désireux peut-être aussi d'ouvrir devant l'intelligence de ses chers enfants de plus larges horizons, en faisant retentir à leurs oreilles les voix les plus éloquentes de la chaire chrétienne et française, il appela successivement, pour remplir cette mission évangélique, l'abbé Deguerry, dont la diction enchanteresse se rapprochait si bien de la sienne ; l'abbé Combalot, l'apôtre aux formes athlétiques et aux mouvements passionnés, et jusqu'à l'abbé Bertheaud, devenu plus tard évêque de Tulle, dont l'imagination toujours juvénile et les pittoresques tableaux laissèrent dans les souvenirs du Séminaire une impression qui n'y est pas encore effacée.

Nous ne pouvons nous empêcher de signaler un trait particulier dans la direction religieuse de l'abbé Martin. Large dans ses idées, ennemi de toute coaction, convaincu que la persuasion et l'amour ont plus de puissance pour la réforme du cœur que la contrainte, il avait retranché de son règlement l'obligation de la Confession mensuelle. Les élèves ne

passaient jamais, il est vrai, dix jours sans être en contact particulier avec un des prêtres de la maison, mais la liberté de la pratique des sacrements était absolument complète. Nous devons nous hâter d'ajouter que, pendant les sept années de cette administration, on ne put signaler l'exemple d'un seul enfant manquant à cet important devoir. Cette méthode de direction de l'abbé Martin était chez lui le résultat de réflexions sérieuses, et il ne craignit pas de la proclamer publiquement dans un de ses discours :

« L'éducation pour nous, disait-il, n'est pas un système arrêté et inflexible, un moule fait d'avance pour y presser toute existence excentrique ; nous n'admettons pas ces formes immuables qui, sous l'apparence d'un zèle austère, ne cachant que l'inexpérience et la faiblesse, obligent de faire ce qu'on a toujours fait. Notre système, à nous, notre discipline, c'est notre cœur.... Enfants, nous aimons à vous traiter comme des amis, comme des hommes ; nous avons parlé à votre jeune raison, nous avons élevé votre intelligence à la mesure de la nôtre ; et, comme le prophète qui s'inclinait sur l'enfant pour lui rendre la vie, nous avons voulu entrer avec vous dans une correspondance parfaite de pensées et de sentiments, et attendre de votre confiance et de votre amour ce que d'autres demandent à l'habitude et à la contrainte [1]. »

[1] Discours prononcé à la distribution générale des prix, le 25 août 1841.

Ces belles paroles nous ont semblé résumer d'une manière admirable la pensée de l'abbé Martin, touchant la formation du cœur de l'enfant. Chose remarquable! cette pensée devait être réalisée, quinze ans plus tard, par le R. P. Lacordaire, à l'École de Sorèze. Tous deux cherchaient à faire des hommes; ils croyaient que la grâce ne détruit pas la nature, qu'elle se contente de l'élever en la perfectionnant, et que la loyauté du caractère, la franchise des allures, la droiture des sentiments, sont de puissantes assises pour supporter l'édifice d'une vie chrétienne.

Pour faire de ses élèves des hommes, l'abbé Martin s'efforçait, avant toutes choses, de devenir leur ami. Il se mêlait à leurs récréations, les charmait par ses récits, provoquait leurs confidences, s'associait à leurs petites joies comme à leurs tristesses de famille; et, quand venaient des jours de fête, un long bâton de châtaignier à la main, il dirigeait leurs excursions sur les sommets neigeux du *Sommail*, ou s'égarait avec eux sur les frais rivages du *Jaure*, dans les gorges pittoresques du *Pont-de-Rach*, ou la vallée enchantée de *Riols*.

On devine les résultats d'un pareil système d'éducation. Nous sommes loin d'affirmer que tous les élèves du Petit Séminaire de Saint-Pons fussent profondément chrétiens; mais nous n'hésitons pas à dire que tous respectaient et aimaient le prêtre, qu'ils sen-

taient au fond de leurs poitrines de larges aspirations vers le beau et le bien; et que, pour la plupart du moins, les habitudes de franchise contractées au collége les ont mis à l'abri de la déloyauté qui dégrade, et de l'égoïsme qui finit par tuer, à la longue, tout sentiment généreux.

Nos lecteurs ne seront pas surpris du culte de respect, d'affection et de gratitude, dont le Supérieur de Saint-Pons fut toujours l'objet de la part des professeurs et des élèves.

Les premiers le vénéraient comme un maître, l'admiraient comme un modèle, l'aimaient comme un ami.

Ce triple sentiment a survécu à toutes les épreuves, et il s'est produit avec éclat autour de son cercueil. Nous avons recueilli, le jour même de sa mort, de la bouche d'un de ces prêtres, cet aveu que, « s'il y avait dans sa vie sacerdotale quelque chose d'utile, c'est à l'illustre défunt qu'il fallait en rapporter l'honneur. »

Quant à ses élèves, ils sont tous fiers d'avoir été formés à son école, mais ils ont surtout gardé de lui le souvenir d'un père bien-aimé. Il nous serait facile d'en multiplier les preuves. Nous nous contenterons de citer une lettre que M. l'abbé Lamothe-Tenet, un de ses enfants de prédilection, lui écrivait le 26 décembre 1862 :

« L'éloignement, lui disait-il alors, n'inspire l'ou-

bli qu'à des cœurs ingrats. Le mien ne le sera jamais, je l'espère, avec la grâce de Dieu. Votre direction a été la lumière de mes jeunes années. C'est un bienfait qui s'étend à ma vie entière, et, durant ma vie entière, j'en conserverai le plus reconnaissant souvenir. J'étais heureux de vous en donner une preuve chaque année, à pareil jour, en m'unissant à tous les cœurs qui viennent vous souhaiter une bonne fête. De loin comme de près, je tiens à vous dire que je prie pour vous, et que l'affection la plus reconnaissante me fait demander à Dieu que vous soyez heureux, et que votre ministère soit rempli des bénédictions du Ciel. J'espère que vous voudrez bien agréer l'expression de mes vœux avec un cœur toujours bienveillant, et que vous croirez toujours aux sentiments du reconnaissant et respectueux attachement de votre élève et dévoué serviteur en N. S. J.-C.

» Aug. LAMOTHE-TENET,
» Curé de Sainte-Ursule (Pézenas). »

Malgré les succès éclatants du Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons, ou, pour mieux dire, à cause même de ses succès, la jalousie, qui s'attache toujours à ce qu'elle ne peut atteindre, ne recula pas devant de lâches calomnies. On essaya, un jour, de faire suspecter la loyauté si connue de l'abbé Martin. Une lutte électorale se préparait, et M. Benoît Fould s'était rendu à Saint-Pons pour y poser sa candidature. On affirma que, dans une pensée ambitieuse,

le Supérieur du Séminaire s'était rallié au juif. Un de ses amis de Montpellier lui écrivit pour l'instruire de ces bruits odieux, que propageaient des voix malveillantes. L'abbé Martin répondit une lettre dans laquelle l'indignation de l'âme honnête se fait jour à travers le calme parfait que donnent la modération des désirs et la joie d'une bonne conscience.

Nous sommes heureux de reproduire cette réponse :

« Les cancans dont nous sommes l'objet n'ont pas le moindre fondement, mais tu as bien fait de m'en écrire. Voici ce qui s'est passé : M. Fould est arrivé ici, où ses amis L. et autres l'avaient précédé. Il était muni d'amples recommandations pour le clergé, de lettres de curés de Paris et même de quelques évêques. Il a visité tout le monde. Les prêtres n'ont pas été exceptés. Il leur a demandé la neutralité ; on lui a répondu avec politesse et bienveillance, et tout en est resté là.

» Aucune proposition ne m'a été faite. Elle eût été repoussée avec indignation. Tu me connais assez pour que je n'aie pas besoin de protester à cet égard. Je peux assurer aussi que nulle proposition n'a été adressée à Mgr l'Evêque. Ainsi, rien de ce qu'on a bien voulu te dire n'est vrai. Nous ne sommes pas gens à nous vendre, pas plus à un juif qu'à un autre. Personnellement, j'ai en horreur tout ce qui touche de près ou de loin à la politique, et je n'aurai jamais nulle envie de me jeter dans un semblable gâchis ; sois-en bien sûr. Adieu. »

De si ridicules calomnies et d'autres accusations non moins injustes, dont le Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons fut quelquefois l'objet, ne troublaient pas sa quiétude. Elles pouvaient bien amener un léger sourire sur ses lèvres, elles n'éveillaient jamais aucune rancune au fond de son cœur. L'abbé Martin était une de ces natures indulgentes qui croient difficilement le mal; assuré de la pureté de ses intentions, il ne se décidait pas même à suspecter celles des autres. Un trait, emprunté aux souvenirs de Saint-Pons, suffira pour prouver à nos lecteurs la sérénité habituelle de son âme :

Un des plus jeunes professeurs du Séminaire avait remarqué certains abus, et sa conscience droite, mais ardente, s'en était alarmée à l'excès. Cette découverte le plongea dans une profonde tristesse. Mgr Thibault s'en aperçut; il voulut en connaître la cause, et le jeune prêtre, après de longues hésitations, finit par épancher son cœur, avec un abandon filial, dans le cœur de son Évêque. Il y avait dans sa révélation une accusation indirecte contre l'administration de la maison. Quelques jours après, Sa Grandeur, dans un entretien particulier avec l'abbé Martin, lui fit part de cette confidence. On sait avec quelle facilité l'amour-propre s'irrite d'une critique, surtout quand elle émane d'un inférieur. Le Supérieur de Saint-Pons était au-dessus de toutes les passions étroites et mesquines. Il alla trouver le jeune professeur : « Mon

ami, lui dit-il, quand j'avais votre âge, ma tête était aussi vive que la vôtre. L'expérience des choses et des hommes fait alors défaut, et on n'est pas à l'abri des dangers de l'exagération. Vous le comprendrez plus tard. Il y a pourtant du vrai dans les observations que vous avez faites. Je me suis trompé quelquefois, et je vous remercie bien sincèrement de m'avoir fourni l'occasion de le reconnaître et de réparer une erreur. » Puis il embrassa avec effusion le jeune prêtre; et, dès ce jour, son affection fut plus vive, et elle ne s'est jamais démentie.

C'est principalement dans leurs écrits que les hommes se révèlent. Les qualités éminentes du Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons, que nous avons essayé de dépeindre, vont se retrouver, toutes, dans la série des discours académiques qu'il prononçait annuellement à la distribution des prix.

Nous ne reproduirons pas intégralement ces discours, pour ne pas dépasser la limite restreinte que nous nous sommes imposée, en écrivant cette biographie. Nous nous contenterons d'en citer quelques extraits; ils suffiront néanmoins, aux yeux de tout esprit impartial, pour établir une similitude frappante entre le talent de deux hommes qui se sont vus bien peu, il est vrai, mais qui se sont aimés beaucoup, parce qu'une sympathie mystérieuse et sainte les unissait de loin, comme deux frères, dans l'ordre de la foi et du génie. Nous avons déjà constaté,

entre l'abbé Martin et le Père Lacordaire, les rapports les plus admirables touchant la méthode de direction.

Lecteurs saintement curieux des belles choses dans l'art de penser et d'écrire, lisez les discours de l'abbé Martin à la distribution des prix du Séminaire de Saint-Pons et ceux du Père Lacordaire, directeur de l'École de Sorèze, à l'occasion des mêmes solennités scolaires ; et dites si vous n'êtes pas frappés de la ressemblance qui existe dans ces merveilleuses compositions intellectuelles. N'est-ce pas la même élévation de vues et de pensées, la même richesse d'expressions, la même grâce de style ? N'écoute-t-on pas ces deux orateurs avec un entraînement irrésistible, soit qu'ils exposent aux regards les ineffables profondeurs de l'idée religieuse, les mystères de la science, les richesses de la littérature, ou qu'abordant les plus graves questions sociales ils dévoilent le secret des lois providentielles qui régissent l'histoire de l'humanité ? Tous les horizons que découvre leur inspiration sublime s'agrandissent également sous leur plume, comme ils se revêtent et s'embellissent des mêmes couleurs. Oui, il existe dans les écrits de ces deux Prêtres illustres une incontestable parenté de talent et de caractère. Le Père Lacordaire développe, il est vrai, sa pensée avec plus de verve ; seul, il a le secret de cette puissance inimitable d'action qui a fait de lui un des premiers orateurs de notre siècle. Mais peut-on refuser à l'abbé Martin la gloire d'avoir émis, le

premier, avec le charme de la diction la plus harmonieuse, des idées que l'illustre Dominicain devait rendre plus tard si populaires?

Ecoutons le Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons, rendant compte de sa gestion aux pères de famille :

« Permettez, leur disait-il, que je rende hommage à ce sentiment exquis d'ordre et de discipline qui s'est manifesté de plus en plus parmi nos jeunes étudiants. Ce n'est pas qu'il entre dans nos vues de façonner comme dans un moule, de pétrir comme de l'argile, ces âmes neuves et fières : nous aimons à conserver à chacune sa spontanéité primitive, l'effigie à laquelle Dieu l'a frappée; mais nous les remercions d'avoir si bien compris que le bon ordre est la garantie des bonnes études, et que l'homme, soldat de la Providence, ne peut servir avec succès la grande cause de l'humanité, s'il n'a été longtemps discipliné par l'obéissance, s'il n'a appris avant tout l'abnégation de lui-même.

» Au point de vue religieux, nous avons goûté des consolations ineffables. Dieu seul est bon, jeunes hommes ; il est seul beau : ni la science, ni le plaisir, ni la richesse ne vous donneront rien d'égal à ces jours passés dans l'amitié de votre Dieu. Puissiez-vous le sentir toujours, comme j'ai vu quelquefois que vous le sentiez ! C'est Dieu qui tient dans ses mains le secret de notre félicité, et le jeune homme pieux est

le Prométhée béni qui dérobe au Ciel ses secrets et son feu.

» Nous avons à nous féliciter, Messieurs, de l'élévation croissante et de l'entraînement des études. Non, certes, que nous connaissions, nous aussi, ce charlatanisme misérable, pour qui la force des classes n'est qu'une spéculation ignoble. Nous aspirons à des résultats plus vrais que des succès éphémères d'examen, et l'expérience nous affermit dans la conviction où nous sommes d'y arriver par la même voie que nous avons suivie jusqu'à ce jour. Nous continuerons donc à marcher entre les exigences rivales qui se disputent la direction de l'enseignement. A ceux qui ne comprennent que l'étude exclusive des langues anciennes, nous dirons que la science aussi réclame une grande part dans les pensées de l'homme. Au milieu d'un siècle où le génie fait sur la nature de si merveilleuses conquêtes, il est honteux de rester étranger à ce mouvement qui nous emporte de prodige en prodige, tel qu'un mort au milieu des vivants; il est honteux de méconnaître les trésors de notre littérature, la puissance et l'universalité de notre langue, surtout ces grandes leçons de l'histoire, la sublime institutrice des peuples et des rois, cette école qui n'a pas d'égale, où la voix de Dieu parle au milieu des ruines, plus solennelle et plus imposante qu'au milieu des tonnerres du Sinaï.

» Pour ceux qui nous reprochent de donner trop

de temps à des langues mortes depuis tant de siècles, nous les prierons de remarquer que ce n'est pas une lettre froide que nous donnons à étudier: c'est Rome, c'est Athènes, que nous évoquons devant le jeune homme avec le prestige de leurs arts, avec le tumulte et l'animation de leur histoire, les grandes figures de leurs hommes illustres, et toutes ces hautes leçons qui sortent de la profondeur des faits. C'est un cours toujours attachant de philosophie et de religion, de morale et de poésie; c'est la littérature étudiée en ses sources les plus pures, le goût surpris en ses secrets les plus intimes; c'est là que se sont formés, par ces études antiques et larges, les génies immortels de Corneille, de Bossuet, de Fénelon, les gloires les plus pures et les plus durables de la Patrie. Il n'est pas un siècle, une nation avancée dans le culte des lettres, qui n'oublie quelquefois ses propres merveilles, pour vous dire avec le poëte romain :

Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ[1].

» N'y eût-il à ces études d'autre avantage que de placer l'esprit de l'élève en présence d'une difficulté qu'il doit vaincre, n'est-ce rien que cette gymnastique intellectuelle si propre à développer, à fortifier une organisation d'enfant? que cette lutte d'une jeune âme qui se prend corps à corps avec le grand écri-

[1] Horace, *Art poétique*.

vain de l'antiquité, pour le deviner, pour s'approprier sa pensée et sa langue, pour s'élever à la taille d'un Tacite ou d'un Platon ?

» Ces quelques mots, Messieurs, vous laissent voir notre pensée entière et la direction générale des études dans cette maison. »

M. Martin n'oubliait pas qu'il avait reçu sa première éducation et professé dans l'Université. Mais, comme prêtre, ne devait-il pas revendiquer, au nom des droits les plus sacrés, la liberté de l'enseignement? Confondant dans un même sentiment d'amour la Patrie et la Religion, et saluant avec espérance un meilleur avenir, il disait, dans une de ces solennités littéraires, le 29 août 1839 :

« Au fond de la province, dans une ville peu connue, dans cette maison qui s'élève à peine, nous voyons comme l'image fidèle de cette grande transformation que le monde subit aujourd'hui. L'influence du dix-huitième siècle cesse peu à peu de se faire sentir: les derniers échos de ses enseignements se taisent; ses pensées étroites, ses opinions intolérantes, n'ont plus de sympathie; les défiances réciproques des partis, les préjugés qui les nourrissaient, ne font plus d'une moitié des Français l'ennemie de l'autre. Nous nous comprenons, nous nous estimons; et, quelle que soit la nuance qui caractérise les affections ou les croyances de chacun, nous tendons au même but, nous

avons la même espérance; nous voulons la même chose : *l'avenir par la liberté de l'enseignement!*

» Je crois rendre votre pensée par ce mot, Messieurs, parce que, dans la mienne, il ne répond à aucun désir exagéré, à aucune réserve d'égoïsme, à aucune prétention extra-légale. Nous ne sommes pas de ceux qui ont hâte de jouir à quelque prix que ce soit, qui ne savent pas faire la part du temps et sont prêts à compromettre toutes les existences du pays pour assurer un seul de leurs rêves; mais, voyant une promesse écrite par la nation à la tête de ses lois, nous nous sommes dit que le temps viendrait où la nation se tiendrait parole à elle-même; car sa parole, c'est sa dignité, et nul n'a le droit d'interpréter ses préjugés ou ses passions entre la France et l'honneur de la France.

» Je sais qu'on nous oppose deux ordres de considérations : les unes tiennent aux intérêts d'un corps ancien, respectable, national; les autres, je dois le dire, perdent le caractère de l'objection pour prendre celui de l'insulte.

» Nous sommes enfants de l'Université, Messieurs; nous rendons hommage aux lumières éminentes qui sont les siennes, et nous plaignons amèrement les hommes qui l'insultent de leurs craintes et la calomnient par leurs préventions. A Dieu ne plaise qu'une concurrence redoutable lui vienne de ces établissements modestes qui, s'élevant à l'ombre du sanctuaire et sous la protection de la charité,

comme elle ont à cœur de prouver une chose : que la religion, unie à la science, sait faire seule des hommes et des citoyens! Mais, si ce rapprochement avait l'air d'une lutte — ce que nous désavouons hautement — ils connaissent bien peu le corps dont ils se font les défenseurs, ceux qui veulent le rendre solidaire de leur propre poltronnerie, et qui, dans cet honorable cartel de l'opinion publique, ne voient pas que, en lui faisant refuser le combat, ils lui jettent au front la honte de la défaite. Semblables à ce grand seigneur qui envoyait son adversaire à la Bastille pour n'avoir pas à répondre à son défi, volontiers, je crois, ils imploreraient des lettres de cachet pour l'intelligence et des geôles pour l'opinion.

» Héritière de cette Université de Paris qui, depuis les jours où elle recueillait avec un pieux orgueil les leçons de Thomas d'Aquin, de Bonaventure, de Raymond de Lulle, n'a cessé d'agrandir pour nous ce patrimoine de la science et de l'art que nous tenons d'elle, l'Université de France a reçu de la loi la mission de propager les lumières, de marcher à la tête des intelligences, de porter le drapeau! Sa gloire à elle, sa vie, c'est d'embrasser, dans la même tolérance, dans la même affection de famille, dans les liens d'une fraternité presque religieuse, tout ce qui peut venir en aide au travail de la pensée humaine, tout ce qui sert à rapprocher le flambeau de cette classe nombreuse que le jour de la science n'a pas encore visitée, tout ce qui doit, en étendant, en per-

fectionnant les moyens d'éducation publique, jeter dans la société quelques éléments plus sûrs ou plus hâtifs d'amélioration et de civilisation. Et vous, qui vous faites ses champions, vous lui ordonneriez de descendre de cette position élevée, pour la réduire au triste rôle d'aller faire saisie à la pensée qui s'émancipe, ou de dresser procès-verbal contre le père qui dit à son fils : Je veux choisir ton maître! Quoi! sur ce sol privilégié de la France, où le talent germe et mûrit spontanément, vouloir façonner à vous tout seul et pétrir comme de l'argile l'esprit national! vouloir lui faire son avenir de vos mains, au gré d'une pensée rétrograde ou impie! prétendre qu'on pourra parapher le front des jeunes hommes, ainsi que l'industriel, en vertu d'un brevet, paraphe les produits de son industrie, et poursuivre en contrefaçon tout ce qui n'a pas la marque de vos ateliers!... Ah! fallait-il arriver à notre siècle, avoir jeté dans le monde tant de paroles puissantes, pour en venir là?

» Mais c'est contre nous surtout, contre nos envahissements, contre notre tendance, qu'on s'efforce d'élever des barrières, qu'on sent le besoin de protéger les écoles nationales! Singulière contradiction! A les entendre, le christianisme s'en va, le sacerdoce agonise dans les ténèbres, l'Église reste isolée et sans influence; et, lorsque à peine quelques enfants viennent à se grouper autour d'un prêtre pour apprendre de lui les éléments d'une langue morte;

lorsque quelques pères de famille, attachant un peu de prix à la vertu de leurs enfants, osent nous témoigner de la confiance, on pousse le cri d'alarme, comme si nous allions enchaîner le monde à nos pieds, et l'on reproche à la loi de n'avoir pas assez de prévisions, pas assez de rigueurs, pour arrêter de si rapides et redoutables progrès. Dites, Messieurs, dites si ce mort, dont vous insultiez le convoi, s'est levé tout à coup dans le cercueil, ou s'il suffit de vous montrer le linceul qui le couvre pour vous faire trembler de peur?

» Mais qu'y a-t-il, dans nos écoles, qui ne soit pas national? Sont-ce ces jeunes enfants? Qui donc les a frappés d'ilotisme? Quoi! parce qu'ils ont un peu plus de fraîcheur dans l'âme, un peu plus de pureté sur le front, parce que nous leur ouvrons, au pied des autels, un asile contre les premiers orages de la passion, ou qu'ils apprennent de nous l'amour de Dieu avec celui de la Patrie, vous semblent-ils déshérités des droits que vous assurez aux autres? La vertu, qu'on leur enseigne avec la science, est-elle donc un anathème qui fasse perdre le titre de Français?

» Sont-ce les maîtres? Je proteste de toutes les puissances de mon âme contre cette lâche et malheureuse insinuation. Quoi! s'il nous a plu de jeter autour de notre poitrine ce noir suaire dont nous avons fait notre habit, vous en avez conclu que notre cœur était mort aux nobles émotions, à l'amour de

la Patrie, à toutes ces grandes choses qui remuent avec puissance des hommes généreux! Vous vous êtes trompés! Si nous nous isolons, ce n'est pas au sein de l'égoïsme; c'est pour que notre dévouement à nos frères soit plus facile et plus absolu. Nous avons donné une double compagne à notre vie, une double épouse à notre cœur : l'une s'appelle *Miséricorde* et l'autre *Patrie*. Nous les confondons dans le même culte; c'est le double attribut de notre ministère, le double résumé de nos enseignements, deux mots que nous portons écrits sur notre front et sur notre poitrine. »

Le mot sacré de la Patrie résonnait comme une harmonie religieuse et poétique dans son âme, et lui inspirait de magnifiques accents. Il entrait dans une sainte colère lorsqu'on lui disait que le prêtre était l'ennemi du progrès, l'ennemi des institutions publiques. Mais cette indignation, qui sortait de ses lèvres comme un torrent de feu, n'était qu'un acte sublime d'amour:

« Ne croyez pas les calomniateurs, s'écriait-il dans son discours de 1840; toi surtout, puisses-tu ne pas les croire, ô ma Patrie, ô belle France! terre riche et féconde, assise sur tes rivages riants, sous un ciel pur, au milieu des plaisirs et de l'abondance, *magna parens frugum*[1]! Belle entre toutes les contrées de

[1] Virgile.

l'univers et leur reine incomparable, nous t'aimons! Tes espérances sont nos espérances, tes sympathies nos sympathies. Et qui pourrait ne pas t'aimer, Patrie des nobles vertus, des sublimes talents, Patrie de l'héroïsme et de la gloire, *magna virum mavortia tellus;* toi qui, depuis le jour où l'épée du Gaulois contrepesa la rançon de Rome, n'as cessé de porter ton influence souveraine dans la destinée des nations? Des chênes du Canada aux palmes de l'Idumée, des rochers de l'Atlas ou des pyramides de Memphis aux tours de Moscou, partout la victoire a gravé ton nom. Nos malheurs ne l'ont pas effacé sur le front des rois vaincus, et les nations, peu rassurées par leurs anciens triomphes — car ils ne furent point leur ouvrage — cherchent en vain, dans le souvenir de tes revers si glorieusement réparés, le courage d'oser troubler, une autre fois, le sommeil du lion.

» Oui, nous t'aimons; oui, tes vœux sont nos vœux, tes affections sont nos affections! Oui, nous avons des larmes pour toutes tes douleurs, des hymnes de joie pour toutes tes gloires! Nous sommes les hommes de la France, les hommes de l'avenir; et le drapeau qui nous guide, élevé au-dessus de cette basse région où s'agitent tant de passions malheureuses et de fatales erreurs, ne se vendra jamais à aucun intérêt, ne s'inclinera jamais devant les exigences d'aucune faction. »

Si la littérature était aux yeux de l'abbé Mar-

tin l'objet d'un véritable culte, dont il cherchait à inspirer le goût et l'étude à ses jeunes élèves, il n'oubliait pas de leur rappeler que les lettres, sans la Religion, ne suffisent pas au bonheur de l'homme. Il leur disait, en 1841 :

« La science, qui explore les voies du ciel, qui sonde les profondeurs de la terre; la science, qui a une si large part dans le merveilleux mouvement des créations modernes, ne suffit pas à faire des hommes, à former leur cœur, à préparer leur avenir; aussi, dans tous les temps, le culte des lettres remplit les plus belles années de la jeunesse. Et nous ne voyons pas sans une grande satisfaction les esprits se retourner avec ardeur vers ces études littéraires, antiques et fortes, qui donnèrent à la France les génies immortels de Bossuet, de Corneille, de Montesquieu, et fondèrent, pour ainsi dire, les gloires permanentes de la Patrie. Ce sont elles qui épurent l'esprit, en élevant le cœur; l'homme y puise ce sentiment plus vrai de lui-même, qui est plein de calme et de dignité.

» Les lettres sont comme des magiciennes puissantes: à votre voix, elles évoquent devant vous tout un passé de gloire, tous les hommes illustres par le génie et la vertu; elles vous associent sans effort à leurs travaux, à leurs conquêtes, aux sublimes joies de leurs grandes âmes. Chacune de ces nobles figures laisse tomber sur vous un reflet de sa

gloire ; et le cœur, à force de les contempler, s'empreint d'un trait de ressemblance avec elles. Les Muses, chez les anciens, avaient sous leur garde la science, l'éloquence, l'histoire, toutes les grandes choses de la vie. Tout, en effet, appartient aux lettres ; elles exercent sur tout un empire salutaire et puissant ; c'est comme une lyre d'or qu'elles mettent au cœur de l'homme : mais il faut que la Religion en fasse vibrer les cordes, pour qu'elle ait des accents purs et de puissantes harmonies.

» Oui, Messieurs, les lettres seules, sans la Religion, seraient stériles, impuissantes pour votre bonheur. Elles ont le chant de la nourrice qui endort : la Religion, seule, a le lait qui nourrit ; ou plutôt, Messieurs, c'est à la Religion que les lettres doivent leur enthousiasme, leur divine beauté, leur plus ravissante influence. Aussi les anciens regardaient-ils le poëte comme un homme à part, un homme consacré, comme un pontife de la nature, le révélateur des secrets de Dieu, et sa bouche ne semblait pouvoir s'ouvrir que pour rendre des oracles, *os magna sonaturum*. Pour nous, comme pour eux, l'histoire est le magistrat des siècles, le magistrat de la Providence ; c'est la justice de Dieu qui lui confie le burin vengeur ; et, tel que l'ange de la résurrection suprême, il évoque à son tribunal les pâles et tremblantes générations dont le châtiment, pour l'honneur de l'humanité, ne doit pas se faire attendre jusqu'au jour des dernières justices.

» A elle seule, Messieurs, la Religion est du talent, elle est du génie; car elle est le souffle de Dieu, l'esprit inspirateur, et il n'a qu'à s'abattre sur une âme choisie pour devenir aussitôt Racine ou Fénélon. Sans elle, au contraire, les lettres, les sciences, sont comme des ossements épars et blanchis dans la poussière, auxquels la voix seule du prophète a pu ordonner de se lever et de vivre.

» On nous accuse d'aspirer à tout envahir. Eh! Messieurs, nous n'aspirons qu'à passer, en répandant sur la génération qui nous entoure une parole de bien, une bénédiction d'amour, les bienfaits célestes dont le dépôt nous a été confié. Nous savons quel est Celui qui a dit aux petits : *Venez !* et comme lui, parce que nous sommes ses successeurs, nous leur disons de venir. S'ils viennent, si nous les aimons, si notre cœur a pour eux de secrètes et vives sollicitudes, si nous les entourons de la prévoyance de nos conseils et de notre foi, si nous venons à bout de semer dans ces âmes neuves des germes de gloire, de vertu, de puissance, de tout ce qui est grand, utile, beau; si nous sommes assez heureux pour sentir se façonner sous nos mains des éléments de génération sociale, de belles et magnifiques espérances d'avenir, quel crime y trouvez-vous ?

» Envahir quoi, Messieurs ? Le soin de l'enfance ? Mais c'est une immolation que le Calvaire nous a léguée, et qui ne peut être comprise que par les enfants du Calvaire. Envahir quoi ? Les lettres et les

sciences ? Mais c'est nous qui les avons sauvées de la mort : nous les prîmes fugitives et proscrites sur les ruines de Byzance, pour les placer à Rome sur le trône du Vatican. Nos cloîtres virent errer dans leur enceinte l'ombre éplorée de Virgile, et ils gravèrent sur leurs pierres silencieuses les plaintes solennelles et les saintes protestations de Tacite.

» Nous avons pris la science au maillot, nous l'avons prise par la main ; elle a grandi sous nos auspices ; et, si nous avons pour elle, pour les lettres, un culte de paternelle affection, quel crime, encore une fois, et quel danger voyez-vous là ? Ah ! si c'est le reproche que l'on nous fait, nous l'acceptons, nous en sommes fiers : nous voulons envahir ainsi, nous avons une grande ambition ; nous voulons que les grâces du Ciel viennent se marier toujours aux grâces de la terre, et que la Croix s'élève au milieu des merveilles de la charité, au milieu du monde chrétien, couvrant tout d'un sceau divin de progrès et d'immortalité ! »

Nous terminerons ces belles citations par la reproduction intégrale du discours sur l'Éducation religieuse :

« C'est à la Religion, Messieurs, que le Père des hommes a confié la direction des jeunes cœurs. Dans le berceau des sociétés, comme dans la décrépitude des peuples, la Religion s'est montrée le précepteur le plus habile de l'enfance, et l'on dirait

qu'elle a pris pour devise ces paroles venues d'en haut : « Mes délices sont de converser et de vivre avec les enfants des hommes. » Avec quel art divin elle mêle la science à la vertu ! Seule, elle connaît les avenues les plus secrètes des cœurs ; seule, elle a les mains assez délicates pour façonner ces existences enfantines, plus pures et plus fragiles que la fleur ; et, soit qu'elle raconte, avec de naïves paroles, les grandes histoires des jours anciens, soit qu'elle couvre ses austères enseignements du voile gracieux de la parabole, toujours sa morale saisit l'imagination de l'enfant et se peint, pour ainsi dire, à ses yeux avec des caractères sublimes ou touchants, avec je ne sais quelle physionomie divine qui lui imposera toujours le respect. On la voit parler toutes les langues, prendre toutes les formes, s'accommoder à tous les esprits, s'associer à tous les sentiments de l'enfance, afin de la pénétrer, par tous les sens, de ses chastes préceptes, de lui infiltrer la vertu à travers toutes les fibres du cœur, et de la faire entrer dans son organisation même, comme un élément physiologique.

» Jeunes hommes, déjà peut-être les séductions du vice ont parlé à votre âme ; peut-être que grondent déjà sur vos têtes les premiers bruits de l'orage des passions ! Ah ! que la tendresse de vos mères n'en soit pas alarmée jusqu'au désespoir ! Vous oscillerez sur l'ancre du salut, sans rompre le lien par lequel vous y avez été attachés ; vous

dériverez de la route, mais vous n'irez pas vous briser à l'écueil, et tôt ou tard la puissance de ces enseignements célestes, que nous avons déposés en vous, vous ramènera au point du départ. Hélas ! nul ne peut traverser le monde sans que la fange qui en remplit toutes les voies n'atteigne ses pieds; mais du moins, jeunes hommes, vos fronts resteront purs, et le rayon du Dieu vivant ne s'éteindra pas dans votre regard !

» La société, Messieurs, telle qu'elle a été faite de nos jours, ne peut être sauvée que par l'Éducation religieuse. Tout le monde le dit : nous sommes arrivés à une époque à part dans les fastes de l'humanité. D'incroyables prospérités, expiées par des catastrophes plus incroyables encore ; l'Europe soulevée et battue par une tempête immense; les fondements de la société deux fois mis à nu; de solennelles infortunes et de royales agonies; des événements inattendus, des péripéties providentielles, et l'histoire étonnée, haletante devant ces coups qui se pressent, sans qu'elle ait le temps de les enregistrer ; tour à tour l'excès de la trahison et le sublime du dévouement; de nobles vertus rayonnant au milieu des crimes les plus atroces; l'oubli de toute pensée religieuse, le mépris des antiques croyances, la licence la plus effrénée et la plus impie, et en même temps le besoin de la foi, le retour au Christ, la réaction religieuse; les enseignements de la vieille philosophie rajeunis au creuset

de la science moderne; ce que le matérialisme a de plus abject avec l'idéalisme le plus élevé; les plus monstrueuses erreurs mêlées aux vérités les plus fécondes, et, par-dessus tout, les ambitions mises en jeu, et le désir de l'indépendance et de la fortune développé dans tous les cœurs, comme un rapide incendie : tout cela, Messieurs, a imprimé à l'esprit humain, dans notre temps, je ne sais quoi de mobile et d'inquiet, de vague et de malheureux, qui le fait courir sans cesse de la servitude à la licence, du doute à la foi, sans que rien l'arrête et le fixe, sans que rien puisse l'arracher au vertige fatal qui l'entraîne et entraîne tout avec lui. De là, cette tristesse profonde qui semble peser même sur les plus belles âmes; ces sinistres pressentiments et ces lugubres prophéties, qui effrayent les moins disposés à y croire; ces commotions subites et souterraines qui ébranlent le sol; l'incertitude des conseils, l'immense consommation des réputations et des hommes, l'irritation des uns, la lassitude des autres; le ciel en feu sur nos têtes et la terre brûlante sous nos pas. Au milieu de ces bruits, Messieurs, au milieu de cette scène de décomposition, nous avons prêté l'oreille, et nous avons recueilli cette parole qui ne mentira pas : *Il faut que le grain meure jeté dans la terre, et qu'un nouveau germe sorte du sein de sa corruption.* Ce germe que sème la Providence, ce sont ces jeunes enfants; cette terre qui doit les recevoir et les féconder, c'est

l'Éducation religieuse. Elle est devenue le grand besoin de l'époque et la loi de la régénération sociale. Il n'y a qu'elle pour conserver le feu sacré qui s'éteint, pour montrer une étoile fixe dans ce ciel où passent tant de feux trompeurs ; il n'y a qu'elle pour élever le drapeau de ralliement sur cette arène brûlante, où s'agitent les restes sanglants de tous les partis; elle seule, Messieurs, peut jeter un pont sur l'abîme et joindre l'avenir au passé!

» Ce que nous admirons, ce que nous vantons de notre civilisation, du progrès de nos arts, des perfectionnements de notre industrie, peut relever en nous, et à bon droit, l'orgueil du citoyen ; il doit effrayer le moraliste. Ces ponts suspendus par un fil, ces routes jetées où le chevreuil passait à peine, ces rails de fer qui glissent sous les montagnes, ces merveilles de la vapeur qui fera demain peut-être, de Paris et de Constantinople, les faubourgs d'une seule cité grande comme le monde; toutes les créations du talent, tous les efforts de la science, semblent n'avoir qu'un but : le bien-être des corps; une seule fin : la matière. Les croyances désertent les cœurs, l'homme va s'isolant de son avenir, il prend possession de la vie actuelle et s'y établit, comme dans l'unique patrimoine que la Providence lègue à son espèce ; et, parce que cette vie est brève et fugitive, ne pouvant la prolonger par la durée, il veut du moins l'élargir par les jouissances, et il se presse, il se hâte de soûler, avec des plaisirs

et de l'or, une existence qui va lui manquer, au delà de laquelle il n'entrevoit peut-être que le néant. De là, la bassesse et le vice sous toutes les formes; l'art, devenu commun, de ramper et de s'aplatir; la vénalité des intelligences et des cœurs, les gouvernements réduits à corrompre les hommes pour les gouverner; et tout cet ensemble de dégradation et de douleur, mal déguisé sous le manteau de l'orgueil et du luxe, et que le Prélat[1] devant lequel j'élève la voix aujourd'hui a retracé, dans son éloquente parole, avec tant d'énergie et de vérité! Ah ! si le mal est trop grand pour que des remèdes puissent l'atteindre, du moins, Messieurs, ne transmettons pas à ceux qui nous succéderont ce legs de honte et de mort; n'entraînons pas dans notre anathème, au fond de notre cercueil, cette génération qui n'est pas complice de nos cœurs, et que l'Éducation religieuse marque du sceau de la vie ces enfants nés sur le lit de mort de leurs pères.

» Ces paroles, Messieurs, pourraient-elles blesser quelqu'un ? Vous semblerait-il que c'est l'esprit de corps, le besoin d'envahir et de dominer, qui dicte notre langage ? Non, Messieurs, non ; nous n'aspirons pas à nous faire les débitants patentés d'un monopole inique, de quelque part qu'il vienne. Ce que nous demandons pour nous, nous le demandons pour les autres : liberté sans licence, mais liberté

[1] Mgr Thibault.

égale à tous. Que chacun puisse apporter à la masse des intérêts sociaux le tribut de ses lumières, de son expérience, de son dévouement ! Excitez une rivalité salutaire, mais ne frappez pas de prohibition, comme un tabac étranger, le zèle qui n'est pas le vôtre, la science que vous n'avez pas faite; et que, du moins, la croix d'un évêque vaille, dans la balance, autant que le brevet d'un instituteur. En un mot, Messieurs, nous réclamons, nous attendons tout ce que le Grand Maître de l'Université vient de promettre solennellement, à la face du pays, et nous ne réclamons que cela.

» Le dirai-je, Messieurs ? les droits qu'a la Religion sur le cœur des enfants, la reconnaissance seule, à défaut d'autres titres, suffirait à les lui donner sur leur esprit. Gibbon affirme que les évêques avaient fait le royaume de France; et nous, Messieurs, nous osons affirmer qu'ils ont fait l'Europe savante.

» La science peut se vanter aujourd'hui des succès qui lui sont propres, de ce qu'elle appelle, avec orgueil, la conquête de son indépendance. Il fut un temps où, plus modeste, elle n'eut d'autre asile que le sanctuaire : elle eût péri chez les hommes, si la Religion, qui l'a adoptée pour sa sœur, ne l'eût mise en part de son immortalité.

» Quand l'Empire romain, démantelé de toutes ses gloires, s'écroulait à grand bruit sous les pas d'un Tartare, quelques hommes seuls, au milieu

des ruines fumantes, répandaient sur cette lamentable et hideuse agonie les splendeurs d'une vive jeunesse. C'était Chrysostome, à la grande parole; Augustin, au génie universel; Athanase, à l'âme invincible; Ambroise, qui faisait expier aux rois les larmes des peuples; et telle est la puissance exercée par ces grands noms, que, de nos jours encore, il est telle illustration qui n'est que le reflet de leur gloire.

» Quand Charlemagne, cet Atlas des temps historiques, qui eut, pour ainsi dire, l'univers à soutenir sur ses épaules puissantes; quand cet homme étonnant voulut faire renaître les arts et les lettres, foulés comme l'herbe sous les pieds d'Alaric et d'Attila, il fut chercher à l'ombre des autels les débris sacrés de la science; et des hommes inspirés par la foi firent briller sur son règne un dernier rayon, qui s'évanouit trop tôt.

» Plus tard, Messieurs, n'est-ce pas le génie de la Religion qui, s'emparant du crayon de l'architecte ou du ciseau de l'artiste, éleva ces gigantesques et mystérieux monuments, si imposants dans l'ensemble et si beaux dans le détail, hymnes ou dithyrambes d'immortalité, épopées de pierre, où la matière la plus rebelle, devenue légère, flexible, harmonieuse, ouvrée sous toutes les formes, imprégnée de hautes et touchantes pensées, chante, sur un ton de mélancolie et d'amour, les destinées augustes de l'homme liées à l'éternelle existence de Jéhova.

» Laissez le mahométisme pousser sur la Grèce éplorée ses torrents dévastateurs. Rome est là; Rome, veuve des nations, maintenant fiancée du Christ, réchauffera sur son cœur de mère les débris des temps et de la science, et, rajeunissant de son lait divin les pensées de l'homme, elle donnera la brillante époque de la Renaissance, avec Raphaël et Léonard de Vinci, avec Michel-Ange et le Bramante. Le Colisée est vaincu, et le Panthéon s'abaisse devant le Vatican.

» Il y a, Messieurs, dans les croyances chrétiennes, je ne sais quoi de puissant qui saisit la pensée de l'homme, l'élève au-dessus des bornes étroites de l'esprit humain, lui prête des forces inconnues et mystérieuses, et lui communique quelque chose de la grandeur de Dieu. Voyez, au contraire, le génie abandonné à l'impiété. Voyez Voltaire : quand il est poëte, c'est qu'il met dans son cœur un autre cœur; c'est qu'avec la souplesse de son esprit il se fait tout à coup croyant. Mais que l'incrédulité parle, et la Muse s'écarte avec tristesse; l'homme reste seul, et il n'est plus que dégoûtant. Honte au sacrilége profanateur du talent qui traîna dans la fange du vice la blanche robe de la poésie ! Honte à l'homme pervers, qui descendit des hauteurs du génie pour se faire le bourreau d'une femme, et, sacrifiant les gloires de la France à ses haines d'impie, imprima le fer brûlant de la calomnie sur la chaste épaule de Jeanne d'Arc!

» Pourquoi ce dix-huitième siècle, qui s'écoula avec tant de bruit, a-t-il laissé si peu de grands

noms? Pourquoi, de tant d'écrivains qui le remplirent de leur renommée, en est-il quelques-uns à peine dont la mémoire demeure? C'est qu'il fut le siècle incroyant, le siècle impie par excellence, pardonnez-moi l'expression; le souffle de l'athéisme flétrit sur lui les organes de la vie, et il passa dans le monde, comme l'eunuque du sérail, portant d'une main la coupe des voluptés, et de l'autre des têtes sanglantes.

» Et de nos jours, Messieurs, si, malgré le travail immense et le prodigieux élan de l'industrie, le génie se montre stérile et pauvre; si dans l'art, par exemple, nous ne savons que copier les anciens; si nous tentons d'absurdes efforts pour transporter sous un ciel nébuleux la fille élégante de l'Ionie; si nous suons sang et eau à traduire le Parthénon en style barbare; si nous dépensons des millions à écrire *de lourds anachronismes de pierre*[1], c'est que la foi nous manque, la foi qui enfante les miracles, la foi qui était le génie, l'inspiration, la puissance de nos pères. La science elle-même ne progresse que par des découvertes sans gloire : elle décompose un sel, observe la rotation d'un aimant, tâche de fixer une fugitive image; voilà ses vraies conquêtes, voilà ses triomphes! Mais les grands travaux des Newton, des Copernic, des Kepler, ces vastes découvertes qui changent la face des choses et doublent tout à coup l'étendue du monde connu, notre siècle ne les voit

[1] Victor Hugo.

plus. Ah ! c'est que nous sommes sous une malheureuse influence ! Brisons ce talisman fatal, arrachons-nous à ces vieilles entraves, et que le génie aille s'illuminer encore aux flammes du Ciel. Ayons de la foi comme un grain de sénevé ; elle transportera les montagnes, elle créera des mondes nouveaux. »

L'abbé Martin était entré au Petit Séminaire de Saint-Pons en octobre 1837; il en sortit sept ans plus tard. Sa retraite fut un deuil pour la ville entière et pour les nombreuses familles dont les enfants étaient placés sous sa direction.

La Providence, qui l'appelait sur un autre théâtre, avait permis sans doute certaines difficultés matérielles, que l'habile directeur n'avait point suscitées de son propre mouvement, et dont la plus grande part de responsabilité ne pourrait lui être imputée sans injustice.

Nous n'ajouterons qu'un mot touchant l'importante mission accomplie par l'abbé Martin, en sa qualité de Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons. Cette institution tenait, à cette époque, le premier rang parmi les maisons d'éducation du midi de la France. La maison de l'Assomption, de Nîmes, commençait à peine à jeter quelques rayonnements; l'école de Sorèze, déchue de son antique splendeur, ne s'était pas encore relevée sous la puissante main

du Père Lacordaire ; les Jésuites n'avaient pas ouvert à Bordeaux, à Toulouse, à Avignon, leurs colléges si florissants : c'est seulement quelques années plus tard, que la loi de M. de Falloux sur la *liberté de l'enseignement* devait faire surgir sur notre sol, comme une végétation luxuriante, ces établissements catholiques où les progrès de la science moderne sont placés sous la sauvegarde de la Religion. Il nous est donc permis de voir dans l'abbé Martin un des précurseurs de ce mouvement magnifique, que continuèrent avec tant de succès, le célèbre Dominicain, MM. de Montalembert, de Falloux, Parisis, Gerbet, d'Alzon, et tant d'autres esprits généreux dont la France et l'Eglise s'honorent.

CHAPITRE VI

L'abbé Martin est nommé curé de Saint-Denis.— Ses prédécesseurs.— *Sa prédication pastorale.* — Mois de Marie. — Catéchisme de persévérance.— Prônes et homélies.— M. Sauzet.—Carême.—Conférences aux dames. — Discours de circonstance. — Chaire de Saint-Denis. — *Son amour pour son église :* Culte de saint Denis, question de l'Aréopagitisme. — Ornementation de l'église. — Cérémonies, chants liturgiques, maîtrise, oratorio. - Legs pieux de l'abbé Martin.—*Associations et Œuvres pieuses :* Adoration perpétuelle.— Procession du Saint-Sacrement, amour de l'Eucharistie. — Dévotion du chemin de la Croix.— Association du Saint-Suffrage. — *Rapports avec les Congrégations et les Confréries religieuses :* PP. Jésuites, Dames de la Providence, PP. Carmes.— Le P. Marie-Félix.— Confrérie des Pénitents bleus. — *Œuvres de charité :* Salle d'asile. — Education des jeunes filles.—Vestiaire de saint Martin.—Œuvre de la Compassion. — Conférence de saint Vincent de Paul.— Misères cachées.—Lettres de consolation. — Mgr Sibour.— Un trait de rare modestie.

La paroisse de Saint-Denis, à Montpellier, était devenue vacante par la démission de son vénérable Curé, M. l'abbé Guibaud. L'abbé Martin en devint le titulaire le 23 avril 1844.

Avant de le suivre dans cette nouvelle carrière, où il a accompli les plus grands travaux de son ministère sacerdotal et terminé sa glorieuse vie, arrêtons-nous un instant sur le seuil de son église, comme il le fit lui-même, au jour de son installation, évoquant la longue suite des prêtres qui en ont été les pasteurs.

Nous lisons dans l'*Histoire de Montpellier*[1], qu'il existait dans cette ville, au XI et au XIIe siècle, une église et, plus tard, une paroisse sous le vocable de Saint-Denis. Cette église paroissiale, dont nous n'avons pas à parler, était située sur un emplacement voisin de la citadelle. Renversée par les calvinistes, à l'époque des guerres de religion, elle ne put être reconstruite, de telle sorte qu'il n'exista, à Montpellier, aucun édifice sous le vocable de saint Denis jusqu'en 1701. C'est de cette année que date la construction de l'église actuelle de cette paroisse. Elle fut bâtie sous l'épiscopat de Mgr Joachim Colbert. Quoique située sur un autre terrain et hors des murs, elle faisait renaître en quelque sorte à Montpellier l'antique paroisse du moyen âge, détruite depuis plus d'un siècle et demi par les protestants. La paroisse de Saint-Denis, confiée dès le début aux Oratoriens, fut unie au Séminaire dirigé par les mêmes religieux, et qu'on transféra plus tard dans le presbytère annexé à l'église.

Les divers Pères de l'Oratoire nommés successivement curés de Saint-Denis furent tous des hommes remarquables par leurs vertus ou par leurs talents. Ils gagnèrent d'abord l'affection et le dévouement de leurs paroissiens, dont ils ne prenaient

[1] Du chanoine d'Aigrefeuille, tom. II, p. 20, 21, 252 et 253. —Voyez aussi les *Recherches historiques* sur la paroisse de Saint-Denis, par Faucillon, publiées en 1860.

pas moins de soin que de leurs jeunes élèves destinés à l'état ecclésiastique.

Malheureusement ils ne se conservèrent pas dans l'orthodoxie de la foi; on les comptait, à la suite de Colbert, au nombre des partisans les plus ardents du jansénisme. Aussi le nouvel évêque, Mgr de Charancy, s'empressa-t-il de remplacer les Oratoriens, dans la cure de Saint-Denis, par des prêtres séculiers.

Tous ceux qui, jusqu'à ce jour, ont gouverné cette paroisse se sont distingués par leur foi, leur zèle et leur charité. Nous citerons, avant la Révolution française, MM. Fach, Bergeyron et Manen, dont les noms méritent d'être conservés dans les Annales de cette église[1].

Après M. Manen, trois prêtres vénérés versèrent successivement sur la paroisse Saint-Denis leur contingent de charité, de savoir et d'expérience. L'abbé Gingibre, l'un des survivants de l'ancien clergé, conquit par sa modération, sa prudence et son dévoue-

[1] M. Fach, nommé curé de Saint-Denis en 1737, donna sa démission, après seize ans d'une bonne administration. Il fut inhumé, le 4 mars 1785, dans l'église de Saint-Denis et dans le caveau du chœur affecté aux curés et aux prêtres, du côté de l'Evangile.

M. Bergeyron se démit aussi de sa Cure, en 1759; il avait imprimé une nouvelle impulsion au progrès religieux dû à son prédécesseur.

M. Manen, confesseur de la foi, en 1791, et dont l'administration paternelle a duré plus d'un demi-siècle, fut inhumé au cimetière du Séminaire, en 1817.

ment, l'estime et l'affection de ses paroissiens. L'abbé Cullier, honoré longtemps de la confiance particulière de Mgr Fournier et doué d'une activité à toute épreuve, réussit à faire agrandir l'église, demeurée insuffisante, malgré son élargissement. L'abbé Guibaud, vieilli de bonne heure dans l'œuvre difficile et pénible des missions, marqua son passage par l'aménité prévenante de ses manières et par les derniers traits d'une éloquence qui avait longtemps remué les multitudes. Ces trois dignes Prêtres donnèrent tour à tour leur démission : ils sont morts Chanoines de l'église cathédrale.

L'abbé Martin, comme nous venons de le dire, hérita de la succession de l'abbé Guibaud. Son ministère pastoral, qui a duré vingt-quatre ans, a été glorieux autant que pacifique et charitable. Un de ses admirateurs et amis résumait ainsi sa vie, le lendemain de ses funérailles : « L'abbé Martin a vécu au milieu de ses paroissiens, entouré de vénération et de respect. Il les dirigeait, il les dominait par l'autorité d'un grand talent, l'aménité d'un bienveillant caractère et les qualités supérieures d'un noble cœur. Il avait su conquérir, de longue main, les sympathies et le respect même de ceux dont le séparait la différence des croyances religieuses [1] ; chacun admirait en

[1] Le jour de ses funérailles, M. Corbière, Président du Consistoire protestant de Montpellier, est venu au presbytère de Saint-Denis rendre hommage à la mémoire de M. le curé Martin.

lui cette bonté parfaite, cette charité et cette mansuétude qui en faisaient le digne pasteur des âmes, selon l'esprit évangélique; sa magnifique éloquence, qui le plaçait au rang des orateurs sacrés les mieux inspirés, les mieux doués de la puissance d'émouvoir, de convaincre et de persuader ; son beau talent d'écrivain, où l'on retrouvait la chaleur, l'élévation et comme un écho de sa parole magistrale[1]. »

Nous allons essayer de dépeindre les différents caractères du ministère pastoral de l'abbé Martin.

Ici notre tâche devient plus facile. Témoin oculaire de sa vie de Curé pendant quinze ans, ce long espace d'une vie humaine, comme parle Tacite[2], nous n'avons qu'à recueillir, pour ainsi dire, nos propres souvenirs. Depuis, en effet, qu'il fit choix de nous pour coopérateur dans l'administration spirituelle de sa paroisse, avec l'autorisation de Mgr Thibault, il ne cessa pas de nous admettre au commerce de sa vie intime. En nous approchant avec un affectueux respect de ce pieux sanctuaire, il nous a été donné de connaître tous les trésors de science, de sagesse, de bonté, d'indulgence et de générosité renfermés dans cette âme sacerdotale. Son amitié, qu'il nous a continuée lorsque nous avons cessé d'être

[1] *Messager du Midi*, 8 mai 1868. M. Geoghegan, auteur de cet article, interpréta admirablement les sentiments de la paroisse Saint-Denis et de la ville entière.

[2] *Grande ævi humani spatium*. TACIT., *Vit. Agric.*

son vicaire, a été notre plus douce récompense. Il nous écrivait, peu de temps après notre séparation : « Mon cœur vous a suivi à Rome ; je ne vous quitte pas un instant : craintes ou espérances, peines ou joies, je suis de moitié dans tout ce que vous éprouvez. Comptez sur mon affection sincère et mon inaltérable dévouement[1]. » La mort n'a pas brisé ces doux liens ; et, tandis qu'il veille sur nous du sein de ce monde invisible où il habite, nous lui prouvons notre fidélité en travaillant à propager sa mémoire. Noble ami ! il était du nombre de ces âmes desquelles il a dit lui-même : « Quand une fois vous êtes entrés dans leur sphère d'attraction, elles vous enchaînent à elles à jamais ; elles vous entraînent dans la vie, dans la mort, dans l'éternité[2] ! »

Peu de jours après son installation, la Providence lui offrait l'occasion de gagner le cœur de ses nouveaux paroissiens par l'éclat et le charme de sa parole. Il ouvrait, le 1er mai, les exercices du *mois de Marie*.

Cette prédication quotidienne attira un si grand nombre d'auditeurs, que l'enceinte de l'église devint bientôt trop étroite. Et ce n'étaient pas seulement de simples femmes qui venaient assister, selon l'usage, à ces exercices pieux : les hommes les plus intelligents de la cité se pressaient, chaque soir, autour

[1] Lettre du 14 juin 1863.
[2] *S. Chrys.*, tom. I, page 124.

de la chaire, avides de voir et d'entendre le nouveau pasteur. Certes, personne n'aurait souscrit, en l'écoutant, au jugement qu'il portait de lui-même dans une lettre à un de ses amis : « Je sens que ma parole est toujours bien faible, quand je parle de la Vierge Mère de Dieu. » Jugement inspiré par la foi et la modestie les plus touchantes, contre lequel auraient protesté ceux qui ont entendu plus tard ses belles inspirations sur la *Compassion* et la *Conception immaculée de Marie*.

L'instruction religieuse des enfants fut le premier objet de sa sollicitude. Il organisa donc les Catéchismes, exigea rigoureusement une épreuve de deux années avant la première Communion ; et convaincu, par une longue expérience, de l'insuffisance de cet enseignement pour la direction de toute la vie, il établit le dimanche, à l'issue des Vêpres, un Catéchisme de persévérance, comprenant l'explication plus complète du dogme et de l'histoire de la Religion, dont les notes recueillies et conservées attestent que l'éminent orateur savait mettre les mystères les plus hauts à la portée de l'intelligence des enfants, à l'aide d'un langage simple et surtout imagé.

En même temps qu'il s'occupait des enfants, l'abbé Martin songea à instruire le peuple, et il se réserva d'une manière exclusive le Prône familier de la première messe du jour. Il expliqua d'abord les céré-

monies de la messe, puis le symbole, les commandements de Dieu et de l'Église, et les sacrements; et il voulut enfin, à l'exemple des Pères de l'Eglise, donner une connaissance suffisante des Saintes Écritures, des livres mêmes de l'Ancien Testament.

L'histoire ecclésiastique raconte que, lorsque saint Jean Chrysostome prêcha pour la première fois à Antioche, on lisait dans l'assemblée des fidèles les premières pages de la Genèse. L'orateur en fit le thème de ses instructions quadragésimales, et le peuple se précipitait aux synaxes pour entendre cette poétique parole, qui le charmait et l'instruisait. Saint Basile avait commenté le même sujet devant les fidèles de Césarée. Inspiré par ces grands souvenirs, le nouveau Curé de Saint-Denis n'hésita pas à expliquer à son peuple l'œuvre des six jours de la Création. Il rendit intelligibles à tous les mystères des sciences naturelles; il jeta des flots de poésie sur les simples pages de Moïse, racontant le débrouillement successif du chaos; et les pensées morales, qu'il savait mêler avec un charme indéfinissable à ses discussions, donnèrent à cette prédication, qu'on eût pu croire stérile, la plus merveilleuse efficacité. Malgré l'heure matinale, l'affluence fut considérable; on accourait des quartiers les plus éloignés de la ville, et plus d'une fois des auditeurs appartenant à l'aristocratie intellectuelle s'assirent à côté du modeste travailleur.

Un jour, le Curé de Saint-Denis se dépouillait,

après la messe, des ornements sacerdotaux. Un inconnu, dont la physionomie pleine de distinction révélait une haute intelligence, entra dans la sacristie : « Monsieur le Curé, dit-il, je suis étranger à votre ville ; je suis venu ce matin à l'église pour satisfaire à mon devoir de chrétien ; j'ai assisté à votre prône, et j'éprouve le besoin de vous dire que je n'ai jamais entendu commenter nos Saints Livres avec une plus grande noblesse et tant de simplicité. » Une interpellation si inattendue embarrassa l'abbé Martin; mais son émotion devint plus vive quand l'étranger eut décliné son nom. C'était M. Sauzet. Une conversation pleine d'intérêt s'engagea à l'heure même. M. Sauzet venait de publier le manifeste qui avait mis le dernier sceau à sa gloire : *Rome devant l'Europe*. Une parfaite communauté de pensées, d'affections, de craintes et d'espérances, rapprocha bien vite deux hommes si dignes de se comprendre ; dès ce moment M. Sauzet, pendant le séjour qu'il fit à Montpellier pour y rétablir ses forces, fut l'auditeur le plus assidu de l'abbé Martin, et les rapports les plus doux s'établirent entre le Curé de Saint-Denis et l'ancien Président de la Chambre des députés.

On peut pressentir, par ce que nous venons de dire, quelle devait être la puissance de la parole du pasteur, lorsque, dégagé de toute entrave, il pouvait planer librement dans de hautes régions, et que

l'obligation de se rendre intelligible aux simples et aux petits n'arrêtait plus ses élans. C'est là ce que nous apprennent ses prédications solennelles.

Dans l'espace de vingt-quatre ans, l'abbé Martin ne confia presque jamais à une voix étrangère le ministère de la parole, à l'occasion du Carême. Il ne négligeait pas, sans doute, à cette époque de l'année, les pauvres et les ignorants; et, dans de touchantes homélies, par le simple développement de quelques pensées morales, il s'efforçait de remuer ces âmes naïves. Mais se croyant, comme saint Paul, *débiteur de tous*, il cherchait à profiter des sympathies qu'éveillait sa prédication pour atteindre des auditeurs que l'éloquence seule de l'orateur appelle trop souvent dans les églises. Les professeurs de nos Facultés célèbres, les membres de la magistrature et du barreau, les officiers de l'armée, se pressaient, surtout dans les premières années de son ministère pastoral, autour de la chaire de Saint-Denis. Désireux de la réconciliation de la société moderne avec l'Église, instruit de tous les besoins du siècle, partageant ses généreuses aspirations, il prenait corps à corps les préjugés, il dévoilait les sophismes, il faisait tomber, à force de clarté, les illusions. Au milieu de l'effervescence causée par la révolution de 1848, il aborda hardiment l'étude de tous les grands problèmes sociaux et ne recula pas devant les questions les plus brûlantes. Souvent, au moment de monter en chaire, il reçut des lettres

de ses auditeurs exposant un doute, réclamant une solution. L'abbé Martin n'hésitait pas. Fort de la puissance de la vérité, il exposait, le jour même, la question qui lui avait été posée, et, par une discussion à la fois précise, modeste et élégante, il ramenait la conviction dans les esprits les plus ébranlés.

Un sujet dogmatique avait surtout ses prédilections : l'Église. Il savait que là était la question vitale; il prévoyait les attaques plus violentes dont elle serait l'objet ; il ne se dissimulait pas que l'avenir de l'ordre social dépend de l'avenir de l'Église, et il s'efforçait de consolider cette *colonne,* pour que son ébranlement n'amenât pas la destruction de l'édifice tout entier. Quels élans ne trouvait-il pas dans son cœur pour défendre en particulier le Siége apostolique de Rome ! Avec quelle émotion on l'a entendu, bien des fois, racontant cette Passion douloureuse qui commence sur les rochers de Gaëte, qui se continue à travers les champs de Castelfidardo, et dont il est impossible de prévoir la fin glorieuse, quoique nous sachions que la pierre même du sépulcre ne pourrait retarder l'heure de la résurrection ! Alors l'âme de l'abbé Martin passait tout entière dans sa voix, des larmes coulaient des yeux de son auditoire, et nous ne craignons pas de lui attribuer en grande partie l'honneur de l'élan presque universel de la Cité montpelliéraine pour la sainte cause de la Papauté.

L'abbé Martin n'était pas moins éloquent quand il plaidait la cause des pauvres. Les pauvres ! l'aumône ! on eût dit que ces deux mots étaient pour lui tout l'Évangile, et nous pourrions lui appliquer ce que M. Villemain a dit de saint Jean Chrysostome : « Peu de moralistes, peu d'orateurs de la chaire moderne ont égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance qu'il portait dans cette exhortation. Rarement on a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, ni émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu[1] ! »

Tantôt, racontant la scène de la *multiplication des pains*, il trouvait l'exposé complet des théories des socialistes modernes dans les moyens proposés par les disciples pour nourrir une multitude affamée ; et, démontrant l'insuffisance de ces moyens, il montrait dans la charité catholique le secret de renouveler de nos jours le miracle de Tibériade.

D'autres fois, il exposait avec plus d'abandon le devoir ou les récompenses de l'aumône ; et ce n'est pas, comme il l'a écrit lui-même, un simple sentiment de pitié naturelle, un élan plus ou moins généreux de bonté, qu'il cherchait à produire dans l'âme des riches : il voulait établir, développer cette grande conviction, que la charité est le devoir fondamental du chrétien, la condition indispensable de

[1] Villemain, *Tabl. de l'éloq. chrét.*, art. *Chrys.*

son salut; en sorte que l'aumône lui est demandée bien plus dans ses intérêts que dans celui du pauvre, et qu'en dédaigner l'heureuse obligation, c'est une dureté impie envers Jésus-Christ, c'est surtout s'exclure soi-même du bienfait divin de la Rédemption[1]. Les anathèmes qu'il laissait tomber quelquefois, non pas contre la possession mais contre l'abus de la richesse, touchaient les riches, mais ne les irritaient pas. Ennemi de toute témérité dangereuse, il prêchait à tous les devoirs, sans exagérer les droits. Le pauvre apprenait, en l'écoutant, la résignation aux desseins de la Providence; le possesseur était ému : d'abondantes aumônes répondaient aux sollicitations du prêtre ; aussi les Patronnesses des diverses Œuvres de bienfaisance établies à Montpellier ne craignaient-elles point de faire de fréquents appels au zèle de l'abbé Martin, parce qu'elles savaient d'avance l'heureux effet de ses discours.

La souplesse était le caractère distinctif du talent oratoire du curé de Saint-Denis. Tour à tour simple et élevé, comme nous l'avons déjà vu, il sut se plier aux délicatesses infinies que réclame un genre particulier de prédication.

L'abbé Martin comprenait la grandeur de la mission de la femme dans les sociétés modernes. Dépositaire des destinées de la famille, elle l'est aussi des

[1] *S. Chrys.*, tom. I. chap. XVI, pag. 560.

destinées des nations, et, si le monde, qui s'éloigne de Dieu, doit être ramené encore dans les bras de l'Église, c'est à la femme chrétienne qu'il devra ce moyen de salut. De là, la nécessité de perfectionner l'éducation religieuse de la femme et de l'instruire sérieusement de ses véritables devoirs.

Toujours initiateur, l'abbé Martin entra donc dans la voie qu'ont explorée plus tard, avec tant de succès, le P. Ventura et Mgr Landriot, en établissant pendant le Carême des Conférences pour les dames[1]. Plusieurs fois la semaine, la nef de l'église de Saint-Denis offrait l'aspect le plus gracieux. Dès huit heures du matin, les femmes les plus distinguées par la naissance, l'éducation, l'intelligence ou le cœur, accouraient autour de sa chaire; et, dans des causeries pieuses et intimes, l'éloquent pasteur, prenant le rôle de directeur spirituel, leur prodiguait ses enseignements.

Les éléments de succès d'une semblable prédication sont, avec une science parfaite de la doctrine qui empêche de tomber dans aucun excès, la finesse de l'esprit, la délicatesse du cœur, l'onction du sentiment, le charme de l'imagination et l'élégance du langage, relevant, par la couleur et la grâce, la vulgarité des détails. Aucune de ces qualités ne man-

[1] L'abbé Martin a commencé ses Conférences en 1845; celles du P. Ventura, sur les *Femmes de l'Evangile* et la *Femme catholique*, ont été publiées en 1854 et 1855; celles de Mgr Landriot, sur la *Femme pieuse* et la *Femme forte*, en 1863 et 1864.

quait à l'abbé Martin, et c'est là ce qui nous explique son immense succès. Ce n'était plus l'orateur véhément, expliquant avec une splendeur insolite les mystères du dogme ou les problèmes sérieux : c'était le pasteur et le père compatissant à toutes les faiblesses, sondant toutes les plaies, dissipant toutes les illusions, et faisant accepter, en s'insinuant dans les âmes, les plus difficiles devoirs.

C'est ordinairement dans l'Evangile du jour qu'il puisait la matière de ses homélies. Il racontait la puissance de la prière dans la personne de la Chananéenne, la grâce apparaissant à la Samaritaine sur le bord du puits de Jacob, les effets de la tiédeur si bien exprimés par l'immobilité du Paralytique, la vie mondaine et inutile personnifiée dans le mauvais Riche, qui n'a d'autre tort que de *faire une chère splendide et de se revêtir d'ornements somptueux.*

La scène de la piscine de Siloë lui inspirait les enseignements les plus salutaires touchant la pratique de la confession; puis il passait en revue les vertus essentielles de la femme, la résignation et la douceur, la charité et la prévoyance maternelles, l'amour du foyer domestique et la sagesse de son administration, l'habitude de la mortification chrétienne, la fidélité à la méditation, la pensée des fins dernières... Ainsi il travaillait à former en elles, non pas une piété étroite et mesquine, renfermant tout le Christianisme dans des formules minutieuses ou

des pratiques sans vie, mais une piété large et généreuse, agrandissant l'idée du devoir et aboutissant toujours à la doctrine de l'immolation et des plus nobles sacrifices.

Nous craindrions de décolorer, par une froide analyse, ces Conférences sur lesquelles le pinceau de l'abbé Martin jetait de si gracieuses couleurs, comme se décolore par le contact la fleur qui épanouit sa corolle, ou l'aile délicate du papillon. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'elles n'aient pas été conservées par leur auteur. Leur reproduction aurait développé dans bien des âmes les germes de sainteté qu'y déposa pendant vingt-quatre années sa parole.

Le Curé de Saint-Denis ne discontinua jamais, en effet, ses Conférences. Il les prêcha même pendant le dernier Carême, qui ne précéda sa mort que de quelques jours, et l'inspiration ne lui fit pas plus défaut qu'aux premiers temps de ses prédications.

« Il avait redoublé, cette année-ci, de zèle et d'ardeur. Il semblait avoir le pressentiment de la fin prochaine de sa sainte mission, et se hâtait de prodiguer à l'auditoire qui se pressait autour de sa chaire tous les trésors de son grand esprit et de son noble cœur.

» De telles fatigues ont contribué probablement à rapprocher son heure dernière, mais elles l'ont encore grandi devant Dieu, et laisseront d'ineffa-

çables souvenirs, d'admirables exemples à ceux qu'il a tant aimés[1]. »

La souplesse du talent oratoire de l'abbé Martin apparaît avec non moins d'éclat dans les allocutions qu'il prononçait à l'occasion des bénédictions de mariage. Quelques-unes de ces allocutions ont été écrites de souvenir après la cérémonie nuptiale, et nous en devons la communication à la bienveillance des familles des époux. Nous sommes donc heureux d'en reproduire ici des fragments et de donner à nos lecteurs, au lieu de notre parole, la parole même du grand orateur.

Il disait à une jeune fille dont il avait déjà pu apprécier la distinction et la piété intelligente, quoique sa famille fût depuis peu de temps sur sa paroisse :

« Voici, ma fille, le moment le plus solennel, le plus décisif, de votre existence. Votre sainte mère ne le voyait approcher qu'avec une tendre appréhension, et c'est pourquoi depuis bien des jours elle venait ici, tous les matins, répandre son âme avec ses prières devant le Seigneur ; et j'aperçois votre excellent père qui contient à peine, dans sa noble poitrine de soldat, l'émotion qui remplit et domine son cœur.

» C'est aussi, ma fille, que le mariage, sous son

[1] *Messager du Midi*, art. de M. Geoghegan, déjà cité.

voile de fleurs et de fête, est la chose la plus sérieuse et la plus grande de la vie. Les anciens le définissaient : une communauté individuelle de la vie entière, une communication du droit divin et humain à l'intention de créer une famille. Créer une famille ! ces deux mots vous révèlent la mission que vous acceptez aujourd'hui, et pour laquelle vous implorez la consécration de l'Eglise. Sans doute l'homme est l'ouvrage de Dieu, et son ouvrage de prédilection. Il façonna de ses propres mains l'argile de son corps, il l'anima de son souffle divin et il y imprima son image. Désormais c'est à la femme qu'il a légué cette œuvre mystérieuse et sublime; c'est elle qui, de génération en génération, continue le Créateur, est appelée à donner à Dieu des enfants dignes de le connaître et de l'aimer.

» Elle crée l'homme, non pas seulement en le portant dans son sein, mais en ouvrant sa pensée à la lumière, son âme à la vertu; en semant dans sa conscience les germes immortels du vrai, du bien et du beau; en développant, en faisant resplendir en lui l'image de Dieu. Tous, tant que nous sommes ici, nous gardons au fond de notre cœur, à travers toutes les vicissitudes de la vie, l'empreinte sacrée et ineffaçable des mains mille fois bénies de notre mère. C'est parce qu'il la prédestinait à un rôle si grand, que Dieu a doté la femme de tant de qualités supérieures, et surtout de cette puissance d'amour et de dévouement qui est son génie, sa force, son attrait principal.

» A ces dons éminents le Christianisme a ajouté une beauté, une perfection surnaturelle; et la femme, transfigurée à sa lumière, est devenue, au foyer de la famille, le plus éloquent des évangélistes, l'écho le plus puissant, comme le plus doux, de la voix de Dieu.

» Bénissez le Seigneur, ma fille: ce lot merveilleux de la femme chrétienne, vous l'avez reçu dans toute sa splendeur. Loin de ma bouche, loin de mon âme, de puérils compliments ! Mais tout le monde sait ici que vous apportez au mariage une pureté sans tache, une éducation parfaite, une piété aussi solide qu'aimable, et tout ce trésor de douceur, de modestie, de délicatesse, de dévouement, qui sont le plus riche écrin d'une fiancée et l'élément le plus efficace du bonheur dans la famille.

» Une autre chose doit relever votre confiance en présence de vos devoirs : c'est le choix fait par vous du jeune homme qui va vous donner son nom, auquel vous consacrez votre vie. M..., par sa famille, par ses principes, par la loyauté de son caractère, est digne d'unir sa destinée à la vôtre : il est digne de votre amour; il ne trahira pas le serment qu'il vous fait au pied de l'autel. Vous le verrez toujours vous entourer de soins pieux, d'attentions délicates, d'un culte de tendresse et de respect. Votre bonheur sera l'idéal de sa vie et l'objet constant de ses préoccupations.

» Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, saint

Paul, traçant en quelques mots le code du mariage, y plaça en tête cet article : Mari, vous aimerez votre femme comme Jésus-Christ a aimé son Eglise. Oui, Monsieur, vous aimerez cette jeune fille qui vient à vous, avec un abandon si touchant et si parfait; vous l'aimerez d'un amour pur, délicat, généreux, profond, inaltérable, porté, s'il le fallait, comme celui de Jésus-Christ, jusqu'au plus grand sacrifice; vous l'aimerez, en un mot, de cet amour chrétien — je dirai presque divin — qui est la source des joies les plus nobles et les plus vraies.

» Quant à vous, ma fille, que vous dirai-je? Vous serez, sans y songer, l'ange de votre mari, l'ange de la lumière et du bon conseil, l'ange de la grâce et de la vertu, l'ange de l'espérance et de l'immortalité. Près de vous, il ne connaîtra pas la défaillance, car vous serez son appui; il ne connaîtra pas la douleur, car vous la changerez en consolation; il n'oubliera pas le but supérieur et éternel de la vie humaine, car vous lui montrerez le Ciel dans vos discours et vous lui en donnerez l'avant-goût dans vos vertus.

» Et maintenant, mes enfants, soyez bénis, soyez heureux ! Vous le serez, j'aime à le penser, car vous méritez de l'être; vous le serez, car ces amis nombreux qui vous entourent, cette jeune sœur, cette digne mère, le demandent au Ciel avec tant de foi, que leur prière sera exaucée.

» Pour moi, je me félicite d'être en ce moment l'humble instrument des bénédictions de Dieu. Bénir!

bénir!! c'est la fonction la plus douce du sacerdoce: elle suffit à lui faire oublier bien des peines, et combien je suis heureux d'avoir à la remplir aujourd'hui!!!

» De tout mon cœur je vous bénis, je vous bénis au nom de vos familles, au nom de l'Église, au nom de Marie, notre divine Mère; au nom de Jésus-Christ, votre Rédempteur et le mien; je vous bénis de la bénédiction la plus sincère et la plus fervente.

» Mon Dieu, daignez la ratifier dans le Ciel et puisse-t-elle à jamais leur porter bonheur! »

En voyant prosternée devant l'autel, à côté d'un jeune homme pieux, sa jeune fiancée, qui avait eu de saintes aspirations vers la vie religieuse, l'abbé Martin s'écriait :

« Je n'ai jamais compris aussi bien qu'à présent cette parole de saint Paul, quand il dit à propos du mariage: *C'est un grand sacrement dans l'Église et dans Jésus-Christ*[1].

» Voilà un jeune homme qui prend par la main sa jeune fiancée, couronnée de fleurs et d'innocence, la conduit à l'autel, s'incline avec elle et dit à son Dieu avec une modeste assurance : Sa foi, c'est ma foi, sa prière est ma prière, et si je lui consacre mon cœur, ce n'est pas pour vous le dérober, ô mon Dieu, mais pour qu'uni au sien il soit plus digne de vous.

[1] *I. ad Eph.*, ch. v, v. 32.

» Et, d'autre part, la pieuse enfant, dont la jeunesse n'avait connu et habité que les plus hautes régions du ciel de la foi, consent à descendre de ces hauteurs sacrées, peuplées de visions d'anges et de saintes merveilles, pour donner la main à un homme, et lui dit avec confiance : J'avais rêvé un autre époux, mais c'était mon Dieu ; j'avais aspiré à un autre bonheur, mais c'était celui des élus sur la terre ; et, puisque ces pieux mirages de ma prière ne peuvent être la réalité de ma vie, je vous bénis, mon Dieu, d'unir ma destinée à celle d'un homme qui ne flétrira pas une seule de mes pensées, qui ne troublera pas une seule de mes espérances, et dont le cœur sera pour le mien comme un autre autel d'où mes hommages s'élèveront plus ardents vers vous.

» Cette conformité de principes et de sentiments, cette communauté de vues et d'espérances, voilà la plus précieuse condition d'un mariage heureux.

» Ce qui fait le bonheur du mariage, ce n'est pas seulement la convenance des fortunes ! Grâce au Ciel ! pour l'honneur de la Providence et la dignité de l'homme, il n'est pas prouvé jusqu'à présent que le bonheur s'achète au poids de l'or. Ce n'est pas non plus l'attrait du plaisir, car le plaisir est volage et fugitif, et les ivresses de la veille ne préparent souvent que les larmes du lendemain.

» Ce qui fait le bonheur du mariage, c'est l'union des âmes. Et comment pourrait-elle subsister entre deux êtres que l'éternité peut séparer un jour ? Pour

vous, vous n'avez qu'une foi, vous n'avez qu'un cœur; dévoués à Jésus-Christ et bénis par lui, vous ne serez qu'un en Jésus-Christ.

» Laissez-moi vous le dire, ma fille : le Dieu qui avait souri à la ferveur confiante de vos jeunes années, et qui vous ramène dans un monde d'où vous vouliez vous enfuir, vous devait un dédommagement; et il vous le donne, en liant votre existence à celle d'un homme capable de vous comprendre et digne de votre cœur.

» Et vous, Monsieur, vos antécédents de jeune homme et de chrétien vous méritaient cette récompense anticipée, d'avoir pour femme une jeune personne qui vous apporte, avec les trésors de son esprit et de son cœur, quelque chose de ces parfums du Ciel qu'elle a contractés dans une union plus intime et plus constante avec son Dieu. Vous serez heureux, car il est écrit que la *piété a les promesses de la vie présente autant que de la vie future*[1].

» Mais j'ai plus que des éloges à vous adresser : mon ministère m'oblige à vous rappeler des devoirs. Le mariage en impose de grands, d'élevés, de difficiles. Quel fardeau pour un homme que celui de la famille, et la responsabilité du bonheur et de la destinée d'une femme! Est-ce trop d'un dévouement de tous les jours, de tous les instants, pour suffire à une tâche si délicate et si sainte?

[1] *I. ad Tim.*, ch. IV, v. 8.

» Et vous, ma fille, ne cherchez pas l'indépendance dans le mariage : la vie de la femme chrétienne est une immolation continuelle. Quelle mission que d'être à la fois le bon conseil, le modèle, la joie, la couronne de son mari; le guide, l'ange de ses enfants, et de mouler leur jeune âme à l'image de la sienne pour y imprimer l'image de Dieu ! Pour ce double résultat, que de soins à se donner ! que de sacrifices à s'imposer ! que d'holocaustes à offrir ! que de larmes peut-être à verser ! J'en appelle aux mères qui m'entendent : elles vous diront que, si rien n'égale le bonheur de la maternité, rien n'en égale aussi la sollicitude et les angoisses.

» Que cette perspective ne vous décourage pas ! Vous aviez fait votre idéal de la vie d'une grande Sainte; mais il est d'autres femmes que Dieu a distinguées et rapprochées de son cœur dans le Ciel. S'il sourit à la virginité, il bénit et consacre le mariage; s'il a fait du Carmel le piédestal de sainte Thérèse, il a fait de la famille le sanctuaire des Paule, des Olympiade, des Bathilde, des Monique et des Radegonde. Que leurs noms et leurs vies soient toujours présents à votre mémoire ! Pénétrez-vous de leur esprit, marchez sur leurs traces, nourrissez-vous de leur foi : vous aurez leurs vertus, vous porterez leur auréole et vous goûterez leur bonheur.

» Et, maintenant, que la main de Dieu s'étende

dans la mienne pour vous bénir ! Qu'il vous bénisse autant que vous le méritez ! je l'implore pour vous de tout mon cœur ! Qu'il vous bénisse et que sa bénédiction soit l'orgueil de vos familles, la joie de vos amis, et qu'elle soit pour vous la grâce, la sainteté et le bonheur ! »

Une de ses dernières bénédictions fut pour une autre jeune fille qu'il avait vue grandir et qu'il aimait comme une enfant de prédilection Aussi, prenant le langage le plus paternel, et pressentant déjà sa fin prochaine, il lui disait :

« Ma bien chère enfant,

» Laissez-moi vous le dire, avec l'abandon de la vieillesse et de la paternité : c'est de toute mon âme que je m'associe aux espérances de votre famille et à votre bonheur.

» Je me souviens du jour où, toute petite enfant, on vous conduisit vers moi. Combien de fois, depuis lors, vous m'avez ouvert votre jeune âme sans réserve et sans voile ! J'en ai sondé les pensées les plus intimes, les replis les plus secrets ; j'y ai lu, comme dans un livre charmant, l'histoire vivante de la candeur, de la modestie, de la bonté personnifiées. Qui sait, mieux que moi, les trésors divins qu'il a plu au Ciel de vous prodiguer ! Je ne crois pas exagérer, en disant que rarement une plus aimable auréole de grâce a couronné une vertu plus solide,

une piété plus vraie dans sa simplicité. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» Je n'ai pris la parole que pour vous bénir; oui, ma fille, vous bénir au nom de Jésus-Christ, de qui émane toute bénédiction et toute grâce, à qui s'adressent toutes nos espérances, l'Auteur suprême de tous les biens. Je vous bénis au nom de votre mère . . . . . , de votre père . . . . , de votre nouvelle famille . . . . . Je vous bénis au nom de tous ces amis qui se pressent près de vous, autour de cet autel, dans une prière unanime et fervente, pour obtenir de la bonté de Dieu la bénédiction la plus douce et la plus puissante. Je vous bénis au nom de cette chère paroisse de Saint-Denis, dont vous étiez l'un des plus beaux ornements, qui vous entourait d'une sympathie si affectueuse et regrette sincèrement de vous voir partir. Je vous bénis en mon nom et de tout mon cœur, et j'espère, ma chère enfant, que vous ne dédaignerez pas cette bénédiction du vieil ami, du vieux pasteur, du père spirituel qui vous a vue grandir avec complaisance, qui est fier de vous aujourd'hui surtout, qui vous aimait et vous aime d'une sainte tendresse.

» Combien je voudrais vous revoir heureuse, rayonnante de joie, et jouir, un instant du moins, de votre félicité ! Cette grâce me sera-t-elle accordée ?.. Mais, que je sois de ce monde ou de l'autre, ma pensée, mes vœux, mes bénédictions, mon affec-

tion paternelle, seront près de vous, partout et toujours. »

On pardonnera à notre amour filial d'exprimer un vœu, en terminant notre examen de l'éloquence pastorale de l'abbé Martin.

Dès l'origine du Christianisme, les fidèles crurent devoir conserver avec soin la chaire sur laquelle s'étaient assis leurs maîtres dans la foi[1]. Aujourd'hui encore on vénère, dans les cathédrales de Meaux et de Clermont, les chaires illustrées par les deux princes de l'éloquence chrétienne en France, Bossuet et Massillon; et nous avons recueilli plusieurs fois, de la bouche de l'abbé Martin lui-même, le regret qu'on ait fait disparaître de l'église cathédrale de Montpellier la chaire sur laquelle Bourdaloue prêcha deux stations d'Avent et de Carême[2]. Nous

[1] Eusèbe nous apprend que l'on voyait de son temps, à Jérusalem, la chaire de son premier évêque, saint Jacques le Mineur. On sait aussi que l'église d'Alexandrie possédait celle de saint Marc, son fondateur. L'église de Rome garde précieusement et honore, d'un culte particulier et universel, l'*apostolique et très-sainte chaire de saint Pierre*.

[2] Il est parlé des prédications de Bourdaloue à Montpellier dans plusieurs Mémoires du temps : « On sut, dit Danjeau dans son *Journal* (16 octobre 1685), que le Roi avait résolu d'envoyer des missionnaires dans toutes les villes nouvellement converties. Le père Bourdaloue, qui devait prêcher l'Avent à la Cour, va à Montpellier, et le Roi lui dit : « Les courtisans entendront peut-être des sermons médiocres, mais les Languedociens apprendront une bonne doctrine et une belle morale. » Madame de Sévigné

n'avons donc pas été surpris d'entendre quelques paroissiens intelligents de Saint-Denis exprimer le désir que la chaire de leur église fût conservée. La simplicité de cette chaire est grande sans doute; mais pourquoi ne consacrerait-on pas une partie du legs précieux offert par notre vénéré défunt à l'ornementation de ce modeste monument, qui perpétuerait ainsi le souvenir de sa parole ?

L'amour des traditions de son église, le zèle pour sa splendeur matérielle et la beauté de son culte, sont autant de caractères du vrai pasteur. Nous trouvons ces caractères dans le curé de Saint-Denis.

Sa paroisse a pour Patron le premier évêque de l'antique Lutèce, et elle s'est accoutumée à honorer dans cet apôtre des Gaules Denis l'Athénien. Or on sait qu'une école critique du dix-septième siècle, obscurcissant la vérité de l'histoire, a cherché à démontrer que saint Denis l'Aréopagite n'était pas le fondateur de l'Église de Paris. Telle a été la thèse soutenue par le fameux docteur Launoy, s'appuyant sur une édition des Actes de notre Saint publiée par l'évêque de Montpellier, François Bosquet, qui était son ami et le partisan de cette opinion. Comme on ne dit point, dans ces Actes, que saint Denis ait été

écrivait, le 3 avril 1686 : « Pour le père Bourdaloue, ce serait mauvais signe pour Montpellier s'il n'y était pas admiré, après l'avoir été à la Cour et à Paris d'une manière si sincère et si vraie. » (Tome VII, p. 369.)

envoyé à Paris par le pape saint Clément, mais simplement par les *successeurs des Apôtres,* Launoy en a conclu que cet Évêque n'était venu que plus tard dans les Gaules, et il a adopté le récit de saint Grégoire de Tours, reportant son apostolat et son martyre à l'année 250, sous l'empereur Dèce.

Cette assertion, contraire à l'apostolicité de l'église de Paris, excita alors un violent débat et de sérieux contradicteurs [1]; cependant elle a prévalu jusqu'à nos jours, où de nouveaux travaux historiques ont presque rétabli la certitude de l'Aréopagitisme. C'est ce que l'abbé Darras vient de prouver avec évidence dans un ouvrage très-remarquable [2].

Avant lui, l'abbé Martin avait proclamé et défendu cette thèse dans une argumentation lucide, où il se montrait historien érudit autant qu'éloquent orateur. Le panégyrique de saint Denis, qu'il prêcha dans sa paroisse, est resté dans toutes les mémoires. Il suivait le premier évêque de Paris, sortant de l'Aréopage, converti par saint Paul, envoyé par Clément, successeur de saint Pierre, pour

[1] Voir les ouvrages suivants : *Vindicata Ecclesiæ Gallicanæ de suo Areopagitâ Dionysio gloria*, par Dom Millet. Paris, 1638, in-8°; — *Histoire chronologique pour la vérité de saint Denis, Aréopagite, apôtre de la France et premier évêque de Paris*, par J. Doublet. Paris, 1646, in-4°; — *De Unico S. Dionysio, Areopagitâ, Athenarum et Parisiorum episcopo, adversus Joannis de Launoy Constantiensis, theologi Parisiensis, discussionem Milletianæ responsionis, diatriba*, par Hugues-Mesnard. Paris, 1643 in-8°.

[2] *Saint Denis l'Aréopagite*, par l'abbé J.-E. Darras, 1863.

évangéliser les Gaules, et souffrant le martyre au village de Catulla, situé à trois milles de la vieille cité de Lutèce. Interrogeant les récits des anciens hagiographes, il montrait sainte Geneviève, l'illustre patronne de Paris, expression vivante de la tradition de son siècle et de celle des siècles précédents, voulant faire élever une basilique au même village de Catulla, en l'honneur du glorieux Athénien[1] ! Les Ménologes grecs venaient corroborer son sentiment[2]. Le silence presque complet des écrivains orientaux, touchant un personnage aussi célèbre que l'Aréopagite, ne pouvait s'expliquer, à ses yeux, que par un voyage dans l'Occident.

Abordant enfin la thèse de M. Guizot, qui prétend que « les Gaules ne sont devenues chrétiennes que dans le second ou le troisième siècle et sans le secours de la Papauté[3] », il établissait par l'autorité de savants Annalistes, Vincent de Beauvais, saint Antonin, Baronius, que c'est de Rome et aux temps apostoliques que le flambeau de la foi a été porté à nos pères; et, ravi de ce nouveau trait d'union entre la Ville éternelle et la nation qui devait un jour s'appeler la France, il s'écriait avec Gorini,

[1] *Libellus vitæ B. Genovefæ :* Surius, *Acta*, *sum* 9. jan. — Saint Yves, *Histoire de sainte Geneviève.* Nous ferons observer que sainte Geneviève vivait un siècle avant saint Grégoire de Tours.

[2] *Vita et Encomium S. Dionysii, Areopagitæ. Ex Menæis græcis, mensis octob. die* 3.

[3] *Histoire de la civilisation en France*, par M. Guizot, tome II, chap. XIX, p. 102.

dans l'élan d'un enthousiasme à la fois patriotique et chrétien : « Que de liens entre la Gaule, colonie chrétienne de Rome, et cette mère patrie[1]. »

Nous regrettons de n'avoir pas trouvé le texte de cette éloquente démonstration. Il nous a semblé utile, cependant, de rappeler les sentiments d'un critique aussi compétent que l'écrivain de la vie de saint Jean Chrysostome, sur un point d'histoire des plus controversés.

Cette conviction historique de l'abbé Martin, qu'il cherchait à propager par sa parole, lui rendait son église en quelque sorte plus chère. Son culte de vénération pour Denis l'Aréopagite se répandait sur la paroisse qui porte son nom, et nos lecteurs comprendront sa joie quand il reçut, en 1852, un don très-précieux.

La paroisse de Saint-Denis ne possédait pas, dans le trésor de son église, la moindre parcelle des restes de son glorieux Patron. Cette privation était vivement sentie par l'abbé Martin, lorsqu'un de ses plus zélés paroissiens, M. le conseiller Pégat[2], lui offrit une relique de saint Denis et de ses compagnons Rustique et Eleuthère. Cette relique eut d'autant plus de prix à ses yeux, qu'elle était un envoi

[1] *Défense de l'Église contre les erreurs historiques...*, par l'abbé Gorini, tome II, ch. VIII, p. 484.

[2] Aujourd'hui président de chambre à la Cour impériale.

de Rome — nouveau trait d'union entre son église et la mère et maîtresse de toutes les églises du monde.

On sait la part laissée aux fabriques dans l'administration temporelle des paroisses. Quand la bonne intelligence existe entre les Fabriciens et le Curé, la responsabilité de celui-ci est moins grande, puisqu'il peut se décharger un peu sur son Conseil des soins matériels de son église, et les améliorations s'introduisent sans effort. L'esprit conciliant de l'abbé Martin rendit toujours cette entente facile, et nous n'avons qu'à en signaler les résultats.

Le Curé de Saint-Denis, comme toutes les natures d'élite, aimait les arts, et, convaincu que le beau n'est que la splendeur du vrai, il comprenait que le Christianisme n'a jamais dédaigné ce secours.

Cédant à ses désirs, le Conseil de fabrique enrichit son église de deux tableaux dus au pinceau de Glaize, l'illustre artiste montpelliérain. Le premier représente le Sacré-Cœur de Jésus. L'artiste n'a pas représenté le siége de l'amour divin sous sa forme matérielle. Inspiré par la pensée chrétienne de l'abbé Martin, il montre Notre-Seigneur Jésus-Christ découvrant sa poitrine, tandis que son regard plein de tendresse s'abaisse sur toutes les misères humaines prosternées à ses pieds. Le second tableau représente, avec l'expression d'une mélancolie extatique, Thérèse d'Avila, dans cette vision célèbre où elle

vous, vous n'avez qu'une foi, vous n'avez qu'un cœur; dévoués à Jésus-Christ et bénis par lui, vous ne serez qu'un en Jésus-Christ.

» Laissez-moi vous le dire, ma fille : le Dieu qui avait souri à la ferveur confiante de vos jeunes années, et qui vous ramène dans un monde d'où vous vouliez vous enfuir, vous devait un dédommagement; et il vous le donne, en liant votre existence à celle d'un homme capable de vous comprendre et digne de votre cœur.

» Et vous, Monsieur, vos antécédents de jeune homme et de chrétien vous méritaient cette récompense anticipée, d'avoir pour femme une jeune personne qui vous apporte, avec les trésors de son esprit et de son cœur, quelque chose de ces parfums du Ciel qu'elle a contractés dans une union plus intime et plus constante avec son Dieu. Vous serez heureux, car il est écrit que la *piété a les promesses de la vie présente autant que de la vie future*[1].

» Mais j'ai plus que des éloges à vous adresser : mon ministère m'oblige à vous rappeler des devoirs. Le mariage en impose de grands, d'élevés, de difficiles. Quel fardeau pour un homme que celui de la famille, et la responsabilité du bonheur et de la destinée d'une femme! Est-ce trop d'un dévouement de tous les jours, de tous les instants, pour suffire à une tâche si délicate et si sainte ?

[1] *I. ad Tim.*, ch. IV, v. 8.

» Et vous, ma fille, ne cherchez pas l'indépendance dans le mariage : la vie de la femme chrétienne est une immolation continuelle. Quelle mission que d'être à la fois le bon conseil, le modèle, la joie, la couronne de son mari; le guide, l'ange de ses enfants, et de mouler leur jeune âme à l'image de la sienne pour y imprimer l'image de Dieu ! Pour ce double résultat, que de soins à se donner ! que de sacrifices à s'imposer ! que d'holocaustes à offrir ! que de larmes peut-être à verser ! J'en appelle aux mères qui m'entendent : elles vous diront que, si rien n'égale le bonheur de la maternité, rien n'en égale aussi la sollicitude et les angoisses.

» Que cette perspective ne vous décourage pas ! Vous aviez fait votre idéal de la vie d'une grande Sainte ; mais il est d'autres femmes que Dieu a distinguées et rapprochées de son cœur dans le Ciel. S'il sourit à la virginité, il bénit et consacre le mariage; s'il a fait du Carmel le piédestal de sainte Thérèse, il a fait de la famille le sanctuaire des Paule, des Olympiade, des Bathilde, des Monique et des Radegonde. Que leurs noms et leurs vies soient toujours présents à votre mémoire ! Pénétrez-vous de leur esprit, marchez sur leurs traces, nourrissez-vous de leur foi : vous aurez leurs vertus, vous porterez leur auréole et vous goûterez leur bonheur.

» Et, maintenant, que la main de Dieu s'étende

est frappée au cœur, par un ange, du glaive de l'amour divin.

Mais ces œuvres, quelque remarquables qu'elles soient, ne suffisaient pas pour rendre l'église de Saint-Denis digne de sa destination. Cette église est trop étroite pour les besoins d'une population toujours croissante. Le zèle de son Curé rêvait toujours son nouvel agrandissement. Il fit, à diverses époques, des démarches réitérées auprès de l'Administration municipale pour arriver à ce but, que semblait rendre plus facile la concession ou la vente d'un terrain par Mlle Deydé. Il est mort, laissant à son successeur la réalisation définitive de ce projet; mais, s'il n'eut pas la consolation d'agrandir l'édifice, il voulut du moins l'ornementer.

Un autre artiste, M. Monseret, dont la ville de Montpellier s'honore d'être la patrie d'adoption, répondit à l'appel du Curé de Saint-Denis. Son habile pinceau écrivit à la voûte du chœur de l'église une page où le talent de l'exécution est à la hauteur de la pensée. Au fond de l'abside, un groupe d'anges entoure l'autel d'une gracieuse couronne, se renvoyant l'un à l'autre le trisagion des élus, tandis que les Sibylles répondent à la voix majestueuse de David et d'Isaïe, comme si un écho du monde païen répétait les prophéties judaïques, *teste David cum Sibyllâ;* et les siècles chrétiens sont représentés par des Docteurs de l'Église, des Vierges et de saints Con-

fesseurs, qui semblent, à travers l'or brillant de la voûte, rehaussée, aux jours des solennités saintes, par les mille autres clartés de l'autel, comme une mystérieuse vision de la Jérusalem céleste.

Les cérémonies du culte devaient être l'objet des préoccupations de l'abbé Martin. Nous avons admiré déjà, pendant son séjour à Agde et à Saint-Pons, son zèle pour la beauté de la maison de Dieu. Placé à la tête d'une des paroisses les plus importantes de la ville épiscopale, puissamment aidé par la libéralité de son Conseil de fabrique, dont il multipliait du reste les ressources, il ne recula pas devant une noble tentative.

On reconnaît généralement aujourd'hui l'harmonieuse grandeur de nos chants liturgiques. Quelle majesté dans le *Te Deum* de saint Ambroise ! Quel charme suave dans l'antienne *Salve Regina,* dans l'hymne *Ave, maris Stella,* qui nous révèlent si bien la tendre dévotion de saint Bernard ! La prose *Veni Sancte-Spiritus* du pape Innocent III, le répons *Judœa et Jerusalem* du roi Robert, le *Veni Creator* attribué à Charlemagne, le *Dies iræ* de Thomas de Celano, le *Stabat* de Jacopone, ne sont-ils pas autant de chefs-d'œuvre, où le sentiment poétique est en quelque sorte dépassé par la beauté de la mélodie? Il n'est pas jusqu'aux offices les plus simples qui ne produisent les effets les plus saisissants. Les *Introït* et les *Graduel* de la messe, le *Gloria* et le *Credo,*

cette sublime mélopée grecque que l'on appelle la *Préface*, les diverses intonations des *Psaumes*, la variété des hymnes, renferment assez de richesses musicales pour jeter quelquefois les plus illustres maëstri dans la stupeur de l'admiration.

En France cependant, il faut le dire, l'exécution de nos chants liturgiques, livrée ordinairement à la voix rauque et martelée de quelques chantres sans goût et sans méthode, laisse beaucoup à désirer, et de nos jours un besoin de réforme s'est fait sentir.

Il y a environ quarante ans, un artiste d'une science profonde, Choron, commença l'œuvre de la restauration de la musique religieuse. « Après de grandes difficultés, il parvint à rassembler des élèves, à recruter des voix; il forma, instruisit, disciplina des chœurs nombreux et puissants, et réussit, chose bien plus difficile, à pénétrer ces enfants de l'esprit essentiellement religieux de ses compositions; à faire, en un mot, de son institution une sorte de sanctuaire, où se conservaient précieusement les parfums des anciennes traditions et le sentiment des anciennes beautés[1]. » La réforme de Choron fut interrompue malheureusement par sa mort[2], et ne se fit guère sentir

[1] Adolphe Guérault, *Revue encyclopédique*.

[2] Choron est mort à Paris, en 1834. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Considérations sur la nécessité de rétablir le chant de Rome dans toutes les églises de l'Empire français*, in-8°.— *Méthode élémentaire de musique et de plain-chant, à l'usage des Séminaires et des maîtrises de Cathédrale*; in-8° (Paris. *Courcier*, 1801).

qu'à Paris. La Province resta en dehors de ce mouvement; mais un des élèves de Choron devint maître à son tour: M. Danjou continua cette œuvre importante et contribua largement à sa propagation.

M. Danjou, après de nombreux travaux à Paris, avait été appelé à Lyon par Son Eminence le cardinal de Bonald, et il avait introduit les plus savantes améliorations dans l'église primatiale. Ce fut un trait de lumière pour l'abbé Martin. L'éminent artiste arriva bientôt auprès de lui, et il fut chargé de rétablir, dans l'église de Saint-Denis, le vrai plain-chant, qu'il appelait si bien le *roi de nos lutrins,* et le faux-bourdon, qui a pris naissance au moyen âge dans nos cathédrales, sur le clavier de nos orgues. Une Maîtrise fut créée; elle se montra bientôt digne de rivaliser avec celles de la Capitale, et les grands noms des anciens compositeurs les plus célèbres furent recommandés aux Montpelliérains par le charme de leurs propres souvenirs. L'éloignement de M. Danjou n'interrompit point le succès de son œuvre. Placée sous l'habile direction de M. Tœrnig, qui est depuis quinze ans Maître de chapelle, la Maîtrise de Saint-Denis continue d'exécuter les chefs-d'œuvre des grands maîtres, Haendel, Palestrina, Haydn, Mozart, Beethoven, Cherubini, Rinck, Bach...; et, grâce aux nobles encouragements et aux sacrifices personnels de l'abbé Martin, on a déjà vu surgir de cette Maîtrise, comme des Maîtrises du moyen âge, d'habiles artistes, parmi lesquels nous pouvons citer

M. Bornes, le jeune organiste actuel de Saint-Denis. Ajoutons que, si le chant religieux s'est amélioré dans les autres paroisses de Montpellier, et surtout dans l'église cathédrale, l'honneur en revient naturellement à celui qui fut le premier promoteur de cette importante réforme.

Un pieux usage, établi par saint Philippe de Néri, subsiste encore dans l'église qui porte son nom à Rome, et l'on peut y entendre pendant l'Avent et le Carême des *oratorios* célèbres dont l'exécution ne paraît pas une dissonnance profane, malgré la sainteté du lieu où ils sont chantés. Le curé de Saint-Denis réussit à former de semblables réunions dans son église, où l'élite de la société montpelliéraine venait porter annuellement le double tribut de son talent musical et de ses généreuses aumônes; et les amis intelligents de la musique religieuse se souviennent encore de la correction, de la pureté et de la justesse d'expression avec lesquelles fut exécuté, en 1862, à l'occasion de la Compassion de la Sainte Vierge, le *Stabat* de Haydn, en présence d'un brillant auditoire, attiré à la fois par l'éloquence du pasteur et par la réputation de l'œuvre de l'auteur de la *Création*.

Le zèle de l'abbé Martin pour la splendeur de son Église s'est révélé jusque dans l'expression de ses dernières volontés. Parmi ses nombreux legs pieux, on remarque un calice dont la valeur matérielle et artistique est encore relevée par les riches

émaux et les dessins en filigrane dont il est orné. Ce calice est la reproduction exacte de celui que S. M. Napoléon III donna à Mgr Sibour, à l'occasion de la bénédiction de son mariage. L'abbé Martin a exprimé aussi le désir qu'une partie de son modeste héritage fût consacré à l'érection d'une statue en marbre de la Vierge, dont l'exécution est confiée à l'habile ciseau de M. Baussan, professeur à l'école de sculpture de Montpellier.

Les pieuses associations sont un des éléments essentiels de la vie spirituelle d'une paroisse : le curé de Saint-Denis les aimait toutes en général ; mais les préférences qu'il manifesta dans le cours de son ministère nous font connaître les hautes aspirations de son âme.

Il plaçait au premier rang, parmi les diverses manifestations du culte, la dévotion à l'Eucharistie, parce qu'il y voyait avec raison le principe générateur de la piété catholique. Il conçut donc et réalisa de bonne heure le projet d'établir dans sa paroisse l'œuvre de l'*Adoration perpétuelle*. Le règlement des Associés était simple. Ils se partageaient les diverses heures du jour au pied du Saint Sacrement, et adoraient pendant la nuit la Sainte Victime, sans sortir de chez eux, à des heures également déterminées pour chacun. Le zélé pasteur se réserva, tant que sa santé le lui permit, une des heures de la nuit, heureux de veiller avec le divin Maître pour

le salut du troupeau qu'il aimait. Afin d'entretenir la ferveur, qu'affaiblit de jour en jour l'habitude, il prêchait tous les mois une instruction familière sur l'Eucharistie.

Quelques années après cette création, l'abbé Martin découvrait, dans les archives de la Fabrique de Saint-Denis, un bref pontifical constatant l'existence d'une Confrérie de l'Adoration perpétuelle dans sa paroisse, approuvée et enrichie d'indulgences par le Pape Clément XIII, le 7 avril 1761. Ce fut une grande joie pour lui, défenseur si dévoué des vieilles traditions locales, de n'avoir fait que rétablir, sans s'en douter, une dévotion chère à ses prédécesseurs.

Ce document précieux est confirmé par Renaud de Villeneuve, évêque de Montpellier, sous la date du 16 avril 1762. En vertu de l'Indult pontifical, le prélat avait assigné pour fête principale de l'Association, avec indulgence plénière, le deuxième dimanche après Pâques; et une même indulgence était attachée aux fêtes secondaires des saints apôtres Pierre et Paul, de saint Roch, de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge et au dimanche de la Quinquagésime.

De nos jours, l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle tend à devenir universelle dans l'Église. L'abbé Martin applaudissait à ce mouvement et en signalait la véritable origine : « C'est Rome, s'écriait-il, qui a ressenti cette première pulsation d'amour envers la sainte Eucharistie, et voilà que le mouvement

en est reçu dans presque tous les diocèses, par les grandes artères de l'épiscopat. »

La même dévotion le détermina à donner une pompe exceptionnelle à la Procession du Très-Saint Sacrement.

L'Octave de la Fête-Dieu est, à Montpellier, l'objet d'une série de fêtes qui ont eu, de tout temps, le privilége d'émouvoir nos populations méridionales, et chaque paroisse rivalise tour à tour de zèle pour répondre à l'élan de cette catholique cité.

Le mardi 3 juin 1856, un mouvement inaccoutumé se manifestait dans les quartiers de la paroisse de Saint-Denis, envahis de bonne heure par la foule. L'abbé Martin avait eu l'heureuse idée de reproduire, à Montpellier, ce que la ville de Bruges venait de réaliser avec un succès prodigieux, à l'occasion d'un jubilé centenaire[1].

La Procession de Saint-Denis déploya donc, plus que jamais, une richesse et une grâce pittoresque du meilleur goût : bannières, oriflammes, vases de

[1] Une Procession d'une beauté merveilleuse eut lieu à Bruges, en 1850, à l'occasion du jubilé de sept cents ans du *Saint-Sang*. D'après une tradition respectable, Joseph d'Arimathie avait gardé le sang sorti des pieds et des mains de Jésus attaché à la Croix. Une portion de cette relique, précieusement conservée dans l'église de Jérusalem, fut donnée à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et au retour de la croisade, en 1148, ce prince l'apporta à Bruges. Bientôt une Procession annuelle fut instituée en son honneur.... (*Histoire du Saint-Sang, précédée d'un album descriptif de la Procession de* 1850, par l'abbé C....; Bruges.)

parfums, emblèmes sacrés, char de triomphe splendide, surmonté de la statue de la Religion; reposoirs élégants, transformant les places publiques en autant de riches sanctuaires, tout cet ensemble ravissait les regards et, par la fraîcheur des décorations, formait un tableau plein de poésie.

Un long cortége de jeunes filles déroulait ses anneaux comme une guirlande embaumée; dans les rangs, des groupes gracieux portaient des ornements religieux et des bouquets de fleurs, symboles de pureté et d'innocence. Les enfants de troupe les suivaient avec le Pélican emblématique du divin sacrifice; l'air retentissait des chants harmonieux de la Maîtrise et des élèves des Frères, dont les banderoles multicolores frissonnaient au vent...

Montpellier n'avait jamais vu une fête plus belle. Le zèle des paroissiens de Saint-Denis, qui se manifesta ce jour-là avec tant de magnificence, ne s'est pas démenti une seule fois jusqu'à la mort du vénéré Pasteur; et l'on voit tous les ans se renouveler le même spectacle, qui a inspiré aux autres paroisses une sainte rivalité.

Mais cette pompe extérieure ne satisfaisait pas pleinement le cœur de l'abbé Martin : il aurait désiré surtout donner à Jésus-Christ un nombreux cortége d'*hommes;* et il ne manquait jamais, à cette occasion, d'épancher dans le cœur de ses fidèles paroissiens, avec ces accents dont il avait si bien le secret, les tristesses de son âme.

Nous citerons un trait auquel on reconnaîtra combien le Curé de Saint-Denis aimait à entourer d'honneur et de respect le Dieu qui réside dans nos tabernacles. Peu de temps avant sa mort, une femme pieuse l'ayant consulté sur un legs qu'elle voulait faire à sa Paroisse : « Vous satisferiez un de mes plus grands désirs, lui répondit-il, si vous pouviez donner un riche ostensoir. » Le vœu du pasteur sera accompli comme une parole inviolable; et — que la pieuse donatrice nous pardonne cette indiscrétion — elle a mis pour seule condition, dans son testament, que le nom de l'abbé Martin serait gravé sur la partie intérieure du socle.

Après la dévotion à la divine Eucharistie, la dévotion à la Croix occupait la première place dans le cœur du Curé de Saint-Denis. Durant le cours de son ministère apostolique, la *Croix* lui avait inspiré les plus magnifiques élans, et il ne laissait jamais passer une Station quadragésimale sans consacrer plusieurs sermons à raconter ses triomphes. Revêtu du rôle plus simple de pasteur, il travailla de tous ses efforts à propager dans sa paroisse la pratique du *Via Crucis,* qu'il jugeait si favorable au développement de la solide piété. Tous les vendredis du Carême, il aimait à présider lui-même ce touchant exercice, mais il ne lisait pas toujours les prières que l'usage a consacrées. Quelquefois, en parcourant la

Voie douloureuse, son cœur se brisait sous le poids des plus accablants souvenirs; et, quand il s'arrêtait devant l'image retraçant une des scènes de la Passion du Divin Maître, l'émotion débordait de sa poitrine, et il substituait, malgré lui, à une froide lecture la plus chaleureuse improvisation.

De pieux paroissiens le prièrent un jour de leur laisser plus qu'un souvenir de ces pieuses réunions. Ce fut l'occasion pour l'abbé Martin de publier un petit opuscule intitulé : *Prières et Méditations pour le chemin de la Croix,* dans lequel on croit entendre un écho de la voix suave de saint Bernard et du dévot saint François de Sales.

L'abbé Perreyve a écrit sur le même sujet un livre[1] qui n'est pas, à nos yeux, le moindre titre de gloire du jeune professeur de la Sorbonne, enlevé trop tôt à l'Église, dont il promettait de devenir un des plus illustres défenseurs. Les *Méditations* de l'abbé Perreyve, plus développées que celles de l'abbé Martin, ont un caractère doctrinal; on sent que l'auteur, éprouvé par une maladie longue et douloureuse[2], s'est accoutumé à sonder le problème de la souffrance, et qu'il se plaît à en montrer la solution chrétienne sous ses faces multipliées, aussi belles

[1] *Méditations sur le Chemin de la Croix,* par l'abbé Perreyve (Paris, Charles Douniol, 1859).

[2] Cette maladie a inspiré à l'abbé Perreyve un livre non moins remarquable : *La Journée des malades* (1864).

pour l'intelligence que consolantes pour le cœur. Dans les *Méditations* de l'abbé Martin, au contraire, le sentiment domine la pensée. Le livre de l'abbé Perreyve est l'œuvre du philosophe chrétien; le livre de l'abbé Martin est celle du prêtre, ou, pour parler plus exactement, du pasteur. On lira avec fruit le premier, dans le silence du foyer domestique, en méditant à loisir chaque *Considération;* on n'appréciera comme il faut le second qu'au milieu de l'assemblée des fidèles, en trouvant à chaque Station douloureuse, dans ces pages bénies, un cri toujours en harmonie avec les émotions de la foule.

Nos lecteurs nous permettront quelques citations pour justifier notre jugement :

« O Jésus ! ô mon Sauveur ! s'écriait l'abbé Martin en commençant ces pieux exercices, prenez ma pensée et mon cœur; transportez-les à Jérusalem, sur le théâtre de votre immolation, et qu'il me soit donné de vous suivre pas à pas sur cette route douloureuse et triomphale du supplice. C'est une heure que je désire passer avec vous, une heure d'effusion et de contemplation devant vous, ô Sainte Victime de l'amour et du péché ! une heure à vous regarder, à vous écouter, à recueillir toutes les paroles, toutes les larmes, toutes les gouttes de sang tombées de vos lèvres, de vos yeux, de votre front radieux et meurtri; à toucher de mes mains le Bois rédempteur sur lequel vous êtes mort par amour pour moi. Cette

heure, ô mon très-aimable Sauveur ! va passer bien vite : daignez la prolonger, en répandre le charme saint sur toute ma vie !...

» Quand viendra cette heure désirable et terrible qui décide de l'éternité, alors, ô Jésus ! vous vous souviendrez de votre amour et de ma faiblesse. Vous me visiterez sur mon Calvaire, vous apaiserez mes terreurs, vous soutiendrez ma foi, vous resterez à mon chevet, quand tous l'auront quitté; vous serez l'ange de mon délaissement. De votre cœur sacré, calice intarissable, vous verserez dans le mien le pardon et l'espoir; vous recevrez mon dernier soupir sur vos lèvres; vous recevrez mon âme dans votre sein : je m'endormirai dans vos bras, vous me réveillerez dans le Ciel. »

Au souvenir du tombeau de Jésus, il laissait échapper de son âme cette ardente et tendre exclamation : « Tombeau glorieux, oh ! que j'aimerais de m'agenouiller à votre porte, de baiser respectueusement la place où fut déposé, durant trois jours, le corps sacré de mon Sauveur, de m'abriter sous votre voûte, de m'y ensevelir un instant, mort aux hommes et oublié de tous ! ! ! »

L'abbé Martin est mort avec le regret de n'avoir pas vu Jérusalem. Avec quelle effusion il aurait prié, comme Chrysostome, « sous ces arbres qui avaient entendu la parole du Christ, prêté leur ombre à son agonie ! Quel transport il aurait éprouvé devant ces

reliques augustes du Seigneur, cette Croix imbibée de son sang, qui avait reçu son dernier soupir, qui semblait redire encore ses dernières paroles; ce sépulcre, berceau d'une nouvelle humanité, qui avait gardé trois jours le Cadavre divin, rançon de notre salut[1] ».

Une troisième dévotion, la dévotion du Purgatoire, était chère à l'abbé Martin. L'Église a approuvé et autorisé l'*Association du Saint-Suffrage*. Cette pieuse pratique, qui consiste à offrir, pour le soulagement de fidèles défunts, toutes les œuvres méritoires et tous les suffrages dont on peut disposer, prit naissance dans le dernier siècle, sous le pontificat de Benoit XIII, qui l'enrichit d'indulgences. On est redevable au père Gaspard Oliden, Théatin, sinon de son établissement, au moins de sa propagation. Pie VI confirma ces indulgences le 12 décembre 1783, sur la demande des Théatins. N. S. P. le Pape Pie IX les a de nouveau confirmées, sous la date du 30 septembre 1852.

L'abbé Martin érigea cette Association dans sa paroisse, et lui imprima en peu de temps l'impulsion qu'il savait donner à toutes ses œuvres. Les Associés se réunissaient plusieurs fois la semaine, pour assister au saint sacrifice offert pour les défunts.

Il prêchait, tons les ans, l'Octave de la Commémo-

[1] *S. Chrys.*, tom. I, chap. III, p. 98.

raison des trépassés; il aimait, dans cette occasion solennelle, à développer sous ses différents aspects le dogme de la *Communion des Saints*, pour lequel il semblait avoir une prédilection spéciale; et, voulant perpétuer, autant qu'il dépendait de lui, le succès de l'*Association*, il a établi, dans une note explicative de ses volontés dernières, une fondation à perpétuité pour les âmes du Purgatoire.

L'abbé Martin ne regardait pas les paroisses comme des domaines privés, sur le territoire desquels nul autre que le pasteur n'a le droit de vivre en faisant le bien. Large dans ses idées, à l'abri de toute susceptibilité jalouse, il ne se préoccupait que d'une chose: c'est que le nom de Jésus-Christ fût évangélisé.

Les Ordres religieux, les Congrégations vouées à l'enseignement ou à la prière, les Confréries furent donc l'objet de ses sympathies les plus vives.

Il y eut toujours une entente parfaite entre le Curé de Saint-Denis et les Pères Jésuites de la résidence de Montpellier, établis sur sa paroisse [1]; et, s'il aimait à exalter, dans toutes les circonstances, les immenses services rendus par les nobles fils de Loyola, ceux-ci, de leur côté, ne cessèrent pas de rendre hommage à l'esprit d'aménité et de paix qui distinguait l'éminent pasteur.

[1] Depuis 1858.

Les Religieuses de Saint-Charles, de Lyon, plus particulièrement connues sous le nom de *Dames de la Providence,* participèrent à la même bienveillance. Le Curé de Saint-Denis estimait cette grande institution, qui inspire à ses membres le plus religieux dévouement pour l'éducation des jeunes filles appartenant aux diverses classes de la société. Le Pensionnat et l'Œuvre des Orphelines étaient l'objet de sa sollicitude paternelle; mais il exerçait plus particulièrement sa vigilance de pasteur sur les enfants de l'École gratuite, dont les parents composent la population ouvrière de sa paroisse. Il les visitait quelquefois; il aimait à présider les examens et les distributions des prix; il les disposait lui-même à la première communion, cet acte si important de la vie chrétienne. Plus tard, il les voyait, avec bonheur, enrôlées dans la Congrégation des jeunes filles de Saint-Denis, dirigée avec autant de zèle que de prudence par ses vicaires, et qu'il encourageait également par de touchantes exhortations, en assistant à leurs réunions, à certains jours de fête.

La maison de la Providence appartenait, avant la Révolution française, à l'ordre des Carmes déchaussés, et c'est à ce souvenir que se rattachait l'usage d'une neuvaine à sainte Thérèse dans l'église paroissiale de Saint-Denis. Cette dévotion y avait reçu un nouvel éclat sous l'influence de la parole de l'abbé Martin, que rendait plus éloquente alors son admi-

ration pour les vertus et les œuvres de la grande Réformatice du Carmel; mais, lorsque les Pères Carmes s'établirent de nouveau à Montpellier, en 1853, le Curé de Saint-Denis comprit qu'il fallait laisser aux disciples de sainte Thérèse le soin de lui offrir un culte spécial, et il renonça volontairement, mais non sans regret, aux exercices de la neuvaine annuelle.

Les Pères Carmes l'inaugurèrent dans leur église; et, touchés de la générosité délicate de l'abbé Martin, ils le prièrent de venir prêcher le panégyrique de leur illustre Patronne. L'orateur, admirablement inspiré par la présence de ces religieux, que leurs vêtements blancs rendaient semblables aux anges de la résurrection, se surpassa lui-même, et jamais son enthousiasme pour cette femme sublime, docteur de la théologie mystique et martyre de l'amour divin, ne se manifesta avec plus de splendeur[1].

Le Curé de Saint-Denis était attaché à l'Ordre du Carmel, non-seulement par les aspirations pieuses de son cœur, mais encore par un lien de famille : un de ses neveux avait été appelé à servir Dieu sous le manteau d'Elie.

Une lettre que lui écrivit son oncle, et dont nous sommes heureux de reproduire un fragment, prouvera à nos lecteurs, avec la sagesse de direction de

[1] L'abbé Martin a écrit une Vie de sainte Thérèse. Nous regrettons de ne pouvoir la publier, le manuscrit n'étant pas à notre disposition.

l'abbé Martin, l'estime profonde qu'il avait pour la vie religieuse :

« Mon cher enfant,

» Une vocation religieuse, si sainte qu'elle soit, et précisément parce qu'elle est plus sainte, me semble une chose trop grave en elle-même et par les devoirs qu'elle impose, pour être traitée à la légère et abordée de prime abord, sans avoir consulté les hommes dont l'âge, l'expérience, la position, les vertus et les lumières nous promettent un bon conseil. Tu croyais que je m'opposerais à tes desseins ! Qui t'avait inspiré cette crainte ? Elle était si peu fondée que j'ai toujours désiré, au contraire, qu'il y eût quelqu'un de ma famille qui se consacrât à Dieu dans la vie religieuse. Loin de fermer devant toi la route du Carmel, si je ne consultais que mon cœur, je voudrais t'y pousser ; je voudrais que, tout entier à la prière et à la pénitence, tu fusses l'hostie pure des tiens, de ta mère et surtout de ta sœur, dont la mort a laissé un vide si profond dans mon existence.

Mais autant je respecte et j'aime une vocation religieuse, autant je redoute les velléités et les illusions. Je ne veux pas qu'on avance pour reculer, et qu'on jette ainsi sur sa vie entière le vernis de l'inconstance et de la légèreté. J'ai donc demandé et je demande que ta vocation soit étudiée, méditée et éprouvée sérieusement. Les marques de vocation véritable sont un grand renoncement à soi-même,

une humilité profonde, la défiance de ses propres lumières, une charité ardente, une grande énergie de caractère pour se combattre et se dompter, un amour profond et éminent de Jésus-Christ, la passion de sauver les âmes, le dégoût sérieux de toute les choses terrestres, l'horreur de la sensualité, une pureté très-grande d'esprit et de cœur, un vrai courage[1]... »

Si l'abbé Martin aimait les Ordres religieux, il croyait aussi qu'on pouvait trouver dans les Confréries laïques de puissants auxiliaires pour le bien. La royale et dévote Compagnie des Pénitents bleus fut transférée sur sa paroisse[2], peu d'années après sa prise de possession; il se hâta donc de la faire jouir du bienfait de sa parole, en prêchant, dans l'élégante chapelle que les Frères avaient fait construire, une Octave en l'honneur de saint Claude, leur Patron.

La reconnaissance de la Compagnie fut acquise dès ce moment à l'abbé Martin. Les rapports les plus affectueux s'établirent, et le premier Prévôt, M. Paulin Durand, saisit toutes les occasions de publier la haute estime qu'il avait pour le Curé de Saint-Denis.

Lorsque, en 1866, l'Administration diocésaine, retirant à la Compagnie son aumônier, confia les fonctions ecclésiastiques de la chapelle au Curé d'une autre

[1] Le R. P. Marie-Félix est aujourd'hui religieux et missionnaire près le couvent du Mont-Carmel, en Syrie.

[2] En 1846.

paroisse de Montpellier, M. le Prévôt, instruit de cette mesure, se rendit au presbytère de Saint-Denis, pour exprimer le regret de ce qu'on n'avait pas mis ses Frères sous la direction spirituelle de leur *propre Curé,* qu'ils entouraient de tant de vénération. Plus tard, quelques jours après la mort de l'abbé Martin, il fit célébrer un service solennel pour le repos de son âme ; voulant enfin donner un témoignage plus éclatant de la reconnaissance de la royale Compagnie pour celui qu'elle avait toujours regardé comme son protecteur, il écrivit la lettre suivante, à l'occasion d'une souscription paroissiale ayant pour but d'honorer la mémoire du vénéré pasteur :

« La dévote et royale Compagnie des Pénitents bleus de cette ville, qui a reçu de l'abbé Martin de si grandes preuves d'intérêt, ayant été informée que les paroissiens de Saint-Denis élevaient un monument[1] à la mémoire de l'éminent et si regrettable Curé qui vient de leur être enlevé, m'a donné le mandat de souscrire à ce monument. Notre chapelle a été construite sur le territoire de la paroisse de Saint-Denis, et ma Compagnie avait eu l'insigne honneur

[1] Les paroissiens de Saint-Denis ont eu l'heureuse idée d'élever un monument commémoratif dans la chapelle de la Vierge, où reposent les restes de l'abbé Martin. Une inscription est déjà gravée sur une plaque de marbre. On trouvera, à la fin de ce livre, cette inscription et la reproduction de l'œuvre de M. Baussan.

de compter l'abbé Martin au nombre de ses confrères. Nous ne pouvions donc rester étrangers à cette grande manifestation d'admiration et de reconnaissance.

» Je suis infiniment heureux d'être, en cette douloureuse circonstance, l'interprète des sentiments de gratitude qui sont ceux de tous les membres de la Compagnie des Pénitents bleus...

Le Président du Conseil d'administration, premier Prévôt de la Compagnie :

P. DURAND.

Montpellier, le 25 mai 1868. »

La charité, qui est une des vertus essentielles du prêtre, inspira au Curé de Saint-Denis des œuvres éminemment utiles, qui contribueront, autant que son zèle pour la maison de Dieu et ses créations pieuses, à perpétuer son nom et son souvenir.

Parmi les Œuvres de charité qu'il établit dans sa paroisse, nous devons surtout signaler la Salle d'asile et le Vestiaire de Saint-Martin.

L'Asile, dans la pensée de ses premiers fondateurs, n'est pas proprement l'éducation; il en est seulement le prélude. Il est le point et comme la station intermédiaire qui sépare le berceau de l'école ; c'est un moyen de suppléer à la sollicitude maternelle, lorsque cette sollicitude ne peut s'exercer sans préjudice

pour le reste de la famille. Son but est de recueillir l'enfant pour le préserver des dangers de l'isolement, de s'emparer de ses facultés à mesure qu'elles éclosent, de sa mémoire, de son imagination, de son esprit, de son âme tout entière, pour les remplir de saintes images, de récits édifiants, d'idées morales, de pures et douces affections. Là, dans des leçons accommodées à sa faiblesse et entremêlées de chants et d'évolutions variées, qui tiennent éveillée son attention sans la fatiguer, l'enfant apprend, presque sans s'en douter et comme en se jouant, les éléments de la Religion, les rudiments de la langue, les premières notions de l'histoire, de la géographie et de la numération; et, grâce au patronage des dames charitables et à la direction des maîtresses dévouées qui président à la bonne tenue et au bien-être de ces petites créatures, on voit briller sur leurs visages ouverts et souriants un air de santé et de bonheur qui est comme le reflet de l'innocence et des joies de leur âme.

L'Asile est une création à la fois catholique et française. Elle est née sur notre sol, elle est l'œuvre de notre foi et de notre dévouement pour le bien de l'humanité. La première conception, le premier essai en est dû à une femme, à une mère, à une chrétienne aussi noble que vertueuse, à Mme la Marquise de Pastoret, qui, au commencement de ce siècle, dota Paris d'un Asile, et s'en fit elle-même la directrice, avant qu'aucune institution semblable

existât ou fût même soupçonnée dans les provinces et à l'étranger[1].

Le premier Asile de Montpellier fut fondé, en 1840, par une femme d'un noble cœur et d'une intelligence supérieure. Mme Ve L. Marès a continué depuis à s'occuper de cette Œuvre avec une constance et une générosité au-dessus de tout éloge, surmontant les obstacles et les difficultés qui entravent souvent les créations nouvelles[2]. Cet exemple n'a pas été sans résultat : plusieurs autres Asiles ont été établis par l'Administration municipale, dans les divers quartiers de la ville.

Une œuvre si belle devait exciter le zèle de l'abbé Martin. Sous son influence et sa direction, une famille chrétienne fit don, en 1852, à la ville de Montpellier, d'un local convenable pour la fondation de l'Asile Saint-Denis, qui est devenu l'Asile-

[1] Instruction pastorale sur les Salles d'asile. 1846, par Mgr Giraud, évêque de Rodez, depuis cardinal-archevêque de Cambrai.

[2] Mme Marès a raconté, dans un livre très-intéressant sur les Asiles, comment elle fut amenée à s'occuper particulièrement de l'éducation première des enfants : « En 1837, dit-elle, une Salle d'asile fut ouverte dans la ville que j'habitais ; je fus l'une des douze dames choisies pour composer le comité de surveillance destiné à appuyer, à diriger le nouvel établissement ; j'acceptai cet emploi avec joie : je ne connaissais les Asiles que par la lecture du *Manuel* de M. Cochin, qui, publié en 1834, m'avait donné le désir de voir établir, au milieu de nous, ce berceau moral de l'enfance. » (*Petit Manuel d'éducation première au moyen des Asiles*, par Mme Ve L. Marès.)

modèle de tout le département. Il s'engagea, dans ce même but, à payer à la Ville une somme annuelle, pendant tout le temps qu'il serait Curé de Saint-Denis. Un comité de Dames pieuses, établi par lui et dont il présidait les réunions générales, contribue, par sa surveillance et ses offrandes, à la bonne tenue et à la prospérité d'un établissement si utile à l'enfance.

Les Pensionnats de jeunes filles établis sur une paroisse sont spécialement placés sous le patronage du Curé; et personne, mieux que lui, ne peut rendre témoignage au mérite des dignes maîtresses de ces établissements.

L'abbé Martin estimait trop une bonne instruction et une éducation chrétienne pour n'être pas reconnaissant aux personnes dont la vie est si utilement consacrée aux soins de la jeunesse. Il exprimait ainsi sa pensée en écrivant à Mlle C. M.... :

« Je ne vous cacherai pas plus longtemps la peine que j'éprouve de vous voir céder votre Pensionnat. Il ne m'appartient point de combattre une détermination lentement mûrie et parfaitement arrêtée, mais je dois vous dire que, dans l'intérêt de ma Paroisse, je le regrette vivement. Voilà bientôt treize ans que je suis Curé de Saint-Denis et que je vous vois à l'œuvre. J'ai pu juger et apprécier votre zèle, vos talents, votre instruction, votre piété si modeste et si sûre, et tout ce que vous avez apporté d'application,

de dévouement religieux, de remarquables aptitudes, dans l'accomplissement d'une si difficile et si délicate mission. J'ai suivi, de mon œil de pasteur, la plupart des jeunes personnes sorties de votre maison, et dont quelques-unes sont d'excellentes mères de famille, et j'ai constaté avec bonheur la supériorité de l'éducation reçue chez vous et l'heureuse influence exercée sur leur vie par votre douceur, vos vertus, votre direction. Laissez-moi donc vous remercier de tout le bien que vous avez fait dans ma Paroisse[1]. »

Une des Œuvres les plus inspirées par la charité de l'abbé Martin fut l'Œuvre du Vestiaire. Il la fonda, en 1853, avec le concours intelligent de Mme la baronne d'Albenas-Renouvier et de quelques autres femmes généreuses.

« Nul Patron ne convenait mieux à cette Œuvre que le grand Saint qui consentit à partager ses vêtements avec un pauvre. L'Œuvre prit donc le nom de *Vestiaire de Saint-Martin*. Elle a pour but de donner des vêtements aux pauvres reconnus pour tels et aux pauvres honteux. Cette Œuvre tend donc à pratiquer une des œuvres de miséricorde clairement indiquées par Notre Seigneur Jésus-Christ et auxquelles il a promis la récompense du bonheur éternel. Outre ce but essentiel et premier, l'Œuvre du Vestiaire en a plusieurs autres fort importants,

[1] Le 12 novembre 1856.

quoique secondaires. Elle prend occasion des dons matériels faits aux indigents pour leur donner des conseils religieux ; elle fournit à tous et spécialement aux femmes chrétiennes un moyen précieux de servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres ; elle fait aimer la Religion aux malheureux, souvent aigris par la souffrance, et contribue à établir et à entretenir les liens d'amour réciproque entre les chrétiens de toute condition.

» L'Œuvre est soutenue par deux sortes de bienfaitrices : les unes s'engagent seulement à donner des vêtements ou à travailler pour l'Œuvre à leur volonté ; les autres prennent le nom d'Associées et s'engagent à venir travailler à l'ouvroir du Vestiaire[1]. »

La présence du pasteur encourageait souvent ces nobles ouvrières dans leurs réunions quotidiennes ; et il s'était réservé de prêcher tous les ans, au jour fixé pour la quête en faveur de cette Œuvre. Il est mort en exprimant le regret de ne pouvoir léguer au Vestiaire de Saint-Martin une somme assez considérable pour en assurer la perpétuité.

La ville de Montpellier possède une Œuvre cha-

[1] *Règlement pour l'Œuvre du Vestiaire de Saint-Martin, dans la Paroisse Saint-Denis, à Montpellier*, 1853. — Cette Œuvre du Vestiaire a été établie dans plusieurs paroisses de Montpellier, et même dans un grand nombre de villes voisines, à l'exemple et selon le règlement de Saint-Denis.

ritable appelée l'Œuvre de la Compassion. Elle fut établie, en 1836, par deux sœurs éminemment chrétiennes, qui ne peuvent réussir à cacher complétement dans l'obscurité d'une vie modeste tout le bien qu'elles font. Mlles D. et F. Gergonne n'eurent d'abord pour but, dans leur généreuse entreprise, que le soulagement de pauvres réfugiés espagnols, principalement de prêtres et de religieux, obligés de venir nous demander le pain de l'exil. Mgr Thibault daigna la prendre sous sa protection et la recommander à ses diocésains. Il fit plusieurs fois appel à leur charité en faveur de ces « fils infortunés de la catholique Espagne, patrie des Thérèse, des Ignace, des François-Xavier, des Jean-de-la-Croix[1]. »

Notre cité s'empressa de témoigner à cette Œuvre une généreuse sympathie. On aurait dit que Montpellier voulait payer sa dette de reconnaissance à une nation voisine qui avait accordé, en des jours mauvais, une si religieuse hospitalité à un grand nombre de ses prêtres. Plus tard, n'ayant plus à secourir de telles infortunes, cette Œuvre a néanmoins continué à subsister comme association charitable; et aujourd'hui le dévouement des femmes pieuses qui la composent s'applique au soulagement des malades indigents à domicile. Combien de pauvres familles, assistées et consolées par les Dames de la Compas-

[1] Mandements du 19 juillet 1841 et du 1er juin 1842.

sion, ont eu souvent à bénir, avec le nom des fondatrices de cette Œuvre, d'autres noms qu'il serait trop long d'énumérer, mais parmi lesquels il suffit de citer ceux de MM^mes F. Combres et Faucillon, que la mort a ravies trop tôt à la piété et à la charité catholiques. Les Dames de la Compassion se réunissaient, une fois chaque année, dans l'église Saint-Denis, et l'abbé Martin leur prêtait le secours de son éloquente parole. On répondait par de riches aumônes à ses chaleureux appels; et il n'a fallu rien moins qu'un ordre supérieur pour rendre sa voix muette, à l'occasion de ces réunions annuelles[1].

Toutes les institutions charitables établies à Montpellier étaient chères à l'abbé Martin. Il encourageait de ses plus vives sympathies les Frères des Ecoles chrétiennes, ces instituteurs de l'enfant du peuple, et se réjouissait de leurs succès. Il allait évangéliser quelquefois le modeste Asile des Petites Sœurs des Pauvres, et l'on raconte que, lorsque ces humbles filles annoncèrent sa mort à leurs chers vieillards, ils répondirent d'une voix émue : « Nous regrettons beaucoup ce bon prêtre, que nous aimions à entendre, et nous désirerions assister à son enterrement. »

La Conférence de Saint-Vincent-de-Paul était l'objet de ses sollicitudes et de son inépuisable

[1] *Ordo ad usum Cleri Montispessulani*, 1865, page 65.

libéralité. A l'époque de la création des *Fourneaux économiques* sur sa Paroisse, le curé de Saint-Denis prit l'engagement de verser tous les ans une riche subvention dans la caisse de l'Œuvre; et, quand le besoin de trouver un local plus commode fit transférer le siége des *Fourneaux* sur une autre paroisse, sa charité, ne s'arrêtant devant aucune limite, continua le même bienfait. Aussi ce fut au milieu de l'émotion générale que, quelques mois après sa mort, M. Adrien Barre, l'honorable Président des Conférences de Montpellier, paya le plus éloquent tribut de regret à la mémoire de ce généreux bienfaiteur [1].

Avons-nous besoin d'ajouter que l'abbé Martin ne refusa jamais à aucune institution de charité l'aumône de sa parole? Il fut, pendant plus de vingt ans, le prédicateur ordinaire de toutes les bonnes œuvres de notre cité, et sa voix, inspirée par son cœur, trouva toujours le même écho.

Les misères les plus navrantes pour le cœur du prêtre ne sont pas celles qu'il peut soulager à l'aide d'une légère obole: il y a d'affreuses situations, créées par des ébranlements de fortune, devant lesquelles la charité est forcée de se déclarer impuissante. Quelle douleur pour le chef d'une paroisse, qui a des entrailles de père, d'assister, sans prévoir aucune amé-

[1] Séance générale du 19 juillet 1868.

lioration, à des scènes émouvantes dont il est le seul confident !

Le curé de Saint-Denis fut exposé bien des fois à une douleur si cruelle ; mais son intelligente charité trouvait ordinairement le secret de créer des ressources, et, par d'ingénieuses combinaisons que sa connaissance des hommes et des choses lui rendait faciles, de réparer les malheurs d'un passé qui semblait à tout jamais sans espérance.

Il est enfin des souffrances morales que le prêtre surtout peut adoucir, parce qu'il trouve dans les doctrines divines, dont il est dépositaire, un trésor d'immenses consolations. L'abbé Martin avait ce merveilleux secret. Il est vrai que sa sensibilité naturelle arrêtait quelquefois les paroles sur ses lèvres, en présence d'une famille en pleurs ; mais son silence révélait combien étaient vives ses affections, et, quand ses premières émotions étaient passées, il trouvait de sympathiques accents, qui rendaient les larmes de ses paroissiens moins amères.

Il écrit à un père, dont le cœur vient d'être brisé par une terrible séparation :

« Monsieur,

» Cloué dans mon lit par une longue indisposition, je ne peux vous apporter, dans cette cruelle épreuve, le tribut de mes sincères et profondes condoléances. Toute la ville s'associe à votre douleur ; je la com-

prends et je la partage plus que personne, moi qui plus que personne, peut-être, ai pu connaître et apprécier cette angélique enfant, si pure, si douce, si aimable, si parfaite... hélas ! trop parfaite, car la terre n'était pas digne d'elle, et le Ciel réclamait ce trésor.....

» Mais, pour un père, pour une pauvre mère, quel coup terrible ! quelle perte ineffable ! De tels malheurs seraient sans consolation si nous n'étions chrétiens, si la foi ne montrait à vos regards votre fille couronnée déjà par les anges et heureuse à jamais dans le sein de Dieu, vous rendant par ses prières et ses bénédictions toutes les tendresses dont elle fut l'objet.... La mort est bien affreuse ; mais, grâce au divin Rédempteur, les séparations qu'elle inflige ne sont pas éternelles. Dieu qui vous avait donné votre enfant, qui a cru devoir la reprendre pour la dérober aux illusions d'ici-bas, vous la rendra ; vous la retrouverez, vous vous retrouverez tous en lui, et il n'y aura plus alors ni adieux, ni larmes, ni mort... Croyons, espérons en Jésus-Christ : tout est là ; il est la résurrection et la vie, et son cœur est le suprême asile dans toutes nos douleurs [1]. »

Telles étaient les pieuses consolations que le curé de Saint-Denis offrait, à l'exemple de Chrysostome « parlant de l'immortalité avec assurance, du Ciel

[1] Montpellier, 1864.

comme s'il en descendait, et montrant à des parents affligés, qui pleurent une fille ou une sœur, celle qu'ils ont perdue, vivante et heureuse au séjour des élus, et, dans le sein même de la félicité souveraine, occupée avec une tendre sollicitude de ses amis d'ici-bas, qu'elle se plaît à protéger, qu'elle aime toujours[1] ! »

L'abbé Martin avait un baume pour toutes les plaies. Une de ses paroissiennes était tourmentée par la maladie de sa mère. Il lui écrivit la lettre suivante, dans laquelle on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, du cœur du père ou de la foi vive du prêtre et du pasteur :

« Enfin je reçois quelques mots de vous : ils étaient bien désirés; mais, hélas ! pauvre enfant, ils ne font que confirmer et aggraver ce que je savais de vos malheurs. Je vois par votre lettre, et je devais m'y attendre, que vous êtes anéantie par cette nouvelle épreuve. Vous avez raison de le dire : « Heureux les morts ! » Heureuse cette chère et pieuse Marie, qui a les joies du ciel sans avoir connu les amertumes de la terre ! Vous êtes restée presque seule pour soutenir la lutte, et les peines sont tombées sur vous à torrents. Je comprends vos découragements, votre défaillance : vous tombez sous le faix de la croix. J'ai bien besoin de me rappeler ce que les Saintes

[1] S. Chrys., tom. I, ch. VIII, p. 227.

Écritures, et en particulier le livre de Job, nous enseignent du sort des justes et des afflictions que Dieu prodigue surtout à ses prédestinés. Je ne saurais m'expliquer, sans cela, les amertumes répétées d'une famille aussi bonne, aussi pieuse que la vôtre. Mais les exemples de tous les saints nous le prouvent : les amis de Dieu ne sont ici-bas que pour y préparer dans les larmes le bonheur du Ciel.

» Il me tarde de vous voir, de mêler mes pleurs et mes prières aux vôtres, et, comme le Cyrénéen, de m'employer de mon mieux à vous aider à gravir votre Calvaire. [1] »

Les succès oratoires de l'abbé Martin, son zèle de pasteur, l'excellence et la supériorité de sa direction avaient jeté autour de son nom une si brillante auréole, que le diocèse de Paris envia au diocèse de Montpellier un prêtre si éminent. Le siége archiépiscopal de la Capitale était alors occupé avec éclat par Mgr Sibour, dont la fin tragique devait rendre plus immortelle encore la mémoire. L'École normale de prédication de Sainte-Geneviève venait d'être créée; l'abbé Cœur, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, avait été promu à l'évêché de Troyes; la chaire de Notre-Dame était devenue muette. Mgr Si-

[1] Le 22 juillet 1860.

bour, qui savait apprécier les hommes, écrivit la lettre suivante à l'abbé Martin :

Archevêché de Paris. « Paris, le 18 avril 1852.

—

» Mon cher Curé,

» Le silence que m'imposent les affaires vis-à-vis des plus vieilles amitiés ne m'ôte pas le souvenir du cœur. Vous allez le voir, mon cher ami.

» Depuis que je suis à Paris, j'ai nourri le désir et l'espérance de vous y appeler. Mais qu'offrir à un curé posé comme vous l'êtes ? C'est toujours devant cette pensée qu'échouait mon bon vouloir. Cependant il me semble que vous ne pouvez pas être insensible, d'abord à la confiance, à la tendre amitié de l'Archevêque de Paris, ensuite à tout le bien qu'il vient vous proposer de faire.

» Je viens donc vous proposer de diriger notre École normale de prédication à Sainte-Geneviève, avec le titre de Doyen de la Collégiale.

» Je viens vous dire que, le père Lacordaire se retirant dans la solitude et cessant ses prédications à Notre-Dame, à cause des circonstances politiques, c'est vous que Dieu, par mon organe, charge de le remplacer.

» Je viens ajouter que, la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne étant vacante, vous serez encore chargé de ce cours ; j'en ai déjà parlé au Ministre, qui partage mon désir et l'espoir de vous voir venir à nous.

» Enfin, si le ministère pastoral était tellement dans vos goûts qu'il fallût un peu plus tard y revenir, après les cinq ans de votre décanat de Sainte-Geneviève, je vous confierais une paroisse dans Paris.

» J'ai pris mes mesures du côté de votre Évêque; je l'ai persuadé de faire céder le bien particulier au général. Il reconnaît le bien immense que vous pouvez faire ici; il accordera donc, quoique à regret, son autorisation.

» J'ai besoin d'avoir une prompte réponse, et j'espère que votre cœur, votre foi, votre zèle, vous la dicteront telle que je la désire.

» Adieu, cher Curé et ami; je suis tout à vous.

» M. D. Aug., archev. de Paris. »

Un appel si flatteur et si propre à éveiller dans une âme vulgaire des sentiments ambitieux fut l'occasion, pour l'abbé Martin, de montrer son abnégation et la noble simplicité de son caractère. Ne prenant conseil que de sa foi et de son humilité, il refusa, sans hésiter, l'offre honorable de Mgr Sibour, et jamais il ne parut à ses amis plus heureux que le lendemain de cette résolution, qui lui avait fait préférer à la plus brillante carrière la vie simple et modeste du pasteur. Cet exemple, rare à toute époque, plus rare surtout dans notre siècle, où toutes les convoitises sont surexcitées, nous semble pour l'abbé Martin le plus beau titre de gloire, et pour le clergé la plus magnifique leçon.

Mais, en admirant une si noble modestie, nous déplorons que le refus du curé de Saint-Denis ait empêché l'Église de le compter plus tard au nombre de ses premiers pasteurs. L'opinion publique désignait depuis longtemps l'abbé Martin pour l'épiscopat : il possédait à un degré éminent toutes les qualités qui font les grands évêques. D'illustres prélats exprimaient hautement le regret qu'un si magnifique talent, uni à un si noble caractère, fût enseveli dans une paroisse de province ; il avait appelé l'attention de S. Exc. le Ministre des cultes. La proposition de Mgr l'Archevêque de Paris, si elle eût été acceptée, était donc certainement, pour lui, le premier degré d'une élévation prochaine. Son refus empêcha cette élévation. Il ne le regretta jamais lui-même. Élevé à l'école de Chrysostome, il a fui plutôt qu'ambitionné l'épiscopat[1]. La modération de ses désirs, sa prédilection pour l'étude, l'indépendance de ses sentiments, son amour pour une paroisse dont la reconnaissance l'enchaînait par un nouveau lien, lui rendirent de plus en plus chères ses modestes fonctions ; mais, au milieu des crises que l'Église a traversées, tous ceux qui connaissaient l'abbé Martin se demandèrent bien des fois si elle n'eût pas trouvé dans un évêque si éloquent et si dévoué un puissant auxiliaire.

[1] S. Chrys., tom. I, ch. XXI, p. 160. Terreurs que l'épiscopat inspire à Chrysostome : « Je ne puis, s'écriait-il, considérer sans étonnement ceux qui ambitionnent ce lourd fardeau.... »

On a vu dans tous les siècles, des prêtres distingués par leurs vertus et leur génie rester modestement dans les degrés inférieurs de la hiérarchie; leur vie, consacrée à des œuvres de foi, de zèle et de piété, a eu son mérite devant le Seigneur. Ils auront reçu, comme saint Jérôme, saint Bernard, saint Vincent de Paul, la récompense des pasteurs et des docteurs, des apôtres de la science et de la charité.

CHAPITRE VII

Restauration des études ecclésiastiques en France. — L'abbé Martin écrit la *Vie de saint Jean Chrysostome.* — Divers historiens de ce Père de l'Église. — But et analyse du livre de l'abbé Martin. — Vie monastique : M. de Montalembert. — Influence de la femme chrétienne. — Siècles antérieurs à Chrysostome. — *Actualité de l'œuvre de l'abbé Martin :* cause de la Papauté ; liberté de l'Église ; question religieuse d'Orient ; retour du schisme grec à l'unité ; économie sociale et politique de Chrysostome. — Objection contre l'auteur. — Son style. — *Témoignages :* Le R. P. Lacordaire ; Nosseigneurs Ginoulhiac, Plantier, de Bonald et Dupanloup. — Approbation de Mgr Debelay, archevêque d'Avignon. — Bref de Sa Sainteté Pie IX. — L'abbé Martin est nommé membre de l'Académie de la Religion catholique de Rome. — Traduction française des œuvres de saint Jean Chysostome. - L'abbé Sabatier, professeur d'éloquence sacrée à Bordeaux. — Polémique avec M. Amédée Thierry. — Travaux inachevés de l'abbé Martin.

Nous allons examiner, sous un autre aspect, la vie de l'abbé Martin. Un journal[1] dévoué au clergé disait, le 17 août 1861 : « C'est une vraie et profonde jouissance pour nous de voir paraître des travaux qui attestent, au sein de l'Église de France, le goût et la pratique des études sérieuses : nous y trouvons la preuve que le clergé comprend la nécessité d'une complète restauration de la science éminente ; qu'il commençe à se compter, et qu'après

[1] L'*Ami de la Religion.*

avoir consacré un demi-siècle à l'action et à la prière au milieu des populations abandonnées, il estime que le temps est venu de reprendre ses livres, ses méditations savantes, ses grands travaux d'autrefois. L'apostolat de la science n'est pas moins dans la mission du prêtre que celui de la prière et de l'administration des Sacrements. Sans être jamais plus divin, cet apostolat est aujourd'hui aussi nécessaire et n'exige pas moins d'abnégation et de sacrifices. La science sacrée a, parmi nous, ses périls et ses épreuves; elle n'a pas, comme la science profane, ses encouragements et ses compensations.

» Aussi le prêtre qui s'engage dans la voie des études théologiques ne déploie pas, à nos yeux, moins de zèle et de courage que le missionnaire qui va porter le bienfait de l'Evangile aux peuples infidèles. Le premier, comme le second, n'a guère à espérer, au temps où nous vivons, pour récompense de ses labeurs et des périls qu'il affronte, que celle que Dieu promet aux âmes affamées et altérées de vérité et de justice. N'ayant pas le pouvoir de rien changer à cet état de choses, nous voulons au moins, en signalant à l'attention du clergé les travaux importants accomplis par quelques-uns de ses membres, donner à leurs auteurs le seul encouragement dont nous puissions disposer. C'est à ce titre que nous venons parler aujourd'hui d'une étude biographique récemment publiée par un ecclésiastique savant et laborieux, M. l'abbé E. Martin, du diocèse

de Montpellier. Il a écrit en trois grands volumes in-8° une nouvelle *Vie de saint Jean Chrysostome.*»

Il est peu de Pères de l'Église qui aient eu autant d'historiens que ce grand Évêque de Constantinople, à qui ses vertus, son incomparable éloquence, ses travaux, sa popularité, sa lutte intrépide contre une cour hypocrite et corrompue, son exil et son martyre, ont valu l'admiration non-seulement des chrétiens, mais des païens eux-mêmes.

Depuis Pallade, son disciple et son ami, jusqu'à M. Albert, dont la brillante thèse a été couronnée[1] par l'Académie, en passant par Socrate, Théodoret, Sozomène, Nicéphore, Tillemont, le Bollandiste Stilting, et, plus récemment, Néander, Rohrbacher, l'abbé Bergier et M. Villemain, que de pages pieuses ou savantes ont été consacrées aux vertus, aux travaux, aux combats de Chrysostome ! L'abbé Martin pensa que, malgré tant de travaux, il restait une lacune à remplir, et que cet illustre Père, si connu qu'il fût, ne l'était pas autant qu'il devait l'être. Il crut donc utile d'écrire une nouvelle Vie de saint Jean Chrysostome, plus complète que les précédentes, particulièment en faveur des prêtres que les sollicitudes du ministère pastoral et les dévouements de la charité détournent des recherches longues et minutieuses.

[1] *Saint Jean Chrysostome, considéré comme orateur populaire,* par Paul Albert. Paris, 1858.

« Notre but, dit-il, est de résumer ici, pour eux, » tous les travaux dont la vie et les œuvres de Chry- » sostome ont été l'objet, dans un cadre ni trop étroit » ni trop vaste, où l'on puisse voir dans son vrai jour » l'orateur, l'apôtre, le docteur de la charité, le père » des pauvres, le modèle des pontifes et des prêtres, » le glorieux témoin de la primauté du Saint-Siége, » l'héroïque défenseur des droits et de la liberté de » l'Église, et saisir les rapports de cette grande des- » tinée avec les destinées du Catholicisme[1]. »

Après une admirable esquisse de l'époque où vécut Chrysostome, l'historien raconte sa naissance, ses premiers succès au barreau, sa renommée littéraire commençant à poindre ; puis sa retraite, sa liaison avec saint Basile, son baptême, ses pèlerinages, sa vie d'anachorète, ses premiers écrits religieux, son ordination. Viennent enfin, avec les honneurs, les fatigues et les épreuves de l'épiscopat, les controverses, les réformes, les prédications. Partout le prêtre historien se soutient à la hauteur de son sujet. Il s'entend merveilleusement à peindre la grande figure de notre Saint, et son pinceau, toujours pur, sait emprunter, à l'occasion, les plus riches couleurs de la poésie chrétienne. On sent, dans la chaleur et la vérité de ses peintures, que non-seulement l'abbé Martin connaît à fond et la langue

[1] *S. Chrys.*, tom. I, p. VIII.

de son héros et toutes les particularités de sa vie, mais que les secrets de son cœur d'apôtre lui ont été dévoilés, qu'un long commerce avec l'âme du Saint lui en a révélé toutes les tendresses, et que, pour tout dire, il raconte comme un spectateur, un auditeur et un témoin.

Ce n'est pas une simple biographie que l'abbé Martin a voulu écrire, comme on l'a observé très-judicieusement[1], c'est l'histoire du sacerdoce catholique au quatrième siècle. Chrysostome ne pouvait être isolé de l'époque où il vécut. Il fallait retracer l'influence prodigieuse qu'il avait exercée sur son temps, ses nombreux écrits pour la défense de la vérité et ses luttes généreuses pour la liberté de l'Église. Une simple biographie eût offert un cadre trop étroit pour faire mouvoir cette grande, cette infatigable activité. L'auteur étudie donc le quatrième siècle sous tous ses aspects et aborde résolument les grandes questions religieuses, philosophiques et sociales de cette époque : il s'attache aux écrits du grand Docteur, à ses traités, ses controverses, ses discours et ses lettres, pour en faire jaillir quelques traits de la physionomie de son héros; il interroge ses contemporains, s'adresse à tous ses biographes, va puiser à toutes les sources de l'érudition ; et, à l'aide de ces nombreux maté-

[1] L'abbé Azaïs, dans la *Revue catholique du Languedoc*, article sur saint Jean Chrysostome, p. 513 et suivantes.

riaux, amassés avec intelligence et sagacité, il nous retrace, dans toute sa gloire, la physionomie complète du Saint. Le siècle où il a vécu se déroule devant nous avec son long cortége de grands hommes et ses événements; et nous voyons successivement passer sous nos yeux les Basile de Césarée, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Éphrem, toute cette phalange glorieuse d'immortels champions de la foi. L'Empire nous apparaît avec sa corruption et sa décadence, ses attaques contre l'indépendance de l'Église et les généreuses résistances qu'il provoque. C'est un vivant tableau de cette société qui se dégage peu à peu de l'influence païenne et qui se transforme au souffle de l'Évangile.

Au milieu de la rénovation sociale et religieuse opérée par le Christianisme au quatrième siècle, deux grands faits attirent l'attention : d'un côté, le mouvement qui poussa les âmes d'élite vers la solitude; de l'autre, le rôle important des femmes chrétiennes qu'on a justement appelées les *Mères* de l'Église[1]. Ce double fait ne pouvait échapper

[1] « Pendant que les Pères de l'Église étonnaient le monde par leur savoir, les femmes de l'Église l'enchaînaient par leurs vertus. Pendant que les uns subjuguaient tous les esprits aux saintes folies de la Croix, les autres y attiraient tous les cœurs. Ce que les Pères ont entamé par leur zèle, les femmes l'ont achevé par leur dévouement. Ils ont donc tous contribué, dans une proportion, je dirais presque égale, au grand œuvre de Dieu de chris-

à l'abbé Martin ; il lui a inspiré des pages ravissantes.

Quel tableau délicieux que celui de la vie monastique !

« Les solitaires se levaient avant le soleil. Leur premier sentiment, leur première pensée, leur premier regard, montait à Dieu. Debout autour du Père, c'est-à-dire du chef, le visage souriant, la conscience pure, le cœur plein d'une douce joie, ils entonnaient l'hymne des anges : *Gloire à Dieu, paix aux hommes !* ou le cantique de David : *Il est bon de louer le Seigneur et de chanter votre nom, ô Dieu Très-Haut ! Qu'elles sont magnifiques, vos œuvres! que vos pensées sont profondes*[1] *!* Puis ils fléchissaient le genou, appelant les pardons et les bontés du Ciel sur tous les hommes, implorant pour eux la grâce d'honorer Dieu par une vie sainte et de n'être pas exclus de ses miséricordes au dernier jour.

» La prière durait jusqu'au lever du soleil ; après quoi chacun allait au travail, car, aux champs ou dans les cellules, tout le monde travaillait, les plus âgés comme les plus jeunes. On mesurait à l'amour du travail les progrès dans la vertu. Ceux-ci bê-

tianiser le monde ; ils ont, par différents moyens il est vrai, mais ensemble, servi, assisté et élevé l'Église ; et il nous est permis de regarder et de saluer cette époque des Pères de l'Église comme l'époque aussi des *Mères de l'Église.* » (*La Femme catholique*, tom. Ier, IIe partie, p. 526, par le R. P. Ventura.)

[1] Ps. 91.

chaient la terre, semaient les légumes, arrosaient les plantes, greffaient les arbres; ceux-là tressaient des nattes et des corbeilles de jonc, fabriquaient des éventails de palmier, des voiles de navire, de grossières étoffes de poil de chameau ; d'autres sciaient le bois, charriaient l'eau, servaient les malades et les voyageurs, copiaient les manuscrits; quelques-uns étudiaient les saints Livres.....

» Le jour était partagé en quatre parties, qu'ils désignaient sous les noms de *tierce, sexte, none* et *vêpres*. Chacune commençait par le chant d'un hymne ou d'un psaume, et ainsi les saints cantiques se mêlaient à tous les travaux, et le désert ressemblait à un temple où la louange de Dieu ne se tait jamais.

» Au milieu des cellules éparses par groupes dans le vallon ou sur les flancs de la montagne, s'élevait la modeste église où, deux fois par jour, les tribus réunies venaient se retremper et se rafraîchir à l'ombre du sanctuaire. Le dimanche et le samedi, on y célébrait les saints mystères, et les frères, déposant la ceinture et le manteau, le sourire des anges sur les lèvres, recevaient la manne des âmes tombée pour eux au désert. Quelquefois aussi le sacrifice spirituel était offert pour les morts. Le jour du Seigneur se passait tout entier dans la lecture et la prière ; mais, ce jour excepté, et à part les quelques moments accordés aux besoins du cœur ou aux exigences du corps, le travail ne cessait pas. Le mo-

nastère était une manufacture chrétienne, où chacun avait sa fonction et sa place dans un ordre parfait. Une sage organisation par tribus et décades avait écarté à la fois les périls d'une solitude extrême et la confusion des rassemblements nombreux. Un décurion veillait sur neuf moines ; un centurion sur dix décuries ; un supérieur, qui portait le nom de *Père,* sur tout le désert.....

» Les solitaires ne portaient que des vêtements grossiers, à la façon d'Elie ou de Jean. Le *tien,* le *mien,* « cette froide parole » dit Chrysostome, leur était inconnu. Ils ne possédaient rien, si ce n'est en commun. Une fraternité touchante, une mutuelle prévenance confondaient dans une parfaite égalité les esprits divers. Même pauvreté, même obéissance. Au fond, nul ne commandait; tous se dévouaient. Pas le moindre vestige d'orgueil : chacun se regardait comme inférieur à son frère; c'était à qui s'occuperait des offices les plus bas et les plus pénibles, à qui se montrerait plus humble et plus charitable. Quelque nom qu'il eût porté dans le monde, quelque rôle qu'il eût joué, chacun devenait à son tour et par semaine le serviteur de sa décurie, coupait le bois, portait l'eau, soignait les malades, lavait les pieds des étrangers; car ces hommes, si rudes pour eux-mêmes, exerçaient admirablement l'hospitalité. La vénération du peuple leur attribuait le don des miracles et le pouvoir de guérir toutes les maladies; aussi leur amenait-on de loin les infirmes, les es-

tropiés, les incurables; du moins ils les consolaient et les bénissaient. Le monastère était l'infirmerie universelle de la contrée, l'asile aimé de toutes les souffrances de l'âme et du corps.

» Habituellement les ascètes ne mangeaient que le soir après le coucher du soleil, et rien n'était frugal comme leur repas. L'eau d'une source pure désaltérait leur soif; le pain gagné par le travail apaisait leur faim. Un peu d'huile et quelques fruits, ajoutés au pain, étaient le régal des fêtes. Souvent, comme Jésus au banquet qu'il donna dans le désert, ils s'asseyaient sur l'herbe pour prendre leur nourriture, sans autre voûte sur leur tête que celle du ciel, sans autre lampe sur leur table que la lune, sans autre diversion au silence religieusement gardé que le chant des oiseaux, le bruit des cascades et le murmure du vent dans les arbres. Et cependant la vie de ces hommes se prolongeait calme et sereine, comme un beau jour d'automne, jusqu'à la plus extrême vieillesse.

» Le repas du soir finissait par cet hymne que Chrysostome nous a conservé : « Béni soit le Dieu » qui a pris soin de moi dès ma jeunesse, et donne » à toute chair sa nourriture ! Remplissez notre » cœur d'allégresse, afin que, forts de votre grâce, » nous abondions en toute bonne œuvre en Jésus-» Christ Notre Seigneur, à qui la gloire, l'honneur, » l'empire dans tous les siècles. *Amen!* » Le chant cessait: l'un prenait Isaïe, l'autre saint Paul; ils s'en-

tretenaient avec ces grandes âmes, cueillant sans efforts, dit Chrysostome, le miel délicieux de ces fleurs divines. Quelques-uns conversaient entre eux, et se communiquaient l'un l'autre les impressions du jour. On laissait éclater l'admiration longtemps contenue pour les œuvres du Créateur en présence de cette nature si grande, sous un ciel si splendide, au milieu de ce recueillement si profond. On philosophait doucement sur Dieu, sur le monde, sur les choses visibles et invisibles, sur la vileté de la vie présente, sur la grandeur de la vie future. C'était une assemblée de sages, délibérant, entre le ciel et la terre, des plus hauts intérêts de l'humanité; hommes surhumains, ressuscités, pour ainsi dire, avant d'être morts, et plus semblables aux habitants de l'éternité qu'à ceux du temps; fantômes vénérables, enveloppés d'une vapeur lumineuse, et prêts à s'évanouir dans le dernier rayon du soleil qui éclairait ces nobles visages transfigurés et ces grandes scènes de la nature.

» La journée finissait, comme elle avait commencé, par un chant sacré, peut-être l'hymne du soir des premiers chrétiens : « Lumière joyeuse de » la sainte gloire du Père, ô Jésus-Christ ! Venus » ici au coucher du soleil, en contemplant les clartés » du soir, nous célébrons le Père, le Fils et le Saint- » Esprit de Dieu [1]. » D'écho en écho, de montagne

[1] Cruice, *Histoire de l'Église de Rome*, p. 76.

en montagne, la nuit disait à la nuit ces belles paroles; puis tout redevenait silence. Les pères se couchaient tout vêtus sur une natte étendue à terre, et dormaient quelques heures d'un sommeil léger, jusqu'à ce que le premier chant du coq, le premier souffle de l'aurore, vînt réveiller l'hymne assoupi sur leurs lèvres.

» Chaque jour était une nouvelle strophe de cet hymne d'amour, que l'éternité seule doit achever. Ils l'entonnaient dès le matin, reprenant chaque fois avec une ardeur plus grande leur obscure et noble mission, la plus noble que l'homme ait reçue ici-bas, celle de bénir Dieu au nom de la création, de l'invoquer au nom de l'espèce humaine, de l'adorer, de le prier pour ceux qui oublient de le prier et de l'adorer, et de s'offrir à sa justice, comme les hosties émissaires de tous les péchés et la propitiation du monde [1]. »

M. de Montalembert a regretté de n'avoir connu le livre de l'abbé Martin qu'après la publication de son beau travail sur les *Moines* [2]. Il écrivait à son auteur [3] : « Pourquoi n'ai-je pu le lire, il y a quelques années, quand j'étudiai un peu superficiellement saint Jean Chrysostome, afin d'en parler comme je

[1] *S. Chrys.*, tom. Ier, ch. v, p. 130-136.

[2] *Les Moines d'Occident*, par M. de Montalembert, note de la 2e édition, 1863, tom. Ier, p. 121.

[3] Lettre datée de Paris, 19 janvier 1862.

l'ai fait, dans les *Moines d'Occident?* En feuilletant les pages que vous avez eu le bonheur de consacrer à ce grand saint et à ce grand homme, je n'ai que trop bien vu à quel point celles que j'ai écrites sur lui doivent vous paraître incomplètes et inexactes.

. . . . . .

Je n'en suis pas moins heureux de savoir que le plus éloquent des Pères de l'Église d'Orient a été l'objet d'un travail aussi important que le vôtre. Je vous félicite cordialement d'avoir pu consacrer vos loisirs à une œuvre si utile.

» Le comte de MONTALEMBERT. »

Le tableau que la plume délicate de l'abbé Martin a tracé de la femme chrétienne n'est pas moins admirable que celui de la vie monastique :

« La première conquête du spiritualisme chrétien, dit-il, son premier autel peut-être, ce fut le cœur de la femme. D'une organisation plus délicate, d'une sensibilité plus exquise, moins enchaînée que l'homme aux grossiers intérêts de la vie présente, la femme est aussi plus accessible à la voix du monde supérieur. Sur des ailes plus agiles, elle s'élève plus haut; dans sa nature même, il y a du surnaturel. Faible et d'une invincible énergie, mobile et portant la constance jusqu'à l'héroïsme, inclinée au plaisir et capable des plus hautes immolations, frivole et sublime, Dieu a plus d'écho dans son cœur, plus de place dans son existence; elle est plus vivement at-

tirée vers l'éternel et l'infini; on dirait, parfois, qu'elle a voulu combler de vertus et d'amour la distance infranchissable qui sépare la créature du Créateur. Son intelligence, moins exercée, d'une trempe moins forte, d'une portée moins vaste, saisit plus vite, et comme d'inspiration, ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est divin, et s'y attache avec ardeur. La vérité, en tombant dans son âme, y devient passion, enthousiasme, courage; elle y brille moins, elle y brûle davantage; et pour en communiquer le trésor, pour en préparer le triomphe, pour en étendre l'empire, rien ne coûte à la femme qu'elle a pénétrée d'un de ses rayons, rien ne l'arrête, ni le sacrifice de la fortune, ni celui de la vie. Aussi, dans les révolutions morales de l'humanité, une part considérable d'influence échut toujours au sexe le plus faible, mais le plus dévoué; il fut souvent la poésie, l'éloquence, la flamme propagatrice de la doctrine. On le vit bien à l'origine du Christianisme, dont la cause, embrassée par les femmes avec une sainte ivresse, recruta dans leurs rangs d'admirables et innombrables martyrs. Depuis Madeleine jusqu'à la mère de Constantin et à la femme de Clovis; depuis Lydie, la marchande de pourpre de Tyatire, jusqu'à Paule et à Mélanie, elles furent toujours les protectrices zélées, les apôtres modestes, mais actifs et intrépides, des idées chrétiennes, dont leur vie était la plus touchante réalisation. Leur sang noblement prodigué, leurs douces et pures vertus, leur

charité infatigable et tendre, contribuèrent puissamment au triomphe de l'Évangile, que d'autres enseignaient et glorifiaient par la parole et par la plume, qu'elles faisaient aimer et goûter par leurs exemples. Par elles, il devint la vie des familles, avant d'être la loi du monde, et leurs pieuses mains ajoutèrent d'inestimables joyaux à la couronne de Jésus-Christ[1]. »

L'historien de saint Chrysostome a fait succéder à ce tableau les portraits de quelques nobles patriciennes, qui consacrèrent aux pauvres leur fortune et leur vie. Mais il paraît avoir réservé toute la délicatesse de son pinceau pour la veuve du Préfet de Rome, la célèbre Olympiade, qui partagea avec héroïsme les douloureuses épreuves de Chrysostome.

Le livre de l'abbé Martin n'est pas seulement l'histoire du quatrième siècle : l'auteur a embrassé du regard les siècles antérieurs. Mais toutes ces grandes figures, qui se déroulent comme dans un vaste panorama, ne lui font pas oublier le principal personnage ; elles mettent au contraire en relief, par des parallèles dignes de Plutarque[2], la gigantesque personnalité de l'évêque de Constantinople.

« Autour de Chrysostome, remarque M. Germain,

[1] *S. Chrys.*, tom. II, ch. XXV, p. 263.

[2] Voir le parallèle entre saint Chrysostome et saint Basile, saint Grégoire, saint Augustin, saint Athanase et saint Paul (*S. Chrys.*, tom. III, ch. XLVII, p. 379 et suivantes).

se groupent les noms vénérés de saint Mélèce, de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Jérome, de saint Augustin, de saint Éphrem, de saint Porphyre de Gaza, de saint Paulin de Nole, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Martin de Tours, etc. Que de graves événements dans cette période historique si profondément tourmentée ! Le monde romain en proie à une décadence progressive, les barbares forçant les portes de l'Empire que les Césars se montraient impuissants à restaurer, beaucoup de faiblesse et de misère mêlées à très-peu de gloire. Et, au sein de la société chrétienne, d'immenses périls soit de la part des princes, soit de la part d'évêques enlacés dans l'hérésie, le pouvoir temporel des empereurs disputant avec une sauvage cruauté à l'Église la direction des âmes, presque partout l'image du chaos et la perspective du schisme. Rien de plus complet, rien de plus navrant que le spectacle d'un tel état social[1]. »

Nous ajouterons, avec le même critique, que « ce livre abonde en leçons à l'adresse de notre siècle. Les enseignements sociaux, les enseignements qui apprennent à gouverner et à civiliser, marchent de pair avec ceux qui apprennent à bien vivre. Le présent se trouve en germe dans ce passé militant[2]. »

[1] *Messager du Midi*, 8 décembre 1860, A. Germain, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier.

[2] *Idem*.

Cette dernière idée, indiquée par M. Germain, a été développée dans une lettre remarquable, adressée à l'abbé Martin par un de ses amis, à l'occasion de son livre : « Vous n'avez pas écrit seulement, lui dit-il, l'histoire du quatrième siècle, mais celle du nôtre; et pourtant l'on ne sent jamais l'esprit de parti comme dans certains ouvrages historiques récents. Les allusions les plus transparentes sont naturelles; c'est la puissance des faits plus encore que la forme dans laquelle ils sont présentés qui rend la ressemblance saisissante[1]. »

[1] Cette lettre est signée par M. l'abbé Paulinier, un des prêtres les plus distingués de ce diocèse. Nous regrettons de ne pouvoir la citer tout entière, parce qu'elle nous semble une des meilleures critiques littéraires de la *Vie de S. Jean Chrysostome*. En voici quelques fragments :

« Pézenas, 11 janvier 1861.

» Vous avez reçu déjà sans doute, Monsieur le Curé, de nombreux éloges. Le clergé vous doit autre chose: il vous doit des remerciements. Ce n'est pas seulement parce que vous avez mis dans tout son jour une des plus glorieuses figures du sacerdoce catholique, ou bien parce que l'analyse si complète des écrits de S. Chrysostome inspirera à beaucoup de prêtres le désir de les méditer avec plus de soin; vous avez enseigné encore comment on doit étudier l'histoire, et, par cette chaleur vivifiante qui anime vos récits, vous avez fait aimer davantage la vérité religieuse. C'est le double bienfait que m'a procuré votre livre. Il n'a pas seulement éclairé mon intelligence, il a réchauffé mon cœur. Soyez-en béni, Monsieur le Curé ! Je vous connais assez pour affirmer que vous n'avez jamais désiré une plus douce récompense. Je crois, avec tous les hommes sérieux qui ont déjà lu votre travail, à la prédiction de l'excellent M. Germain : « Non-

Une des questions les plus graves de l'époque de S. Jean Chrysostome est la cause de l'indépendance de la Papauté. Aussi l'abbé Martin nous présente-t-il le grand Évêque de Constantinople « luttant, immolé non pour l'intégrité du dogme ou le triomphe de l'orthodoxie, mais pour l'indépendance du pouvoir spirituel menacé par la politique usurpatrice, le despotisme sans borne des Césars de Byzance, et, par conséquent, pour la cause même du christianisme et de l'humanité [1]. »

La question de l'indépendance de la Papauté est

» seulement ce livre restera, mais un grand accueil et un bel » avenir lui sont réservés. »

» J'étudie depuis deux ans l'histoire du quatrième siècle, j'ai relu deux fois, à cette intention, le bel ouvrage de M. de Broglie (*L'Église et l'Empire romain*); mais je n'avais qu'une idée bien imparfaite de cette époque, et vos études me l'ont révélée tout entière, elles ont ouvert devant moi des horizons que je n'avais pas même pressentis.

» Ce que j'aime par-dessus tout dans votre œuvre, c'est le calme de l'historien, dont vous ne vous êtes pas un instant départi, et qui ne nuit cependant ni à l'éclat des tableaux, ni à la magnificence des éloges, ni même à l'énergie brûlante avec laquelle vous flétrissez les abus.....

» Et puis quel charme, quel mouvement, quelle vie dans vos récits! Le tableau de la vie monastique vaut, à lui seul, la belle Introduction de l'illustre auteur des *Moines d'Occident*. Si chaque époque des annales de l'Église trouvait un historien semblable, comme la science historique ferait d'admirables progrès!.....
.....»

[1] *S. Chrys.*, tom. Ier, p. 8.

aussi le difficile problème qui agite l'époque actuelle. En lisant l'ouvrage de l'abbé Martin, on croit donc plus d'une fois lire l'histoire du siècle présent.

Un journal protestant anglais[1] l'a si bien compris qu'il a cru trouver dans cette pensée un des buts principaux de la publicité de ce livre : « Quoique l'abbé Martin, dit-il, n'énumère pas, parmi les motifs de sa présente publication, la tendance générale de l'opinion ecclésiastique en France vers la direction indiquée par son langage, nous pouvons raisonnablement supposer qu'un pareil motif n'a pas été sans influence sur lui. La devise qu'il a placée à la tête de son livre, tirée des œuvres mêmes de S. Chrysostome, « *Le combat que nous soutenons est dans l'intérêt du monde entier*[2] », exprime l'opinion des Catholiques de France touchant la lutte dans laquelle leur Église se trouve en ce moment engagée. »

[1] *The Literary Churchman* (London, August 1, 1861) : «... And although the Abbé Martin does not enumerate the universal tendency of ecclesiastical opinion in France in the direction indicated by the above language among the incentives to his present publication, we may reasonably assume that such a motive was not without its influence over him. The motto he has selected for his title-page, from the words of St. Chrysostom, Ὑπὲρ τῆς οἰκουμένης ἅπασης ὁ παρὼν ὑμῖν ἀγὼν προκειται, expresses the opinion of the catholic party of France upon the contest in which they and their Church are at the present moment engaged. »

[2] *Chrys.*, ep. ad Innoc., tom. III, p. 522.

Nous ne repoussons pas cette appréciation comme un reproche. L'amour ardent de l'abbé Martin pour l'Église de Rome et le Saint-Siége nous permet de l'accepter, et il nous semble avoir indiqué lui-même, dans le passage suivant, la préoccupation qui le dominait :

« Pendant que nous écrivons ces lignes, dit-il, sous l'empire d'une confiance que rien n'ébranle, l'antique trône de la Papauté s'écroule ; Rome s'apprête à devenir la tombe ou la prison de ses pontifes ; l'Europe, enchaînée dans sa politique au jour le jour, contemple, d'un œil impassible, le brigandage dont l'Italie est le théâtre ; des forfaits dont rien n'égale l'audace, si ce n'est la lâcheté, s'accomplissent à la face du soleil : des mains parricides arrachent à l'Église ce pouvoir tutélaire et paternel que les siècles et la Providence lui décernèrent, bien plus dans l'intérêt des peuples que dans le sien ; et le Vicaire du divin Crucifié, attaché lui-même à la Croix, répète tristement ces paroles du Prophète : *Ils se sont partagé mes vêtements : ils ont tiré au sort ma tunique*[1].

» Est-ce donc fait de l'empire du Christ ? Le grand Vainqueur est-il vaincu à son tour ? Rome païenne va-t-elle, déchirant son suaire souillé, nous apparaître avec ses rêves sanglants d'unité et de domination universelle ? Mais quoi ! lui suffira-t-il de jeter le

[1] Ps. 21, v. 19

diadème d'Auguste sur le front d'Augustule, pour courber de nouveau sous son joug de fer le monde affamé de servitude ?

» Ni la Providence, ni l'Humanité ne se laisseront infliger un pareil outrage. Quant à l'Église romaine, elle a traversé d'autres tempêtes sans laisser un seul gage aux flots. Nos sacriléges escamoteurs s'applaudissent trop vite de leur facile victoire ; de plus forts qu'eux y ont été pris. Un vent qui souffle des catacombes balaye en un clin d'œil les colosses et les pygmées. Que de fois ce trône branlant et vermoulu a-t-il été renversé, mis en pièces ! Et il se redresse toujours pour voir s'écrouler à ses pieds des trônes qui semblaient éternels. Rien n'est aisé comme d'insulter et de proscrire un pieux vieillard, qui n'a pour se défendre que ses vertus ; mais ce vieillard représente une pensée divine, et quand les dynasties passent, la sienne demeure. L'œuvre de spoliation, si fière d'elle-même, est condamnée à périr par ses propres excès ; la Papauté qu'on dépouille puisera dans de nouvelles épreuves une nouvelle splendeur.

» Un jour, les valets de la Synagogue et les soldats de César veillaient ensemble au pied d'un gibet, et, regardant d'un œil de mépris la Victime expirante, ils disaient en secouant la tête : *Si tu es le fils de Dieu, sauve-toi maintenant*[1] ; puis, entre deux blasphèmes, ils lui présentaient au bout d'une

[1] S. Matth., ch. XXVII, v. 40.

lance une éponge trempée de vinaigre. Tout-à-coup la Victime fit entendre un soupir et ce cri : *Tout est consommé*[1] ! Et au même instant la terre trembla, le soleil cacha sa lumière, les sépulcres ouverts rendirent leurs morts, et ceux qui gardaient le Crucifié s'écrièrent en frappant leur poitrine : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu*[2] !

» Dussent nos espérances être confondues, dût la Providence, dans ses impénétrables desseins, laisser la révolution et le crime prévaloir quelque temps encore, qu'on ne s'imagine pas qu'en ravissant à l'Église deux ou trois provinces on lui ravit l'empire des âmes. On peut briser un sceptre dans ses mains, on ne brise pas la Croix sur son front, et la Croix gouverne le monde. Pie IX n'eût-il pour toute possession qu'un frêle esquif battu des flots sur l'Océan, tous les regards se porteraient avec amour sur ce frêle esquif, car celui qui le monte est le Vicaire de Jésus-Christ; sur lui repose la pensée de Jésus-Christ; et cette pensée, c'est la liberté, c'est l'avenir, c'est la vie du monde[3]. »

La cause de la liberté de l'Église est essentiellement liée à celle de l'indépendance de son Chef. L'abbé Martin la défend avec la même éloquence; il s'élève à une hauteur de vues et de pensées qui distingue les

[1] S. Jean, ch. XIX, v. 30.
[2] S. Matth., ch. XXVII, v. 54.
[3] *S. Chrys.*, tom. III, ch. XLVII, p. 394-396.

plus grands historiens ; il suit cette Église menacée par la protection hypocrite et la politique envahissante des Césars de Byzance, et montre Chrysostome, sentinelle avancée, du haut de son poste, surveillant, signalant les manœuvres de l'ennemi, et, de toute l'ardeur d'un dévouement aussi éclairé qu'intrépide, s'efforçant de fermer la route aux usurpations, quelque nom qu'elles prennent, quelques complices qu'elles aient. « L'empire à peine chrétien, ajoute-t-il, jalouse le sacerdoce et aspire à l'asservir, et déjà commence entre les deux pouvoirs cette longue lutte qui agitera les plus beaux siècles du christianisme. L'Orient laisse voir ses malheureuses tendances : mais Jean s'est élancé l'un des premiers sur ce champ de bataille, qu'illustreront après lui les Grégoire VII, les Innocent III, les Anselme, les Thomas de Cantorbéry, une foule de pontifes héroïques, champions illustres qui, en combattant pour l'indépendance du principe religieux, s'immolaient pour la liberté et le bonheur des peuples. Blessé dans la lutte, trahi par ses frères, il tombe ; mais en tombant il pousse un cri, et ce cri, qui est une invocation à l'évêque de Rome, une solennelle proclamation de sa haute suprématie, signale à ses successeurs l'écueil fatal où les poussent un orgueil aveugle et une politique insensée, l'étoile polaire sur laquelle ils doivent gouverner leur route, s'ils ne veulent, par une fausse indépendance, arriver à la plus malheureuse servitude. Héros, martyr de la liberté de l'Église, il fraye la

route à d'autres héros, à d'autres martyrs[1]..... »

La crise religieuse d'Orient, qui est une des grandes questions actuelles, commençait déjà du temps de saint Chrysostome; et l'abbé Martin a trouvé de magnifiques accents pour peindre les luttes de l'intrépide évêque contre les ravages d'un servilisme déshonorant. « Les tentatives réitérées des empereurs de Byzance, dit-il, pour asservir l'Église et l'éloigner de Rome, où brûle à jamais le feu sacré de la pure doctrine et de l'indépendance apostolique, concouraient à affaiblir dans les cœurs, avec l'amour de l'unité, l'énergie du sacerdoce; et l'on ne comptait que trop de prélats façonnés à la servitude par l'ambition, qui, plus fiers d'être les valets d'un homme que les ministres de Dieu, remplissaient de leurs empressements le palais des Césars. Un jour devait venir où toute l'Église grecque s'y précipiterait à leur suite, pour se faire servante à Byzance, en attendant d'être esclave à Moscou. Les symptômes de cette déchéance prochaine n'échappaient pas au regard attristé de Chrysostome, et vainement il opposait son courage et sa vie au torrent de servilisme qui allait tout emporter[2]. »

Hélas ! cette pauvre Église grecque, foulée aux pieds des barbares, déshonorée par son propre sacer-

[1] *S. Chrys.*, tom. Ier, ch. Ier, p. 32.
[2] *S. Chrys.*, tome II, ch. XXIX, p. 356.

doce, n'a rien su garder de son glorieux pontife, ni sa foi courageuse, ni sa sainte dépouille, et, séparée de Rome, elle s'est affaissée dans la plus malheureuse servitude.

Cette servitude sera-t-elle éternelle? L'abbé Martin ne le croit pas; et, après avoir entendu la voix de Chrysostome, dont le corps[1] repose à deux pas de la Confession de saint Pierre, sous l'œil du successeur d'Innocent, dire à son peuple avili : Revenez à l'Église-mère, fondement de la vérité, source de l'unité, il s'écrie dans un saint enthousiasme : « Non, son servage sera pas éternel ; il n'a que trop duré ! Non, la patrie des Athanase et des Chrysostome n'est pas condamnée à rester seule, sans sœurs, sans frères, sans mère, à côté de la grande famille du Christ. Au pied du trône des miséricordes, Jean l'Aumônier, Jean *Bouche-d'Or,* implore sa grâce, et il l'obtiendra. Les yeux sur lesquels pèsent depuis si longtemps les préjugés du schisme s'ouvriront enfin à la vérité. Ce mur fatal, élevé par l'orgueil, tombera devant la bonne foi et la charité. Du côté de l'Église romaine, il n'y a ni aigreur ni rancune; elle n'a point oublié les conciles de Florence et de Lyon. Elle peut, empruntant le langage de son divin Fondateur, dire à l'Église grecque :

[1] L'abbé Martin possédait une relique de S. Jean Chrysostome, qui lui avait été offerte par S. Ém. le cardinal-vicaire Patrizi. Il l'a léguée à son neveu, Adrien Vidal, capitaine au long cours, dont le navire porte le nom de *Saint-Chrysostome.*

Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants sous mes ailes ! Et tu ne l'as pas voulu[1]! Espérons que cette résistance trop longue ne sera pas invincible, et que les bras de l'amour ne seront pas tendus en vain à un peuple plus faible que coupable. Puisse-t-il arriver bientôt, ce jour désiré où rien n'empêchera les enfants de se jeter dans les bras de leur mère, ni la mère de presser sur son cœur des enfants longtemps regrettés et toujours bénis ! Jour heureux, jour magnifique, où la grande ombre de Chrysostome rentrera triomphalement dans sa ville bien-aimée, comme les cendres d'Augustin sont rentrées naguère dans sa chère Hippone ! Alors, du Bosphore à l'Oronte, de l'Adriatique à l'Euphrate, une immense acclamation de reconnaissance et d'amour saluera la Croix victorieuse ; et Celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie*[2] étendra sa main puissante sur ces régions jadis si belles, maintenant désolées et changées en cimetière par un despotisme brutal, et il s'écriera : *Ossements arides, entendez le Verbe de Dieu*[3] !... Et les ossements arides tressailliront ; l'esprit de Dieu soufflera sur les morts, et un peuple nouveau, un grand peuple se lèvera, plein de jeunesse et d'ardeur, au soleil de la liberté et de l'unité[4]. »

[1] S. Luc, ch. XIII, v. 34.
[2] S. Jean, ch II, v. 25.
[3] Ezéch , ch. XXXVII, v. 4.
[4] *S. Chrys.*, tom. III, ch. XLVII, p. 393.

Quels seront les éléments politiques de cette glorieuse résurrection ? L'abbé Martin n'hésite point à déclarer que ce n'est point du côté du Nord que viendra un jour le salut des chrétiens de la Grèce : ce salut est dans un mariage fécond avec l'Occident. Toute combinaison sur la base du schisme, outre qu'elle créerait une prépondérance que l'Europe ne peut subir, n'aboutirait en définitive qu'à un changement de maître, à une autre forme de servitude[1].

L'abbé Martin fait donc un appel aux peuples catholiques de l'Occident, en faveur de leur sœur captive, déchue, malheureuse :

« Au nom de la civilisation chrétienne et européenne, s'écrie-t-il, tendons-lui la main, brisons ses chaînes, tirons-la de ce hideux asservissement dont rien ne peut compenser ni la honte ni la douleur. C'est la honte de la civilisation, c'est la douleur du christianisme ! Après avoir écarté d'une main victorieuse la barbarie savante, repoussons la barbarie décrépite ; et, quand elle ne sait plus défendre sa propre agonie, ne lui permettons pas de prolonger sans fin celle de nos frères. *Un cri s'est fait entendre dans Rama, un immense gémissement ; Rachel pleure ses enfants, et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus*[2]. Hérode a déchaîné une fois encore ses égorgeurs ; des sommets du Liban aux

[1] *S. Chrys.*, t. III, ch. XLVII, p. 392.
[2] S. Matth., ch. II, v. 18.

plaines de Damas, le fils impur de Mahomet s'est baigné à plaisir dans le sang chrétien ; des horreurs qui semblaient à jamais impossibles ont épouvanté l'univers. Resterons-nous éternellement dans cette politique de jalousie et d'égoïsme, triste politique à l'ombre de laquelle un ennemi que nous laissons vivre ose nous insulter ? Refoulons dans les steppes les plus lointaines de l'Asie la race funeste qui fut trop longtemps le fléau de l'Europe, qui en est encore le déshonneur. Affranchissons l'Orient. Rendons à Jésus-Christ Sainte-Sophie, rendons-lui ces belles églises fondées jadis par saint André, par saint Marc, par saint Jean, par saint Pierre. Que la civilisation chrétienne, Chrysostome à la tête, rentre enfin dans la cité de Constantin purifiée et régénérée, qu'elle reprenne possession de cet Orient qu'elle seule peut féconder et vivifier ! Voilà un nouveau monde, ouvert à nos populations exubérantes, entassées sur un sol qui ne peut plus les nourrir ; voilà une autre Europe à créer, avec ses arts, avec sa foi, avec ses merveilles, autour de ces belles mers, sur ces magnifiques rivages, où la Providence n'a pas accumulé tant de richesses et de splendeurs pour qu'il plût au fatalisme et à la paresse, insultant à sa pensée, profanant son œuvre, d'en faire un désert[1]. »

L'historien de S. Chrysostome exprimait ces désirs

[1] *S. Chrys.*, tom. III, ch. XVII, p. 373.

et ces espérances huit ans avant que le Vicaire de Jésus-Christ qui siége au Vatican, sur le trône de Pierre, eût convoqué tout l'épiscopat du monde chrétien à un futur concile. Cet appel du Souverain Pontife a été adressé aussi aux évêques du rite oriental, séparé de l'Église romaine[1]. Le résultat de cette réunion œcuménique est encore le secret de Dieu. Mais quelle joie pour les catholiques, et surtout pour le magnanime Pie IX, si le concile de Rome, de 1869, devenait le signal du retour des nations de l'Orient au sein de l'unité !

On dit que quelques symptômes de ce retour se manifestent déjà parmi les intelligences d'élite du schisme russe. La lecture du livre de l'abbé Martin a produit une heureuse impression sur une femme appartenant à la haute aristocratie de Kazan[2], et dont le salon est fréquenté par les Archimandrites de cette ville. Madame I. L.., schismatique, exprimait un jour, dans une lettre à Mgr Ramadié, son admiration pour saint Chrysostome et l'attrait que lui inspiraient ses œuvres. Le zélé Prélat eut la bonne

[1] Sa Sainteté Pie IX, dans cette circonstance, n'a fait que se conformer à la tradition constante de l'Église, qui n'a jamais manqué d'inviter les dissidents à prendre part à ces réunions générales. Les Grecs furent invités au concile de Florence, en 1439, et ils s'étaient réunis une première fois avec l'Eglise latine, en se rendant au concile de Lyon, en 1274, sur l'invitation du pape Grégoire X.

[2] Cette ville est située sur les bords du Volga, dans la province de Kazan.

pensée de lui offrir le livre de l'abbé Martin. Madame J. L... a témoigné sa gratitude avec tant d'enthousiasme, que Mgr l'Évêque de Perpignan a conçu l'espoir de voir rentrer bientôt dans le sein de l'Église catholique cette femme aussi distinguée par le cœur que par l'intelligence.

Ce n'est pas seulement au point de vue religieux que le livre de l'abbé Martin est plein d'actualité. Considérant dans saint Jean Chrysostome le politique, le réformateur, l'économiste, il se trouve plus d'une fois en face des questions les plus importantes de notre époque, « car, comme on l'a très-bien observé[1], l'Évêque de Constantinople répond, par ses généreuses hardiesses, aux plus nobles instincts; par son esprit libéral et pratique, à toutes les aspirations légitimes de notre temps.

» Les Pères de l'Église du IVe siècle revendiquent les droits de l'humanité, qui semblaient à jamais proscrits; ils affirment l'avenir, malgré la déchéance et le désespoir de leurs contemporains. Étudiant les faits politiques à la lumière des lois éternelles, ils cherchent à élever le monde à la hauteur de l'idéal que devine leur cœur et leur découvre la foi, en donnant à cet idéal les formes et les proportions de la réalité.

[1] M. Frédéric Fabrége a écrit dans la *Revue Générale*, publiée à Bruxelles, un article judicieux sur saint Jean Chrysostome et les idées politiques des Pères de l'Église. — 1868.

» Ils n'ont rien de cette ardeur fiévreuse qui compromet la vérité par l'exagération et soulève les masses sans aplanir les difficultés, ni de cette pusillanimité aveugle qui, sous prétexte de ne rien précipiter, repousse toute innovation. Ils se passionnent du fond de leur âme, en restant calmes au milieu des révolutions, et ils tranchent les questions les plus brûlantes de l'ordre social avec la certitude de la conscience et l'autorité des Écritures, avec le courage de la vérité et l'éclat de leur brillant génie.

» A eux l'honneur d'avoir proposé toutes les réformes nécessaires à la gravité des circonstances et proclamé les principes qui devaient triompher, malgré de vives résistances et d'interminables délais, comme la vraie loi de la civilisation. »

Les problèmes de l'esclavage, de la propriété, de l'épargne, de l'égalité des droits, de l'aumône, de l'affranchissement du travail, sont donc tour à tour l'objet des études de l'abbé Martin.

Il a même abordé la question de la production de la richesse, dans son tableau de la vie monastique[1], et l'illustre économiste, M. Michel Chevalier, lui a rendu un solennel hommage : le savant professeur du Collége de France, dans un de ses discours[2], après avoir montré le rôle important accompli par les

[1] *Saint Chrys.*, tome Ier, ch. v, p. 136.

[2] Discours prononcé à l'ouverture du cours d'économie politique au Collége de France (janvier 1868).

moines pour la production de la richesse, et signalé la manière dont ce rôle a été dépeint par M. Amédée Thierry [1], ajoutait : « Un autre livre, tout moderne pareillement et considérable aussi, se trouve avoir, par le cadre même que l'auteur s'est tracé, un rapport plus intime encore avec le sujet que je traite aujourd'hui : c'est une *Vie de saint Jean Chrysostome,* par un pieux et savant prêtre du Midi, qui étudie le passé avec les lumières de notre temps (M. l'abbé Martin, curé d'une des paroisses de Montpellier). »

On a reproché à l'historien de saint Chrysostome d'avoir trop multiplié les citations. Il semble qu'il a pressenti lui-même ce reproche, et il y répond d'avance dans les lignes suivantes :

« Le seul mérite de cet écrit, dit-il, s'il en a un, c'est d'être composé, presque en entier, avec les pensées et les paroles de Chrysostome. Nous avons multiplié à dessein les citations, comme le seul moyen d'apprécier l'orateur et de lire dans l'âme de l'homme ; car, d'une part, des œuvres auxquelles ne préside aucune pensée générale, aucune vue d'ensemble, aucune méthode, qui ne montent guère dans les régions transcendantes de la théologie et professent un fier mépris pour les spéculations philosophiques, ne sont pas susceptibles d'analyse ; et, de l'autre, dans ces discours, improvisés pour la plupart au jour le

[1] *Récits de l'Histoire romaine au quatrième et au cinquième siècle.* par M. Amédée Thierry.

jour, tantôt sortie véhémente d'un apôtre éloquent contre l'erreur et le vice, tantôt effusion brûlante et magnifique d'une âme généreuse que l'enthousiasme de la foi emporte à la suite de saint Paul jusqu'au troisième ciel, ou que la charité répand en consolations sur un auditoire ravi qui verse des larmes ou bat des mains, vous avez, non pas seulement des monuments plus ou moins parfaits d'éloquence et de doctrine, mais le journal intime d'un homme, son portrait photographié par lui-même, à son insu, aussi bien que le plus saisissant panorama de la société dans laquelle il vit. Aussi, après avoir dit avec Tillemont que Chrysostome est l'historien le plus sûr et le plus ample de sa vie, il faut ajouter qu'il est le peintre le plus fidèle et le plus intéressant des mœurs de son temps[1]. »

Les divers critiques qui se sont occupés du livre de l'abbé Martin sont unanimes pour en admirer les formes littéraires. « L'auteur, dit M. Germain, excelle à distribuer méthodiquement les faits et à en revêtir le récit des grâces d'un style toujours attachant et toujours approprié aux sujets, quelle qu'en puisse être la diversité. Ce livre est un des rares ouvrages où se rencontrent réunis forme et fond, qualité qu'un des suprêmes régulateurs du goût appréciait comme l'indice de la perfection, quand il caractérisait le chef-d'œuvre littéraire : le mélange

[1] *S. Chrys.*, tome I. p. IX.

artistiquement élaboré de l'utile et de l'agréable [1]. »

« La pureté, l'élégance, l'éclat, les images, répondent au premier appel de cette imagination riche et poétique. On dirait, sous le charme de cette ravissante lecture, une plume d'or qui loue dignement celui que l'antiquité avait salué du nom de *Bouche-d'Or*.

» Qui ne connaît la magnifique étude de M. Villemain, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle*, sur saint Jean Chrysostome, qu'il proclame le plus grand orateur de l'Église primitive? Or l'abbé Martin a ajouté de nouveaux traits à cette belle peinture, et nous aimons à dire que les couleurs de sa palette ne pâlissent point à côté de celles du grand maître qui a apprécié, avec tant d'élévation, le génie chrétien du IVe siècle. Pour nous peindre la richesse et l'éclat de cette parole admirable du célèbre orateur d'Antioche, l'abbé Martin n'a eu qu'à puiser dans ses propres trésors. On sent, en lisant ces pages éloquentes, qu'il est orateur lui-même, et qu'il appartient à la belle école de saint Jean Chrysostome [2]. »

Quoique nous partagions ces sentiments d'admiration, on nous permettra de faire remarquer que l'écrivain est peut-être trop orateur dans son livre,

[1] Article du *Messager du Midi*, déjà cité.

[2] *Revue catholique du Languedoc*, l'abbé Azaïs, p. 520 et 559.

et que l'unique reproche qu'on pourrait adresser à sa manière littéraire, c'est d'avoir cédé quelquefois à ces élans d'enthousiasme que l'habitude de l'improvisation lui rendait si familiers.

L'apparition de l'*Histoire de saint Jean Chrysostome* produisit une sensation profonde. Les principaux journaux de Paris et de la province, de savantes Revues françaises et étrangères, rendirent un éclatant hommage au talent historique de l'abbé Martin.

Le R. P. Lacordaire, accablé par la maladie qui devait l'enlever trop tôt à l'Église, trouva des forces pour exprimer la joie que la publication de ce livre lui causait : « Votre beau travail a répondu à mes espérances, écrivait-il à son auteur, et je ne doute pas, vu le sujet et l'écrivain, que je n'y trouve une source abondante d'instruction, de consolation et de jouissance [1]. »

Mais l'abbé Martin reçut sa plus douce récompense dans les félicitations et les remerciements des membres les plus éminents de l'Épiscopat.

Son Ém. le cardinal de Bonald le loua « d'avoir travaillé à faire revivre chez les ecclésiastiques le goût des études historiques et sérieuses, qui conviennent si bien à leur état et à leurs fonctions [2]. »

[1] Lettre datée de Sorèze, 24 juin 1861.
[2] Lyon, le 3 janvier 1861.

Mgr Plantier voyait dans le livre de l'abbé Martin un très-grand service rendu à la cause religieuse: « En montrant aux peuples les orages qui tourmentèrent l'Église au quatrième siècle, qui fut l'âge d'or de son histoire, vous leur apprendrez à n'être ni surpris ni découragés des tempêtes qui l'agitent ou la menacent à notre époque. Les Évêques, à leur tour, vous sauront gré d'avoir reproduit sous leurs yeux la noble physionomie et le caractère magnanime de saint Jean Chrysostome. Il est bon qu'ils en étudient l'héroïsme, parce qu'il n'est pas impossible qu'ils en partagent les épreuves[1]. »

Mgr Ginoulhiac, l'illustre compatriote de l'abbé Martin, développait la pensée de Mgr l'Évêque de Nîmes dans la lettre suivante, qui nous semble renfermer une appréciation complète de l'œuvre de son ami :

« Grenoble, le 3 juillet 1861.

» Monsieur le Curé et cher ami,

» Personne, vous le savez, ne désirait depuis plus

[1] Nîmes, le 8 décembre 1860.

Quelques jours après, Mgr Plantier rencontrait au Vigan un vicaire de Saint-Denis, et, lui montrant un volume de la *Vie de saint Chrysostome :* « Vous direz à votre Curé, ajouta-t-il avec une aimable délicatesse, qu'il est, sans s'en douter, mon compagnon de voyage, et que son livre plein d'attrait me fait oublier les longues heures du chemin, en visite pastorale ». — Et, dans une rapide apparition que Sa Grandeur fit plus tard à Montpellier, Elle daigna honorer de sa visite le Curé de Saint-Denis pour lui exprimer, en personne, toute son admiration.

longtemps la publication de votre bel ouvrage, personne ne l'a vue avec plus de plaisir. Tout ce qui fait revivre les grands hommes des beaux siècles de l'Église, et popularise des œuvres d'où sort avec plus d'abondance la séve du Christianisme primitif, doit bien aller à un Évêque et solliciter puissamment son suffrage.

» Or tel est le caractère propre de votre livre et à mon sens, son plus grand mérite. Vous avez trouvé le secret de faire parler saint Chrysostome dans notre langue. C'est lui qui, sous votre plume, raconte son histoire et celle de son siècle. On le sent vivre, parler, écrire, et comme respirer à chaque page.

» Puis vous avez mis en saillie ce qui, dans ce grand caractère et dans cette belle vie, va le mieux aux besoins de notre temps : la sainte fierté de la foi, un héroïque et saint détachement de toutes les choses terrestres, une fermeté toujours épiscopale, et une confiance pieuse et entière en l'autorité suprême du successeur de saint Pierre ; de sorte que tous, fidèles, prêtres, évêques, nous y trouvons, avec les leçons générales de la vie chrétienne, celles qui nous sont aujourd'hui le plus nécessaires.

» C'est là, Monsieur le Curé, un vrai service rendu à l'Église. Je vous en félicite, et je vous en remercie. Je ne parlerai pas du style de votre ouvrage : je serais tenté de lui faire un reproche que d'autres prendraient pour un éloge, celui d'être trop abondant

et trop riche. Mais, quant à la substance du livre, si mes appréciations peuvent paraître en général suspectes à cause de nos vieilles et si bonnes relations, je ne serai certainement désavoué par aucun de ceux qui auront lu votre livre et qui sont capables de vous goûter.

» Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

» † M. A., év. de Grenoble. »

Ce haut témoignage du plus savant théologien de l'épiscopat français fut suivi de celui de son plus éloquent polémiste. Mgr Dupanloup écrivait à l'abbé Martin, le 26 février 1862 :

« Monsieur le Curé,

» C'est le cœur profondément ému et les larmes aux yeux, que je viens d'achever le beau chapitre dans lequel vous racontez le retour triomphant de saint Jean Chrysostome à Constantinople, après sa mort.

» Laissez-moi vous dire combien j'ai goûté votre savant et éloquent ouvrage, et quelles lumières vous m'y avez données sur l'Empire, sur l'Église, sur toutes les plus grandes choses qui puissent intéresser mon âme.

» Si jamais vous traversiez Orléans, je serais heureux de vous y recevoir sous mon toit, et de causer

avec vous de votre livre et du grand sujet que vous avez si consciencieusement traité.

» Veuillez agréer, Monsieur le Curé, l'hommage de mon profond et pieux dévoûement.

» † FÉLIX, évêque d'Orléans. »

Nos lecteurs nous sauront sans doute gré de mettre sous leurs yeux le récit du retour de saint Jean Chrysostome à Constantinople, qui faisait couler les larmes du grand Évêque d'Orléans :

« Le 27 janvier 438, un grand événement mettait en émoi la ville de Constantinople. La foule, en habits de fête, courait au Bosphore, couvert, du côté de la Propontide, d'une innombrable quantité de bateaux parés et illuminés. La ville attendait son pasteur, revenu pour la seconde fois de l'exil. Proclus était là. Le fils d'Arcadius et sa sœur Pulchérie y étaient aussi. Ils avaient été au-devant du cercueil de Jean jusqu'à Chalcédoine, et ils le ramenaient sur les flots en triomphe. A l'aspect de la trirème impériale qui portait le pieux trésor, une immense acclamation monta jusqu'au ciel, suivie d'un moment de silence et de saisissement solennel. Cent mille hommes, à genoux sur le rivage, semblèrent courber la tête, tous à la fois, sous la bénédiction du mort. Les restes sacrés étant mis à terre, l'Empereur s'approcha du cercueil, le baisa respectueusement; puis, élevant la voix, il pria pour son père et pour sa mère, demandant à celui qu'ils avaient persécuté par

ignorance de leur obtenir grâce et pardon devant le Seigneur. Une nouvelle acclamation de la foule répondit à cette prière. Le peuple triomphait : la mémoire de Jean était vengée. Alors cette grande masse s'ébranla. Hommes, femmes, enfants, diacres et prêtres, tous ayant à la main des flambeaux allumés et chantant des cantiques, défilèrent devant le cercueil, porté sur le plus beau char de la Cour et tout couvert de riches étoffes comme un autel. L'Évêque, le Prince, sa sœur, tous les officiers du Palais, tous les magistrats de la ville, suivaient à pied dans un recueillement mêlé de joie. On conduisit les saintes reliques dans cette même église des Apôtres où, trente-cinq ans auparavant, le Pontife rentrant de l'exil s'arrêtait pour remercier et bénir son peuple. Arrivées là, Proclus les fit placer à son côté sur la chaire épiscopale, aux cris répétés du peuple : *Reprends ton trône, ô Père !* Dans cette foule émue, plusieurs avaient connu et entendu Jean ; ils l'avaient applaudi, ils l'escortaient au moment de son départ. On les avait emprisonnés, flagellés, torturés à cause de lui, pour leur arracher un anathème contre son nom. Ils n'avaient pas mis les pieds dans l'église occupée par les intrus ; et maintenant ils y rentraient en triomphe avec lui, et les honneurs rendus à l'immortel proscrit étaient un hommage à leur propre fidélité. On les reconnaissait, entre tous, aux larmes qui coulaient de leurs yeux, à la pieuse ivresse de leur joie. Ils baisèrent à plusieurs reprises, sous la riche enveloppe

qui la couvrait, la poussière de ce grand cœur qui les avait tant aimés; il leur semblait que leurs baisers allaient réveiller cette cendre, et le bruit courut que le mort avait parlé et qu'on l'avait entendu, du fond du sépulcre, bénir encore le peuple et lui dire comme autrefois : *La paix soit avec vous* [1].»

Honoré des éloges que nous avons reproduits, le livre de l'abbé Martin fut l'objet d'une faveur plus grande. Mgr l'Archevêque d'Avignon, métropolitain de Montpellier, lui donna, après examen, une approbation officielle, dont la lecture suffit pour nous faire comprendre l'impression qu'avait produite ce livre sur Mgr Debelay:

« Avignon, le 3 juin 1861.

» Sur le témoignage qui nous a été rendu par un des membres de la commission chargée de l'examen des livres dans notre diocèse, nous donnons notre

[1] *S. Chrys.*, t. III, ch. XLVI, p. 369-371. — Nicéphore raconte qu'au moment où les cendres de Jean traversèrent le Bosphore, un coup de vent s'éleva subitement et dispersa çà et là les bateaux qui couvraient la mer, mais qu'il poussa celui qui portait le sacré dépôt vers le champ de la veuve de Théognoste, dont Chrysostome avait défendu les intérêts contre la rapacité d'Eudoxie, et à l'occasion de laquelle il avait encouru la disgrâce de la Cour et l'exil.

L'abbé Martin conservait, comme une précieuse relique, une feuille du laurier qui ombrage la fontaine de saint Chrysostome, près du champ de la veuve de Théognoste. Cette feuille avait été cueillie par M. l'abbé d'Alzon, vicaire général de Nîmes, et envoyée de Constantinople à l'abbé Martin, le 3 mars 1863.

pleine approbation à l'excellent ouvrage que vient de publier M. l'Abbé Martin (d'Agde), et qui a pour titre : *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres et son siècle.*

» On ne saurait exprimer en moins de mots un cadre plus vaste, plus intéressant, et nous réserverons nous-même tous les éloges que mérite cette œuvre, en constatant avec satisfaction que le savant auteur l'a dignement rempli. Science sociale et religieuse, étude approfondie des immortels écrits de saint Jean Chrysostome, saisissante peinture d'un siècle qui fut si fécond en contrastes pleins d'enseignements, histoire du Sacerdoce catholique et de son action civilisatrice, détachée avec la figure de l'Apôtre et du Saint, comme d'un vaste tableau où la lumière rayonne à côté des ténèbres, la grandeur et la sainteté à côté de la bassesse et du vice ; forme attachante, style animé et cependant contenu, tout concourt à faire du livre de M. Martin une œuvre vraiment remarquable.

» Au milieu de notre siècle d'avortements ou de productions légères, il est bon, quand une œuvre de conscience, de travail et de méditation vient à paraître, de l'accueillir avec empressement et de lui faire encore, parmi les rares travaux de ce genre, la place d'honneur qui lui convient.

» C'est pourquoi nous conseillons à tous les lecteurs sérieux, et en particulier aux prêtres du diocèse d'Avignon, le bel ouvrage de M. Martin. »

» Les uns et les autres puiseront dans cette lecture, avec un accroissement de leur foi et de leur dévouement à l'Église, une admiration profonde pour la Religion qui a fait de si beaux génies, des caractères si élevés, et, par eux, tant et de si grandes choses.

» Si le témoignage que nous rendons à cet excellent livre peut contribuer en quelque sorte à sa propagation, nous croirons avoir bien mérité de l'Église et de la société.

» † J.-M. MATHIAS, archev. d'Avignon. »

La distinction la plus flatteuse que puisse ambitionner le prêtre était réservée à l'œuvre de l'abbé Martin. Il reçut de Sa Sainteté Pie IX un Bref d'autant plus précieux, qu'on lui rapporta que le Souverain Pontife n'avait pu retenir ses larmes quand il avait lu le passage déjà cité [1] sur les épreuves actuelles de la Papauté.

Nous reproduisons la traduction de ce Bref :

PIE IX,

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Nous avons reçu, avec Votre Lettre d'une soumission très-filiale, un exemplaire de l'ouvrage que Vous avez composé et publié sous le titre : *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres, son siècle.* Il Nous serait agréable de lire de nouveau les traits glorieux de ce grand modèle de la fermeté et de la pa-

[1] Page 324.

tience sacerdotales; mais les soins et les sollicitudes très-graves de Notre Charge ne Nous l'ont pas encore permis. Nous Vous félicitons cependant de Votre excellent travail, et Nous Vous louons des efforts que Vous avez faits pour célébrer, dans ces temps malheureux, les gloires de ce grand défenseur de la foi catholique; et, comme gage particulier de Notre Affection, Nous Vous accordons la Bénédiction Apostolique, désirant qu'elle soit pour Vous, cher Fils, une source de félicité spirituelle et corporelle.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 19 juin 1861, la seizième année de Notre Pontificat.

PIE IX [1].

[1] PIUS P.P. IX,

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem,

Exemplar operis allatum Nobis fuit cum Litteris Tuis obsequentissimis, quod mox a Te exaratum, ac typis in lucem publicam editum, titulum habet : *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres, son siècle.* Esset Nobis quidem jucundum magni ejus sacerdotalis constantiæ exempli gloriosa gesta iteratò recolere; sed gravissimæ curæ et sollicitudines quibus continuò Distinemur, nondùm siverunt, ut quidquam de Tuo eodem opere Degustaremus. Cùm Tibi idcircò de humanissimo officio Tuo gratias Persolvimus, meritas simul Tribuimus laudes, quod tristissimo hoc sanè tempore strenuum eumdem catholicæ fidei propugnatorem litteris commendare ac celebrare Studueris. Et præcipuæ Nostræ in Te caritatis pignus sit Apostolica Benedictio, quam omnis et animi et corporis prosperitatis auspicem Tibi ipsi, Dilecte Fili, amanter Impertimur.

Datum Romæ, apud Sanctum-Petrum, die 19 Junii 1861. Pontificatûs Nostri anno decimo sexto.

PIUS P.P. IX.

L'érudition de l'historien de saint Jean Chrysostome et son attachement à l'Église lui valurent à Rome un immense succès. Il fut nommé, le 5 février 1864, membre de l'Académie de la Religion catholique. Le R. P. Cirino, supérieur général des Théatins, eut l'attention délicate de lui envoyer, avec le diplôme[1], une plume d'argent[2], et, en la lui offrant au

[1] Voici la traduction du texte latin de ce diplôme :

ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE

Le Président et le Conseil de l'Académie au Révérend et Illustre Élienne Martin, curé à Montpellier.

La science profonde et l'intégrité des mœurs qui brillent en vous, unies au zèle ardent que vous avez montré pour l'Église catholique, nous ont poussé à demander aujourd'hui que vous fussiez admis dans notre Société ; notre conviction était d'ailleurs que, par vos soins et vos efforts, vous contribuerez à la défense des dogmes de la Religion catholique, but principal de notre Académie. Notre proposition a été soumise à l'Assemblée, et, après mûre délibération, vous avez été proclamé membre de l'Académie de la Religion catholique. C'est en témoignage de ce, que nous vous accordons volontiers ces Lettres marquées de notre sceau.

Donné à Rome, aux nones de février 1864.

F., card. Asquini, *préfet ;*
F.-M. Cirino, *secrétaire.*

(*Extrait des actes de l'Académie*).

L'abbé Martin était déjà membre de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier; il fut nommé en novembre 1846, à l'époque de la reconstitution de cette Société.

[2] L'abbé Martin a légué cette plume à son plus jeune neveu, Étienne Martin, et il lui a donné aussi la plume avec laquelle il a écrit la *Vie de saint Jean Chrysostome*, en lui disant : « J'espère que tu en feras un noble usage. »

nom de cette illustre Société, dont il est le secrétaire, il exprimait l'espérance « qu'elle lui servirait à défendre glorieusement l'Église. »

Ce titre d'Académicien est accordé très-rarement à de simples prêtres. Une circonstance particulière lui donna un nouveau prix aux yeux de l'abbé Martin : il eut l'honneur d'être proclamé, dans la même élection, avec Mgr Dupanloup.

Ce ne fut pas sans intention qu'on réunit, dans une si haute distinction, les noms de deux hommes qui, quoique placés à des degrés différents de la hiérarchie sacerdotale, méritaient si bien d'être rapprochés comme écrivains et comme orateurs sacrés[1].

Le diocèse de Montpellier vit avec une fierté légitime l'éloquent historien de saint Chrysostome inscrit parmi les défenseurs de la foi catholique ; la modestie seule de l'abbé Martin s'en étonna. Il fut plus surpris encore lorsque, quelque temps après, les prêtres de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier lui demandèrent la permission de publier son *Histoire*, en tête de la traduction des Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome[2].

[1] Ce rapprochement fut signalé dans un excellent article de M. Lutrand. (*Messager du Midi*, 16 mai 1864.)

[2] *Saint Jean Chrysostome*. Œuvres complètes, traduites pour la première fois en français, sous la direction et avec la collaboration des prêtres de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier, précédées de l'*Histoire de saint Jean Chrysostome*, par M. l'abbé Martin (d'Agde), curé à Montpellier. 11 volumes in-8° à deux colonnes ; chez L. Guérin, imprimeur-éditeur, à Bar-le-Duc, 1863.

M. Henri Congnet, chanoine de Soissons, témoignait, à cette occasion, le regret que les traducteurs n'eussent pas profité de certains passages parfaitement rendus par l'abbé Martin; mais il applaudissait à l'heureuse inspiration qu'avaient eue les éditeurs, en s'entendant avec lui pour reproduire intégralement cette belle composition, magnifique portique d'un édifice plus magnifique encore[1].

Nous avons vu le Curé de Saint-Denis refusant, sur l'invitation de Mgr Sibour, la chaire d'éloquence sacrée à la Sorbonne. L'honneur lui était réservé d'être professeur, malgré lui, dans une même chaire, à une autre Faculté de théologie. M. l'abbé Sabatier, professeur à Bordeaux, eut la pensée, en 1863, d'étudier devant un auditoire choisi l'éloquence de saint Jean Chrysostome. Il ne crut pouvoir mieux faire, pour éclairer et féconder ses travaux personnels, que de consulter le livre de l'abbé Martin, et il lui écrivait spirituellement à ce sujet:

« Votre excellente publication sur ce Père de l'Église répond largement à mes désirs, en m'offrant, dans les formes les plus parfaites, le cadre tout à la fois le plus logique et le plus substantiel. Je n'ai, pour satisfaire aux exigences de mon enseignement, qu'à vous prendre pour guide et pour maître. Voilà

[1] *Le Monde*, 17 novembre 1863.

donc que, sans décret de l'Empereur et sans arrêté de M. le Ministre, vous êtes, de fait, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Bordeaux, pendant l'année scolaire 1863-64. La chaire n'aura jamais été plus noblement occupée[1].

L'abbé Martin préparait, quand la mort est venu le surprendre, un complément à ses Études sur saint Jean Chrysostome, qui n'eût pas été sans intérêt.

M. Amédée Thierry avait publié, dans la *Revue des Deux Mondes*[2], une série d'articles sur le quatrième siècle de l'Église. M. G. de Beaucourt, directeur de la *Revue des Questions historiques*, crut voir dans ces articles de graves erreurs touchant saint Chrysostome. Il écrivit à l'abbé Martin :

« Nous ne pouvons laisser passer ce travail sans réfutation. Nous avons pensé que personne, mieux que le savant historien de saint Jean Chrysostome, ne pourrait s'acquitter de ce soin ; et je viens, au nom du comité de direction, vous demander de nous faire l'honneur de publier, dans notre *Revue*, une critique approfondie des erreurs accumulées par M. Am. Thierry[3]. »

L'abbé Martin, malgré l'affaiblissement de sa santé, ne recula pas devant cette tâche. Il se mit courageusement à l'œuvre, et les amis de la vérité

[1] Lettre datée de Bordeaux, 9 septembre 1863.

[2] *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet et 1er septembre 1867.

[3] Lettre datée du 1er octobre 1867.

historique doivent regretter que sa réfutation soit demeurée inachevée.

Il a laissé aussi, à l'état d'ébauche, une *Histoire de saint Charles Borromée*. Des documents considérables, inconnus pour la plupart en France, lui avaient été envoyés de Rome et de plusieurs villes d'Italie et d'Allemagne[1].

Nos lecteurs comprendront quelle eût été en ce moment l'importance d'une semblable publication.

En écrivant la vie du grand Archevêque de Milan,

[1] Nous citerons quelques-uns de ces travaux récents, relatifs à saint Charles Borromée :

En italien.—1° *Vie de S. Ch. Bor.*, publiée en 1841, par Achille Mauri, de Milan, 1 vol.

— 2° *Documents relatifs à la vie et aux actes de S. Ch. Bor.*, par le chanoine Aristide Sala. Cet ouvrage considérable est le fruit de longues recherches. M. Sala a trouvé, dans les archives de l'archevêché de Milan, ces documents historiques du plus haut intérêt, et il les a recueillis en 3 vol. in-4°. Milan, 1857.

— 3° *Biographie de S. Ch. Bor.*, par le professeur Antoine Sala, 1 vol. in-4°. Ce livre a été publié en 1858, par son fils, le chanoine, qui y a ajouté des dissertations et des notes.

En allemand. — *Saint Ch. Bor., et les réformés de l'Église de son temps*, par le docteur P. R. Dieringer. Cologne, 1846.

Nous ne connaissons pas d'ouvrages français sur ce grand Cardinal, depuis ceux de Godeau, évêque de Grasse, et du Père Touron, qui datent du siècle dernier. Les Prêtres de l'Immaculée-Conception, de Saint-Dizier, ont le projet de publier une traduction de toutes les Œuvres de saint Charles Borromée, et c'était pour compléter cet important travail que l'abbé Martin devait écrire sa vie.

un des Prélats qui ont le plus travaillé à la restauration de la discipline ecclésiastique et apporté le concours le plus efficace au Concile de Trente, l'abbé Martin n'aurait-il pas élaboré quelques éléments de la prochaine Assemblée œcuménique? Et les Évêques qui composeront cette Assemblée, en voyant surgir devant eux la grande figure du Pontife qu'on peut considérer comme le modèle et le réformateur du Clergé, n'auraient-ils pas recueilli, dans cette lecture, de précieux enseignements?

Nous avons signalé avec bonheur, au commencement de ce chapitre, la résurrection des études patrologiques, à l'époque actuelle. Nous croyons avoir démontré que l'abbé Martin a contribué, pour sa part, à cet admirable mouvement; et sa place nous semble naturellement assignée à côté des Mœlher, des Ginoulhiac, des Freppel, des Villemain et des Poujoulat. Nous ne craignons même pas d'ajouter que, parmi les travaux hagiographiques récemment publiés en France et se rapportant aux grands siècles des Docteurs de l'Église, on ne pourrait citer un ouvrage comparable à celui de l'abbé Martin. L'Allemagne seule a produit quelque chose d'équivalent dans l'Histoire célèbre de saint Athanase[1].

[1] *Athanase le Grand et l'Église de son temps, en lutte avec l'Arianisme*, par Mœlher; 3 vol. in-8°.

CHAPITRE VIII

Influence de l'abbé Martin. — **Concile provincial d'Avignon. — Promulgation des décrets du Concile ; discours de l'abbé Martin dans l'église Cathédrale. — Synode diocésain de 1852; allocution à l'Évêque — Adresse du Clergé de Montpellier à Pie IX ; réponse du Souverain Pontife. — Dévouement de l'abbé Martin au Saint-Siége. — Son respect pour l'Épiscopat et ses sympathies pour le Prêtre. — Son voyage à Rome — Audience du Pape. — Congrégations romaines. — Le R. P. Ventura. — Dernière maladie de l'abbé Martin. — Sa mort. — Ses funérailles. — Son portrait.**

Nous avons déjà étudié, dans l'abbé Martin, l'orateur, le supérieur de Séminaire, le curé et l'écrivain. Ses succès oratoires, la sagesse de sa direction, l'ardeur de son zèle, la flexibilité de son talent, lui créèrent à Montpellier et parmi le Clergé du diocèse une grande situation personnelle, qui l'associa aux actes les plus importants.

En échangeant le titre de chanoine vicaire général avec celui de curé de Saint-Denis, il était devenu étranger, il est vrai, à l'Administration diocésaine ; mais son influence sur ses confrères n'en fut pas amoindrie, et, dans les circonstances solennelles, le Clergé se fit un honneur de le choisir comme son organe le plus éloquent et le plus autorisé auprès de l'Évêque.

Après que la révolution de 1848 eut rendu à l'épi-

scopat français quelques-uns de ses anciens droits, l'Église de France vit ressusciter de tous côtés les Conciles provinciaux. Avignon fut le siége d'une de ces Assemblées ecclésiastiques, et, conformément à ses décrets [1], l'Évêque de Montpellier convoqua un Synode pour la promulgation des actes du Concile. On n'avait pas vu, depuis la fin du siècle dernier, une semblable réunion. MM. les Vicaires généraux, les Chanoines, les Supérieurs des Séminaires, les Curés titulaires, plusieurs Desservants et Aumôniers, y furent appelés.

Le 20 septembre 1851, Mgr Thibault présida les deux sessions du Synode, réuni dans une salle du Grand Séminaire, et la clôture eut lieu le lendemain matin, dimanche, à la Cathédrale. Il serait difficile de donner une idée de la grandeur imposante de cette cérémonie. L'honneur de porter la parole fut réservé à l'abbé Martin, que le sentiment unanime des membres du Synode avait désigné pour cette haute fonction. Immédiatement après que Sa Gran-

[1] « In qualibet Diœcesi nostræ Provinciæ celebretur, ad promulganda hujusce Concilii decreta, Synodus ad quam convenire debent omnes et singuli qui de jure vel consuetudine tenentur, quales sunt Canonici et Parochi titulares, quibus adjungi poterunt aliquot Parochi ex illis qui dicuntur gallicè *Desservants*, vel alii Sacerdotes ex variis partibus Diœcesis vocati. » (*Decreta Concilii provinciæ Avenionensis, Avenione habiti, anno Domini* 1859, *mense decembri; titulus sextus, de Clero; caput tertium, de Synodo diœcesanâ*, p. 72.)

deur eut promulgué, du haut de la chaire, les décrets du Concile, il prononça un magnifique discours sur l'Église, son organisation et son autorité, et il termina par les acclamations accoutumées à N. S. P. le Pape, à l'Évêque, au Clergé du Diocèse, à la ville de Montpellier et à la France, fille aînée de l'Église. L'orateur fut plus heureusement inspiré que jamais dans cette éloquente improvisation; et l'on vit le cœur de tous les assistants, prêtres et fidèles, vibrer et rester ému sous l'influence de cette parole chaleureuse.

L'année suivante, un autre Synode fut célébré pour la publication de nouveaux Statuts diocésains. Le changement des temps et des circonstances exigeait que les anciens règlements disciplinaires fussent modifiés en certaines de leurs dispositions et plus étendus dans quelques-uns de leurs points [1]. Le droit de ces modifications et de ces développements appartenait exclusivement à l'Évêque. Mais Mgr Thibault, dans sa condescendance paternelle, avait voulu soumettre à l'examen des Conférences les Ordonnances nouvelles qui devaient fixer désormais la discipline ecclésiastique du Diocèse. Chaque Conférence avait choisi, parmi les Desservants, les Aumôniers et même

[1] « In Synodo legantur Statuta Synodalia, quæ pro temporis opportunitate et ratione vel augeantur, vel minuantur, vel immutentur, prout Præsuli videbitur. » (*Decreta Conc. Aven.*, in loco superiùs citato.)

les Vicaires, un délégué spécial pour la représenter au Synode.

Cette nouvelle réunion se tint le 31 août et le 1er septembre 1852[1]. Plus de cent trente Prêtres étaient présents. La discussion fut longue. Monseigneur l'Évêque désira connaître l'avis de chacun; il accueillit toutes les observations et modifia quelques articles du projet primitif. On eût dit que, dans sa pensée, la loi qu'il allait proposer à ses Prêtres, en vertu de son autorité, devait être déjà acceptée par eux avant sa promulgation et trouver dans leur acquiescement volontaire la sanction la plus efficace. Aussi, à la clôture du Synode, le Clergé, comprenant que c'était un devoir pour lui de témoigner au Prélat sa reconnaissance, confia-t-il encore à l'abbé Martin la mission de parler au nom de tous. Quelques instants suffirent pour la préparation de sa harangue; il n'eut qu'à s'inspirer de l'esprit sacerdotal qui l'animait. Dès que le chant du *Te Deum* eut cessé, l'abbé Martin prit la parole en ces termes :

« Monseigneur,

» Je suis l'interprète d'un sentiment unanime ici, en vous remerciant d'avoir convoqué et tenu ce Synode.

» Les anciens Statuts avaient perdu leur autorité;

[1] *Précis historique du Synode diocésain* célébré par Mgr Thibault, évêque de Montpellier, les 31 août et 1er septembre 1852.

l'application en était devenue douteuse, difficile, souvent impossible. On demandait généralement de nouveaux Statuts. Vous avez comblé cette lacune regrettable des Institutions diocésaines; vous avez donné satisfaction à nos vœux.

» Mais, au lieu d'exercer votre droit d'Évêque dans la plénitude de son indépendance, vous avez voulu que la loi, qui tire de vous seul toute sa force, fût soumise à l'examen de chacun de nous, et qu'en exprimant votre volonté elle n'exprimât que nos désirs. Vous avez écouté toutes les observations, vous les avez accueillies presque toutes. Cette condescendance, Monseigneur, et la grâce que vous y avez mise, nous touchent profondément; soyez-en remercié.

» J'aime à le dire, Monseigneur, quand l'autorité est paternelle, l'obéissance est filiale : l'une gagne en puissance ce que l'autre gagne en perfection. Et c'est là ce qui distingue le gouvernement de l'Église de tous les autres. Nulle part le pouvoir n'est plus fort, ni la soumission plus noble. Ailleurs, nous voyons tour à tour la notion de l'autorité, ce pivot social, complétement méconnue, ou le sentiment de la dignité humaine, cette inspiration du Christianisme, complétement affaissée. Ici, dans le Sacerdoce chrétien, l'obéissance qui s'incline du fond de l'âme, devant le supérieur, honore et ennoblit l'inférieur; sa consécration, qui donne un pouvoir immense au supérieur, le dévoue et l'immole à son inférieur.

» Votre condescendance vous a bien inspiré, Mon-

seigneur. Nous partons d'ici, pleins d'une ardeur nouvelle pour l'accomplissement de nos devoirs. Nous partons avec cette conviction que, si les Statuts donnés par Votre Grandeur sont susceptibles de recevoir du temps et de l'expérience d'utiles amendements, ils portent du moins le cachet d'une haute sagesse, ils respirent cette antique piété du Sacerdoce, notre dignité, notre force, notre bonheur. En nous protégeant par des règles précises contre nos propres défaillances, en nous rappelant sans cesse à la sainteté de notre mission, ils nous tracent la voie la plus sûre d'atteindre, par la doctrine et l'édification, les âmes confiées à nos soins, de faire le bien avec plus d'étendue et de certitude.

» La Loi ecclésiastique n'est pas seulement une loi: c'est une direction, un encouragement, un appui; c'est la pensée et le cœur de l'Évêque, toujours présents aux travaux du Prêtre pour l'éclairer, le diriger, le consoler. Nous sommes heureux de trouver ce caractère dans les nouveaux Statuts diocésains.

» Monseigneur, de graves difficultés entourent le ministère pastoral : il a de nobles consolations, mais il a aussi souvent des amertumes et des tristesses inénarrables. L'injustice et l'ingratitude sont la récompense la plus ordinaire du Prêtre ici-bas. Combien il a besoin de trouver dans son Évêque un appui fort, une protection indéfectible, une direction bienveillante, affectueuse, dont la bonté égale la sollicitude! Monseigneur, nous trouvons tout cela en vous, notre

pasteur, notre guide et notre père; nous comptons sur vous[1]... »

Une circonstance non moins solennelle offrit au Clergé de Montpellier l'occasion de faire un nouvel appel au zèle de l'abbé Martin. L'Église traversait alors une crise des plus terribles : les droits temporels du Saint-Siége n'étaient pas seulement discutés; le patrimoine de saint Pierre, envahi de toutes parts, était morcelé, grâce aux manœuvres les plus coupables. Mais on vit aussitôt s'élever, de tous les coins du monde catholique, des protestations généreuses contre cette injuste spoliation.

Le diocèse de Montpellier, où l'amour de la Papauté fut dans tous les temps si vivace, s'empressa de faire entendre sa voix. Le Clergé de la ville épiscopale chargea l'abbé Martin de rédiger une Adresse au Saint-Père; et rien ne put empêcher cette démarche, inspirée, sans aucune arrière-pensée politique, par un sentiment de foi et d'affection filiales.

Il nous a été impossible de retrouver le texte de cette Adresse, dans laquelle l'amour de l'abbé Martin pour le Siége Apostolique se dévoilait tout entier; mais la réponse de Pie IX suffira pour faire comprendre à nos lecteurs combien le langage du Curé de Saint-Denis avait remué profondément l'âme du

[1] *Instructions et Ordonnances synodales portant Statuts pour le diocèse de Montpellier*. 1853, page 286.

Pontife. Cette réponse fut envoyée par Son Ém. le Nonce, Mgr Chigi, à M. le Curé Martin et à tous les autres Prêtres de la ville de Montpellier :

PIE IX,

A nos Fils bien-aimés, Salut et Bénédiction Apostolique.

C'est avec un grand bonheur que, par Votre lettre du 30 janvier dernier, Nous avons pu apprécier toute l'étendue de l'attachement, du dévouement et de la vénération que Vous avez pour la Chaire de saint Pierre et pour Nous.

Par Elle aussi, Nous avons su combien était amère Votre douleur à la vue des tribulations suscitées contre Nous par les conseils et les manœuvres perfides de ces hommes qui, ennemis acharnés de l'Église Catholique et du Siége Apostolique, osent envahir, usurper et détruire le pouvoir civil de ce Siége, ainsi que le Patrimoine de saint Pierre, foulant aux pieds tous les droits de la justice divine et humaine. Nous avons accepté avec gratitude l'expression de Vos sentiments, qui, louables et dignes d'un cœur de prêtre, excitent et enflamment grandement Notre amour paternel pour Vous. Sans cesse, Fils bien-aimés, priez, suppliez avec une ardeur toujours croissante le Dieu Puissant et Bon, a fin qu'il daigne délivrer sa sainte Église de ces calamités si grandes et si nombreuses, l'embellir et l'étendre de l'Orient à l'Occident par de nouveaux et éclatants triomphes,

comme aussi Nous aider et Nous consoler au milieu de Nos tribulations.

Vous savez quelle guerre acharnée est faite à Notre très-sainte Religion dans ces jours si mauvais; c'est pourquoi, chers Fils, ayant toujours présentes et Votre dignité et Votre vocation, employez tous Vos efforts et tout Votre zèle, sous la conduite de Votre Évêque, à défendre énergiquement la cause de l'Église ainsi qu'à prendre un soin tout particulier du salut des âmes, réfuter les erreurs, démasquer les embûches et émousser les traits des hommes ennemis.

Enfin, comme gage de toutes les faveurs célestes et en témoignage de Notre affection pour Vous, Nous Vous accordons, chers Fils, très-affectueusement et avec la plus grande tendresse, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er mars 1860, et la quatorzième année de notre Pontificat[1].

PIE IX.

[1] DILECTIS FILIIS,

Martin, Parocho, aliisque ecclesiasticis Viris civitatis Montispessulani, Montempessulanum in Galliâ,

PIUS P. P. IX.

Dilecti Filii, Salutem et Apostolicam Benedictionem. Quæ sit eximia Vestra erga Nos et hanc Petri Cathedram fides, pietas ac veneratio libentissime Agnovimus ex Litteris, quas die 30 proximi mensis Januarii ad Nos Dedistis. Atque ex eisdem Litteris Intelleximus quàm acerbus sit Vestrum omnium dolor ac luctus propter notissimas, in quibus Versamur, tribulationes nequissimis

Le choix de l'abbé Martin, pour rédiger l'Adresse qui valut au Clergé de Montpellier une si précieuse récompense, fut surtout un témoignage rendu à son attachement pour le Saint-Siége. Le culte de l'Église romaine était le culte de sa vie. De bonne heure, il en avait embrassé avec amour les doctrines, et il ne

illorum hominum consiliis et molitionibus, qui Catholicæ Ecclesiæ et huic Apostolicæ Sedi omninò infensi et adversi civilem ejusdem Sedis principatum, beatique Petri Patrimonium invadere, usurpare et evertere, ac jura omnia cùm divina tùm humana conculcare non verentur. Grati Nobis admodùm fuerunt hujus modi egregii Vestri sensus, qui ecclesiasticis Viris planè digni amplissimas merentur laudes et paternam Nostram erga Vos caritatem summoperè excitant et augent. Ne Desinatis, dilecti Filii, ardentiore usque studio Deum Optimum Maximum orare et obsecrare, ut Ecclesiam suam sanctam a tot tantisque calamitatibus eripiat, eamque à solis ortu usque ad occasum novis ac splendidioribus triumphis exornet et augeat, ac Nos adjuvet et consoletur in omni tribulatione Nostrâ.

Cum autem haud ignoretis quo teterrimo bello, hisce luctuosis temporibus, sanctissima Nostra venatur Religio, idcircò, dilecti Filii, Vestræ dignitatis et vocationis semper memores, ne omittatis omni curâ et studio sub Vestri Antistitis ductu ejusdem Religionis causam strenuè animarum defendere, salutem diligenter curare, et inimicorum hominum errores refellere, fraudes detegere et tela retundere. Denique cœlestium omnium munerum auspicem, ac paternæ Nostræ in Vos benevolentiæ testem Apostolicam Benedictionem, toto cordis affectu, Vobis ipsis, dilecti Filii, peramanter Impertimur.

Datum Romæ, apud Sanctum-Petrum, die 1 martii 1860, Pontificatûs Nostri anno decimo-quarto.

Pius P. P. IX.

séparait jamais le Chef visible de la grande société des âmes, de son Chef invisible. Aussi, lorsqu'il fut appelé à coopérer à la rédaction du Catéchisme diocésain, dans le projet qu'il présenta lui-même à la Commission, il avait eu soin, en définissant l'Église, d'associer les noms du Pape et de Jésus-Christ, et il avait tenu à ce que l'idée de la primauté de l'Évêque de Rome fut exprimée dans cette définition [1].

L'abbé Martin ne laissait passer aucune occasion de proclamer son dévouement à l'Église romaine. Dans ses conversations particulières, dans ses conférences avec les prêtres, et surtout en chaire—sachant bien que le véritable amour ne craint pas les redites — il revenait sur un sujet si important.

Il était plein de vénération pour les Évêques de France, qui se montraient les plus courageux parmi les défenseurs de la Papauté; il accueillait avec une sainte joie la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie [2]; et, assistant en esprit à

[1] « La véritable Église de Jésus-Christ, disait l'abbé Martin, est la société des pasteurs et des fidèles, dont Jésus-Christ est le chef invisible, et le Pape le chef visible. » (*Projet de rédaction pour le Catéchisme, présenté à la Commission par M. le Curé de Saint-Denis.* — J. Martel aîné, impr.; Montpellier, 1863.)

Cette définition est conforme à l'enseignement traditionnel de l'Église romaine et du Diocèse.

[2] En 1855.

l'imposante assemblée de Pontifes accourus à Rome, pour cette fête solennelle, de toutes les contrées de l'univers, il aurait pu écrire au Pape comme Chrysostome : « Quoique je sois éloigné de Votre Sainteté, mon cœur est auprès d'Elle[1] ». C'est sous l'impression de ce sentiment que retraçant, à cette même époque, la fidélité apostolique du grand Évêque de Constantinople, ce magnanime soldat de la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, tombé au premier rang de la bataille pour la défense du glorieux étendard de la Papauté, il s'écriait : « Comme ses cendres ont dû tressaillir sous la dalle du Vatican, quand tout à l'heure l'Épiscopat tout entier se levait comme un seul homme pour entourer son auguste Chef des témoignages de son dévouement, pour protester contre toute atteinte à l'indépendance du Saint-Siége, indépendance sur laquelle reposent la liberté de l'Église, la liberté des âmes, tous les intérêts du Catholicisme, les plus vrais intérêts de la civilisation ! Avec quelle joie il a dû reconnaître dans cette grande voix du Corps épiscopal l'accent de sa propre voix, l'écho de son âme ! »[2]

Quelques années après, l'abbé Martin applaudissait au courage sublime de ces nobles fils des Croisés, qui s'enrôlaient sous la bannière de Pie IX, et tom-

[1] *Chrys.*, t. 3, p. 521.
[2] *S. Chrys.*, t. 1, p. XI.

baient à Castelfidardo et à Mentana comme des martyrs, après s'être battus comme des héros[1].

Dans tous les temps, il encourageait, des efforts de sa parole et des ressources de sa charité, l'Œuvre du Denier de saint Pierre. Il la regardait comme la première de toutes les Œuvres catholiques, il cherchait à lui recruter de plus nombreux partisans ; et, voulant prouver à ses paroissiens, même après sa mort, combien cette Œuvre lui était chère, il a légué un dernier gage de son amour à Pie IX, qui était à ses yeux *le premier des pauvres de Jésus-Christ*[2].

Le dévouement de l'abbé Martin pour l'Église ne s'arrêtait pas au Vicaire de Jésus-Christ : il savait qu'aimer l'Église, sa beauté, son unité, c'est aimer le Sacerdoce dans les différents degrés de sa magnifique hiérarchie.

Aimer l'Église, c'est aimer « la dignité et la suréminente autorité de l'Évêque, qui, d'après saint Jérôme, en est le salut[3]. » L'abbé Martin aimait donc l'Épiscopat : il entourait les Évêques d'un intelligent respect; et, au milieu des épreuves qui ont troublé malgré lui quelques années de sa vie, nous avons toujours admiré la modération de son lan-

[1] Castelfidardo, en 1860. — Mentana, en 1867.

[2] L'abbé Martin a voulu qu'une partie du produit de la vente de sa bibliothèque fût consacrée à l'Œuvre du Denier de saint Pierre.

[3] *S. Hieron., adv. Lucif.*, n° 9.

gage et la noblesse de ses sentiments. Tout homme revêtu de ce caractère sacré portait sur son front une auréole devant laquelle il n'hésitait pas à s'incliner.

Un pauvre missionnaire, qui avait été professeur au Petit Séminaire de Saint-Pons, était venu un jour, au presbytère de Saint-Denis, demander l'hospitalité, et il y avait trouvé un accueil bon et généreux. Quand l'heure de la séparation fut venue, l'abbé Martin se prosterna humblement aux pieds de son modeste visiteur et lui demanda sa bénédiction. Celui-ci hésita longtemps, et il conjurait son *ancien Supérieur* de le bénir lui-même; il dut cependant céder aux instances du curé de Saint-Denis. Le professeur d'autrefois n'était plus un simple prêtre : l'abbé Bessieux était devenu évêque des Deux-Guinées.

Aimer la beauté et l'unité de l'Église, aux yeux de l'abbé Martin, c'était aussi aimer le prêtre. Il l'honorait dans son caractère, il estimait ses vertus, il encourageait ses travaux, il applaudissait à ses sacrifices, il le soutenait au milieu de ses tribulations; il l'assistait, quand il le savait pauvre, par de délicates largesses; il le défendait contre l'injustice et la calomnie. Avocat désintéressé de tous ceux qu'il croyait innocents, il plaidait partout avec énergie leur cause; et sa bienveillante protection contribua plus d'une fois à rendre l'honneur et la paix à des prêtres malheureux et à les faire réintégrer dans

leurs droits, « dont l'injuste privation, disait-il, serait une grande calamité pour l'Église. »

L'amour filial que le curé de Saint-Denis ne cessait de témoigner avec tant d'ardeur à l'Église nous explique son désir de voir Rome.

Aller prier sur le tombeau de saint Pierre, retremper sa foi sous les bénédictions de son auguste Successeur, tel avait été le rêve de sa vie sacerdotale; mais ce rêve ne s'était pas encore réalisé, quand l'appel fait à l'Épiscopat catholique pour la canonisation des Martyrs japonais réveilla, au fond de son cœur, toutes ses saintes aspirations vers la Ville éternelle.

Une pieuse caravane, composée de prêtres et de laïques, partit de Montpellier le 2 juin 1862, sous la direction de l'abbé Martin, et alla s'embarquer à Marseille sur le paquebot *l'Aunis,* où trois cardinaux, dix évêques et deux cents prêtres, avaient déjà pris passage. Une scène émouvante, dont le curé de Saint-Denis aimait plus tard à rappeler le souvenir, signala l'heure du départ.

C'était le soir, le ciel était sombre; tous les passagers étaient réunis sur le pont, quand la double jetée s'illumina de feux de Bengale; et, à cette clarté joyeuse, on put découvrir les catholiques marseillais qui venaient saluer les pèlerins. Un cri formidable de Vive Pie IX! fut envoyé des deux rives; les

feux devinrent plus brillants, des étoiles d'un genre nouveau sillonnèrent la nue; la mer phosphorescente les refléta dans ses flots. Tout à coup l'*Ave maris stella* retentit, chanté alternativement par les passagers du navire et les catholiques du rivage, qui l'avaient entonné. Cette douce harmonie, mêlée au clapotement de la vague, cette invocation à Marie, *étoile de la mer : « Montrez que vous êtes notre mère ! »* attendrit pieusement l'abbé Martin; et, s'adressant à ceux qui l'entouraient, il rappela cette strophe de l'hymne sacrée : *Préparez-nous une voie sûre, afin que, voyant le Vicaire de Jésus-Christ, nous nous réjouissions avec lui*[1] ! Au même instant, les nuages qui couvraient le ciel se déchirèrent, et la lune fit briller sa clarté silencieuse. Il se demanda alors, avec espérance, si ce n'était pas la blanche figure de Celle que nos saints Livres appellent « *Belle comme la lune*[2] », qui venait sourire aux pèlerins, et si les nuages plus épais qui obscurcissaient le ciel de l'Église ne se dissiperaient pas, eux aussi, à ses rayons.

Une nouvelle émotion était réservée à l'abbé Martin en face de Civita-Vecchia. Les trois Cardinaux venaient de faire descendre sur le front des passa-

[1] *Iter para tutum,*
Ut, videntes Jesum,
Semper collætemur.
(Hymne de l'Église.)

[2] *Pulchra ut luna* (*Cant.*, c. VI, v. 9).

gers une bénédiction solennelle, et l'Évêque de Nevers avait entonné le cantique des enfants d'Israël : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*[1]. Tous les navires pavoisés, les matelots debout sur le pont ou suspendus aux cordages, la population de Civita-Vecchia accourue presque tout entière sur le port, le drapeau de la France mêlant ses couleurs à celles du drapeau pontifical, le bruit du canon saluant l'arrivée des princes de l'Église, donnaient à cette scène une majesté infinie; et, quand l'abbé Martin posa pour la première fois le pied sur la noble terre de Pie IX, son cœur battait comme celui des Croisés d'autrefois quand ils foulèrent la Terre-Sainte.

Il eut enfin le bonheur de voir Rome ! Son âme était admirablement préparée aux consolations que le pieux voyageur éprouve dans cette ville sainte. « Me voici à Rome, écrivait-il, et mes yeux et mon cœur ne peuvent se rassasier de tant de merveilles. Quels monuments ! quelles églises! quelle splendeur! » Ses premières visites furent pour les deux basiliques incomparables, tombeaux glorieux de saint Pierre et de saint Paul : « J'aime Rome, s'écriait-il avec Chrysostome; j'aime son antiquité, sa puissance, sa beauté, ses richesses, ses hauts faits

[1] « Je me suis réjoui dans cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur. » (Ps. 121).

d'armes; mais tout cela me touche peu. Je la proclame heureuse, parce que c'est un grand corps qui a deux yeux d'un incomparable éclat : le double chef de Pierre et de Paul[1] ! La voûte céleste a moins de splendeur, quand le soleil la remplit de ses feux, que la ville des Romains avec ses deux flambeaux qui éclairent tout l'univers[2]. »

Les autres monuments religieux attirèrent aussi son attention. Il aimait à prier, le matin, dans ces pieux sanctuaires qui ont été la demeure terrestre de François d'Assise, de Dominique de Guzman, d'Ignace de Loyola, de Philippe de Néri, de Louis de Gonzague et du jeune Stanislas Kostka. Il allait vénérer les insignes reliques de Sainte-Croix de Jérusalem. A la vue des chaînes des princes des Apôtres, l'une conservée à l'église de Saint-Pierre *in vincoli* et l'autre à Saint-Paul *hors des murs,* il se ressouvenait de l'Évêque de Constantinople, qui aurait mieux aimé baiser et tenir dans ses mains ces anneaux de fer, instruments du supplice de Pierre et de Paul, que de porter sur le front le diadème des rois[3]. Il descendait dans les souterrains

[1] Les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul sont conservées dans deux globes d'or, au-dessus de l'autel papal, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

[2] *Chrys.*, hom. 32, *in Epis. ad Rom.*, tom. IX, p. 111.

[3] *Chrys.*, hom. 8, *in Epist. ad Ephes.*, tom. II, pag. 53.

de la prison Mamertine[1]; il se rendait, pendant le jour, au Colisée, dont la parole de Mgr Bertheaud ébranlait avec tant de puissance les échos, et il y retournait, le soir, pour méditer, dans une obscurité mystérieuse, sur les luttes héroïques qui en imbibèrent le sol du noble sang des chrétiens; il se plaisait à errer, seul, dans les catacombes, à travers ces dortoirs où reposèrent jadis les corps des vaillants athlètes et témoins du Christ, Sébastien, Laurent, Pancrace, Cécile, Agnès, Félicité, et tant de millions d'autres martyrs!.. Enfin les fêtes de la Canonisation et la procession du *Corpus Domini* lui donnèrent un saint enthousiasme, dont il ne pouvait contenir l'expression et qu'il traduisait dans toutes ses lettres à ses amis de Montpellier.

Mais à Rome, pour tout cœur vraiment catholique, une émotion domine toutes les autres : c'est celle qu'inspire la vue de Pie IX. L'abbé Martin était continuellement sous le charme de cette influence; il avait entendu, avec un indéfinissable frémissement, l'allocution du Souverain Pontife aux prêtres de toutes les nations réunis dans la chapelle Sixtine; il accourait au Vatican, à chaque audience publique du Pape : « Je l'ai vu, écrivait-il; je l'ai vu bien des fois; j'ai baisé sa main. Quel homme! quelle douceur! quelle

[1] La détention de saint Pierre et de saint Paul dans cette prison, déjà célèbre sous la vieille Rome, l'a rendue vénérable aux yeux des chrétiens.

beauté céleste éclate sur son visage! Il y a quelque chose de plus que le rayonnement de la figure humaine : c'est la transfiguration du saint, c'est le reflet de la douceur et de la beauté même de Dieu ! »

L'affluence des pèlerins était alors si considérable qu'il fut impossible à Pie IX de les recevoir, chacun en particulier, selon son désir. L'abbé Martin n'en eut pas moins la faveur d'une audience privée, et on lui confia même l'honneur de présenter à Sa Sainteté les prêtres du diocèse de Montpellier. Il fut donc admis à baiser les pieds du Vicaire de Jésus-Christ, successeur de Pierre, Pasteur suprême de l'Église. Il contemplait, avec un religieux attendrissement, les traits du meilleur des Pères, lorsqu'une attention bien flatteuse pour lui donna à cette audience un caractère plus touchant encore. Pie IX, entendant décliner son nom, se souvint de l'historien de saint Jean Chrysostome, et, faisant une allusion délicate à son livre : « Monsieur le Curé, lui dit-il, nous sommes aujourd'hui, comme au temps du grand Évêque de Constantinople, obligés de lutter contre les empereurs et les rois. » Il lui offrit ensuite son portrait, au-dessous duquel il venait d'écrire ces mots : « *Beati qui ambulant in viis Domini*[1]. » Ce jour-là, nous ne craignons pas de l'affirmer, le prêtre et l'écrivain avaient reçu leur plus belle récompense.

[1] « Heureux ceux qui marchent dans les voies du Seigneur. » (Ps. 127.) — L'abbé Martin a légué ce portrait « *comme témoignage de son estime affectueuse* » à M. l'abbé Paleirac.

Le séjour de l'abbé Martin à Rome ne fut pas seulement une source de joies intimes pour son cœur : son amour de la science ecclésiastique y trouva aussi un aliment. Toujours avide de connaître les antiquités chrétiennes, il visita avec intérêt les divers monuments qui rappellent, dans la Ville éternelle, la présence de saint Paul, saint Clément, saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand. Il explora, en ardent bibliophile, les précieuses collections du Vatican. Il étudia surtout les Congrégations romaines[1]; il admirait l'érudition théologique des hommes qui les composent, la sagesse qui préside à leur jugements, les précautions dont ils sont entourés pour éviter l'erreur ; et nous l'avons souvent entendu dire qu'il ne connaissait pas dans le monde une meilleure organisation.

On accuse quelquefois de lenteur les tribunaux romains, dans la décision des causes ecclésiastiques qui leur sont déférées. On croit voir de la faiblesse là où l'on ne devrait reconnaître que sagesse et prudence. On ne comprend pas toujours les ménagements qui sont imposés au Saint-Siége dans des situations difficiles. L'abbé Martin déplorait ces im-

[1] On appelle ainsi à Rome les assemblées formées par des théologiens nommés *consulteurs*, et présidées par un ou plusieurs cardinaux, pour s'occuper des divers objets relatifs au gouvernement de l'Eglise. (Bergier, *Dict. de théol.*, art. *Congrégation.*)

patiences et ces murmures. Il était persuadé qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, la vérité et la justice doivent prévaloir au tribunal du Père des fidèles et du Vicaire de Jésus-Christ. « Je ne dirai pas avec un saint Évêque[1], écrivait-il, que Rome est vieille et ne peut marcher qu'à petits pas; car, à toutes les époques de son histoire, elle en a fait faire de très-grands à l'humanité; mais je dirai qu'elle a un peu de l'éternité de Dieu et de sa patience. Le temps est un élément un peu négligé dans ses calculs. Les individus peuvent en souffrir, mais l'ensemble y gagne, et, si rien ne se fait vite, rien non plus ne se fait mal. Croyons donc à Rome, espérons en elle! »

Au milieu des excursions pieuses et scientifiques du curé de Saint-Denis, un attrait particulier le mena souvent à l'Église de Saint-André *della Valle*. Au pied de la chaire de cette Église repose, sous une simple dalle, un des prêtres les plus célèbres de l'Italie : le Père Ventura. Quand les troubles politiques qui agitèrent ce malheureux pays, à la suite de la révolution de 1848, eurent obligé le savant général des Théatins à se réfugier en France, il était venu demander à la cité de Montpellier un abri dans son exil.

L'abbé Martin l'accueillit avec bonheur : ces deux nobles cœurs étaient faits pour se comprendre. Pen-

[1] Mgr Gerbet.

dant plus de six mois, le presbytère de Saint-Denis fut la maison de l'illustre réfugié. L'éminent Curé de cette paroisse devint le confident de ses pensées les plus intimes et son directeur spirituel; et, dès ce moment, se formèrent entre ces deux hommes des liens que la mort elle-même ne put briser.

L'abbé Martin allait donc prier sur la tombe de son ami. Les religieux Théatins n'étaient pas indifférents au bien qu'il avait fait au Père Ventura, et le Père Cirino, qui ne laissait passer aucune occasion d'en exprimer sa reconnaissance[1], lui demanda une Notice sur le séjour de son prédécesseur à Montpellier.

Nous reproduisons ici cette Notice, parce que, avec la relation exacte des rapports du Curé de Saint-Denis et de l'illustre Théatin, elle nous semble mettre dans leur véritable lumière les doctrines politiques du Père Ventura et son dévouement inaltérable à Pie IX :

[1] Un jeune prêtre de Montpellier, visitant un jour, à Rome, le Père Cirino, remarqua dans sa cellule le portrait du Père Ventura, placé entre ceux de deux Évêques français : « Reconnaissez-vous ces prélats, lui demanda le général des Théatins? Ce sont les Évêques de Montpellier et de Versailles, dont l'un accueillit le Père à son arrivée en France, et l'autre l'assista au moment de sa mort. Mais il y a une place vide : envoyez-moi, dès votre retour à Montpellier, le portrait du curé de Saint-Denis; je la lui donnerai avec reconnaissance, car je connais sa noble conduite. »

« Le Père Ventura arriva à Montpellier le 1er août 1849.... Je n'oublierai jamais ma première entrevue avec cet homme si supérieur et alors si à plaindre ; il était couché et en proie à de vives souffrances. La visite d'un prêtre français, le premier qu'il voyait dans son exil, le fit tressaillir; il se leva sur son séant et me tendit la main, que je serrai silencieusement et respectueusement dans la mienne. Sous le voile de tristesse qui l'enveloppait, son front conservait sa noble fierté, et son regard, ce feu incomparable, reflet éblouissant de son âme. La conversation s'engagea peu à peu; je risquai quelques mots de consolation et d'espoir. Il y avait des larmes dans ma voix et dans mes yeux. Ventura comprit qu'il se trouvait en face d'un ami, et laissa voir tout ce qu'il y avait de mécomptes, de regrets et de découragement au fond de son cœur. Je me chargeai de porter ses hommages à l'Évêque diocésain[1] et de lui obtenir les pouvoirs spirituels.

» La conduite du Père Ventura fut toujours celle du Religieux le plus exemplaire. Tous ceux qui avaient l'avantage de le connaître étaient profondément édifiés de sa résignation pieuse, et surtout de son dévouement mille fois exprimé, de la manière la moins équivoque, à Pie IX.

» Il était au milieu de nous depuis quelques jours, quand trois ennemis du Saint-Siége vinrent lui faire

[1] Mgr Thibault.

visite. La conversation ne dura qu'un instant ; quelques mots suffirent pour faire comprendre à ces visiteurs inopportuns qu'ils avaient devant eux un incorruptible défenseur, non un lâche déserteur de la Papauté, et qu'un abîme séparait à jamais le panégyriste d'O'Connell des amis de Mazzini. La situation du Père était désormais nettement et noblement dessinée.

» Un ministre protestant, qui croyait trouver la pensée du Père Ventura à ce qui en était l'antipode, s'avisa de lui adresser un ouvrage de sa composition, avec ce titre : *Saint Pierre a-t-il jamais été à Rome ?* Il demandait au grand apologiste de la foi catholique de se faire le propagateur de ce pitoyable écrit. Ce fut là, pour le pauvre proscrit, la plus grande amertume de son exil. Qu'il dut pleurer alors les malheureuses imprudences qui pesaient si fatalement sur son nom ! Il comprit qu'il fallait jeter dans le monde une parole solennelle, qui ne permît plus aucun doute sur sa fidélité inébranlable au Saint-Siége. Il écrivit donc sous ce titre : *Lettres du R. P. Ventura à M. L. T....., ministre protestant*, un opuscule de cent vingt pages, qui unit la verve d'une improvisation éloquente à la science du théologien consommé, et qui mérite, malgré sa brièveté, de prendre place à côté des plus beaux ouvrages du puissant controversiste. On y trouve condensées, dans une démonstration lumineuse, les preuves irréfragables de la primauté de saint Pierre et de son voyage

à Rome, où il fut le premier apôtre de l'Évangile et le vrai fondateur de l'Église romaine, où il mourut, où, par la double consécration de l'apostolat et du martyre, il fit de sa chaire le centre immortel de l'enseignement catholique, la mère et la maîtresse de toutes les Églises. Le Père Ventura ne laissa pas échapper cette occasion de célébrer avec éloquence ce que l'Italie doit à la Papauté de lumières, de libertés, de grandeur morale, de gloires pures : « En perdant le catholicisme, disait-il, l'Italie perdrait tout » ; et ce livre, d'un bout à l'autre, n'est qu'un cri d'amour envers le Saint-Siége.

» Les défiances qui avaient accueilli à Montpellier le Père Ventura ne tardèrent pas à faire place à un autre sentiment. Sa tenue, son langage, convainquirent tout le monde que cet homme éminent, qui alliait à une grande portée d'esprit une simplicité de cœur étonnante, avait été dupe d'une révolution dont il ne partageait pas les erreurs ; que la générosité de ses propres sentiments lui avait fait illusion sur ceux des autres, et qu'un instant d'éblouissement et de trouble, amèrement regretté et expié, n'avait rien ôté à cette belle âme des ardeurs de sa foi. Il parut tour à tour sur les chaires de Sainte-Eulalie et de Saint-Denis, prêchant la station de l'Avent dans l'une, celle du Carême dans l'autre[1].

[1] La première station fut prêchée en 1849, et la seconde en 1850. — Voir le compte rendu de ces deux stations dans le *Messager du Midi*, 11 décembre 1849 et 27 février 1850.

L'affluence pour l'entendre fut prodigieuse. Malgré son accent étranger, l'orateur sut captiver, enthousiasmer un auditoire où se pressaient à la fois les intelligences d'élite et les masses populaires, également subjuguées par la puissance de cette parole ou ravies des lumières inattendues qu'elle leur portait. Je ne saurais dire l'impression que produisirent en particulier ses admirables discours sur l'*Eucharistie,* l'*Incarnation,* l'*Éternité des peines* et la *Résurrection finale.* Nos chaires, que Bourdaloue pourtant avait occupées, n'entendirent jamais peut-être rien d'aussi beau.

» La vie du Père était à Montpellier ce qu'elle avait été à Rome. Sa chambre était un sanctuaire, son apparition dans le monde un apostolat. Il se levait tous les jours à quatre heures, et, le saint Sacrifice célébré dans son appartement, il se mettait au travail jusqu'à une heure après midi. Il se souvenait alors qu'il avait un corps à entretenir et prenait un léger repas, suivi de quelques instants de sommeil. Il sortait ensuite soit pour faire un peu d'exercice au grand air, soit pour acquitter des dettes de politesse. Rentré de bonne heure, il donnait un coup d'œil aux journaux, se mettait au courant des publications récentes de la science et de la controverse, et recevait avec la plus gracieuse affabilité les visiteurs qui affluaient chez lui. L'un venait exposer ses doutes et implorer des lumières, l'autre ses douleurs et chercher des consolations. Tous l'abordaient avec confiance;

il parlait à tous avec effusion. Si absorbé qu'il fût par ses chères études, il quittait tout pour se faire tout à tous. Sa charité, toujours souriante, ne laissa jamais soupçonner aux plus indiscrets qu'ils l'avaient été.

» J'avais l'honneur de le posséder quelquefois à ma table, et non moins souvent celui de l'accompagner dans ses promenades. Rien n'était varié, instructif, saisissant comme sa conversation. On ne le quittait jamais sans avoir appris quelque chose. Nos entretiens roulaient sur toute sorte de sujets. Aucune science ne lui était étrangère. Son génie transcendant, et d'une puissance de synthèse admirable, comprenait même la langue des mathématiques sans l'avoir étudiée.

» La Faculté de médecine de Montpellier opposait avec un orgueil légitime son spiritualisme fécond au matérialisme des organiciens; mais quelques-uns de ses professeurs les plus célèbres enseignaient, sous le nom de *Luodynanisme,* une doctrine que ne partageait pas le savant Théatin. Ventura s'éleva avec trop de force peut-être contre le *Principe vital.* Un mot du reste, une objection quelconque à ses vues, lui faisait déployer soudainement des trésors d'érudition et de philosophie. Aristote, saint Augustin, saint Thomas, les Conciles, les Papes, les textes les plus décisifs, les aperçus les plus lumineux, affluaient sur ses lèvres et forçaient souvent ses contradicteurs à se ranger à son avis. Il avait longtemps étudié les Pères, et sa mémoire prodigieuse, comme celle de

Bossuet, s'était assimilé leur substance et leurs morceaux les plus saillants. Il s'en servait avec une exactitude et un à-propos étonnants. Saint Thomas était son docteur de prédilection. Il en savait par cœur toutes les œuvres, et il n'en citait jamais le témoignage sans indiquer avec une précision infaillible le chapitre, le paragraphe auquel il empruntait sa citation.

» Nous parlions souvent politique. L'atmosphère de cette époque en était brûlante. Le Père Ventura n'était ni républicain, ni démocrate ; il ne pouvait pas l'être. Ses idées sur la liberté n'avaient aucun rapport avec le libéralisme moderne. Il ne comprenait que la monarchie chrétienne, qui a pour fondement et pour loi l'Évangile, et dont le moyen âge offrit quelquefois la touchante et sublime réalisation. Jamais le cœur, jamais l'esprit de cet homme ne pactisèrent avec la Révolution. Il la détestait partout comme une production empoisonnée du paganisme, et il la détestait dans son Italie bien-aimée plus encore qu'ailleurs. A ses yeux, l'unité de ce grand pays était une chimère effrayante, qui ne devait avoir de réel qu'une affreuse servitude. La fédération, au contraire, lui apparaissait comme la forme nécessaire et la vraie garantie des peuples de la Péninsule. La brochure célèbre qui précéda la guerre d'Italie, en 1859, n'était que la traduction éloquente de l'idée profonde du Père Ventura. Aussi catholique que patriote, il ne concevait l'indépen-

dance de son pays qu'appuyée sur l'indépendance de la Papauté, et les aspirations ambitieuses que le Piémont laissait voir, dès longtemps, le faisaient entrer dans des transports de généreuse colère; il y voyait le présage des plus grands malheurs.

» Il est vrai que, lui aussi, avait parlé quelquefois de réforme dans les États du Saint-Père. Mais ce mot n'avait pas sous sa plume la signification funeste que d'autres lui ont donnée. Il eût voulu un sage retour aux anciennes franchises municipales, et il lui semblait que cet exercice inoffensif du *self-government,* loin d'affaiblir la puissance du Pontife-Roi, l'arracherait à des sollicitudes qui n'étaient propres, selon lui, qu'à la compromettre dans de minimes intérêts et à lui ôter de sa grandeur et de sa liberté d'action pour le bonheur de ses peuples et du monde.

» Mais, quelque importance que le Père Ventura attachât à cette théorie politique, plus ou moins vraie, plus ou moins réalisable dans la pratique, il n'en professait pas moins, en toute occasion, avec l'accent le plus convaincu, un filial et complet abandon au Saint-Siége et la plus tendre vénération pour Pie IX. Sur ce sujet, il était intarissable et toujours éloquent. Personne, avant lui, ne m'avait fait un portrait plus vrai, plus saisissant, de la bonté angélique, des vertus ravissantes, de l'esprit supérieur du Saint-Père; et, avant qu'il me fût donné de tomber moi-même à ses pieds et de contempler de

mes propres yeux sa noble et sainte figure, personne ne m'avait inspiré plus d'amour pour le Pontife auguste, à jamais béni, qui occupe le trône de saint Pierre.

» Le savant Théatin niait avec force toute complicité dans les événements qui venaient d'éprouver si cruellement l'Église romaine; et son indignation était celle de l'innocence outragée, quand on lui imputait, sur le dire des journaux, certaines paroles ou certains entraînements. Si l'on allait jusqu'à lui demander le motif de sa présence à Rome, alors que sa place était à Gaëte auprès du Saint-Père, il répondait — et nous n'avions aucune raison pour suspecter sa bonne foi — qu'il s'était condamné à ce périlleux séjour dans le cratère bouillonnant de la Révolution, pour que tout lien ne fût pas rompu entre Rome et la Papauté, et pour défendre contre ce déchaînement de mensonges et de fureurs l'autorité du Pontife-Roi, aux pieds duquel il espérait bien que cette douloureuse expérience ramènerait tout le monde : « *Je me trompais sur mon devoir,* s'écriait-il; *je n'ai pas voulu le trahir! Je déplore mon erreur, je l'expie, mais j'affirme qu'elle n'a entaché ni mon cœur ni ma foi.* » Et il aimait à dire qu'au fond de son cœur magnanime Pie IX le plaignait et lui pardonnait. Parfois il accusait des ennemis de s'interposer entre l'indulgence du père et le repentir du fils, et des larmes se montraient dans ses yeux. Du reste, ces ennemis qu'il accu-

sait, à tort ou à raison, de lui fermer les portes de la patrie, il n'en parla jamais avec amertume.

» Une fois cependant sa résignation fut mise à une rude épreuve. Au moment où il y songeait le moins, on lui annonça que son discours célèbre *sur les Morts de Vienne* venait de subir une censure. Cette nouvelle le frappa comme un coup de foudre. Impossible d'exprimer la violence de sa douleur. Tout ce qu'il y avait d'énergique fierté dans cette âme sicilienne se révolta contre une flétrissure qu'il prétendait ne pas mériter. Mais bientôt la grâce subjugua la nature, et il écrivit, sous mes yeux, une lettre de soumission filiale et absolue, qui consola ses amis et fut en vérité plus glorieuse pour lui que ses plus éloquents discours.

» Cependant la ville de Montpellier était une enceinte trop étroite pour la renommée du Père Ventura : partout on voulait l'entendre. Il parcourut le diocèse, prêcha dans les principales églises et donna même une retraite ecclésiastique dans l'un des Séminaires diocésains. Il acquittait ainsi, par les travaux et les pieux succès de l'apostolat, la dette que lui avait imposée une noble et généreuse hospitalité. Du reste, ce n'était pas seulement le peuple fidèle qui avait à se féliciter de la présence de l'illustre Italien au milieu de nous, l'Évêque lui-même regarda souvent comme une grâce du Ciel d'avoir près de lui un conseiller si habile.

» Mgr Sibour, qui occupait alors le siége de Paris,

voulut faire jouir son diocèse de la parole évangélique du grand prédicateur. Le Père Ventura se rendit à cette invitation honorable, et quitta beaucoup trop tôt, pour sa santé, le ciel du Midi et le calme de la Province. Ce qu'il fit dans la brillante capitale de la France, ses travaux, ses succès, son zèle, sa gloire, tout le monde le sait.

» Nous ne vîmes plus le savant et aimable Religieux qu'à de longs intervalles et dans de courtes visites.

» C'est un des grands bonheurs de ma vie que cet homme éminent et, malgré sa funeste erreur d'un jour, si digne de la vénération qu'il inspirait, ait voulu m'élever jusqu'à son amitié. »

On nous pardonnera la longueur de cette digression, qu'a fait naître le souvenir des visites de l'abbé Martin à Saint-André *della Valle*.

Pendant les cinq années qui suivirent son retour de Rome, il se livra avec une nouvelle énergie à son ministère pastoral. On eût dit qu'il avait retrouvé sur le tombeau du Pêcheur de Galilée toutes les ardeurs de sa jeunesse; comme nous l'avons dejà rapporté, il n'interrompit pas une seule fois ses prédications.

Cependant la maladie qui devait l'enlever trop tôt à l'affection de ses paroissiens lui faisait sentir de

temps en temps ses étreintes. Il se résignait sans doute à la souffrance; mais son cœur se déchirait toutes les fois qu'elle le privait de la consolation de remplir tous ses devoirs de Pasteur.

Quoique ses forces n'eussent pas encore été altérées, il avait le pressentiment que sa vie ne serait pas longue. La mort précoce de quelques-uns de ses amis — les abbés Raynaud, Roussac et Argelliès — les épreuves de l'Église, la préoccupations du temps présent, les incertitudes de l'avenir, aggravaient sa tristesse. Rien ne faisait présager pourtant une crise prochaine, quand une forte émotion le força de s'aliter dans la journée du 29 avril 1868. Après quelques jours d'alternatives douloureuses, le mal fit des progrès si rapides, que les médecins désespérèrent d'en triompher. Les amis qui entouraient l'abbé Martin, connaissant son impressionnabilité, hésitaient à lui annoncer que l'heure était venue de se préparer au généreux sacrifice. Ils ne comptaient pas assez sur l'énergie héroïque que la foi devait donner au chrétien et au prêtre.

Dans la soirée du 6 mai, ils lui annoncèrent timidement qu'on avait demandé des prières au sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, et qu'une neuvaine était commencée à son intention : « Je vous comprends, répondit le malade, et toutes ces précautions sont inutiles; puisque tout est fini, je me soumets, ô mon Dieu, à votre volonté !!! »

Il reprocha ensuite doucement qu'on ne l'eût pas

averti plus tôt de la gravité de son état; il ne songea plus dès ce moment qu'à se préparer à la dernière lutte.

Vers sept heures du soir, il reçut la Sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction avec une foi vraiment sacerdotale, récitant les prières liturgiques d'une voix qui ne trahissait en rien l'épuisement de ses forces. La souffrance n'altérait ni la lucidité de son esprit ni la vigueur de son âme. Il appela auprès de lui son frère et ses neveux, les bénit l'un après l'autre, adressant à chacun une parole d'adieu : « A toi, mon cher Henri, dit-il au plus jeune, je ne puis parler bien longtemps... Demeure fidèle au culte de la religion, de la patrie, de la famille; souviens-toi de ton oncle qui t'aimait tant, et que son souvenir te fasse marcher avec loyauté et courage dans la voie qu'il t'a montrée ! »

Vers deux heures du matin, le premier râle se fit entendre : « Remarquez-vous ce bruit, dit-il, c'est la mort; non, je me trompe, c'est la vie, c'est l'espérance ! O Jésus, bientôt à vous !!! »

Une nouvelle inattendue pour lui vint tout à coup adoucir l'excès de ses souffrances et ranimer les battements de son cœur. Une dépêche arrivait de Rome, par laquelle Sa Sainteté Pie IX daignait accorder au cher agonisant sa bénédiction, qu'on avait demandée sans le prévenir, par l'intermédiaire de S. Ém. le cardinal Antonelli : « Oh ! merci, dit-il d'une voix émue et inclinant trois fois la tête, je reçois cette bénédic-

tion avec bonheur! » Et soudain ses traits parurent s'illuminer, comme si un rayon du ciel avait passé sur son visage.

Fortifié par cette attention délicate du Pontife qu'il avait tant aimé, il eut le courage de se lever sur son lit, et, s'adressant à tous ceux qui n'avaient cessé de lui prodiguer les soins les plus affectueux : « J'ai reçu la bénédiction du Saint-Père, dit-il, laissez-moi à mon tour vous donner la mienne ; je vous bénis tous, soyez heureux! Mes amis, adieu! Adieu, chère paroisse de Saint-Denis!!! »

Et, baisant avec amour le crucifix que lui présentait une main amie, il y colla ses lèvres mourantes jusqu'au dernier soupir. Ainsi fut accompli le vœu qu'il exprimait, peu de jours auparavant, comme pressentant sa fin prochaine, dans un discours sur la Croix : « Qu'elle soit toujours avec moi, cette Croix bien-aimée! qu'elle m'accompagne dans le chemin de la vie!... Qu'une main amie me la présente à ma dernière heure! qu'elle soit placée sur ma poitrine après ma mort! qu'elle s'élève au-dessus de ma tombe, comme un signe de résurrection!!! »

A la nouvelle de sa mort, une immense douleur éclata dans toute la cité de Montpellier. Son corps fut exposé dans une chapelle ardente, et la foule recueillie et profondément émue ne cessa de se presser autour de cette sainte dépouille, avide de contempler une fois de plus les traits vénérés de son Pasteur.

Le Chapitre de la Cathédrale voulut présider à ses funérailles, pour honorer dans le curé de Saint-Denis la mémoire de l'ancien chanoine titulaire et vicaire général. Plus de deux cents prêtres de Montpellier et du diocèse, le personnel des diverses Œuvres religieuses et charitables de la ville, les Petites Sœurs des pauvres et leurs vieillards, les orphelines, les élèves et les Sœurs de la Providence, les Frères de la doctrine chrétienne, les Pénitents bleus, les Congrégations de la paroisse, les Dames de l'Œuvre de la Compassion, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, l'Académie des sciences et lettres, les membres de la Cour, du Barreau, de la Faculté de médecine, de la Faculté des sciences et de la Faculté des lettres, accompagnèrent l'illustre défunt jusqu'à sa dernière demeure.

Le deuil fut conduit par M. le général de division Maissiat; M. Garnier, préfet de l'Hérault; M. J. Pagézy, député et maire de Montpellier, et M. Galles, procureur général [1].

[1] On lisait dans le *Messager du Midi*, samedi 9 mai 1868: « Les obsèques de M. le Curé de Saint-Denis ont eu lieu avec une grande solennité, au milieu d'une foule respectueusement empressée, dont l'attitude exprimait éloquemment combien est ressentie par notre population la perte douloureuse qu'elle vient de faire.....

» Après avoir parcouru les principales rues de la paroisse, le cortége a suivi la ligne des boulevards; et, après une station à la Cathédrale, où l'absoute a été faite par M. de Chauliac, vicaire général, il s'est dirigé vers le cimetière Saint-Lazare, dans

La présence de ces hommes d'élite, marchant à la tête de toutes les notabilités Montpelliéraines, autour du cercueil d'un simple prêtre, ne s'explique pas seulement par son titre de Curé d'une des principales paroisses de la ville et du diocèse : la douceur de l'abbé Martin, l'urbanité de ses habitudes, la modération de son esprit, la distinction de ses manières, et plus encore son exquise charité, lui avaient mérité dans tous les temps les sympathies des premiers représentants des autorités militaires, civiles et judiciaires [1].

Aussi un Magistrat éminent, admis aujourd'hui au conseil de S. M. l'Empereur, et dont la sage administration a laissé à Montpellier des souvenirs ineffaçables, M. J. Piétri, préfet de Police, nous écrivait-il quelques jours après sa mort :

« Paris, le 14 mai 1868.

» Monsieur et cher Abbé,

» C'est une grande perte pour l'Hérault, et j'allais

la chapelle duquel M. l'abbé Vinas, doyen des curés de Montpellier, a fait une dernière absoute ; le corps a été enfin déposé dans un caveau provisoire.» — Voir la relation complète des obsèques et de l'inhumation de l'abbé Martin, dans le « registre des délibérations du Conseil de fabrique de la paroisse Saint-Denis, commencé le 11 avril 1847. »

[1] La Cour impériale de Montpellier suspendit ses séances le jour des funérailles de l'abbé Martin.

dire pour le Clergé même tout entier, que celle de M. l'abbé Martin ; et je ne suis point surpris de l'empressement que les autorités civiles et religieuses ont mis à témoigner les sentiments que leur a laissés cette mort. J'aurais voulu être au milieu d'elles, et je ne ferai certes jamais assez paraître tout ce que j'avais voué d'affection sincère à l'homme de bien, au vrai prêtre, à l'érudit doué d'autant de goût, de finesse, de réelle et solide originalité que de savoir, dont il fallait violenter en quelque sorte la modestie pour qu'il se résignât à se montrer ce qu'il était, et qu'on estimait de plus en plus à mesure qu'on le connaissait et qu'on le pratiquait davantage....

» Agréez, mon cher Abbé, l'assurance de mes sentiments dévoués,

» J. Piétri. »

La mort de l'abbé Martin eut un douloureux retentissement dans le cœur des nombreux Évêques qui l'avaient honoré de leur amitié, ou à qui son *Histoire de saint Jean Chrysostome* avait inspiré une vive admiration pour son caractère de prêtre et d'écrivain. De sympathiques témoignages arrivèrent de tous côtés à sa famille, qui les gardera précieusement comme de vrais titres de noblesse. Il nous serait impossible de les citer tous, sans nous exposer à des redites ; nous n'en signalerons que deux :

Mgr Plantier, le vaillant évêque de Nîmes, écrivant à M. E. Vidal, maire de Bességes et neveu de l'abbé Martin, lui disait que la mort de son oncle était « une perte immense, non-seulement pour le clergé de Montpellier, mais pour l'Église de France tout entière [1]. »

Mgr l'Évêque de Perpignan, qui avait connu d'une manière plus particulière le curé de Saint-Denis, dans une lettre à son frère, M. E. Martin, médecin à Agde, exprimait avec plus d'élan encore sa douleur et son admiration pour l'illustre défunt :

« Perpignan, le 14 mai 1868.

» Cher Monsieur le Docteur,

» La mort de votre frère n'est pas seulement une perte considérable pour son honorable famille : elle est un malheur pour le diocèse de Montpellier, une vive et profonde affliction pour ses nombreux amis.

» Ce rude coup, auquel j'étais loin de m'attendre, m'a personnellement attéré. Les liens qui m'attachaient au curé de Saint-Denis étaient si anciens et si forts ! Depuis que j'avais eu le bonheur de le connaître, il y a plus de trente ans, à travers les époques difficiles de sa vie comme pendant ses beaux

[1] Lettre du 6 juillet 1868.

jours, je n'ai cessé de l'admirer et de l'aimer; il possédait une si belle âme, une intelligence si distinguée et un cœur si riche!

» Le triomphe de ses obsèques, auxquelles je regrette de n'avoir pu assister, est l'éloquent témoignage de sa valeur. Le deuil du clergé et de la ville entière de Montpellier, les vives sympathies de toutes les notabilités, ont dû être à votre cœur de frère une bien douce consolation. Je mêle mes larmes à vos larmes, mes prières à vos prières, mes espérances à vos espérances; non, ce cher ami n'est pas perdu pour nous, il nous aidera par son intercession à le revoir dans un monde meilleur. Quand on vit comme il a vécu, quand on meurt comme il est mort, quand on lègue aux siens un si riche héritage de bons souvenirs et de mérites précieux, on laisse après soi, à tous ceux qui pleurent, de magnifiques promesses.

» † Ét.-Ém., évêque de Perpignan. »

Ces glorieux témoignages venus du dehors furent comme un écho sympathique de la douleur générale qui s'était manifestée à Montpellier et dans tout le diocèse.

Comme nous l'avons déjà dit, le corps de l'abbé Martin avait été déposé provisoirement au cimetière Saint-Lazare; le lendemain, 9 mai, on le transporta dans un des caveaux de l'église Saint-Denis, où il

repose, à droite de l'autel de la sainte Vierge. Ses paroissiens reconnaissants ouvrirent une souscription spontanée[1] pour lui élever un monument, avec cette inscription :

A LA MÉMOIRE
DE JEAN-ÉTIENNE MARTIN (D'AGDE),
CURÉ DE CETTE ÉGLISE,
ÉMINENT
PAR SES VERTUS, SON ÉLOQUENCE
ET SES ÉCRITS;
DÉCÉDÉ LE 7 MAI 1868
A L'AGE DE 68 ANS.

TÉMOIGNAGE
DES REGRETS ET DE LA RECONNAISSANCE
DE SES PAROISSIENS.

L'abbé Martin était d'une taille moyenne; son front élevé révélait une vaste intelligence. Son regard était doux et pénétrant. Sa physionomie calme s'imprégnait habituellement d'une vague mélancolie; il souriait quelquefois, mais sans se livrer jamais à une joie excessive; il recevait sa gaieté des autres plutôt qu'il ne l'inspirait. Son maintien était plein de

[1] La liste des souscripteurs est conservée dans les Archives de la paroisse Saint-Denis.

dignité, sa démarche lente, et sa tête, ordinairement inclinée vers la terre, semblait y chercher le secret des souffrances de l'humanité. Tous ses mouvements, toutes ses paroles, étaient marqués d'un cachet de distinction et d'élégance indéfinissables. On ne l'approchait pas sans un sentiment de respect, presque de crainte. Son premier abord avait, il est vrai, quelque chose de froid; mais on l'eût accusé à tort de fierté ou d'indifférence : une certaine timidité, qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les hommes supérieurs, était la seule cause de sa réserve. A mesure qu'on le voyait de plus près, on trouvait en lui le plus bienveillant et le plus indulgent des hommes : on l'aimait. C'était une de ces natures attractives qui font graviter vers elles, sans le vouloir, les regards, les pensées, les cœurs. Aussi inspira-t-il des amitiés profondes, qui lui survivent, comme les anges gardiens de son tombeau. Il eut lui-même le culte des saintes affections, mais ce culte était comme un écoulement de sa piété; car tous les sentiments de cette âme sacerdotale rayonnaient de ce foyer mystérieux, auquel ils allaient alimenter leur flamme.

Plein de mansuétude et de charité pour tous, il ne permettait jamais en sa présence de critiques amères contre le prochain. Il voulait qu'on respectât les supérieurs comme il les respectait lui-même. Ami de la paix, il calmait les autres, au lieu de les irriter; il opposait un esprit de modération et de dou-

ceur aux violences des partis; il s'indignait contre les injustices, et, loin d'attaquer, il ne cherchait pas même à se défendre.

Incrédule au mal, il ne comprenait ni la jalousie, ni la haine. Une surabondance de droiture, de sincérité, de délicatesse, n'admettait pas chez lui la défiance ou la dissimulation; il croyait trouver dans le cœur des autres la bonté de son propre cœur. Disciple d'un Dieu compatissant, il ne jetait point la pierre à celui qui était tombé : il aimait mieux lui tendre la main, afin de le relever de sa chute.

Sa morale, puisée aux sources les plus pures de l'Évangile, était simple et encourageante. Son Dieu n'était pas le Jéhovah du Sinaï, mais le Rédempteur du Calvaire: c'était le Dieu du pardon, de la paix et de l'amour.

Directeur des consciences, il était opposé à tout esprit de condescendance mondaine; les principes d'une saine théologie, consacrés par l'Écriture Sainte, la tradition et les docteurs les plus éminents, ne fléchirent jamais entre ses mains; et pourtant il ne conduisait pas les âmes dans les voies d'un rigorisme exagéré. Le chemin du devoir et de la vérité, qu'il ouvrait devant elles, était sans doute, comme la Voie douloureuse de Jésus à travers Jérusalem, jalonnée par les stations du sacrifice — car il ne connaissait pas, avec le pieux Gerson[1], d'autres moyens pour

[1] *Imitation de Jésus-Christ*, liv. 3, ch. XLVII.

aller à Dieu — mais il recommandait le renoncement à soi-même, la patience dans les afflictions, l'amour des souffrances, avec un langage si consolant, qu'on trouvait doux ce qu'il y a de plus amer, et facile ce qui répugne davantage à la nature ! Il ne fut pas exempt lui-même d'infirmités et d'épreuves; mais, en supportant les plus cuisantes douleurs, il adorait les desseins de Dieu, qui appelle ses élus à partager le calice et la croix de son Fils.

La conversation de l'abbé Martin était toujours digne et pleine d'attraits. Sa parole facile, douce, élégante, harmonieuse, captivait l'attention de ses auditeurs; il savait orner ses pensées au moyen d'images saisissantes et de comparaisons naturelles, car il était poëte autant qu'orateur. Il évitait les entretiens trop personnels, où l'on est tenté de parler de soi avec vanité et des autres avec médisance. Nullement curieux des bruits et des nouvelles qui circulent aux dépens de la réputation d'autrui, il tenait sa conversation élevée dans les sphères plus intéressantes de la piété, de l'histoire, de la science, du progrès des arts et de l'industrie. Il possédait des connaissances variées, fruit de longues études et d'une mémoire heureuse; aucun sujet ne lui était étranger; il se faisait tout à tous par la parole comme par le cœur.

Il avait le goût du beau, du vrai et du bien : s'il eût vécu à Athènes, il aurait été disciple de Platon.

Il aimait particulièrement à contempler la nature, et il cultivait avec prédilection les fleurs : c'était pour lui comme l'échelle de Jacob, par laquelle il s'élevait jusqu'à Dieu. Il se livrait à un saint enthousiasme en considérant les merveilles cachées dans un chétif insecte aussi bien qu'en interrogeant les mondes inaccessibles qui roulent au-dessus de nos têtes, et qu'il aimait à croire habités, eux aussi, par des êtres intelligents.

Sa maison, ouverte à tous, était visitée fréquemment par des hommes d'élite. Le savant professeur du Collége de France, M. Michel Chevalier, lui exposait les principes et les applications de l'économie politique moderne. Le Père Ventura agitait dans son cabinet, avec autant de verve que dans une chaire, les plus importantes questions de doctrine philosophique et religieuse. L'abbé d'Alzon lui faisait partager ses appréhensions et ses espérances sur l'état de l'Église et de la société. Le Curé de Frontignan, sous la douce et sereine physionomie d'un saint, lui dévoilait les difficultés de la science théologique et canonique. L'abbé Roussac se plaisait à l'entraîner sur le terrain des discussions subtiles du rationalisme contemporain. L'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry, venait lui exposer, tous les ans, le plan de ses ouvrages métaphysiques. L'érudit Évêque de Grenoble, Mgr Ginoulhiac, lui inspirait l'admiration la plus vive pour sa science de bénédictin. Le Père Lacordaire

se reposait quelquefois sous le toit hospitalier de son presbytère; et, dans des confidences intimes, il lui faisait le récit de ses illusions perdues et de ses beaux rêves, que son génie et sa foi n'avaient pu réaliser encore.

Tous ceux qui ont été ses vicaires s'associeront certainement au témoignage de l'un d'eux, qui nous écrivait, le 18 août dernier : « L'abbé Martin traitait ses vicaires avec confiance et bonté; il les initiait, par une sage direction, au ministère sacerdotal, et leur rendait aussi agréable qu'utile la vie commune du presbytère, quelquefois si pleine de difficultés. Pour moi, il m'en est resté au fond du cœur un sentiment d'estime, d'admiration et de reconnaissance qui ne s'effacera jamais. »

Bon et patient envers ses serviteurs, il savait apprécier le dévouement de ceux qui lui sont restés fidèles; dans l'impossibilité où il était de récompenser de longs services par une retraite convenable, lorsqu'on l'excitait au changement des individus, sous prétexte d'améliorations et de réformes, il répondait avec l'Évangile « qu'il ne fallait pas éteindre la mèche encore fumante[1]. »

Il estimait l'ouvrier, dont les rudes labeurs concourent au bien-être général de la société, et il rétribuait largement son travail.

[1] S. Matth., c. XII, v. 20.

Avare du temps, il répétait souvent cette parole du grand Arnauld : « Travaillons tant que nous sommes sur la terre ; nous aurons toute l'éternité pour nous reposer. » Que d'heures délicieuses il a passées dans la société des livres ! L'expérience lui avait appris, comme à ce savant Évêque anglais qui a écrit, au XIIIe siècle, un excellent *Traité sur l'amour des livres*[1], « qu'en eux on apprend à connaître le Dieu très-haut et incompréhensible ; en eux, la nature des choses célestes et terrestres se montre avec évidence. Dans les livres, on voit les morts comme vivants ; on prophétise jusqu'à un certain point l'avenir. Les livres nous charment dans la prospérité, ils nous consolent dans la mauvaise fortune. Ils sont à notre égard les maîtres les plus commodes ; ils nous aident à acquérir la science de la vérité, science préférable à toutes les richesses. On comprend aisément qu'un homme, obéissant aux lois de la nature, soit possédé de la passion des livres. »

L'abbé Martin se rappelait aussi le prix que saint Jérôme attachait à sa bibliothèque, qu'il emportait toujours dans ses voyages, et l'avertissement de saint Paul écrivant à Timothée de lui apporter pour tout mobilier son manteau, *ses papiers et ses livres*[2].

[1] *Philobiblion*, excellent traité sur l'amour des livres, par Richard de Bury, évêque de Durham, traduit en français par Hippolyte Cocheris, 1856.

[2] « Apportez-moi, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et mes livres, et surtout mes papiers. » (II *Ep. ad Tim.*, ch. IV, v. 13.)

Épris de cette noble passion, il travailla, pendant sa vie tout entière, à la formation d'une bibiliothèque non moins précieuse par le choix des auteurs que par la rareté des éditions et la magnificence des reliures. Il pensait avec une profonde tristesse qu'il lui faudrait un jour, en quittant la vie, faire le sacrifice de ses livres recueillis avec tant de soin et d'amour; aussi, pour adoucir les regrets de cette séparation, voulut-il qu'ils fussent vendus au profit des pauvres : « J'espère, dit-il dans l'expression de ses dernières volontés, que cette *loque* consacrée à la charité ne sera pas sans valeur pour la rédemption de mon âme. »

Nous avons eu occasion de rappeler le patriotisme de l'abbé Martin pour sa chère *Agathé;* il aima d'une égale affection Montpellier, devenu sa patrie adoptive.

Les grands souvenirs de cette cité étaient l'objet de son culte. Il exprimait souvent le désir que saint Roch, dont l'administration municipale a donné le nom à une des rues de la ville et à qui elle prépare un temple digne de lui, eût aussi une statue sur une de ses places publiques.

Il professait la même admiration pour le fils des Seigneurs de Montpellier, le précurseur de saint Vincent de Paul, qui parcourut l'Europe au treizième siècle, prêchant déjà l'œuvre des Enfants-Trouvés. Le grand pape Innocent III, contemporain de Guy, l'attira à Rome avec sept autres membres de l'Ordre

du Saint-Esprit, que cet illustre Montpelliérain avait fondé dans sa ville natale[1], et lui confia l'hôpital de ce nom, situé près du Vatican, le plus ancien et le plus vaste de la chrétienté. Tandis que la plupart des compatriotes de Guy ignorent son nom, Rome, qui garde précieusement les reliques et les pieuses traditions, possède son portrait, placé dans la galerie des bienfaiteurs de l'hôpital du Saint-Esprit; et l'abbé Martin se disposait, quelques jours avant sa mort, à en demander une copie, pour en doter la ville de Montpellier.

Il avait vu avec bonheur ériger, au seuil de la savante et antique Faculté de médecine, les statues de Lapeyronie et de Barthez[2], et l'industrie viticole du département consacrer par le bronze la mémoire d'Édouard Adam[3]. Il se demandait donc si les ima-

[1] En 1197. — Voir les ouvrages suivants : *Diplomata pontificia et regia Ordini regulari et hospitali Sancti-Spiritûs Monspeliensis concessa*, tom. I. *Parisiis*, 1723, in-4°; — *Dict. hist.* (italien) *de Moroni*, art. *Guy*; — Hermant, *Histoire des Ordres de chevalerie*, p. 177, etc.

[2] M. Bouisson, chargé du discours d'usage, à la séance solennelle de rentrée des Facultés, qui eût lieu le 15 novembre 1858, avait choisi pour sujet l'*Histoire des Bienfaiteurs de l'École de médecine de Montpellier*; l'éminent professeur demanda, en terminant, que Montpellier acquittât sa dette à l'égard de deux de ses plus illustres enfants, Lapeyronie et Barthez, en leur élevant dans ses murs deux statues comme témoignage de leurs bienfaits et de la reconnaissance de la postérité.

[3] Édouard Adam est l'inventeur de l'*appareil distillatoire*. Sa statue a été inaugurée à Montpellier, le 10 mai 1860. — Nos lec-

ges de personnages plus utiles à l'humanité ne remplaceraient pas un jour, avec avantage pour l'instruction et l'amélioration morale du peuple, des allégories païennes, toutes dénuées de pensées et de sentiments.

C'est dans le même élan d'amour pour les traditions locales qu'il contemplait avec tristesse les ruines de cette vénérable église de Maguelone, berceau du christianisme dans nos contrées. Combien de fois il témoigna le regret que cette île, bénite[1] par le Souverain Pontife Urbain II, lorsqu'il vint inaugurer les croisades en France, nè fût pas demeurée la propriété des Évêques de Montpellier ou du diocèse ! Il voyait du moins avec joie une famille chrétienne de sa paroisse faisant restaurer cette

teurs nous pardonneront un orgueil de famille qui nous semble bien légitime. Il nous est impossible de citer le nom d'Éd. Adam sans rappeler qu'une large part dans le succès de son invention revient à son associé, Jean-Baptiste Roüet (de Lunel), grand-père de l'auteur de ce livre.

[1] En revenant de Clermont, vers la fin de juin 1096, le Pape Urbain II vint visiter l'île de Maguelone, où il arriva le 28 de ce mois, accompagné des Archevêques de Tarragone et de Pise, des Évêques d'Albano, de Nîmes, de Segni, de Godefroi évêque de Maguelone, du comte de Substantion, de Guillem de Montpellier et d'un grand nombre de nobles Seigneurs et membres du Clergé. Le lendemain, fête de saint Pierre, il bénit solennellement l'île et accorda une indulgence à tous les fidèles qui viendraient à y mourir dans des dispositions chrétiennes. » (*La France pontificale* (*Gallia christiana*), *diocèse de Maguelone*, p. 54.)

basilique, pour la rendre à sa primitive et religieuse destination.

Mais l'abbé Martin aimait encore plus la France. En la voyant agitée aujourd'hui par le souffle de toutes les tempêtes, il faisait des vœux pour qu'elle restât fidèle à son passé et n'oubliât pas surtout sa noble mission de fille aînée de l'Église. Il gémissait de l'effacement général des caractères, de l'abdication de la dignité humaine, de la muette adoration du succès et de la force — signes déplorables de notre temps — qui ne donnent pas plus d'assurance au pouvoir que de sécurité aux peuples. Il répétait souvent aux jeunes hommes qui lui demandaient une direction, ce mot rendu célèbre par le Père Lacordaire : *Estote viri!* Soyez hommes[1] ! Il croyait que le salut

[1] 1 *Reg.*, c. IV, v. 9. — *Discours prononcé dans l'église Saint-Roch, à Paris, le* 12 *février* 1853.

Chrysostome, comme l'abbé Martin le rapporte dans son *Histoire*, avait commenté, avec une rude éloquence, cette même parole : « Viens, sois homme, et que cette dénomination de ta nature ne soit pas un mensonge.—Je suis homme, dit celui-ci.— Souvent, on est homme de nom, on ne l'est pas de sentiments ; car, quand je te vois vivre en dehors des lois de la raison, pourquoi t'appellerai-je homme, et non brute?..... Toi, qui as dépouillé les insignes de la royauté, le diadème et la pourpre? *Faisons l'homme à notre ressemblance*, a dit le Seigneur ; souviens-toi homme, de cette parole et de celui dont tu es l'image!..... Comment deviendrai-je un homme, me diras-tu? — En subjuguant les pensées charnelles, en t'arrachant à tous les vices. Viens ici, nous fabriquons des hommes!.... » (*S. Chrys.*, t. Ier, chap. XV, p. 502.)

de la France est dans une politique chrétienne; et, s'il s'était montré, dans sa jeunesse, partisan des idées monarchiques, il demeura toujours fidèle au culte de la liberté.

Ses principes sont résumés ainsi dans une de ses lettres : « Je suis de ceux qui ont cru, qui croient, qui croiront jusqu'à la fin, à l'alliance possible de la foi et de la liberté. Mes rêves, si souvent déçus, ne m'empêchent pas de rêver et d'espérer toujours. La foi et la liberté ont un besoin indispensable l'une de l'autre. En dépit de tout, j'ai confiance dans l'avenir : je crois au catholicisme, qui est la vie de mon âme, et je crois à la liberté, qui fut l'amour de toute ma vie. »

Enfin l'objet principal de ses préoccupations, c'était la situation actuelle de l'Église et les malheurs de son Chef. Il ne lui a pas été accordé de vivre assez longtemps pour assister à son triomphe, prédit par Pie IX lui-même[1].

Mais ce triomphe, il l'a salué dans son agonie. Dévoué jusqu'à la fin à cette sainte cause, comme il

[1] « Je suis assuré, disait naguère Pie IX, que les desseins des ennemis de la sainte Église ne prévaudront pas. C'est en la dépouillant de son autorité temporelle qu'ils ont espéré la détruire. Et moi, j'ai la certitude que cette autorité même lui sera rendue, et que le Saint-Siége rentrera dans toutes ses possessions. Il se peut que je cesse de vivre avant que de voir cette justice; mais qu'importe? Simon, fils de Jean, est sujet à la mort; Pierre ne meurt pas. »

le fut à la France, à Montpellier, à Agde, à sa famille, à ses amis, il a pu dire dans ses suprêmes adieux : « Je meurs comme j'ai vécu.....; que tous ceux que j'ai aimés soient certains de la sincérité de mes affections, et j'appelle sur eux toutes les bénédictions du Ciel !!! »

APPENDICE

I

M. l'abbé Azaïs esquissait, quelques jours après la mort de l'abbé Martin, son portrait avec des couleurs si vraies, que nous n'hésitons pas à le reproduire tout entier[1] :

« Le diocèse de Montpellier a perdu un de ses prêtres les plus éminents. M. l'abbé É. Martin, ancien vicaire général, curé de Saint-Denis, vient de s'éteindre, laissant le souvenir d'une vie uniquement consacrée au bien des âmes et à la cause de l'Église, et sa mort est un deuil pour la ville de Montpellier, dont il était comme l'oracle, et pour tout le clergé du diocèse, dont il était la gloire.

» La ville de Nîmes, qui avait plusieurs fois entendu son éloquente parole, et ses prêtres, qui avaient lu avec une si vive admiration la belle *Vie de saint Jean Chrysostome* sortie de sa plume, associent fraternellement leurs regrets à ceux du clergé et des fidèles de Montpellier, et viennent déposer sur cette tombe le tribut de leur commune douleur.

» La vie de M. l'abbé Martin se divise en trois périodes distinctes. La première embrasse les années consacrées à la prédication ; la deuxième appartient à l'enseignement, et la dernière aux fonctions actives du ministère, à la tête d'une

[1] *La Semaine religieuse*, de Nîmes, 16 mai 1868.

des plus importantes paroisses du diocèse. Chacune a son intérêt et sa grandeur, et elles nous révèlent dans M. l'abbé Martin un des types les plus accomplis du sacerdoce catholique.

» M. l'abbé Martin naquit au commencement de ce siècle, à Agde[1], à l'ombre de cette antique église romane devenue veuve de ses pontifes. Ses jeunes années firent pressentir les talents et les vertus de son âge mûr. Ses regards se tournèrent vers le sanctuaire, et, après avoir achevé avec de brillants succès ses études classiques, il aborda avec ardeur, au Grand Séminaire de Montpellier, l'étude de la théologie. Devenu prêtre, il montra, dès les débuts de ses fonctions dans le ministère, avec un talent remarquable pour la parole, tout le charme d'une vertu douce et aimable qui attirait les âmes. Il commença à faire dès cette époque deux parts de sa vie : la première aux devoirs du sacerdoce, et l'autre à l'étude.

» Après avoir mûri par le travail les belles facultés dont il était doué, il se livra à la prédication et il occupa avec de grands succès les principales chaires de notre Midi. Sa parole riche, imagée, saisissante, captivait ses auditeurs par la force de la doctrine autant que par la beauté exquise de la diction, et l'admiration publique s'attachait au jeune et brillant orateur qu'elle devait plus tard saluer du nom de *Bouche-d'Or*.

» Monseigneur Thibault, juste appréciateur du talent de M. l'abbé Martin, lui confia la direction du Petit Séminaire de Saint-Pons. Cet établissement acquit, sous l'administration intelligente du nouveau Supérieur, une grande prospérité, et l'on vit se presser dans son enceinte de nombreux élèves, accourus de tous les points du diocèse. Il en sortit des jeunes gens instruits, que nous retrouvons aujourd'hui,

[1] Le 13 mars 1800.

entourés d'estime, dans les rangs du clergé, du corps médical, de l'armée et de la magistrature ; et tous, nous aimons à le dire, prononcent avec un sentiment de reconnaissance filiale le nom bien-aimé de leur ancien Supérieur.

»La dernière période de la vie de M. l'abbé Martin a été la plus féconde pour le bien. C'est la paroisse de Saint-Denis, à Montpellier, qui a eu la meilleure et la plus large part de cette noble existence. Il est resté vingt-quatre ans à la tête de cette église, et la douleur du troupeau nous dit assez quel a été le dévouement du Pasteur. Pendant près d'un quart de siècle, il a été le guide, le conseiller, l'âme et la vie de cette grande famille paroissiale. Il l'aimait avec le cœur d'un père, il se dépensait sans mesure pour elle ; et cette chaire, maintenant muette, conserve comme un écho des effusions généreuses de cette âme sacerdotale.

»Notre siècle aime à retrouver l'homme sous le prêtre, c'est-à-dire un cœur sensible à toutes ces grandes choses qui ont la vertu de le passionner. Il veut que le prêtre, tout en tenant ses regards élevés vers le Ciel, ouvre son âme aux nobles et généreuses aspirations d'ici-bas, le patriotisme, l'honneur, la liberté, la science. Il ne veut pas qu'on lui dise que ce ne sont là que des chimères profanes, indignes d'occuper un cœur chrétien. Aussi, lorsqu'il rencontre un prêtre intelligent, qui aime et comprend ces nobles choses, il ne résiste pas à son appel, et c'est là ce qui nous explique le merveilleux ascendant qu'a exercé M. l'abbé Martin sur les classes instruites de la ville de Montpellier. Les professeurs des Facultés, les magistrats, les hauts fonctionnaires, subissaient le charme de ce prêtre au cœur bon et loyal et à l'intelligence élevée. Il avait pour les attirer, avec la grâce naturelle qui fait l'homme, l'onction surnaturelle de l'homme de Dieu.

» C'était donc un prêtre dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire un ami, un guide, un père, pour tous ceux qui

allaient à lui, et il avait pour eux dans son âme des trésors de science et de charité.

» Ce fut aussi un écrivain distingué. Ce prêtre, qui se donnait sans mesure à son troupeau, savait se réserver tous les jours quelques heures, souvent retranchées de son sommeil, pour les consacrer à l'étude. Sa vaste bibliothèque, si remarquable par le nombre et le choix des livres, était un vrai trésor de bibliophile. Il savait trouver là le délassement le plus doux aux travaux du ministère. C'est de ces veilles savantes qu'est sortie la *Vie de saint Jean Chrysostome*, ce beau monument de foi et de science élevé à la mémoire de l'illustre Évêque de Constantinople. Qui n'a lu, surtout dans le clergé, ce grand ouvrage, déjà traduit en plusieurs langues? Qui n'a admiré la vaste érudition de l'auteur, ses laborieuses recherches, ses considérations élevées et l'incomparable richesse de ce style, qui rappelle la langue du grand docteur de l'Église orientale? On sent passer dans ces belles pages le souffle d'un cœur généreux, qu'anime un ardent amour pour l'Église et pour son Chef auguste, et, quand on ferme ce livre, on sent grandir, au fond de son âme, son amour pour cette noble et sainte cause.

»Le prêtre savant et dévoué qui avait travaillé pendant près d'un demi-siècle au bien des âmes, s'est éteint avec la douce résignation et la foi calme et sereine du juste qui a fidèlement rempli sa tâche. On lui a fait de magnifiques funérailles, et cet immense concours de prêtres, de fonctionnaires, d'hommes de tous les rangs et de toutes les professions, nous dit, bien mieux que toute parole, combien est grande la mémoire que laisse M. l'abbé Martin. »

II

La paroisse de Saint-Denis, veuve depuis trois mois de

son éminent Pasteur, vit cesser son veuvage, le 22 août 1868. M. le chanoine Reynier, archiprêtre de la Cathédrale, fut chargé d'installer le nouveau curé, M. l'abbé Galabert. Après les cérémonies d'usage, M. l'Archiprêtre prononça en chaire, avec cet élan et cette grâce que tout le monde lui connait, une brillante allocution, dans laquelle il rendit un éloquent hommage aux qualités de l'abbé Martin :

« Chers habitants de la paroisse Saint-Denis,

» Il y a quelques mois à peine, la mort frappait au milieu de vous un de ces coups qui laissent après eux des blessures longtemps saignantes. Votre Pasteur bien-aimé était ravi à votre tendresse, et toute la paroisse était en deuil. Oui ! toute la paroisse était en deuil ; car il s'est produit autour de la cendre de M. Martin de ces regrets qui honorent à la fois et ceux qui les éprouvent et ceux qui les inspirent... Et, en effet, c'était justice !

»Quelle perte nous venions de faire dans la personne de ce Prêtre éminent ! Tout ce que la nature peut départir de facultés brillantes, d'attractions irrésistibles, ce noble enfant de la ville d'Agde le possédait à un degré supérieur. Quel esprit élégant et facile ! quelle instruction solide et variée ! quel cœur bon et généreux ! quelle douceur ! quelle aménité de caractère ! Et ces dons de la Providence, et ces largesses du Ciel, n'étaient pour ainsi dire que le cadre dans lequel la grâce divine avait renfermé tant de qualités chrétiennes, tant de vertus sacerdotales..... Eh bien ! aujourd'hui tout cela n'est plus. La mort a fait son œuvre, ou plutôt Dieu a voulu donner à tant de mérites la récompense qui lui était due..... »

Le lendemain de son installation, M. l'abbé Galabert, à qui le programme officiel n'avait pas permis, la veille, de prendre la parole, montra à ses nouveaux paroissiens com-

bien il avait l'intelligence de sa difficile mission; et, avec une pieuse simplicité, il laissa tomber de son cœur, plus encore que de ses lèvres, des paroles que nous retraçons ici comme l'oraison funèbre de l'illustre défunt, et la conclusion la plus digne de notre travail :

« Mes frères,

» Des prêtres aussi complets que le vénérable M. Martin sont un de ces rares présents que Dieu accorde, à de longs intervalles, aux paroisses, pour montrer sa puissance et sa bonté. Heureuses les populations auxquelles ils échoient !

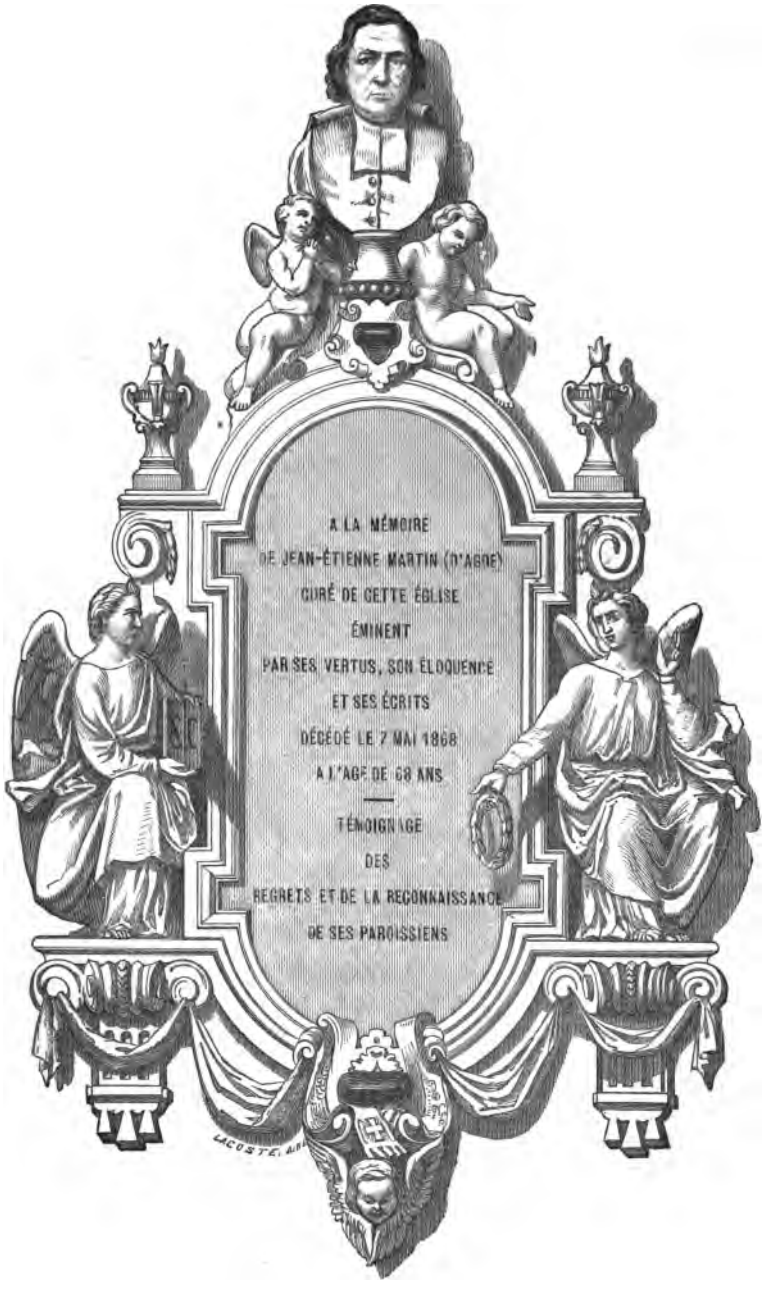
» Malheureusement ces hommes éminents passent, comme toutes les choses du monde. La place qu'ils ont occupée reste longtemps vide : on leur succède, mais on ne les remplace pas. Il reste d'eux le souvenir du bien qu'ils ont fait, des vertus qu'ils ont pratiquées, des œuvres qu'ils ont fondées.

» Pour celui que vous pleurez, il restera quelque chose de plus : ses écrits savants et pieux feront revivre son nom jusqu'à la postérité la plus reculée.

»Vous ne faisiez que commencer à le pleurer quand les échos de la publicité annoncèrent, sur tous les points du diocèse, cette grande perte. Lorsque ses frères dans le Sacerdoce apprirent cette triste nouvelle, la consternation fut unanime et profonde chez tous : chacun sentait qu'une de nos plus belles gloires disparaissait. Nous avions admiré sa belle vie, nous avons admiré plus encore sa sainte mort.

» Vous l'avez pleuré, vous le pleurerez longtemps !.. Mais n'oubliez pas que, si vous avez eu en lui, pendant vingt-quatre ans, un ami, un protecteur, un père, il continuera au Ciel, avec plus d'efficacité et de puissance, cette triple et sainte mission. »

FIN



Montpellier, imprimerie Gras.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE..... v

INTRODUCTION

I. — Idée générale de ce travail..... 9

II. — Notices biographiques..... 14

M. l'abbé Recluz, curé de Saint-Roch..... 20
M. l'abbé Séguier, curé de la Cathédrale..... 25
M. l'abbé Raynaud, vicaire général..... 28
M. l'abbé Flottes, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier..... 34
M. l'abbé Bouisset, vicaire général..... 44
M. l'abbé Roussac, aumônier de l'hôpital, à Lodève... 50
M. l'abbé Coural, fondateur-aumônier de la solitude de Nazareth..... 58
M. l'abbé Argelliès, curé de Frontignan..... 67
M. l'abbé Gay, curé de Saint-Gervais..... 78
M. l'abbé Seyvon, vicaire général..... 83

PRÉFACE..... 91

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales. — Vie de l'abbé Martin au Séminaire. — Témoignages de ses condisciples.— Lettre de M. Simon, son professeur. — Ses relations d'amitié avec l'abbé Vinas. — Ses vacances. — Son amour pour l'étude. — Son premier sermon. — Sa modestie. — Le jeune diacre prêche à Saint-Étienne, d'Agde. — Il est nommé vicaire de cette paroisse..... 95

CHAPITRE II

Appréciation de ses confrères — Il se livre avec ardeur à toutes les œuvres paroissiales. — Son zèle pour la maison de Dieu. — Ses prédications multipliées. — Succès de son ministère. — Lettres d'un ami à son ami : il refuse une chaire de philosophie ; sa théorie sur l'art d'écrire ; vœux de bonne année ; il perd un frère et son père, sa douleur profonde, sa résignation chrétienne..... 104

CHAPITRE III

L'abbé Martin est nommé Principal du collége d'Agde. — Souvenirs d'enfance. — Influence de sa mère sur sa piété et son éducation. — Il reçoit la décoration du Lis. — Jubilé de 1826. — Sa conversion à l'Ultramontanisme. — Il présage les événements politiques de juillet 1830..... 118

CHAPITRE IV

L'abbé Martin refuse de prêter serment. — Ses idées lamennaisiennes. —Sa rétractation. — Panégyrique de saint Paul.— Il prêche le Jubilé à Pézenas. — Son carême à la Cathédrale.—Il est surnommé *Bouche-d'Or*. — Discours sur la sainte Vierge, à la paroisse Sainte-Eulalie. — Neuvaine à Saint-Roch. — Mort de Mgr Fournier. — Ses prédications à Lodève, Saint-Pons et dans plusieurs villes de France. — Lettre de M. l'abbé Mullois, chapelain de l'Empereur. — Son talent d'improvisation. — Son jugement sur l'éloquence de la chaire. — Notice sur Notre-Dame du Grau et la ville primitive d'Agathé. — Traduction de la vie de saint Sévère. — Son amour pour la liturgie de l'Église d'Agde. — Culte de famille. — Il accompagne son Évêque dans une visite pastorale. — Il fait plusieurs de ses Mandements. — Compte rendu d'un Avent prêché par Mgr Thibault..... 127

CHAPITRE V

L'abbé Martin est nommé Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons. — Sacrifice.—Don de M. de Bène, curé-archiprêtre. — Lettre

de Mgr Thibault. — Méthode de direction appliquée par l'abbé Martin à son établissement. — Reconnaissance des élèves. — Discours prononcés par l'abbé Martin à la distribution des prix : sur la direction et les études de son établissement; sur la liberté de l'enseignement ; sur l'amour de la France; sur la littérature; sur l'éducation religieuse. — Colléges libres. — L'abbé Martin quitte Saint-Pons..... 181

CHAPITRE VI

L'abbé Martin est nommé Curé de Saint-Denis.— Ses prédécesseurs.— *Sa prédication pastorale.* — Mois de Marie. — Catéchisme de persévérance. — Prônes et homélies.— M. Sauzet.—Carême.—Conférences aux dames. — Discours de circonstance. — Chaire de Saint-Denis. — *Son amour pour son église :* Culte de saint Denis; question de l'Aréopagitisme. — Ornementation de l'église. — Cérémonies, chants liturgiques, maîtrise, oratorio. – Legs pieux de l'abbé Martin.—*Associations et Œuvres pieuses :* Adoration perpétuelle.— Procession du Saint-Sacrement, amour de l'Eucharistie. — Dévotion du chemin de la Croix.— Association du Saint-Suffrage.— *Rapports avec les Congrégations et les Confréries religieuses :* PP. Jésuites, Dames de la Providence, PP. Carmes.— Le P. Marie-Félix.— Confrérie des Pénitents bleus. — *Œuvres de charité :* Salle d'asile. — Éducation des jeunes filles.—Vestiaire de Saint-Martin.—Œuvre de la Compassion. —Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.—Misères cachées.—Lettres de consolation. — Mgr Sibour.— Un trait de rare modestie... 226

CHAPITRE VII

Restauration des études ecclésiastiques en France. — L'abbé Martin écrit la *Vie de saint Jean Chrysostome.* — Divers historiens de ce Père de l'Église. — But et analyse du livre de l'abbé Martin. — Vie monastique : M. de Montalembert. — Influence de la femme chrétienne. — Siècles antérieurs à Chrysostome. — *Actualité de l'œuvre de l'abbé Martin :* cause de la Papauté; liberté de l'Église; question religieuse d'Orient; retour du schisme grec à l'unité; économie sociale et politique de Chrysostome. — Objection contre l'auteur. — Son style. — *Témoignages :* Le R. P. Lacordaire; Nosseigneurs Ginoulhiac, Plantier, de Bonald et Dupanloup. — Approbation de Mgr Debelay, archevêque d'Avignon. — Bref de Sa Sainteté Pie IX.

— L'abbé Martin est nommé membre de l'Académie de la Religion catholique de Rome. — Traduction française des œuvres de saint Jean Chysostome. — L'abbé Sabatier, professeur d'éloquence sacrée à Bordeaux. — Polémique avec M. Amédée Thierry. — Travaux inachevés de l'abbé Martin..... 295

CHAPITRE VIII

Influence de l'abbé Martin. — Concile provincial d'Avignon. — Promulgation des décrets du Concile; discours de l'abbé Martin dans l'église Cathédrale. — Synode diocésain de 1852; allocution à l'Évêque. — Adresse du Clergé de Montpellier à Pie IX; réponse du Souverain Pontife. — Dévouement de l'abbé Martin au Saint-Siége. — Son respect pour l'Épiscopat et ses sympathies pour le Prêtre. — Son voyage à Rome. — Audience du Pape. — Congrégations romaines. — Le R. P. Ventura. — Dernière maladie de l'abbé Martin. — Sa mort. — Ses funérailles. — Son portrait.. 345

APPENDICE

I. — Biographie de l'abbé Martin, par M. l'abbé Azaïs..... 399

II. — Fragments de deux discours prononcés dans l'église Saint-Denis, par M. l'archiprêtre L. Reynier et M. le curé Galabert..... 403

FIN DE LA TABLE

ERRATA

Page 64, ligne 19 : humanité, *lisez* humilité.
— 106, — 25 : boiseries, *lisez* broderies.
— 109, — note : de ce collége, *lisez* du collége d'Agde.
— 137, — 26 : qu'ils, *lisez* les Pénitents bleus.
— 253, — 6 : legs précieux, *lisez* don.
— 337, — note : 324, *lisez* 314.

Montpellier, imprimerie Gras.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06296 1555

CHAPITRE II

Appréciation de ses confrères. — Il se livre avec ardeur à toutes les œuvres paroissiales. — Son zèle pour la maison de Dieu. — Ses prédications multipliées. — Succès de son ministère. — Lettres d'un ami à son ami : il refuse une chaire de philosophie ; sa théorie sur l'art d'écrire ; vœux de bonne année ; il perd un frère et son père, sa douleur profonde, sa résignation chrétienne..... 104

CHAPITRE III

L'abbé Martin est nommé Principal du collége d'Agde. — Souvenirs d'enfance. — Influence de sa mère sur sa piété et son éducation. — Il reçoit la décoration du Lis. — Jubilé de 1826. — Sa conversion à l'Ultramontanisme. — Il présage les événements politiques de juillet 1830..... 118

CHAPITRE IV

L'abbé Martin refuse de prêter serment. — Ses idées lamennaisiennes. —Sa rétractation. — Panégyrique de saint Paul.— Il prêche le Jubilé à Pézenas. — Son carême à la Cathédrale.—Il est surnommé *Bouche-d'Or*. — Discours sur la sainte Vierge, à la paroisse Sainte-Eulalie. — Neuvaine à Saint-Roch. — Mort de Mgr Fournier. — Ses prédications à Lodève, Saint-Pons et dans plusieurs villes de France. — Lettre de M. l'abbé Mullois, chapelain de l'Empereur. — Son talent d'improvisation. — Son jugement sur l'éloquence de la chaire. — Notice sur Notre-Dame du Grau et la ville primitive d'Agathé. — Traduction de la vie de saint Sévère. — Son amour pour la liturgie de l'Église d'Agde. — Culte de famille. — Il accompagne son Évêque dans une visite pastorale. — Il fait plusieurs de ses Mandements. — Compte rendu d'un Avent prêché par Mgr Thibault..... 127

CHAPITRE V

L'abbé Martin est nommé Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Pons. — Sacrifice.—Don de M. de Bène, curé-archiprêtre. — Lettre